

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LA LANGUE
D'ALPHONSE DAUDET

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

MARY BURNS

PARIS

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, VI^e

—
1916

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LA LANGUE
D'ALPHONSE DAUDET

La Langue d'Alphonse Daudet

MARY BLISS

PARIS

BOULEVARD DES FILLES-DU-CALVAIRE

15, 17, 19, 21, 23, 25, 27, 29, 31, 33, 35, 37, 39, 41, 43, 45, 47, 49, 51, 53, 55, 57, 59, 61, 63, 65, 67, 69, 71, 73, 75, 77, 79, 81, 83, 85, 87, 89, 91, 93, 95, 97, 99, 101, 103, 105, 107, 109, 111, 113, 115, 117, 119, 121, 123, 125, 127, 129, 131, 133, 135, 137, 139, 141, 143, 145, 147, 149, 151, 153, 155, 157, 159, 161, 163, 165, 167, 169, 171, 173, 175, 177, 179, 181, 183, 185, 187, 189, 191, 193, 195, 197, 199, 201, 203, 205, 207, 209, 211, 213, 215, 217, 219, 221, 223, 225, 227, 229, 231, 233, 235, 237, 239, 241, 243, 245, 247, 249, 251, 253, 255, 257, 259, 261, 263, 265, 267, 269, 271, 273, 275, 277, 279, 281, 283, 285, 287, 289, 291, 293, 295, 297, 299, 301, 303, 305, 307, 309, 311, 313, 315, 317, 319, 321, 323, 325, 327, 329, 331, 333, 335, 337, 339, 341, 343, 345, 347, 349, 351, 353, 355, 357, 359, 361, 363, 365, 367, 369, 371, 373, 375, 377, 379, 381, 383, 385, 387, 389, 391, 393, 395, 397, 399, 401, 403, 405, 407, 409, 411, 413, 415, 417, 419, 421, 423, 425, 427, 429, 431, 433, 435, 437, 439, 441, 443, 445, 447, 449, 451, 453, 455, 457, 459, 461, 463, 465, 467, 469, 471, 473, 475, 477, 479, 481, 483, 485, 487, 489, 491, 493, 495, 497, 499, 501, 503, 505, 507, 509, 511, 513, 515, 517, 519, 521, 523, 525, 527, 529, 531, 533, 535, 537, 539, 541, 543, 545, 547, 549, 551, 553, 555, 557, 559, 561, 563, 565, 567, 569, 571, 573, 575, 577, 579, 581, 583, 585, 587, 589, 591, 593, 595, 597, 599, 601, 603, 605, 607, 609, 611, 613, 615, 617, 619, 621, 623, 625, 627, 629, 631, 633, 635, 637, 639, 641, 643, 645, 647, 649, 651, 653, 655, 657, 659, 661, 663, 665, 667, 669, 671, 673, 675, 677, 679, 681, 683, 685, 687, 689, 691, 693, 695, 697, 699, 701, 703, 705, 707, 709, 711, 713, 715, 717, 719, 721, 723, 725, 727, 729, 731, 733, 735, 737, 739, 741, 743, 745, 747, 749, 751, 753, 755, 757, 759, 761, 763, 765, 767, 769, 771, 773, 775, 777, 779, 781, 783, 785, 787, 789, 791, 793, 795, 797, 799, 801, 803, 805, 807, 809, 811, 813, 815, 817, 819, 821, 823, 825, 827, 829, 831, 833, 835, 837, 839, 841, 843, 845, 847, 849, 851, 853, 855, 857, 859, 861, 863, 865, 867, 869, 871, 873, 875, 877, 879, 881, 883, 885, 887, 889, 891, 893, 895, 897, 899, 901, 903, 905, 907, 909, 911, 913, 915, 917, 919, 921, 923, 925, 927, 929, 931, 933, 935, 937, 939, 941, 943, 945, 947, 949, 951, 953, 955, 957, 959, 961, 963, 965, 967, 969, 971, 973, 975, 977, 979, 981, 983, 985, 987, 989, 991, 993, 995, 997, 999

1910

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LA LANGUE D'ALPHONSE DAUDET

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



PAR

MARY BURNS

PARIS

JOUE & C^o, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, VI^e

—
1916

LA LANGUE

D'ALPHONSE DAUDET

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

PARIS
GUTH & C^e, ÉDITEURS
15, rue Alsace, 15

1910

AVANT-PROPOS

Je désire remercier les professeurs qui m'ont aidée dans mon travail, en particulier M. Brunot qui m'a toujours témoigné un intérêt bienveillant, et m'a souvent donné des conseils précieux ; M. le D^r Ritchie de l'Université d'Edimbourg qui m'a encouragée le premier à entrer dans la voie des recherches, et n'a cessé de me soutenir dans l'accomplissement d'une tâche parfois très difficile.

Merci aussi à mes amies françaises pour l'intérêt qu'elles ont pris à mes études, particulièrement à M^{me} Le Mancel à laquelle j'ai dû des renseignements utiles et qui a bien voulu m'aider dans la correction des épreuves.

Je n'ai pas voulu terminer cet ouvrage sans avoir exprimé à tous mes sentiments reconnaissants.

La Langue d'Alphonse Daudet

INTRODUCTION

Il importe de fixer sans délai les limites de cette étude, et d'expliquer pourquoi et comment j'ai traité un tel sujet. En parlant d'un écrivain, on entend par le terme « langue » l'ensemble de ses moyens d'expression. C'est d'abord son vocabulaire dont les mots peuvent être ordinaires ou recherchés, bas ou nobles, vieux ou nouveaux. C'est ensuite l'emploi de ces vocables dans des phrases concises ou verbeuses, originales ou communes, rythmiques ou cahotantes. Ce sont enfin les images et tropes rares ou fréquents, personnels ou quelconques, colorés ou ternes. Tout auteur original a une façon à lui d'employer ces moyens, et par conséquent une langue particulière. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire le conte de Maupassant *La Parure*, raconté à la manière de Dickens, d'Edmond de Goncourt, de Zola et de Daudet dans le livre de MM. Reboux et Müller : *A la manière de...* L'examen d'une de ces langues nous aidera donc à découvrir ce qui caractérise un écrivain, le distingue des autres, et ceci est particulièrement vrai des auteurs si individualistes du XIX^e siècle.

Tous les critiques ont remarqué l'originalité de la langue de Daudet, mais on ne sait trop à quoi s'en tenir dans leurs appréciations générales et souvent contradictoires. Léon Daudet nous dit que son père « évitait l'exceptionnel et le

« précieux, sachant ce qu'il y a de rare dans un vocable
« d'apparence ordinaire, laissant à chaque terme son sens
« vrai, ennemi des contorsions de langage parce qu'il en
« connaissait la structure » (LÉON DAUDET, *Alphonse Dau-*
det, p. 43). Comment concilier ceci avec le jugement de
M. Bernard Lazare : « Il adopta une sorte de notation télé-
« graphique, un style fait d'interjections et de balbutiements
« où des mots de couleur passent en une sorte de danse de
« Saint-Guy, un langage petit nègre, émaillé de parisianismes
« les plus répandus » (BERNARD LAZARE, *Figures contempo-*
raines, p. 24). La phrase de Daudet est, d'après M. Albalat,
« résistante, coulée dans un moule fixe, sans bavures ni
« redondances » (article sur Daudet dans *la Nouvelle Revue*,
janvier 1898), mais Jules Lemaître ne découvre pas dans
l'Immortel une seule « phrase pleine, ronde, de tour oratoire
« ou didactique. C'est une dislocation, ou pour mieux dire,
« un émiettement, un poudroïement » (J. LEMAÎTRE, *les*
Contemporains, vol. IV, p. 234). Dans *les Hommes et les*
Idées, Houssaye qualifie de « déviée » la prose de l'auteur
que M. Albalat trouve clair comme un Latin (*la Nouvelle*
Revue, janvier 1898), et toutes ces contradictions se ré-
sument dans les deux jugements tant répétés : « c'est un
classique » — « c'est un impressionniste ». Cette étude
servira à contrôler ces impressions générales, à démontrer
par des exemples ce qu'elles ont de vrai ou de faux ; elle
nous aidera à découvrir ce qui fait l'originalité de Daudet.

D'autre part, elle nous fera mieux comprendre les ten-
dances littéraires de toute une époque, car aucun auteur, si
original soit-il, n'échappe complètement à l'influence de ses
contemporains. C'est Daudet lui-même qui l'affirme par la
bouche de Védérine : « On a beau se gêner entre gens du
« même bateau, on se connaît, on se sent les coudes, on est
« amis sans le vouloir, sans le savoir, courant tous la même
« bordée » (*l'Immortel*, p. 309).

L'intérêt général d'une pareille étude est surtout évident
en ce qui concerne le vocabulaire et l'emploi des mots. Par
suite du grand développement récent de la linguistique, les

travaux sur l'ancien et le moyen français abondent. Pour étudier un texte de ces époques, on a presque l'embarras du choix en matière de lexiques, de grammaires et d'œuvres philologiques ; mais pour ce qui concerne la langue du XVIII^e et du XIX^e siècles, on s'en trouve singulièrement dépourvu. Or, une langue vivante ne cesse jamais d'évoluer, et le français moderne ne devrait pas être ainsi une *terra incognita* pour les philologues. Cette négligence notoire s'explique néanmoins par bien des raisons. L'étude du français au XVII^e siècle est facilitée par les nombreux travaux linguistiques de l'époque même. Tels sont les *Dictionnaires de l'Académie*, de *Thomas Corneille*, de *Furetière*, de *Richelet*, les œuvres de *Bouhours*, de *Ménage*, de *Vaugelas* et de tant d'autres. Pour les siècles suivants, rien de pareil. On ne peut faire de recherches qu'en tâtonnant. Les conclusions auxquelles on arrive peuvent être fausses, mais rien ne les prouve telles. Même des œuvres comme les dictionnaires de *Darmesteter*, *Hatzfeld* et *Thomas*, de *Bescherelle*, de *Littre*, de *Larousse* ne donnent que des renseignements insuffisants, et l'on trouve fréquemment chez les écrivains des expressions qu'aucun de ces lexicographes ne cite. Toute tentative de recherches linguistiques en français moderne court le risque de tomber maintes fois dans l'erreur ; aussi le seul moyen d'obtenir plus de certitude et de vérité est-il de multiplier ces tentatives. Beaucoup de ces travaux seront forcément provisoires, mais en les rassemblant, en les comparant, on arrivera enfin à jeter de la lumière sur ce sujet obscur qu'est aujourd'hui le français moderne.

Afin de surmonter les obstacles déjà mentionnés et de donner des renseignements aussi exacts que possible, je me suis livrée, pour chaque mot du lexique, à des recherches très minutieuses. Me servant des dictionnaires de *Bescherelle*, de *Darmesteter*, *Hatzfeld* et *Thomas*, de *Littre* et de *Larousse* comme pierre de touche j'ai admis seulement :

a) Mots qui ne se trouvent dans aucun des quatre dictionnaires ;

b) Mots signalés comme bas, techniques, récents ou vieillis,

dont on ne cite pas d'exemples modernes antérieurs à Daudet ;

c) Mots auxquels ont été attribués des sens nouveaux.

Ensuite j'ai eu recours aux études peu nombreuses sur la langue française au XIX^e siècle (voy. p. XIII) et j'ai essayé de lire autant que possible des œuvres, des journaux et des périodiques de cette époque. Par ces moyens, j'ai pu suppléer aux indications des dictionnaires et découvrir l'origine et l'emploi de beaucoup d'expressions nouvelles ou peu connues. Dans bien des cas, j'ai trouvé des exemples antérieurs à ceux de Daudet, mais je n'ai pas éliminé ces mots du lexique. Au contraire, il m'a semblé important de noter les termes qu'ignorent les dictionnaires mais dont les écrivains se servent. Il y a plus d'intérêt à connaître les néologismes employés par toute une école qu'à étudier les créations d'un seul auteur. Néanmoins, il ne faut pas se hâter de conclure que les mots signalés uniquement chez Daudet lui sont propres. Quatre, même six négations n'équivalent pas à une affirmation et nous connaissons trop peu l'histoire de la langue au XIX^e siècle pour hasarder autre chose que des conjectures. Cette étude est inévitablement hypothétique ; c'est une œuvre de pionnier.

D'autre part, j'ai dû travailler sans l'aide de ce sens inné que l'on a pour sa langue maternelle, et c'est pourquoi je ne me suis guère aventurée sur le terrain de la syntaxe. N'osant pas affirmer ce qui est correct ou incorrect, je me suis bornée à noter les procédés favoris, et à les examiner au point de vue esthétique. La prose de Daudet révèle en effet un tel souci d'art qu'on ne peut l'analyser sans mêler des considérations littéraires aux discussions philologiques. En examinant les images, par exemple, je n'ai pas pu m'en tenir aux simples questions de langue. Je ne me suis pourtant jamais éloignée du texte des œuvres et j'ai fondé toutes mes remarques générales sur des exemples concrets. Cette étude fournira donc — faute de mieux — un recueil de citations que d'autres pourront consulter et interpréter à leur guise.

C'est dans un pareil but utilitaire que j'ai ajouté aux indications habituelles de la bibliographie de courtes notices sur

le contenu des livres et des articles. Je m'en suis dispensée dans les cas où le titre indique clairement de quoi il s'agit, mais combien de titres sont équivoques, obscurs ou même trompeurs ! Que recèle par exemple l'en-tête général *Alphonse Daudet* ? De quoi traite le livre intitulé : *Du pont des Arts au pont de Kehl* ? Y a-t-il plus qu'une allusion à notre auteur dans les nombreux ouvrages sur la France moderne ? En répondant à de telles questions, j'espère faciliter un peu les recherches d'autres étudiants sur Daudet. J'ai aussi indiqué, dans tous les cas possibles, la cote du livre à la Bibliothèque Nationale de Paris. J'ai dû passer trop de temps moi-même à la recherche de ces cotes pour ne pas vouloir en éviter la peine à d'autres.

Au moment de terminer cette étude, je sens plus que jamais combien elle est incomplète et provisoire, mais j'espère néanmoins qu'elle servira en quelque chose à la connaissance du français moderne et de cet écrivain original Alphonse Daudet. Pour ma part, je ne regretterai jamais ce travail, car il m'a valu le bonheur de passer plusieurs années en France et de connaître à fond un de ses auteurs les plus sympathiques.

Abréviations employées

A. — ŒUVRES DE DAUDET.

Les signes *, †, et o indiquent l'édition employée :

*. — édition Fasquelle, Bibl. Charpentier.

†. — édition Lemerre.

o. — édition Dentu.

Les autres livres sont cités d'après l'édition Flammarion, dans la collection Guillaume. Les dates sont celles des premières éditions.

* <i>G.</i> — <i>Contes du Lundi</i>	(1873).
<i>E.</i> — <i>L'Evangéliste</i>	(1883).
* <i>F. J.</i> — <i>Fromont jeune et Risler aîné</i>	(1874).
† <i>I.</i> — <i>L'Immortel</i>	(1888).
<i>J.</i> — <i>Jack</i>	(1876).
* <i>L.</i> — <i>Lettres de mon Moulin</i>	(1869).
* <i>Nab.</i> — <i>Le Nabab</i>	(1877).
* <i>Num.</i> — <i>Numa Roumestan</i>	(1881).
* <i>P. G.</i> — <i>Le Petit Chose</i>	(1868).
† <i>P. P.</i> — <i>La Petite Paroisse</i>	(1895).
<i>P. T.</i> — <i>Port Tarascon</i>	(1890).
<i>R.</i> — <i>Les Rois en Exil</i>	(1879).
<i>S.</i> — <i>Sapho</i>	(1884).
<i>T. A.</i> — <i>Tartarin sur les Alpes</i>	(1885).
<i>T. T.</i> — <i>Tartarin de Tarascon</i>	(1872).

Je n'ai dépouillé que les livres précédents, mais un bon nombre des exemples cités sont tirés d'autres œuvres de Daudet.

<i>Féd.</i> — <i>La Fédor</i>	(1897).
<i>Femmes.</i> — <i>Les Femmes d'Artistes</i>	(1874).

- o *Frises*. — *Entre les Frises et la Rampe* (1894).
- o *Helmont*. — *Robert Helmont* (1874).
- * *Notes*. — *Notes sur la Vie* (1899).
- Rose*. — *Rose et Ninette* (1892).
- * *Soutien*. — *Soutien de Famille* (1898).
- Souvenirs*. — *Souvenirs d'un Homme de Lettres* (1888).
- Trente Ans*. — *Trente Ans de Paris* (1888).
- * *Trésor*. — *Le Trésor d'Arlatan* (1897).
- o *Vie d'enfant*. — *Batisto Bonnet. Un paysan du Midi*. — *Vie d'enfant*. Traduction et présentation d'Alphonse Daudet (1895).

B. — PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS.

1° DICTIONNAIRES DE LA LANGUE FRANÇAISE

- Acad.* — *Dictionnaire de l'Académie française*. 7^e édit., 1878.
- Bs.* — BESCHERELLE AINÉ. *Dictionnaire national ou dictionnaire universel de la langue française*. Nouvelle édition, 1887.
- Cotgrave*. — RANDLE COTGRAVE. *A Dictionarie of the French and English Tongues*. London, 1611.
- Godefroy*. — F. GODEFROY. *Dictionnaire de l'ancienne langue française*. 1881-1902.
- H. D. T.* — *Dictionnaire général de la langue française de MM. HATZFELD, DARMESTETER ET THOMAS*.
- Lit.* — ÉMILE LITTRÉ. *Dictionnaire de la langue française*. (Sup. supplément; Add. additions au supplément).
- Lrs.* — PIERRE LAROUSSE. *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*.

2° DICTIONNAIRES DE LA LANGUE D'OC.

- M. d'HOMBRES ET G. CHARVET*. *Dictionnaire languedocien*, Alais, 1884, 4^e, X 4980 (bis).
- S.-J. HONNORAT*. *Dictionnaire provençal-français*, 1846.
- M.* — F. MISTRAL. *Lou Trésor dou Félibrige, dictionnaire provençal-français*.

3° GLOSSAIRES DE PATOIS.

- Chambure.* — EUGÈNE DE CHAMBURE. *Glossaire du Morvan.* Paris, 1878, gr. in-8°, 4° X 66.
- Jaubert.* — COMTE JAUBERT. *Glossaire du centre de la France.* 2^e édit., 1864, sup. 1869.
- Mège.* — FRANCISQUE MÈGE. *Souvenirs de la langue d'Auvergne.* Paris, 1861, X 14515.
- Moisy.* — H. MOISY. *Dictionnaire du patois normand,* 1885.
- Montesson.* — COMTE C.-R. DE MONTESSON. *Vocabulaire du haut Maine.* Paris, 1899 (3^e édit.), in-16, 8° X 11962.
- Puitspelu.* — NIZIER DU PUITSPELU. *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais.* Lyon, 1887-1890, 8°, 8° X 4920.
- Puitspelu L.* — NIZIER DU PUITSPELU. *Le Littré de la Grande Côte.* Lyon, 1894, 8°, 8° X 11228.
- Vachei.* — AD. VACHET. *Glossaire des gones de Lyon,* Lyon, 1907, 8°, 8° X 13140.
- Verrier et Onillon.* — A.-G. VERRIER ET R. ONILLON. *Glossaire étymologique et historique des patois et des parlers d'Anjou.* Angers, 1908, 2 vol. in-8°, 8° X 13355.

4° DICTIONNAIRES D'ARGOT ET DE LA LANGUE POPULAIRE

- Larch.* — L. LARCHEZ. *Dictionnaire historique de l'argot parisien.* Paris, 1883, in-12, 8° X 1505.
- Rig.* — L. RIGAUD. *Dictionnaire de l'argot moderne.* Paris, 1881, in-12, 8° X 1921.
- Sainéan.* — L. SAINÉAN. *L'Argot ancien, ses éléments constitutifs.* Paris, 1907, in-16, 8° X 13328.
- S. Sources.* — L. SAINÉAN. *Les Sources de l'argot ancien.* Paris, 1912, 2 vol. in-16, 8° X 14836.

5° DICTIONNAIRES ÉTRANGERS

- O. E. D.* — *A New English Dictionary on historical Principles, edited by James A. H. Murray.* Oxford, 1888 et sq.

S. V. — SACHS (KARL), VILLATE (CÉSARE). *Encyklopædisches Wærterbuch der franzæsischen und deutschen Sprache*, 1877. Sup. 1894.

6° OUVRAGES SUR LE FRANÇAIS MODERNE

F. BRUNOT. — *La Langue française de 1815 à nos jours* (PETIT DE JULLEVILLE. — *Histoire de la langue et de la littérature française*, vol. VIII, p. 704-884).

Darm. — A. DARMESTETER. *De la création actuelle de mots nouveaux dans la langue française*. Paris, 1877. 8°, 8° X 310.

Nyrop. — K. NYROP. *Grammaire historique de la langue française*, vol. III, 1908.

Rich. de Rad. — JEAN-BAPTISTE RICHARD DE RADONVILLIERS. *Enrichissement de la langue française. Dictionnaire de mots nouveaux*. Paris, 1845 (2^e édit.), X 31198; Sup X 31199.

7° LEXIQUES D'AUTEURS

Bosson. — OLOF BOSSON. *Quelques recherches sur la langue de Guy de Maupassant*. Lund, 1907, 8°, 8° ⊕ Lund, ph. 141-145.

Fuchs. — MAX FUCHS. *Lexique du Journal des Goncourt*. Paris, 1912, 8°, 8° X 14631.
(Gonc.: Journal des Goncourt.)

Huguet. — EDMOND HUGUET. *Notes sur le néologisme chez Victor Hugo*. Paris, 1898, 8°, 8° X 11906.

Lotsch. — FRITZ LOTSCH. *Ueber Zolas Sprachgebrauch*. Greifswald, 1895, 8° ⊕ Grfw. ph. 185.

n'eut lieu qu'au **xix^e** siècle. Elle commença par le mouvement romantique qui rompit les digues contre les mots bas, vieilliss ou techniques, et introduisit des archaïsmes. On reconquit ainsi à la littérature toute la langue parlée et l'on y ajouta « la fange fécondede la langue du **xvi^e** siècle » (V. Hugo, *Litt. et Phil. mêlées*. Préface). Vint ensuite le réalisme. On désira peindre fidèlement la réalité, et les écrivains essayèrent de mouler leur langage d'après les personnages et les scènes. Un vocabulaire riche leur était donc de première nécessité. Il se servirent encore plus que les romantiques de termes bas (par ex. Balzac), de mots techniques (par ex. Balzac et Flaubert), et ouvrirent toutes grandes les portes aux provincialismes (par ex. G. Sand) et aux exotismes (par ex. Flaubert) Mais ces emprunts ne suffirent pas longtemps aux auteurs de plus en plus passionnés pour le mot propre et descriptif. Il leur restait encore la ressource des créations nouvelles. Balzac s'en était déjà servi, mais les Goncourt et l'école impressionniste le dépassèrent loin dans cette voie. La révolution du vocabulaire fut complète. Les portes de la langue littéraire, autrefois si jalousement gardées, furent désormais ouvertes aux mots de toute provenance et à toutes sortes de néologismes.

C'est à cette époque, pendant la seconde moitié du **xix^e** siècle que s'exerça l'activité littéraire d'Alphonse Daudet. La biographie de cet auteur est trop connue pour que je m'y arrête (voyez bibliographie). Je voudrais simplement rappeler quelques faits importants pour cette étude. Alphonse Daudet naquit à Nîmes en 1840 et passa toute sa jeunesse dans le Midi de la France. A l'âge de dix-sept ans, il vint à Paris où il vécut, excepté pendant les mois de voyage et de villégiature, jusqu'à sa mort en 1897. Il débuta — à part *les Amoureuses* — en écrivant pour des journaux des articles sur la Provence, Paris, la Corse et l'Algérie. Les journalistes ne se piquent guère de purisme, et Daudet avait besoin d'un vocabulaire riche pour traiter des sujets si divers. Il ne se fit donc pas scrupule de puiser un peu partout des mots pour combler les lacunes du Dictionnaire académique. Tout d'abord, il eut recours aux dialectes méridionaux. Depuis

les *Lettres de mon Moulin* jusqu'à *Port Tarascon*, le Midi joue un grand rôle dans l'œuvre de Daudet et sa langue s'en est ressentie. Elle renferme en effet un bon nombre de mots empruntés de la langue d'oc. Nous remarquons aussi plusieurs termes lyonnais — souvenirs intéressants des années de jeunesse passées dans la grande ville rhodanienne.

MOTS EMPRUNTÉS AUX DIALECTES MÉRIDIONAUX*

ADESSIAS, interj. *Étym.*, mot provenç., composé de à, *Diou* et *sias*, soyez à Dieu. | « Adieu, en s'adressant à plusieurs personnes ou à quelqu'un qu'on ne tutoie pas » (M).

L. 134 : *Adessias !* tenez-vous sain et gaillardet [J. Roumanille. *Lou Curat de Cucugnan* : *Adessias !* tenès vous siau et gaiardet.]

1908. J. Aicard. *L'Illustre Maurin* XLIV. Il se plaça devant lui et lui faisant un profond salut : Jusqu'à l'honneur de se revoir ! *Adessias !*

ADIOUSIAS, interj. Autre forme du mot *adessias*.

L. 244 : On entendait des coups de fouet, les fanfares du postillon, les filles accourues sur la porte qui criaient : *Adiousias !*

1838. E. de Guérin. *Lettre à M^{me} la baronne de Maistre*, 3 août 1838 : *Adiousias*. Adieu dans mon patois.

1876. P. Arène. *La Gueuse parfumée*. Le Tor d'Antrays III : *Adiousias*, père Antiq.

AGOURMANDIR, v. tr. *Étym.*, emprunté du lang. *agourmandi* m. s., composé de à et *gourmand* | affriander, affrioler.

P. T. 270 : De sentir toutes ces bonnes choses dont je suis privé depuis si longtemps, cela *m'agourmandait*.

* *Note.* — Puisque ces dialectes se rapprochent beaucoup les uns des autres, il serait téméraire de vouloir préciser l'idiome dans lequel Daudet a puisé chaque terme. Je me suis borné à suivre les indications données par *Mistral* dans son *Trésor du Félibrige*, en tenant compte des renseignements fournis par d'autres dictionnaires. Le mot « provençal » est employé dans un sens large. Il signifie « appartenant à la langue d'oc » et s'applique aux mots qu'on ne peut pas attribuer à un dialecte particulier : *dauph.* dauphinois ; *lim.* limousin ; *lang.* languedocien ; *mars.* marseillais.

1877. E. Zola. *L'Assommoir*, 248 : Puisque l'argent filait quand même, autant valait-il faire gagner au boucher qu'au marchand de vin. Et Gervaise, *agourmandie*, s'abandonnait à cette excuse (Darm.).

AÏET, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *aïet*, m. s. | ail.

Num. 279 : Ce plat méridional entre tous, la brandade de morue, ne se trouve guère qu'aux Produits du Midi ; mais la vraie, blanche, pilée fin, crèmeuse, une pointe d'*aïet*.

Num. 337 : Les vieilles vendeuses donnèrent l'éveil aux marchandes d'*aïets* qui se promènent un peu partout... les bras chargés de leurs chapelets luisants.

L'AZE ME FICHE, interj. *Étym.*, emprunté du provenç. *l'ase me fiche*, m. s. *Ase* s. m. | âne, *fichi* v. tr. | ficher | le diable m'emporte.

Num. 122 : *L'azé me fiche*, si ce tambourin ne vous a pas tourné la tête.

BABAROTTE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *babaroto*, m. s. | « nom donné dans le Midi à ces gros insectes noirs que l'Académie appelle des « blattes » et les gens du Nord des « cafards » (P. C. 14).

P. C. 17 : Le soir de notre arrivée, la vieille Annou en s'installant dans sa cuisine, poussa un cri de détresse : les *babarottes* ! les *babarottes* !

(Bs. Sup., ex. Daudet.)

BALIN-BALAN, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *balin-balant* m. s. | balancement.

T. T. 157 : bercé au bruit de ses grands étriers et suivant de tout son corps le *balin-balan* de la bête, le brave homme s'en allait ainsi dans un paysage adorable.

BÉDIGAS, s. m. *Étym.*, mot provenç., propr. mouton d'un an | benêt, niais. Pauvre *bédigas* est un terme de commisération.

Num. 119. Ah ! pauvre *bédigas*, quand je te disais qu'il fallait mettre la demoiselle dans ton jeu.

1881. J. Richepin *La Glu*, VI : Et cette Annaïk, qui sans doute les envoyait, quelle sotte, quelle *bédigasse*.

BERGEROT, s. m. *Étym.*, diminutif de berger, vieux mot franç.

(voyez *Godefroy*), conservé en provenç. (*M. bergi(i)rot*) | jeune berger.

L. 306 : Dans la haute cuisine, tous les hommes de la ferme, laboureurs, vigneron, bergers, *bergerots* sont attablés.

Présentation de Vie d'Enfant, p. XII : *Bergerot* a dix ans, il gardait les troupeaux en terre d'Arles.

1882. E. Daudet. *Mon Frère et Moi*, III. Ce pauvre petit *bergerot*, dont un feutre couvrait le visage.

(Bs. Vieux mot. On le trouve encore dans Th. Corneille, mais il ne paraît guère susceptible d'être renouvelé.)

BONASSON, adj. *Étym.*, emprunté du lim. *bounassou* (fém. *bounassoundo*), m. s., du rad. *bounas*, très bon | assez bonhomme.

P. T. 90 : L'autre déjà courbé, l'air *bonasson* et endormi.

BOUDENFLE, adj. *Étym.*, emprunté du provenç. *boudenfle*, m. s. | enflé, bouffi.

P. T. 186 : La pauvre marquise était donc toute *boudenfle*, pour employer une expression du Mémorial.

P. T. 302 : Bompard si maigre autrefois... gras maintenant, *boudenfle* comme ils disent.

1908. J. Aicard. *L'Illustre Maurin*, V : En te pressant le nez, j'en ferais sortir du lait comme d'une figue *boudenfle*.

BOUFRE, interj. Euphémisme de « bougre » en Dauphiné (M.).

T. A. 126 : *Boufre* ! dit Tartarin, on a de drôles de voisins au Rigi.

T. A. 222 : *Boufre* ! geignait Bravida.

BOURGADIER, s. m. *Étym.*, emprunté du lang. *bourgadié*, m. s., dérivé de *bourgado* s. f. | faubourg | habitant d'un faubourg, part. habitant de l'Enclos de Rey à Nîmes.

R. 52 : Le portrait de celui que les *bourgadiers* nommaient familièrement entre eux lou Goi (le boiteux).

R. 56 : Le vieux *bourgadier* entonnait d'une voix célèbre parmi les voisins : « Vive Henri IV, vive ce roi vaillant ! »

BOURTOUILLADE, s. f. *Étym.*, origine inconnue. Le mot est employé par un Tarasconnais, le R. P. Bataillet. | « Mettre en *bourtouillade* » semble être une expression familière correspondant à « mettre en marmelade ».

P. T. 88 : Ce que le Christ a bâti, le Christ pourrait aussi bien le détruire. Je leur enverrais mon Fils Divin une seconde fois à ces galériens de par là-bas, et cet Antéchrist qui serait le Christ déguisé aurait tôt fait de vous les mettre en *bourtouillade*.

BRAVETTE, adj. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *braveto*, m. s., dérivé de brave | honnête, gentille, aimable.

Num. 31 : La personne jolie, *bravette*.

T. A. 190 : Il la voyait si douce, si *bravette*.

P. T. 148 : M^{le} Clorinde des Espazettes, bien un peu grande pour moi, mais si jolie, si *bravette*.

CACHE-FEU OU CACHO-FIO, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *cacho-fiô*, m. s., venant de l'expression *cacha-fiô*, mettre le feu, ou *cacha-fiô*, cacher le feu (M.) | bûche de Noël.

Helmont 262 : La jolie cérémonie du *cacho-fiô* (bûche de Noël) que le grand-père promène autour de la maison et arrose avec du vin cuit.

P. T. 206 : Le père Bataillet a dit la messe de minuit, puis on a posé le *cache-feu*. C'est une bûche de bois que le plus vieux de l'assistance promène autour de la salle et jette dans le feu en l'arrosant de vin blanc.

CALEIL, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *caleil*, m. s. | « Lampe de forme antique en fer et en laiton, munie d'une queue et d'un crochet qui sert à la suspendre » (M.).

L. 311 : La cabane où le *caleil* est allumé.

C. 290 : Une petite lampe — le *caleil* provençal — ouvre un œil timide dans cet air étouffé.

Trésor 29 : Sur la haute cheminée de campagne où s'accrochait le *caleil*, la petite lampe de cuivre à forme antique.

Rabelais (édition Marty-Laveaux), t. I, 331 : Estoient ia las comme pauvres diables et n'y auoit plus d'olif en ly *caleil*.

1881. P. Arène. *Au bon Soleil* : Le Jas d'Entrepierres : l'antique plafond à poutrelles d'où pend le *caleil* de cuivre accroché par son croc à une planchette de bois ouvragé.

(Bs., ex. Rabelais.)

CANISSON, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *canissoun*, m. s. | Sorte de biscuit à la pâte d'amande. Canissoun d'Aix, biscuits renommés qu'on fabrique dans cette ville.

Num. 30 : Une foule d'autres provisions suivirent : figues, poivrons et des *canissons* d'Aix.

(Bs., *H.D.T.*, *Lrs.* calisson o).

CARAMANTRAN, s. m. *Étym.*, mot provenç. composé de *caremo* et *entrant*, proprement les trois jours gras qui précèdent le mercredi des Cendres, ensuite « mannequin qu'on promène dans les

rues, le mardi gras » | Par ext. personne ou chose très grande.

Nab. 206. Un cèdre du Liban, amené du bout du monde, un grand *caramantran* de gros arbre.

CATALANE, s. f. *Éty.*, emprunté du provenç. *catalano*, m. s. | « Petite coiffe d'indienne ou de piqué, sans barbes ni dentelles, portée par les femmes du peuple du comtat Venaissin » (M.)

S. 109 : Sous sa *catalane* à trois pièces enserrant sa petite tête... elle faisait songer à quelque done des anciennes cours d'amour.

S. 122 : La *catalane*, le béguin à trois pièces des filles de Châteauneuf.

1881. P. Arène. *Au bon Soleil*. De Vaucluse aux Baux II. Des Avignonnaïses, des Comtadines en négligé, fraîches sous les brides flottantes de leur *catalane*.

CHABROL, s. m. *Éty.*, mot lim. propr. chevreuil. « *Fa chabrol* mêler du vin au bouillon de la soupe et le boire, locution qui dérive de la suivante : *béue à chabro*, boire dans son assiette, à la manière des chèvres, en Gascogne » (M.). | Mélange de bouillon et de vin.

J. 390 : Une énorme soupe à l'oignon dans laquelle on renverse plusieurs litres. Ce breuvage singulier s'appelle « faire *chabrol* ».

1895. E. Le Roy. *Le Moulin du Frau*, VI. Au commencement de leur tournée, ils mangent la soupe et font *chabrol*.

1900. E. Le Roy. *Jacquou le Croquant*. II : Il fit un second copieux « *chabrol* », comme nous appelons le coup du médecin, bu dans l'assiette avec un reste de bouillon.

1906. P. Margueritte. *Les Pas sur le Sable*, 4^e partie, II : Je le revois faisant « *chabrol* » au dîner, versant dans son bouillon un plein grand verre de Bordeaux.

(Bs. o.).

(*Lit. Sup. ex. Gaz. des Trib.*, 10 mars 1876).

CHARLOTTINE, s. f. *Éty.*, emprunté du provenç. *charloutino*, m. s., diminutif de *charlot*, s. m., nom donné à divers oiseaux de marais. | barge.

L. 303 : Le messager vient d'apporter un mot du garde, moitié en français, moitié en provençal, annonçant qu'il y a eu déjà deux ou trois beaux passages de galéjons, de *charlottines*.

Trésor 63 : Charlon... déballait sa chasse et sa pêche, un bêchet et deux *charlottines*.

CHATO, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *chato*, m. s. | jeune fille.

Num. 176 : Hortense ressemblait bien aux « *chato* » qu'on voit le dimanche caqueter sur la lice d'Arles.

Num. 325 : Ces *chato* ambrées comme les grains allongés du muscat.

1897. F. Vandérem. *Les deux Rives I*. O ma Thérézoun, ô ma *chato*.

CITRE, s. m. *Étym.*, emprunté du lang. *citro*, m. s. | espèce de pastèque.

L. 283 : Pauvres Pères blancs ! Je les vois encore... pâles, maigres, nourris de *citres* et de pastèques.

(*Bs.*, o.)

CLAR ou CLAIR, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *clar*, m. s., propr. « ce qui est clair » | étang.

L. 307 : On le voit... immobile dans son petit bateau, occupé à surveiller ses nasses sur les *clairs* (les étangs).

S. 150 : La Provençale montrait à Jean ... de grands étangs, des *clairs*, maintenus par des bourrelets de chaux.

Trésor 23 : Aux grosses chaleurs tous ces *clars*, toutes ces roubines... tout ça devient de la vraie pourriture.

1905. M^{me} Alphonse Daudet. *Miroirs et Mirages*. Course rapide à Venise. Les lagunes commencent à paraître, espacées comme les *clairs* provençaux.

COQUE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *coco*, m. s. | sorte de gâteau sec. « Li *coco* de Nîmes, les brioches de Nîmes, célèbres dans le Midi » (M.).

Num. 278 : Les friandises spéciales à chaque ville, les *coques* et les barquettes de Nîmes.

P. T. 206 : Des nougats, des *coques*, des estévenons et mille friandises locales dont l'ingénieux pâtissier Bouffartigue avait paré la table.

COQUE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *coco*, m. s. | verrière, espèce de plateau ou de clayon d'osier où les paysans mettent la bouteille et les verres.

Num. 80 : Dans la *coque* en osier où se placent la bouteille et les verres, Roumestan crut voir du vin.

Présentation de Vie d'Enfant, p. XVII, la *coque* et la moque, les plus humbles accessoires de nos maisons paysannes.

COUFFIN, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *couffin*, m. s., du latin *cophinus*, panier. | Panier de sparterie à deux anses.

Num. 75 : Une vieille paysanne de la Ville-des-Baux courbée sous un grand *couffin* d'herbes aromatiques.

1870. P. Arène. *Jean des Figues*, I : Outre mon père, qui était lourd, les *couffins* de sparterie et le bât, on le chargeait toujours de quelque chose encore.

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique* : Diligences d'Afrique. Leurs bâches... gonflées de bottes d'alfa, de sacs de pommes de terre, de pois chiches, de *couffins* de dattes.

1907. L. Bertrand. *L'Invasion*, VIII : Munis d'un *couffin* qui contenait leur déjeuner, ils s'empilaient avec d'autres ouvriers dans le tramway.

(Bs., et Lrs. o.)

(Lit. Add. ex. Règlement des Docks de Marseille, 1870.)

COUGOURDIER, s. m. *Étym.*, emprunté du mars. *cougourdié*, m. s., dérivé de *cougourdo*, s. f., courge | plante de courge.

R. 50 : Jardinets du Midi brûlés et pâles, arides et privés d'air, pleins de plantes grasses, de *cougourdiers* montants.

Trente Ans, 144 : Milianah et ses pentes vertes, ses vergers enchevêtrés de tournesols, de figuiers, de *cougourdiers* comme nos bastides provençales.

DONE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *donò*, m. s. | dame.

S. 109 : Elle faisait songer à quelque *done* des anciennes cours d'amour jadis tenues tout autour de Châteauneuf.

DRAK, s. m. *Étym.*, emprunté du lang. *drac*, m. s. | farfadet, lutin.

C. 201 : Nos *druks*, nos feux follets les auraient conduits dans des fondrières.

(Bs., et Lrs. o.)

ÉCHELER, v. tr. *Étym.*, dérivé de échelle. Vieux mot franç. conservé en provenç. (M. *escala*, *eschala*) | escalader.

P. T. 156 : C'est une fille Alric... qui a *échelé* le toit et cloué dessus une feuille de zinc.

P. T. 215 : Elle *échela* le toit et mit bas le malencontreux pavillon.

1900. E. Le Roy. *Jacquou le Croquant*, VII : Ceux qui devaient porter le chevron... se mirent ensemble. Ceux qui devaient *écheler* le château en firent autant.

(Bs. et Lit. ex. xvr^e siècle.)

(H. D. T. et Lrs. Vieilli.)

ENCANCHÉ, adj. *Étym.*, emprunté du forézien *encancha*, m. s. | engagé, accroché.

P. T. 325 : Alors je donnai l'ordre au conducteur d'avancer. Impossible, le char était pris, *encanché* des deux côtés.

Ce mot est aussi cité par *Verrier et Onillon*, mais il se trouve ici dans la bouche d'un Méridional.

ENLOURDIR, v. tr. *Étym.*, emprunté du provenç *enlourdi*, m. s. | composé de *en* et *lourd* | appesantir.

Num. 63 : Quoique très *enlourdie* (elle) ne mettait pas plus de demi-heure pour faire son tour de ville.

T. A. 38 : Costecalde... furieux qu'on eût nommé président du Club des Alpes un homme que l'âge *enlourdissait* visiblement.

ENRAMER, v. tr. *Étym.*, emprunté du provenç. *enrama*, m. s., composé de *en* et *ramo* s. f., feuillage | garnir de ramée, de branches.

P. T. 256 : Il lui fredonnait le couplet : on dit qu'en étant général d'armée — la tête *enramée* — avec du laurier.

F. Mistral. *Iscolo d'Or* :

La testo *enramado*

Emé de lausié

(*Bs., Lit. Sup., Lrs. 1^{re} Sup.* *enramer*. Se dit des vers à soie qu'on met sur la bruyère.)

ESCLOT, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *esclop*, m. s., | sabot, chaussure de bois creusée tout d'une pièce.

P. C. 194 : Pierrotte à vingt ans n'était jamais sorti de son village, portait de gros *esclots* en sapin de Cévennes.

Souvenirs 201 : Les nourrices arrivent par fournée de huit ou dix... avec un bruit d'*esclots*, de souliers à clous.

Rabelais [édition Marty-Laveaux], t. II, 87. Elle déchaussa un de ses *esclos* (nous les nommons sabotz).

(*Bs., Lit. Sup., Lrs. 1^{re} Sup.* o).

ESPÈRE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *espèro*, m. s., du rad. *espera*, attendre | affût.

L. 313 : L'*espère*, quel joli nom pour désigner l'affût, l'attente du chasseur embusqué et ces heures indécises où tout attend, *espère*.

L. 314 : Je vais à l'*espère* à pied.

P. T. 320.

1839. Stendhal. *La Chartreuse de Parme*, IV : Il lui semblait être à l'*espère*, à la chasse de l'ours.

1894 : P. Arène. *Domnine*, XVI : Cette cabane, la cabane d'es-père, servait en hiver d'affût pour la chasse.

1908. J. Aicard. *Maurin des Maures*, XXI : Je l'aurais tuée déjà, si j'avais eu le temps d'aller à l'espère.

(Bs., Lit. Sup. et Lrs. donnent l'adv. à l'espère, en attendant.)

ESTEVENON, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *estevenoun*, m. s., dérivé de *estève* s. m., Etienne. Les parrains donnaient autrefois des gâteaux à leurs filleuls le jour de Saint-Etienne, le 26 décembre. | « Espèce de gâteau que l'on donne en étrennes aux enfants dans la semaine de Noël et du Jour de l'An » (M.).

R. 72 : Il se rappelait les Noël's d'autrefois... les trois bougies traditionnelles dans la verdure du houx piqué d'écarlate, les *estevenons* (petits pains de Noël) sentant bon la pâte chaude et les lardons frits.

P. T. 206 : Des nougats, des coques, des *estévenons*, et mille friandises locales dont l'ingénieux pâtissier Bouffartigue avait paré la table.

ÉTRANGLE-CHAT, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *estranglo-cat.*, m. s., composé de *estranglo* (du verbe *estrangla*, étrangler) et de *cat.*, chat. « Sorte de jeu usité dans les fêtes de village. Deux champions, enlacés au cou par une même corde, tirent en sens inverse à qui mieux mieux. Celui qui entraîne l'autre est le vainqueur » (M.).

L. 205 : Les jeux sur l'aire, les luttes d'hommes, les trois sauts, l'*étrangle-chat* et tout le joli train des fêtes de Provence.

Num. 2.

(Bs., et Lrs. donnent le mot comme nom vulgaire des épinoches).

FARANDOLER, v. intr. *Étym.*, emprunté du provenç. *farandoula*, m. s., dérivé de *farandoulo*, s. f. | danser la *farandole*.

L. 69 : On *farandola* à mort.

Num. 65 : Il revoyait les arceaux des arènes virant et *farandolant* au rythme sourd du tambourin.

Trente Ans, 165 : Le bel officier cosaque en habit vert qui l'avait fait sauter comme une chèvre, *farandoler* toute une nuit sur le pont de Beaucaire.

1895. E. Lintilhac : *Les Félibres à travers leur monde et leur poésie*, II. — Une colonne immense, compacte, qui les a escortés jusqu'au train, en *farandolant* et en criant « vivent les félibres ».

(Bs., ex. Daudet.)

FARANDOLEUR, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *farandou-*

laire, m. s., dérivé de *farandoula* | celui, celle qui danse la farandole.

Nab. 214 : Barbantane où sont les plus beaux *farandoleurs*.

Num. 18 : Le tambourinaire et les derniers *farandoleurs* piétinaient encore dans le cirque.

(Bs., et Lit. Add. ex. Daudet.)

FARINETTE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *farineto*, m. s., diminutif de *farino* s. f. farine | farine dont on a ôté la fleur, farine des légumes.

Num. 282 : Les Mèfre, leurs garçons se tordaient sur les sacs de *farinette*.

FÉMELAN, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *fémelan*, m. s., dérivé de *femello*, s. f. femelle. | Le sexe féminin, les femmes en général.

Num. 21 : Cette jeunesse du Midi, élevée dans le mépris dou *fémelan*.

T. A. 331 : C'est gentil le *femellan* comme on appelle les dames chez nous.

Trésor 106 : Il y a longtemps que le beau brun ne tire plus les alouettes et qu'il a renoncé au *femelan*.

FÉNAT, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *fenat*, m. s., du rad. *fen*, s. m., foin. On mettait du foin aux cornes des taureaux dangereux pour avertir de s'engarder. | Mauvais sujet.

S. 107. Césaire, ou plutôt le *Fénat*, le vaurien, le mauvais drôle, pour lui garder son surnom de jeunesse.

1890. J. Aicard. *Roi de Camargue*, VI : Rampal avait des trahisons, promettait beaucoup sans tenir, bref n'était qu'un « *féna* », un vaurien.

FENESTRON, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *fenestroun*, m. s., diminutif de *fenestro*, s. f., fenêtre | petite fenêtre.

P. T. 5 : Il ne me plaisait guère de piquer une tête du *fenestron* de Tarascon.

1837. E. de Guérin. *Journal*, 9 mai 1837 : Tu ne verras plus le blanc pigeonnier de la côte... ni le corridor et le *fenestroun* où nous mesurons notre taille.

1900. E. Le Roy. *Jacquou le Croquant*, I : Il n'y avait qu'un petit *fenestron* fermant par un contrevent sans vitres.

1908. J. Aicard. *L'Illustre Maurin*, II : Elle qui m'éveillait d'habitude à force de crier au voleur sous mon *fenestron*, elle ne dit plus rien.

FÉRIGOULE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *ferigoulo*, m. s. (autres formes : *farigoulo*, *frigoulo*) | thym, plante odoriférante.

L. 327. La *férigoule* embaume autour de lui.

Nab 201 : Ses pierres qu'embaument les lavandes sèches et les *férigoules*.

1880. J. Aicard. *Miette et Noré*, la Cote :

Tenez, imaginez les gorges d'Ollioules

En glace ! sans genêts, pardi ! ni *farigoules*.

1881. E. Pouvillon. *Césette*, VII : Arrachant une poignée de *frigoule*, elle la lui mettait sous les naseaux.

(Bs., et Lrs. *farigoule* o.)

FERRADE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *ferrado*, m. s., dérivé de *ferra*, marquer avec un fer rouge. | Fête où l'on marque les jeunes taureaux au chiffre du propriétaire.

L. 46 : On le revit au bal, au cabaret, dans les *ferrades*.

L. 323 : La plupart de ces bœufs de Camargue sont élevés pour courir dans les *ferrades*.

Trésor 16.

1890. J. Aicard, *Roi de Camargue*, III : C'est ainsi qu'on opère dans les *ferrades* où il s'agit de marquer au fer rouge les bouvillons.

(Bs. et Lrs., o. Lit. Sup. ex. Daudet.)

FORCIR, v. intr. *Étym.*, dérivé de *fort*. Le mot se trouve dans plusieurs patois, mais il est probablement méridional chez Daudet. M. forézien : *aforchi* ; Moisy : *forchir* ; Jaubert : *forcir* | devenir plus fort, plus gros.

P. T. 301 : C'est lui, c'est Gonzague ! Vé ! Vé ! Comme il a : *forçi* !

1877. Flaubert. *Un Cœur simple* : M. Paul singulièrement *forçi*.

(Bs. et Lit. o.)

FOUTAISE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *fouteso*, m. s. Terme bas | bagatelle, niaiserie.

Num. 303 : Car enfin, qu'est-ce que c'était que tout cela ! une *foutaise*, allons.

T. A. 333 : Tartarin lui suggère l'idée de se jeter de la pointe extrême du Mont-Blanc... Une belle fin dans les éléments. Mais ici, au fond d'une cave. Ah ! vai, quelle *foutaise* !

1906. E. Rod. *L'Incendie*, V: Il haussa les épaules en se disant : des *foutaises*.

(Bs. arg. o.)

FOUTANT, adj. *Étym.*, emprunté du provenç. *foutent*, m. s. Terme bas | contrariant, fâcheux.

Num. 241 : Et le plus *foutant*, c'est qu'à présent... les prud'hommes ils veulent pas écouter mes raisons.

FRANCIOT, s. m., FRANCIOTE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *francihot*, *francihoto*, m. s., diminutifs de *Francès* | Français | Française du Nord.

Num. 123 : Vous êtes un faux du Midi, vous, un renégat, un *Franciot*, comme on dit chez nous.

Num. 329 : Voilà ton petit qui sera du Midi par ma faute... tu ne me le pardonneras jamais, *Franciote*.

Présentation de Vie d'Enfant, p. XXXII : Le livre dont la traduction vous est offerte par deux *Franciots* de ses amis.

1908. J. Aicard. *L'Illustre Maurin*, XIX : C'est entendu, qu'il me répond avec son assent *francihot*.

GAILLARDET, adj. *Étym.*, emprunté du provenç. *gaiardet*, m. s., de *gaiard*, gaillard | assez gaillard, bien portant.

L. 134 : Adessias ! tenez-vous sain et *gaiillardet* (J. Roumanille. *Lou Curat de Cucugnan* : Adessias ! tenès-vous siau e *gaiardet*).

GALÉJADE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *galejado*, m. s., dérivé de *galeja* | railler | plaisanterie, moquerie.

Num. 83. D'un autre que de « Moussu Numa »... ils auraient cru à une farce, à une *galéjade*.

T. A. 123 : A propos de *galéjade*, dit subitement Tartarin, ils m'en ont fait une bien bonne au Rigi-Kulm.

Trente Ans, 146 : Il y a dans la langue de Mistral un mot qui résume et définit bien tout un instinct de la race : galéja, railler, plaisanter... Galéja revient à tout propos dans la conversation, sous forme de verbe, de substantif. Vesés-pàs ? Es uno galéjado — Tu ne vois donc pas, c'est une *galéjade*.

1895. E. Lintilhac. *Les Félibres*, II : Si vous vous répétez, la *galéjade* des camarades du même bateau vous guette.

1908. J. Aicard *Maurin des Maures*, I : Toute cette façon de rire de soi et des autres en se donnant un ridicule vrai ou seulement vraisemblable, c'est cela qui constitue la gouaillerie provençale, la *galéjade*.

GALÉJON, s. m. *Étyrn.*, emprunté du provenç. *galejoun*, m. s. | héron.

L. 303: Le messager vient d'apporter un mot du garde, moitié en français, moitié en provençal, annonçant qu'il y a eu deux ou trois beaux passages de *galéjons*, de charlottines.

Trésor 62: Il revient par le canal pour tirer quelque *galéjon* en route.

1890. J. Aicard. *Roi de Camargue*, XV: Voici le héron. Livette ne le connaît que sous le nom de *galéjon* qu'on lui donne ici, parce que les hérons de préférence se rassemblent dans l'étang de *Galéjon*.

GOÏ, s. m. *Étyrn.*, emprunté du provenç. *goï*, m. s. | boiteux.

R. 52: Le portrait de celui que les bourgadiers nommaient familièrement entre eux *lou Goï* (le boiteux).

1908. J. Aicard. *L'Illustre Maurin*, VIII: Oh! tron d'un *goï* (tonnerre d'un Vulcain).

GRAND-BOIRE, s. m. *Étyrn.*, emprunté du provenç. *grand-béure*, m. s., composé de *grand* et *béure* | boire | second déjeuner, goûter.

Num. 79: Vous allez faire le *grand-boire* avec nous. Le *grand-boire* c'est le goûter des paysans provençaux.

Num. 162: Bonjour, monsieur. Et moi aussi, je vous apporte le *grand-boire*.

LAHUT, s. m. *Étyrn.*, emprunté du provenç. *lahut*, m. s., propr. luth | « petit bâtiment usité dans le golfe du Lion. Ce navire rappelle la forme du luth par la disposition de ses cordages qui pendent de l'antenne inclinée » (M.)

Num. 277: le Rhône balançant ses bateaux de toutes formes, ses *lahuts* aux voiles latines.

LANGUISON, s. f. *Étyrn.*, emprunté du lang. *languisoun*, m. s., dérivé du verbe *languï* | languir | ennui que l'on éprouve loin d'une personne ou d'un pays aimé.

P. T. 99: « A présent, Maître, si nous rentrions chez nous... Je commence à me languir. » Jésus savait bien que ce semblant de *languison* cachait une grande pitié pour les humains.

P. T. 128: Aux maladies s'ajoutaient l'ennui, la *languison*.

MAGNANARELLE, s. f. *Étyrn.*, emprunté du provenç. *magnanarello*, m. s., dérivé de *magnan* | ver à soie | femme qui soigne les vers à soie.

P. C, 194: C'était une belle *magnanarelle*.

1874. J. Aicard. *Poèmes de Provence*: Les *magnanarelles*.

Chantez en effeuillant ! chantez *magnanarelles*.

1895. E. Lintilhac. *Les Félibres à travers leur monde et leur poésie*, IV: Je constatai là parfaitement... qu'aucune de ces espiègles filles des champs de Maillane ne savait plus ce que c'était qu'une *magnanarelle*.

(Bs., o.)

MAJORAL, s. m. *Étym.*, emprunté du lang. *majoural*, m. s. | chef, membre important d'une association.

Num. 305: Qu'est-ce que tu regardes? Ça? c'est mon brevet de *majoral*. Bé, oui, *majoral* de l'Aïoli.

1895. E. Lintilhac. *Les Félibres à travers leur monde et leur poésie*, III: Ce dernier est un des grands dignitaires, un *majoral* du félibrige.

1914. L. Daudet. *Fantômes et Vivants*, II: Le contact des félibres *majoraux*, fondateurs et mainteneurs de la grande œuvre qui rend un peuple à ses traditions, c'était l'école de la beauté.

MANADE OU MANADO, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *manado*, m. s. | troupeau de chevaux ou de taureaux sauvages.

L. 322: Plus loin, toujours sur la même rive, se trouve une grande *manado* (troupeau) de bœufs paissant en liberté comme les chevaux.

Nab. 214: Faraman, renommé pour ses *manades* de taureaux sauvages et de chevaux camarguais.

1890. J. Aicard. *Roi de Camargue*, I: Ton « gardian » ne t'entendrait pas: il garde aujourd'hui sa « *manade* » au bord du Vaccarès.

MIARRO, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *miarro*, m. s. | garçon de ferme, part. garçon qui porte à manger et à boire aux moissonneurs.

L. 52: Lorsque j'entendais... les sonnailles du mulet de notre ferme m'apportant les provisions de quinzaine, et que je voyais apparaître peu à peu, au-dessus de la côte, la tête éveillée du petit *miarro* (garçon de ferme)... j'étais vraiment bien heureux.

MIGNOTE, adj. f. *Étym.*, emprunté du lang. *mignoto*, m. s., fém. de *mignot*. En franç. forme ancienne de mignonne | mignonne, bien-aimée.

Num. 325 : Tél vè, sans adieu, *mignote*... sois bien bravette.

1887. P. Arène. *Contes de Paris et de Provence*. Le Champ du Fou : « Et dites-moi grand'mère, l'hiver, comment font les oiseaux pour vivre ? » Un peu comme ils peuvent, mon *mignot*. » (Bs., et Lrs. Vieux.)

MOCO, s. m. et adj. *Étym.*, altération de « em' acó », avec cela, ensuite, locution très usitée en Provence | provençal.

J. 454 : Le mécanicien-chef que ses hommes appelaient le « Moco ». *Note de l'auteur*. — La marine française se divise en deux grandes races : les Moco et les Ponantais, Bretagne et Provence, gens du Nord et gens du Midi.

Féd : Au Fort Montrouge 101 tous ces yeux noirs, bleus, *mocos*, ponantais.

1887. P. Arène. *Contes de Paris et de Provence*. Les Faux Nègres : Il y a certainement de vos nègres qui m'ont tout l'air de baragouiner *moco*.

1908. J. Aicard. *Maurin des Maures*, XXXIX : Il vous faut des Parisiens, péchère ! qui vous appelleront *mocos*.

(Bs. ex. Daudet.)

MOQUE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *moco*, m. s. | « Lampadaire, roseau que l'on suspendait verticalement au plancher et auquel on accrochait la lampe appelée calèn. » (M)

Num. 79 : Une petite lampe de forme ancienne accrochée à une belle *moque* de bois blanc.

Présentation de Vie d'Enfant, p. XVII : La coque et la *moque*, les plus humbles accessoires de nos maisons paysannes.

(Bs., H. D. T., Lit., Lrs. donnent le mot comme terme maritime, bloc de bois évidé au milieu où passe une écoute.)

MURTIN, s. m. *Étym.*, origine inconnue. Cf. murger, murgier, m. s. dans d'autres dialectes | monceau de pierres ; mur de pierres sèches.

S. 105 : Une côte rocheuse escaladée de vignes, étayée de *murtins* de pierre.

T. A. 267 : Elle se pressait, sa fine silhouette en ombre sur le *murtin* de la route.

Rose 130 : Il la fait asseoir sur un *murtin* de pierre sèche au bord du chemin.

(Bs., ex. Daudet.)

NAUF, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *nau* ou *nauf* (dialecte des Alpes), du latin *navis*, m. s. | bateau.

P. T. 76 : Une de ces chimères sculptées à la proue des *naufs*.

NAYE-CHIEN OU NEG0-CHIN, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *nego-chin*, m. s., composé de *nego* (du verbe *nega*, noyer) et *chin* s. m., chien | périssière, petit bateau dont on se sert sur les rivières.

L. 313: Le *nego-chin*, un tout petit bateau sans quille, étroit, roulant au moindre mouvement.

S. 159: Le tir aux macreuses dans le *naye-chien* du vieil Abrieu.

Trésor 63: Le garde apparaissait en ce moment, droit sur son *naye-chien*, étroit petit bateau qu'il menait à l'aide d'une longue perche.

NERVI, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *nervi*, m. s. | « Gar-nement de la lie du peuple, voyou insolent et tracassier, sorte de lazzarone à Marseille » (M.).

Nab. 401: Jansoulet pouvait se croire dans un des affreux bouges du port de Marseille, assistant à une querelle de fille et de *nervi*.

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique*: Marseille. Ce cours Bel-zunce, avec son grouillement de *nervi* en chemises molles et pantalons à la hussarde.

1908. L. Bertrand. *L'Invasion*, II: Elle murmura à l'oreille de Marguerite... Le pays est plein de *nervis*! Oui! des assassins! des clients comme ceux que vous voyez là!

NOVIO, s. f. *Étym.*, emprunté du lang. *novio*, m. s. | fiancée, nouvelle mariée.

S. 7: Une *novio* espagnole... lui fourrait violemment sous le nez son bouquet de jasmins blancs.

Trente Ans, 177: L'on fit, à la table des garçons, une petite place pour la « *novio* » [M^{me} Daudet].

1881. J. Sandol. *La Magnanarelle* (Bibliothèque universelle et Revue Suisse, juin 1881): Mon secret m'étouffe, vois-tu bien, je te voudrais pour *novio* et qu'ils le sachent tous.

La forme espagnole correspondante est *novia*.

Cf. Th. Gautier. *Voyage en Espagne*, XI: L'on n'a pas parlé plus de deux ou trois fois à une jeune fille que toute la ville vous déclare *novio* et *novia*, c'est-à-dire fiancés.

OISEAU DE PRIME, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *aucèu de primo*, m. s., composé de *aucèu* s. m. | oiseau, et *primo* s. f., | printemps | oiseau qui passe au printemps.

L. 303: Les *oiseaux de prime* non plus ne manquaient pas.

Trésor, 115: Un passage criard d'*oiseaux de prime* le délivra de son cauchemar.

OLIVADES, s. f. pl. *Étym.*, emprunté du lang. *oulivados*, m. s., dérivé de *oulivo*, s. f. | olive | récolte des olives.

L. 26 : La pauvre petite fut obligée de gagner sa vie et de se louer un peu partout dans les mas, pour la moisson, les magrans ou les *olivades*.

Présentation de Vie d'Enfant, p. XXIII, en temps de vendanges ou *olivades*.

OUTRE, interj. Euphémisme de foutre.

T. A. 103 : *Outre* ! Jamais existé ! que me dites-vous là ?

Note. « *Outre* » et « boufre » sont des jurons tarasconnais d'étymologie mystérieuse. Les dames elles-mêmes s'en servent parfois, mais en y ajoutant une atténuation : « *outré* ! que vous me feriez dire ».

T. A. 222 : « *Outre* ! que vous me feriez dire » ajoutait le doux et bëlant Pascalon.

Trésor 67 : *Outre*, oui, qu'elle était belle.

PANIÈRE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *paniero*, m. s. | huche à claire-voie dans laquelle on serre le pain.

Num. 79 : On distinguait le pétrin de bois noir... surmonté de sa *panière* à claire-voie, à clochetons mauresques, où le pain se tient au frais dans toutes les fermes provençales.

Trente Ans, 161 : Murs crépis soutenant les crédences en noyer, la *panière* et le pétrin ciselés naïvement.

1881. P. Arène. *Au bon Soleil* : Le Jas d'Entrepierres : La *panière* à jour laissant voir une provision de pains dorés derrière ses barreaux en noyer luisant.

(*Bs.*, *H. D. T.*, *Lit.*, *Lrs.* Nom donné dans le Midi aux paniers à deux anses.)

PASSERILLE, s. f. *Étym.*, emprunté du lang. *passarilho*, m. s. | raisin sec.

L. 242 : Après un quart d'heure de ce manège, j'eus devant moi une assiettée de *passerilles* (raisins secs).

(*Bs.*, *passarille o.*)

(*Lit.*, et *Lrs. o.*)

PETITETTE, adj. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *petiteto*, m. s., fém. de *petilet* | très petite.

Num. 282 : Hé ! qu'elle est *petitette*, mais bien bravette, pas moins.

1881. E. Pouvillon. *Césette*, I : Elle ne se fâcha point du délai, la *petitette*.

1890. J. Aicard. *Roi de Camargue*, XV : Cela si petit, cette bête, si *petitette*, ressemble au crocodile.

PICHOTE, adj. et s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *pichoto*, m. s., fém. de *pichot* | petite.

Num. 270 : Avisa-toi, *pichote*, tu nous feras arriver quelque malheur.

PINTADON, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *pintadèu*, m. s., diminutif de *pintado*, s. f., pintade | jeune pintade ; terme de tendresse.

Num. 339 : Mon agnelet, mon *pintadon*.

1887. P. Arène. *Contes de Paris et de Provence*. La bouillabaisse : Nous avons du pain, nous avons du vin, un *pintadon* froid, des olives.

PLACETTE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *placeto*, m. s., diminutif de *placo*, s. f., place | petite place ; part. nom d'une place de Nîmes.

Num. 70 : Ils arrivaient ainsi à ce qu'on appelle, à Aps, la *placette*, un carré d'asphalte en liquéfaction sous le soleil, entouré de magasins

T. A. et *P. T.*, *passim*.

1894. P. Arène. *Domnine*, XXII : Marchands ambulants... qui ont envahi tous les coins vides de la place et de la *placette*.

1906. E. Rod. *L'Incendie*, XXII : A cette heure, la *placette* était déserte.

QUADRETTE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *quatreto* (dauph. *quadreto*), m. s., dérivé de *quatre* | jeu de cartes qui se joue à quatre.

T. A. 262 : Cinq jours de compresses, de pommades, dont il trompait la fadeur gluante et l'ennui, en faisant des parties de *quadrette* avec les délégués.

1895. E. Le Roy. *Le Moulin du Frau*, IV : Il y était, en effet, qui jouait à la *quadrette* en buvant du vin blanc.

1908. J. Aicard. *L'Illustre Maurin*, VIII : Depuis quelque temps nous mettions d'argent de côté en jouant à la *quadrette*.

RASTEL, s. m. *Étym.*, emprunté du lang. *rastel*, m. s. | « Lieu de réunion où l'on mange et où l'on boit en temps d'élection dans les Pyrénées et le Tarn » (M.).

Nab. 430 : Il y avait là les héros de ces fameux *rastels*, de ces ripailles en plein vent, promenant en triomphe des veaux pavoisés, enrubannés comme à des kermesses de Gargantua.

(*Bs.*, et *Lrs.*, o.)

REFRÉJON, adj. *Éty.*, emprunté du provenç. *refreja*, propr. refroidi | froid, qui n'est pas animé, passionné.

Num. 31 : La personne jolie, bravette, l'air un peu *refréjon*, mais le mariage réchaufferait tout ça.

REGARDELLE, s. f. *Éty.*, emprunté du provenç. *regardello*, m. s., de *regarda*, regarder | mets imaginaire, plaisir des yeux.

P. T. 335 : « Moi, voyez-vous, j'ai le mal des gens de chez nous. Je me suis trop nourri de *regardelle*. »

A Tarascon nous appelons *regardelle* tout ce qui tente les yeux, dont nous avons envie et que la main n'atteint pas. C'est la nourriture des rêveurs, des gens d'imagination.

RÉVOULUN, s. m. *Éty.*, emprunté du provenç. *revoulun*, m. s., dérivé du latin *revolvere*, retourner | revolin, répercussion du vent, du courant.

S. 140 : Elles s'en sont allées doucement échouer dans les roseaux de la Piboulette, malgré les grandes eaux de la saison, les coups de vent, les *révouluns*.

(*Bs.*, ex. Daudet.)

ROUDEIROU, s. m. *Éty.*, mot provenç., dérivé du verbe *rouda*, rôder | celui qui aime à rôder.

L. 307 : Les gens du pays l'appellent lou *Roudeïrou* (le rôdeur).

L. 320 : Je demandais au *roudeïrou* la raison de cette antipathie.

Trente Ans 169 : Un petit bossu surnommé lou *roudeïrou* (le rôdeur).

SALADELLE, s. f. *Éty.*, emprunté du provenç. *saladello*, m. s. | statice, genre de plantes qu'on trouve près de la mer.

L. 321 : Des centaurées, des trèfles d'eau, des gentianes, et ces jolies *saladelles*, bleues en hiver, rouges en été.

Trésor 33 : Petites fleurs d'hiver qu'on ne rencontre qu'en Camargue, et dont quelques-unes, comme les *saladelles*, changent de couleur à chaque saison.

1890. J. Aicard. *Roi de Camargue*, XIV : Les *saladelles* s'étaient en larges touffes grêles, très ramifiées, sans feuillage, pointillées d'une multitude de fleurettes lilas.

(*Bs.*, et *Lrs.*, o.)

SAQUETTE, s. f. *Éty.*, emprunté du lang. *saqueto*, m. s., diminutif de *saco* | poche | petit sac, poche.

P. C. 237 : Les fourmis qui vont au travail avec leurs *saquettes* et leurs gourdes.

Num. 106 : Il lui fallait à tout instant entr'ouvrir la *saquette* grande poche d'indienne cousue par elle-même.

1889. P. Arène. *La Chèvre d'Or*, XXVI : Patron Ruf, l'argent serré dans sa *saquette*, s'apprêtait à partir.

(Bs. Sup. ex. Daudet.)

SAUCISSOT, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *saussisot*, m. s. | saucisson.

T. T. 10 : Ils tirent de leurs carniers un bon morceau de bœuf en daube, des oignons crus, un *saucissot*.

TAFFETASSIER, s. m. *Étym.*, emprunté du lang. *tafatassaire*, m. s., dérivé de *tafata* | taffetas | fabricant de taffetas.

T. T. 169 : Et mes voyageurs ; quelles braves gens !... de bons *taffetassiers* qui revenaient du Mazet bien honnêtement.

1882. E. Daudet. *Mon frère et moi*, I : Notre grand-père... était descendu de ces montagnes sauvages avec son frère pour se fixer à Nîmes et y exercer la profession de *taffetassier*.

TAILLOLE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *tailolo*, m. s. | ceinture de laine, de soie ou de fleuret.

L. 27 : Comme un vrai bohémien, pieds nus, le bonnet troué, la *taillole* en lambeaux.

L. 198 : Il n'y a qu'un Mistral au monde, celui que j'ai surpris dimanche dernier... en jaquette, sa rouge *taillole* catalane autour des reins.

1890. J. Aicard. *Roi de Camargue*, IV : Il soigna sa mise, arrangea mieux sa *taille*.

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique* : Marseille. La démarche titubante, quoique encore solide sur leurs reins sanglés de *tayolles*, ils avancent par grandes poussées.

(Bs., et Lrs. 1^{er} Sup. o)

(Lit. Sup. ex. Daudet.)

TAMBOURINAIRE, s. m. *Étym.*, mot provenç. dérivé de *tambourina* | battre le tambourin | joueur de tambourin.

Num. 13 : Le fameux Valmajour, premier *tambourinaire* de Provence, venait saluer Numa de ses plus jolis airs.

Ibid., passim.

Trente Ans, 114 : Je t'envoie l'ami Buisson, il est *tambourinaire* et vient se montrer à Paris, pilote-le.

1881. E. de Goncourt. *La Maison d'un Artiste*, t. I *Escalier* :

de petits *tambourinaires* rappelant les chanteurs au lutrin de Lucca della Robbia.

1894. P. Arène. *Domnine*, V : Seul, le *tambourinaire* ne portait rien, car il ne possède, hélas ! pour fortune, que sa musquette et son fifre.

1908. J. Aicard. *L'Illustre Maurin*, V : Nous ne pouvons pas faire jouer sous leurs fenêtres la musique de M. Parès... mais nos *tambourinaires* leur suffisent.

(Bs., ex. Daudet.)

TATE, s. f. *Éty.*, emprunté du provenç. *tasto*, m. s., de *tasta*, tâter, goûter | échantillon pour goûter, petit morceau enlevé à un melon ou à un fromage pour y goûter.

Num. 280 : Il s'y entendait à choisir une pastèque à la *tâte*.
(Bs., Lit. Sup., Lrs. 2^e Sup. o.)

TRÉVIRÉ, adj. *Éty.*, emprunté du provenç. *trevira*, m. s., part. passé du verbe *trevira*, tourner sens dessus dessous, bouleverser | hagard.

P. T. 206 : On a chanté de vieux Noël :

Voici le roi Maure
Avec ses yeux tout *tréviris*

TRON DE L'AIR OU TRON DE L'ER, interj. *Éty.*, emprunté du provenç. *tron de l'er*, m. s., *tron* s. m., coup de tonnerre, *er* s. m., air. | Juron fort usité en Provence.

T. T. 94 : Mais restez donc tranquille, *tron de l'er*.

T. A. 62 : « *Tron de l'air !* » gronda le Tarasconnais, elle a de la chance d'être femme.

TRON DE DIEU OU TRON DE DIOU, interj. et s. m. *Éty.*, emprunté du provenç. *tron de Diou*, m. s., *tron* s. m., coup de tonnerre, *Diou*, s. m., Dieu. | Juron fort usité en Provence ; s. m., homme intrépide, foudre de guerre.

T. T. 218 : « *Tron de Diou !* » fit le Tarasconnais en palissant.

C. 77 : Qu'est-ce qu'ils font donc, les Parisiens, avec leur *tron de Dieu* de général Trochu.

1876. P. Arène. *La Gueuse parfumée*. Le Tor d'Entrays, III : Ah ! Cadet. Ah ! *tron de Diou !* criait-il.

VAÏLE, s. m. *Éty.*, emprunté du lim. *vaïle*, m. s. | valet, domestique, garçon de ferme.

L. 27 : Cela ne lui faisait pas honneur de laisser sa petite fille

M. Burns

ainsi traîner d'une ferme à l'autre, exposée aux brutalités des *vailles*.

VOTE, s. f. *Étym.*, emprunté du lang. *voto*, m. s. | fête patronale, fête de village.

L. 68 : A la *vote* de Fonvielle, c'est lui qui mena la farandole.

Trente Ans, 174 : L'on s'envolait derrière elles, des jours entiers, à travers ce joyeux pays du Comtat, courant les *votes* et les ferrades.

1881. E. Pouvillon. *Césotte*, II : Pastoureaux et pastourelles sautent au son de la musique de la *vote*.

1900. E. Le Roy. *Jacquou le Croquant*, V : Outre toutes ces fêtes il y avait notre *vote* ou frairie.

ZOU, interj. *Étym.*, emprunté du provenç. *zou*, m. s. | allons, en avant.

L. 198 : Nous déjeunons, et puis, *zou* ! nous allons voir danser les jolies filles.

I. A. 24 : *Zou* ! bravo ! En avant musique.

1880. J. Aicard. *Miette et Noré*.

Le cri de Provence :

Et quand le peuple provençal
A de grandes colères,
Il fait *zou* ! le cri de ses pères,
Du Rhône et du Mistral.

1907. L. Bertrand. *L'Invasion*, VII : Je sors mon couteau de ma poche, et *zou* ! à taper dans le tas.

MOTS LYONNAIS

GAGA, s. m. *Étym.*, origine incertaine. Sobriquet donné aux gens de Saint-Étienne ; par extension, crétin | homme tombé en enfance.

R. 45 : Si la monarchie est condamnée, il vaut mieux qu'elle meure en combattant... plutôt que de finir dans un fauteuil de *gaga* poussé par quelque Parlement.

(*Lrs. 2^e Sup.*, o. * *Puitspelu L.*)

Le mot s'emploie aussi dans la langue populaire, mais il est ici dans la bouche d'un Méridional.

GONE, s. m. *Étym.*, origine incertaine. Il se rattache peut-être au vieux franç. *gone*, robe | gamin, gavroche. Nom type du Lyonnais.

P. C. 22 : Les enfants de la rue, les *gones* comme on dit.

Soutien 419 : Seulement dans deux ans, vous savez, les *gones*.

1914. L. Daudet. *Fantômes et Vivants*, III : Nous l'admirions sincèrement pour son sentiment de « l'honneur » ainsi qu'il le répétait avec l'accent d'un *gone* de Lyon.

(Bs. Sup., ex. Daudet. * *Puitspelu* et *Vachet*.)

MANÉCANTERIE, s. f. *Étym.*, dérivé du latin *mane*, matin et *cantare*, chanter. | Nom de la maîtrise dans certains chapitres. A Lyon, école cathédrale, aujourd'hui dite le Petit Séminaire de Saint-Jean (Nizier du *Puitspelu*).

P. C. 20 : « Si nous les envoyions dans une *manécanterie*? » Il paraît que les enfants y sont bien.

1898. J. K. Huysmans. *La Cathédrale*, VIII : Un prêtre... avait instauré le chant de Solesmes et patiemment formé une petite *manécanterie*, composée d'ouvriers fidèles et de mômes pieux.

(Bs., ex. Daudet. *Lrs.* o.)

POUTRINGUER, v. tr. *Étym.*, emprunté du lyon. *potringuer*, m. s. (*Puitspelu* et *Vachet*) | droguer, médicamenter.

P. T. 184 : Au lieu de droguer, de *poutringuer* ses malades comme Bézuquet (il) leur ordonnait une bonne petite soupe à l'ail.

P. T. 318 : Nos paysans se sont remis à se droguer, à se *poutringuer*.

QUE LE CRIQUE ME CROQUE, interj. C'est probablement l'assonance qui a fait entrer le mot *crique* dans cette locution. Cf. provenç. *lou diable me croque*, m. s. | le diable m'emporte.

P. T. 111 : Quand vous rencontrerez, çà ou là, quelque tarasconnade par trop extravagante, *que le crique me croque* si elle est de mon invention.

B. Bonnet. *Vie d'Enfant* (la Taille des Vignes) : *Que le crique me croque* si vous y découvrez rien.

* *Puitspelu* L. et *Vachet*.

* *Verrier* et *Onillon* : « J'ai connu à Saint-Paul un homme dont le juron favori était : *Que le cric me croque* ».

RADÉE, s. f. *Étym.*, origine incertaine. Cf. dauph. *rada*, m. s. | pluie abondante et de courte durée.

T. A. 227 : Le retour fut sinistre, à pas lents sous la folle *radée*.

P. P. 425 : Depuis une demi-heure je me trempais jusqu'aux os d'une *radée* qui ne décaissait pas.

* *Puitspelu* et *Vachet*.

RAFATAILLE, s. f. *Étym.*, origine inconnue. Cf. provenç. *rafataio*, m. s. | Au propre, choses de rebut. Au figuré, racaille, lie du peuple.

P. T. 19 : Quinze cents à deux mille Tarasconnais du commun, portefaix, décrotteurs, déchargeurs de bateaux du Rhône, ce que nous appelons la *rafataille*.

Ibid., passim.

* *Puitspelu* et *Vachet*.

Il faut remarquer que ces mots ne sont pas tous introduits pour les mêmes raisons. Un certain nombre d'entre eux désignent des choses ou des êtres propres au Midi et n'ont pas d'équivalent français. Tels sont les noms *bourgadier*, *cache-feu*, *caleil*, *canisson*, *catalane*, *coque*, *estevenon*, *étrangle-chat*, *ferrade*, *lahut*, *magnanarelle*, *nervi*, *taillole*, *vote*. Mais la plupart des termes s'emploient pour représenter en quelque mesure le langage des Méridionaux. D'une part, ce sont des exclamations familières à ces gens : — *adessias*, *adiousias*, *l'aze me fiche*, *bédigas*, *boufre*, *outré*, *que le crique me croque*, *tron de l'air*, *tron de Dieu*, *zou*; — d'autre part des locutions expressives ou caractéristiques que Daudet n'a pas voulu traduire : *agourmandir*, *boudenfle*, *bourtouillade*, *caramantran*, *espère*, *fénat*, *galéjade*, *languison*, *poutringuer*, *rafataille*, *refréjon*, *regardelle*. Ajoutons enfin les mots qui se trouvent également en français, mais auxquels Daudet attribue un sens particulier au provençal.

MOTS EMPLOYÉS DANS UN SENS PARTICULIER AU PROVENÇAL

ADIEU, interj. Formule de politesse employée en provenç. non seulement pour prendre congé, mais aussi pour saluer.

T. T. 30 : Il entendait de bonnes voix tarasconnaises l'appeler bien tranquillement : « Té! vé! — c'est Tartarin. — Et *adieu*, Tartarin! »

T. T. 158 : « Hé ! *adieu*, Barbassou », fit Tartarin, en arrêtant sa mule.

Num. 98 : Hé ! *Adieu*... monsieur Roumestan... comment ça va ?

1908. J. Aicard. *Maurin des Maures*, XXXI : Quand la charrette passa près de nous : « *Adieu* Latrinque ! » fit Magaud. « *Adieu*, Magaud ! » fit Latrinque.

BARQUETTE, s. f. *Étym.*, emprunté du lang. *barqueto*, m. s., diminutif de *barquo*, s. f., barque. | Sorte de pâtisserie ayant la forme d'un bateau. En franç. le mot s'emploie au sens propre, petite barque.

L. 153 : Le bon petit déjeuner de Mamette, c'était deux doigts de lait, des dattes et une *barquette*, quelque chose comme un échaudé.

Num. 275 : Jusqu'aux acheteurs gesticulant, bavardant pendant des heures, pour l'acquisition d'une *barquette* de deux sous. (Ce sens est donné par *Bs.* et *Lrs.* o).

AU BON DE L'AIR, loc. adv. | en plein air, au grand air. Cf. provenç. *au bon dou jour*, vers le milieu du jour.

R. 55 : Le dimanche, après vêpres, la table calée à grand-peine sur la pente du petit jardin, les Méraut dinaient *au bon de l'air*, comme on dit là-bas.

R. 68 : Il mourut presque subitement d'une insolation, après un de ses diners *au bon de l'air*.

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique*. Fathma : Tous s'épanouissant *au bon de l'air*.

CAGNARD, s. m. *Étym.*, origine incertaine | lieu exposé au soleil et abrité contre le vent. En franç. mot vieilli « coin malpropre », ou terme marit. « abri fait sur le pont d'un navire avec une toile goudronnée ».

L. 145 : J'avais déjà choisi mon *cagnard* (abri) entre deux roches.

S. 161 : Jean... rentrait à Castelet s'abriter dans un creux de roche, ce que les Provençaux appellent un *cagnard*, garanti du vent qui souffle tout autour et concentrant le soleil réverbéré dans la pierre.

P. T. 182.

1868. F. Fabre. *Le Chevrier*, livre IV, VIII : J'avais découvert un *cagnard* que le soleil ne quittait point de la journée.

1889. P. Arène. *La Chèvre d'Or*, IV : Au *cagnard*, entre deux buttes de sable tiède... nous causons.

(Ce sens est signalé par *Bs.*, et *Lrs.* o.)

CAMBRÉSINE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *cambresino*, m. s., propr. toile de lin claire et fine, dérivé de *Cambrai*, ville où se fabriquait ce tissu | coiffe de toile fine. Le mot s'emploie en franç. au sens propre.

Nab. 208 : La vieille, raide et droite sous sa *cambrésine*, la coiffe aux barbes jaunies.

Nab. 215 :

Num. 63 : Quelque richissime fermière de Crau, la tête serrée sous sa *cambrésine* garnie de vraies dentelles antiques.

S. 370.

CARBONADE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *carbounado*, m. s. | tranche de viande qu'on prépare à l'étuvée ; étuvée de viande. Le franç. *carbonnade* signifie « viande grillée sur les charbons. »

P. C. 17 : Chez les bouchers, quand la vieille Annou demandait une *carbonade*, l'étalier lui riait au nez. Il ne savait pas ce que c'était une *carbonade*.

P. T. 131 : Ils ont tout râclé, nettoyé, torché comme les assiettes chez nous quand la soupe est bonne ou qu'on nous sert une *carbonade* à l'aïoli.

(Ce sens est donné par *Lrs.* o.)

DEMI-HOMME, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *miech-ome*, m. s., composé de *miech*, demi et *ome*, homme | garçon, jeune homme. En franç. il se dit d'un homme efféminé.

Num. 2 : Les courses landaises, les luttes pour hommes et *demi-hommes*.

T. A. 349 :

Présentation de Vie d'Enfant, p. XVII : La langue que je parlais, que je vivais, petit enfant et *demi-homme*, ma langue de pacan.

1890. P. Arène. *Nouveaux Contes de Noël*. Courriers d'hiver : Femmes, enfants, vieillards, les hommes et les *demi-hommes* ramassent les escargots.

DÉPARLER, v. intr. *Étym.*, emprunté du provenç. *desparla* m. s., composé de *des* et *parla*, parler | parler de travers, déraisonner. En franç. le verbe signifie « discontinuer de parler ».

P. T. 135 : Il y eut échange de violentes paroles, de locutions tarasconnaises telles que : « Vous manquez de sens.. vous *déparlez*. »

1900. E. Le Roy. *Jacquou le Croquant*, III : Je la sentis contre moi... tourmentée dans son demi-sommeil de mauvais rêves qui la faisaient *déparler* ou délirer.

DESSERT, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *desserto*, m. s., | dessert. En franç. c'est l'ensemble des mets qu'on a desservis.

Nab. 36 : Il regardait tous ces gens attablés, cette *desserte* somptueuse.

Num. 120 : Sur la nappe, parmi la *desserte* toujours très fournie à la table du Méridional, il y avait sa boîte à cigares, la tasse de verveine.

1895. E. Le Roy. *Le Moulin du Frau*. V : Pour la *desserte*, on couvrit la table de tourtes aux prunes, aux pommes, de massépains, de gaufres et de fruits.

1898. M^{me} A. Daudet. *Journées de femmes*. Alinéas § 51 : Dans la salle à manger une *desserte* inachevée, des buffets entr'ouverts, du vin entamé.

EN-AVANT, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *enavans*, m. s., composé de *en* et *avans*, avant | énergie, entrain. Par ext., geste ou mot encourageant, entraînant. En franç. c'est un terme de danse.

Nab. 72 : Ces mystérieuses perles qui donnaient... à tout son être cet *en-avant* si vibrant et si extraordinaire.

Num. 12 : Roumestan assura son paradoxe d'un coup d'épaule qui lui était familier, l'*en-avant* d'un porte-balle remontrant sa bricole.

Num. 325 : Et zou ! et allons ! et tous les *en-avant* du monde !

FARINIÈRE, s. f. *Étym.*, emprunté du provenç. *fariniero*, m. s., dérivé de *farino*, s. f., farine | coffre où l'on garde la farine. En anc. franç. coffre où tombe la farine en sortant de la meule. C'est aussi le fém. de *farinier*, celle qui fait le commerce de la farine.

Num. 79 : De chaque côté de la cheminée la salière et la *fari-nière* complétaient l'ornement de la vaste pièce.

(Sens signalé comme dialect. par *Bs.*, *Lit.*, et *Lrs.* o.)

FRAÎCHE, s. f. L'adj. f. provenç. *fresco*, s'emploie comme subst. signifiant le frais, la fraîcheur. La loc. adv. à la *fratche* se trouve dans d'autres dialectes et dans la langue familière.

L. 238 : La cour encombrée de mulets, de charrettes ; des rouliers couchés sous les hangars en attendant la *fratche*.

(*H. D. T.*, o, famil.)

GRAND, s. m. et f. *Étym.*, emprunté du provenç. *grand*, m. s., abrég. de *paire-grand*, *maire-grand*, | grand-père, grand-mère.

L. 26 : Il ne voulut pas même garder près de lui sa petite-fille

Vivette... qui, depuis la mort de ses parents, n'avait plus que son *grand* au monde.

Nab. 210 : Ils aimeraient bien leur vieille *grand*.

1881. P. Arène. *Au Bon Soleil*. Le Jas d'Entrepierres. Elle regardait cette maison, la sienne, où elle est née, où ses *grands* et ses arrière-grands ont vécu.

(*Bs.*, ex Daudet.)

SE LANGUIR, v. pron. En franç. *languir* ne s'emploie pas comme pronominal. En provenç. *se languir* signifie : s'ennuyer dans l'attente, attendre avec impatience.

L. 89 : Si vous saviez comme je l'aimais cette mule-là ! comme je me suis *languir* d'elle en Italie !

Nab. 47 : Ta mère qui se *languit* de toi.

Num. 83 : Lui-même, tout seul à Paris, il se *languirait* pour sûr.

R. 58 : On se *languit* tant de le voir.

P. T. 339

1894. P. Arène. *Domnine*, XXXVIII : Le grand air et les chagrins m'ont sans doute bien enlaidie pour qu'on se *languisse* de vous depuis si longtemps.

MÉNAGER, s. m. Se dit en franç. de celui qui entend le ménage, l'épargne, l'économie. Provenç. *meinagé* signifie « cultivateur aisé qui fait valoir son bien ou qui exploite une grande ferme, propriétaire agriculteur » (M.).

L. Avant-propos : Le sieur Gaspard Mitifio, époux de Vivette Cornille, *ménager* au lieu dit des Cigalières et y demeurant.

L. 63 : C'est la vraie maison du *ménager* de Provence.

Num. 10 : Des *ménagers*, des fermiers de la banlieue d'Aps. (Sens donné par *Bs.*, et *Lrs.* o.)

PASSE JE T'AI VU ! emprunté du provenç. *passo que t'ai vist*, locution employée pour marquer qu'on est déçu.

L. 82 : Puis, quand elle en avait les narines pleines, *passé je t'ai vu* / la belle liqueur de flamme rose s'en allait toute dans le gosier de ces garnements.

REVENIR, v. tr. Le verbe provenç. *reveni* s'emploie transitivement pour signifier « rendre à la vie, ranimer ».

P. T. 184 : Ces gens qui ne pouvaient plus parler commençaient par dire : « Outre ! ça sent bon ». Rien que l'odeur les *revenait* tout de suite.

1887. P. Arène. *Contes de Paris et de Provence*. La Bouilla-

baisse : Le corailleur allait vous faire la bouillabaisse. Fut-elle bonne au moins ? A *revenir* un mort.

SAUT SUR L'OUTRE. traduction du provenç. *Saut sus lou bout*, nom d'un jeu « usité dans les fêtes de Provence et qui consiste à faire trois sauts consécutifs sur une outre enflée et à frapper trois fois des mains sans tomber à terre » (M.).

Num. 2 : Les jeux de l'étrangle-chat et du *saut sur l'outre*.

Ce désir d'approprier les conversations aux personnages est très frappant. Dans *Numa Roumestan*, Daudet prend lui-même la parole pour nous expliquer le langage de la tante Portal. Elle « accrochait tous les mots. non au gré de sa fantaisie, mais selon les us d'une grammaire locale, prononçait *déligence* pour diligence, *achéter*, *anédote*, un *régitre*. Une taie d'oreiller s'appelait pour elle une *coussinière*, une ombrelle était une *ombrette*, la chaufferette qu'elle tenait sous ses pieds en toute saison, une *banquette*. Elle ne pleurait pas, elle *tombait des larmes* ; et, quoique très *enlourdie*, ne mettait *pas plus de demi-heure* pour faire son tour de ville. Le tout agrémenté de ces menues apostrophes sans signification précise dont les Provençaux sèment leurs discours, de ces copeaux qu'ils mettent entre les phrases pour en atténuer, exalter ou soutenir l'accent multiple : *Aie, ouie, avai, açavai, au moins, pas moins, différemment, allons !* » (Num. p. 62-63).

Dans d'autres cas, au lieu d'un tel commentaire, nous avons des phrases entières en provençal :

L. 49-50 : Nos ménagers te parleront souvent de la *cabro de moussu Seguin*, *que se battégue touto la neuï emé lou loup, e piei lou matin lou loup la mangé* ¹.

L. 323 : Nos bergers provençaux appellent cette manœuvre : *vira la bano au giscle* — tourner la corne au vent.

C. 77 : Il avait plutôt l'air de dire : *Digo-li que vengue, moun bon !*

Nab. 225 : Des cris suraigus d'enfant partaient : *Mama, mama, lou vésé* — Maman, maman, je le vois.

1. La chèvre de M. Seguin, qui se battit toute la nuit avec le loup, et puis, le matin, le loup la mangea.

Num. 4: Diou! qu'es bèou! — Dieu, qu'il est beau!

Num. 7: On distinguait surtout le cri des marchands de pains au lait... Li pan ou la — li pan ou la! Et les reven-deuses d'eau fraîche... vous donnaient soif de les entendre glapir: L'aigo es fresco — Quau voù beùre? L'eau est fraîche. Qui veut boire?

Num. 306: T'en souvènés, digo? Tu t'en souviens, dis?

Num. 339: Diou! lou bèu drôle! Dieu! le bel enfant!

T. A. 174: Ce terrible cri de guerre en patois tarascon-nais Fen dé brut! Faisons du bruit.

P. T. 8: Plus un petit décrocteur pour vous crier: Cira, moussu?

T. A. 15: L'homme du Midi se mit à fredonner tranquil-lement:

*O countesso gènto
Estelo dou Nord
Qué la neu argento,
Qu'Amour friso en or!¹*

T. A. 254: Tartarin entonnait son chant d'allégresse:

*Grand souleu de la Provenço
Gai compaire dou mistrau²*

Il reprit:

*Tu qu'esoulès la Duranço
Commo un flot dé vin de Crau³*

P. T. 4: Un commis-voyageur parisien... s'était vu bruta-lement assailli à la porte d'un café et menacé d'un plongeon dans le Rhône, selon les traditions locales:

*Dé brin o dé bran
Cabussaran*

1. Gentille comtesse — Lumière du Nord — Que la neige argente — Qu'amour frise en or.

2. Grand soleil de la Provence, gai compère du mistral.

3. Toi qui siffles la Durance, comme un coup de vin de Crau.

Dou fenestroun
De Tarascoun
*Dedins lou Rose*¹

Il est à remarquer que ces chansons, comme la plupart des phrases, sont traduites en français. Un examen de l'emploi des mots isolés révèle un pareil souci de clarté. Dans ses premières œuvres, Daudet se sert principalement des plus simples moyens d'explication, c'est-à-dire la traduction et la note, par exemple : *babarotte, cagnard, clair, manade, miarro, moco, passerille, roudeirou*. Ces procédés ont pourtant l'inconvénient d'interrompre la narration, et ne sont pas très souvent employés. Daudet se distingue au contraire par son habileté à faire comprendre le sens des mots par ce qui les suit ou les précède. Au lieu de mettre les notes au bas des pages, il les mêle au récit, par exemple : *cache-feu, grande-boire, regardelle*, et les transforme en des remarques explicatives. Notez à cet égard l'emploi des mots *barquette, caleil, cambrésine, catalane, chabrol, espère, fénat, franciot, gone, nego-chin, panière, placette, rafataille, rastel*. Certains mots, tels que *boudenfle, encanché, galéjade, poutringuer*, sont précédés de leur équivalent en français ; d'autres, accompagnés d'épithètes qui les font comprendre : *caramantran, coque* (2). *lahut, moque, murtin, taillole*.

Daudet n'a donc aucune envie de dépayser ses lecteurs par ses provençalismes. Il s'efforce au contraire de les rendre moins étranges, et n'hésite pas à les franciser. Les verbes se conjuguent à la française : agourmandir, enlourdir, enramer, farandoler. Les désinences *o, oun, ié, aire*, sont remplacées dans presque tous les cas par des terminaisons plus familières, par exemple :

O : Babarotte, catalane, charlottine, citre, coque, done, espère, farinette, férigoule, ferrade.

Oun : Canisson, estevenon, fenestron, galéjon, languison.

Ié : Bourgadier, cougourdier.

Aire : Farandoleur, taffetassier.

1. De gré ou de force — ils feront le saut du fenestron — de Tarascon — dedans le Rhône.

D'autres mots sont transformés pour les rapprocher de termes connus, par exemple : *clair*, *gaillardet*, *olivades*, *majoral*, et certaines expressions sont pour ainsi dire transposées en français : *cache-feu*, *demi-homme*, *étrangle-chat*, *oiseau de prime*, *passe je t'ai vu*, *saut sur l'outre*.

Cette francisation est parfois si habile que des mots d'origine méridionale nous paraissent d'abord des créations nouvelles. L'élément provençal dans le vocabulaire de Daudet ne se borne pas en effet aux termes employés par besoin de couleur locale. Il faut y ajouter un certain nombre d'expressions qui peuvent à la rigueur être des néologismes français mais qui s'expliquent mieux à l'aide du provençal et du lyonnais.

NÉOLOGISMES D'ORIGINE MÉRIDIONALE

ACCALMI, adj. *Ety.*, emprunté du gasc. *acaumit*, m. s., part. pass. du verbe *acaumi*, calmer, apaiser | calmé, rempli de chaleur lourde (M.)

T. A. 119 : Un moment de silence sous le tunnel dont les environs sont *accalmis*.

BRAME-LA-FAIM, s. m. *Ety.*, emprunté du lang. *bramo-la-fam*, m. s., composé de *bramo* (du verbe *brama*, bramer) et *fama* s. f., faim | personne affamée.

P. P. 406 : Le bel orphelinat aux toitures neuves, aux rideaux clairs, donne à ces roulottiers l'idée de laisser là un de leurs petits *brame-la-faim*.

DÉPATRIÉ, s. m. *Ety.*, emprunté du provençal *despatria*, m. s., composé avec *des* et *patrio* s. f., patrie | celui qui est éloigné de sa patrie.

F. J. 27 : C'était un grand contentement pour ces deux *dépatriés* de trouver en ces pauvres ménages... un coin de tendresse et de vie familiale.

Nab. 326.

Num. 321.

P. T. 207 : Le Père Bataillet a entonné sur l'harmonium la belle chanson de Frédéric Mistral, *Jean de Tarascon pris par les Corsaires*...

Comme l'eau jaillit sous un coup de rame — un grand flot de

larmes — crève son cœur dur — le *despatrié* pense à sa patrie (Cf. Mistral, *Iscla d'Or. Lou despatria pênso à la patrio*).

1898. M^{me} A. Daudet. *Journées de Femmes*. A la recherche d'une gouvernante. Une pitié me prend pour ces *dépatriées*.

(Bs., et Lit. Sup., ex. Daudet.)

(Lrs. 1^o Sup., o.)

* Rich. de Rad.

EMBALUSTRÉ, adj. *Etym.*, emprunté du provençal *embalustra*, m. s., composé de *en* et *balustre* | entouré de balustres.

P. P. 417 : Sur les longues pelouses *embalustrées* de marbre blanc, décorées de vases et de statues, deux rangées de faneurs se courbaient et se relevaient dans le soleil.

ENTERRE-MORT, s. m. *Etym.*, emprunté du provençal *enterro-mort* m. s., composé de *enterro* (du verbe *enterra*, enterrer) et *mort*. | fossoyeur.

S. 203 : Si vous croyez qu'elle nous amuse votre romance d'*enterre-morts*.

1908. J. Aicard. *L'Illustre Maurin*, XXXV : J'ai rencontré un jour, il n'y a pas longtemps, au bord de la mer... l'*enterre-mort* d'un village, en train de noyer un noyé.

ENTRE-LUEUR, s. f. *Etym.*, emprunté du provençal *entre-lusido*, m. s., composé de *entre* et *lusido* s. f., lueur, éclaircie de beau temps. | « Lueur passagère, se dit du soleil et de la lune qui se montrent par moments à travers les nuages » (M.)

P. T. 166 : On profita d'une *entre-lueur* de beau temps.

1900. L. Daudet. *La Romance du temps présent*. I : Oh ! la mélancolique vision de Blanche sommeillant à mon côté, dans l'*entre-lueur* de la veilleuse.

ÉPEURÉ, adj. *Etym.*, emprunté du provençal *espauri*, m. s. C'est un vieux mot français qui se trouve dans plusieurs patois | effrayé.

C. 19 : Un cygne nage, *épeuré*, dans un tourbillon de plumes sanglantes.

C. 142 : *Épeurées*, serrées les unes contre les autres, elles tenaient à pleines mains leurs tabliers d'indienne.

1868. F. Fabre. *Le Chevrier*, livre II, X : Je restai debout devant Françon, plus tremblant qu'elle et plus *épeuré*.

1895. E. le Roy. *Le Moulin du Frau*, II : Les petits enfants *épeurés* en oyant ces histoires.

1901. E. Zola. *Travail*, 1^{re} partie, I : Il faut bien que j'y vienne... répondit-elle, très pâle, fermant à demi ses grands yeux *épeurés*.

(Bs., et *Lit. Add.*, ex. A. Theuriet. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} août 1877.)

* Jaubert, ex. G. Sand. *La petite Fadette*.

FIÉROT, s. m., FIÉROTTE, s. f. *Etym.*, emprunté du provenç. *fierot*, *fieroto*, m. s., du rad. *fier* | personne fière.

F. J. 300 : Les voilà donc enfin vaincus, ces *fiérots* de Fromont !

F. J. 63 : Ça sera une *fiérotte* et une originale comme son père.

1881. E. Pouvillon. *Césette*, IX : Et Rouzil ? Superbe plante ; un peu *fiérotte*, un défaut qui marche souvent avec les écus.

LAMBINAGE, s. m. *Etym.*, emprunté du provenç. *lambinage* m. s., dérivé de *lambina*, *lambiner* | action de *lambiner*, lenteur.

R. 491 : Il dit tout cela d'un ton posé, avec le *lambinage* des gens de campagne.

Num. 276 : Un Parisien fourvoyé s'impatientait du *lambinage* du service.

P. P. 272 : Eugène, qui contait aussilentement qu'il mangeait, avec le *lambinage* des journées longues et des vastes étendues.

MAIGRIOT, MAIGRIOTTE, adj. *Etym.*, emprunté du lang. *maigriot*, *maigrioto*, m. s., dérivé de *maigre* | un peu maigre.

J. 556 : La tête énorme se balançait sur des épaules *maigriottes*.

Nab. 419 : De grands bas rouges montant jusqu'au milieu de leurs petites jambes *maigriottes*.

E. 64.

1881. E. de Goncourt. *La Maison d'un Artiste*, vol. I *Grand Salon* : Une jeune fille aux jambes *maigriottes*.

1894. P. Arène. *Domnine*, XXIX : Un bras *maigriot*.

MINCETTE, adj. f. *Etym.*, emprunté du provenç. *minceto*, m. s., dérivé de *mince* | un peu mince, assez mince.

P. P. 240. La petite femme, Parisienne *mincette*, laide et tentante comme le péché, vient déjeuner à Melun.

SOLEILLADE, s. f., *Etym.*, emprunté du provenç. *souleiado*, m. s., dérivé du verbe *souleia*, faire soleil, briller | clarté du soleil.

I. 262 : Léonard Astier n'avait plus besoin de fermer ses persiennes devant la *soleillade* ardente de la cour.

SOMBREUR, s. f. *Etym.*, emprunté du provenç. *soumbruro*, obscurité, dérivé de *sombre*, sombre | obscurité. Au figuré humeur noire.

Num. 221 : L'heure sonna au clocher d'Arvillard dans la *sombreur* violette du vallon.

P. T. 79 : Le Gouverneur se montrait à tous d'une douceur, d'une indulgence, qui contrastait avec les violences et les *sombreurs* du capitaine.

P. P. 118; 157.

1891. J. K. Huysmans. *Là-bas*, VI : Elle faisait, lorsqu'elle était mécontente, passer, dans la *sombreur* de son regard, des nuances irritées.

1897. M^{me} A. Daudet. *Notes sur Londres*, p. 85 : Cette hostilité d'un ciel bas et mou, d'endormante *sombreur*.

TAMBOURINADE, s. f. *Etym.*, emprunté du provenç. *tambourinado*, m. s., dérivé de *tambourina*, battre le tambour | battement de tambour.

P. T. 24 : Claironnades et *tambourinades* mêlées aux tintements des carillons faisaient un fier ramage.

TISANIER, adj. *Etym.*, emprunté du provenç. *tisanaire*, m. s., dérivé de *tisano*, s. f. tisane | qui aime à prendre de la tisane, à se soigner.

Femmes, 45 : Le poète Amaury était *tisanier*, s'enveloppait de papier Fayard, couvrait sa cheminée de fioles et de poudres.

T. A. 36 : Dans tout Tarasconnais il y a la race garenne et la race choux très nettement accentuées... le lapin de choux casanier, *tisanier*.

TOMBANT, s. m. *Etym.*, emprunté du provenç. *toumbant*, m. s. | chute d'eau.

P. P. 85 : Le voilà qui s'approche de la fontaine, essayant d'atteindre le gobelet et de le tenir sous le *tombant* d'eau claire.

VINAILLE, s. f. *Etym.*, emprunté du provenç. *vinaiò*, m. s., dérivé de vin | les vins, en général.

R. 201 : La bonne odeur de *vinaille* montant de ces grands magasins, en caveaux humides.

MOTS LYONNAIS

A-PLAT, s. m. *Etym.*, loc. adv. devenue s. Mot lyon., se dit

part. du nageur qui se lance et arrive à l'eau sur le ventre (Vachet) | chute en avant.

Nab. 253 : Et l'accident ? Oh ! vous savez, nous n'y avons pas cru. Vous avez eu tort. Je ne mens jamais. Une chute, un *à-plat* formidable.

BREDOUILLON, adj. *Éty.*., dérivé de *bredouiller* | qui bredouille en parlant.

E. 52 : Le plus joli homme de la terre ne lui aurait pas fait envie ; encore moins ce petit Romain, chéti, *bredouillon*.

Puitspelu L. et *Vachet* donnent le sens « inconsistant, qui ne sait pas agir », mais Romain est « adroit à tous les métiers » (*E.* 52) et il répond à Sylvanire par « un bredouillement passionné, mais inintelligible » (*E.* 53).

DÉPOITRAILLÉ, adj. *Éty.*., composé avec la particule *dé* et *poitrail* | débraillé.

Num. 319 : Cette coquine, droite devant lui, *dépoitraillée*, toute sa chair hérissée et frissonnante du baiser interrompu.

1877. *E.* Zola. *L'Assommoir*, 193 : Il allongeait la tête, surpris des coups de fer qu'il entendit, emportant la vision rapide des ouvrières *dépoitraillées* dans une buée rousse (Lotsch).

1887. J. K. Huysmans. *En Rade*, VIII : C'était, sous un ciel d'un imitable bleu, des gens *dépoitraillés* et velus.

* *Puitspelu*, *Vachet*, *Jaubert* et *Mège*.

RÉFLEXIONNER, v. intr. *Éty.*., dérivé de *réflexion* | réfléchir

I. 59 : Séparé de tous, dans son île, ayant perdu jusqu'à l'espoir d'une voile à la chute de l'horizon, Robinson, même grand génie poétique, eût-il jamais fait des vers ? Longuement *réflexionné* là-dessus en battant les Champs-Élysées.

1908. Pierre de Coulevain. *Au Cœur de la Vie*. Lausanne : Tout en *réflexionnant*, comme disent si bien les Vaudois, nous redescendîmes sur le quai.

* *Vachet*.

Pour certains mots, ce n'est pas la forme mais le sens que Daudet a emprunté au provençal. Dans *le Roman naturaliste*, M. Brunetière proteste contre l'emploi du verbe « *s'aérer* », comme synonyme de « prendre l'air ».

E. 27 : le voisinage du Luxembourg où les enfants pourraient *s'aérer*.

Au premier abord, ceci a tout l'air d'un barbarisme, et aucun des dictionnaires français ne donne ce sens du mot. Cherchons cependant le verbe correspondant dans *le Trésor du Félibre* de Mistral. Nous y trouvons : — *s'aseira* | *s'aérer*, prendre l'air.

Le barbarisme apparent n'est qu'un provençalisme et nous en trouvons d'autres exemples :

1885. Léon Allard, *les Vies Muettes*, l'Employé, II : Une servante, échappée une minute à la fournaise de la cuisine..., était venue *s'aérer* sur le pas de la porte.

1899. Melchior de Vogüé : *les Morts qui parlent*, XV : Bonsoir, je vais *m'aérer*.

Il en est de même du verbe *s'évaporer* signifiant s'exposer, être exposé à l'air.

S. 99 : On le voyait... en bras de chemise, secouant ses manches pour y faire circuler l'air... Près de lui sa grosse femme en camisole *s'évaporaît* aussi.

T. A. 171 : Des familles bourgeoises... prenant le bon de l'air pendant que leurs maisons *s'évaporaient*.

M. *S'évapoura* : s'évaporer, aller au grand air, prendre le soleil.

Dans la phrase suivante, l'emploi transitif du verbe *rester* paraît tout à fait incompréhensible.

C. 165 : Tant d'autres qui se sont obstinés à te garder, à t'orner d'immortelles, de galons d'or, à *rester* des numéros dépareillés de bataillons épars.

Si le passage est exact, il peut s'expliquer par le verbe provençal *resta*, tresser des aulx ou des oignons (rad. *rest*, s. m. chapelet d'oignons).

Nous voyons ainsi que Daudet a beaucoup emprunté à « ce patois admirable de couleur et de sonorité qui vibre comme un écho latin par-dessus la mer bleue » (*Num.* 62). Quoique notre auteur ait vécu si longtemps à Paris, il ne faut jamais oublier qu'il est Provençal de naissance et par sympathie. A cet égard, il y a un passage intéressant et significatif dans le livre *Lou Baile Anfos Daudet* de Batisto Bonnet. Au cours d'une causerie sur le félibrige, Bonnet dit à son

« baile » : « Ce qui me surprend, c'est de constater que, venu de bonne heure à Paris, vous avez gardé toute votre ferveur de Nîmois dans l'amour du pays natal et de sa langue » (XXII, traduction française par Joseph Loubet). Daudet lui répond : « Ta surprise est de l'ignorance ; écoute-moi, elle ne durera pas longtemps ». Puis il se met à parler du brave paysan, Jean de la Mamare, chez lequel il était en garde jusqu'à l'âge de six ans. Il retournait souvent le voir, et toujours avec une joie nouvelle. Les parents du petit Alphonse ne voulaient pas qu'il apprît le « sale patois » et ordonnaient expressément à Jean de la Mamare de ne lui parler que français. Mais le brave homme ne savait guère le français, et le petit garçon, brûlant d'apprendre la langue interdite, lui persuadait aisément de parler patois. « Aussitôt les beaux mots de patois, semblables à des papillons d'or, s'envolaient de ses lèvres de paysan. Ah ! que j'en ai entendu de ces magnifiques expressions provençales, jaillissant naturellement de la bouche de ce travailleur de la terre ! Et c'est en me souvenant de lui que j'ai essayé, fort souvent, d'en glisser quelques-unes dans mes romans ».

Ayant un tel amour du Midi, Daudet n'écrit pas souvent sur d'autres provinces. Il a donc rarement besoin de mots d'autres dialectes, mais il les introduit aussi librement que les provençalismes quand il y a lieu. Ce sont surtout des expressions du centre de la France.

MOTS DIALECTAUX

ALLER AUX PORTES | mendier.

R. 138 : Si le pain manque, nous prendrons la besace et nous irons *aux portes* (1).

L. 32 : Je vous verrais tous manquer de pain, *aller aux portes*, je n'y toucherais pas.

P. T. 289 : Lui avait spéculé sur les Tarasconnais, les avait volés, jugulés, réduits à *aller aux portes*.

1. *Aller aux portes*, mendier. Expression de là-bas [de l'Illyrie].

Expression dialect. signalée par *Jaubert, Verrier et Onillon*.
Cf. provenç. *ana i porto*, m. s. Dans le deuxième exemple, c'est un Auvergnat qui parle, dans le troisième, un Méridional.

A-PART, s. m. *Étym.*, loc. adv. devenue s. | compte particulier.

J. 560 : M^{me} Weber a trouvé qu'il n'était pas juste que je travaille pour tous sans jamais rien gagner pour moi. Elle m'a conseillé de vivre à mon *à-part*.

* *Montesson, Verrier et Onillon*.

Le mot se trouve dans la bouche du camelot Bélisaire qui allait jusqu'à Nantes en passant par Montargis, Orléans, la Touraine, l'Anjou (J. p. 222).

BERCE, s. f. *Étym.*, emprunté du morvandiau *beurce*, m. s. (*Chambure*) | berceau.

S. 222 : Ils purent le déshabiller, le coucher dans la lourde *berce* campagnarde empruntée à un voisin.

BOUGRI, s. m. *Étym.*, forme auvergnate du mot bougre | Terme de reproche ou d'injure.

Nab. 152 : L'autre... a besoin de quelques petits encouragements de sa gardienne auvergnate : « Tête, mais tête donc, *bougri* ! »

* I. 222 : Son furieux délire roulait pêle-mêle avec des jurons paysans de sa montagne « Ah ! la garso... Ah ! *li bougri* ! » des exclamations de répertoire.

* L'interlocuteur est Astier-Réhu, originaire de Sauvagnat du Puy-de-Dôme.

CABRE, s. f., *Étym.*, du latin *capra*, m. s. Provenç. *cabro* | chèvre.

Nab. 152 : C'est son pouce qu'il tète à la place de la *cabre*.

Ce mot est employé dans plusieurs patois. Il se trouve ici dans la bouche d'une Auvergnate.

(Bs., et Lrs. dialect. o.)

(H. D. T., et Lit., donnent le mot comme terme technique.)

CHAMPISE, s. f. *Étym.*, dérivé de *champ*, fém. de *champs*.
Cf. *François le Champi* de George Sand | enfant trouvée.

P. P. 25 : Au-dessus de ces malheureuses petites *champsises*, il revoyait... la fière et mélancolique figure.

P. P. 43 : Elle la pauvre *champsise*, l'enfant du grand chemin.

(Bs., *H. D. T.*, *Lit.*, *Lrs.* citent ce féminin, mais n'en donnent pas d'exemples.)

CHÉTI ou CHETI, adj. *Étym.*, forme dialect. de *chétif* | *chétif*, malingre.

J. 315 : Le contre-coup, le trouvant décidément trop *cheti*, avait renoncé à s'en occuper.

E. 52 : Le plus joli homme de la terre ne lui aurait pas fait envie ; encore moins ce petit Romain, *chėti*, bredouillon.

1879. A. Theuriet. *Le Fils Maugars*, 1^{re} partie VI : Vous me faites faire des misères par ce *chėti* gars de Berloquin qui es censé me poursuivre.

(*Lit.*, les paysans des environs de Paris disent *chėti* et même *cheti* o.)

CLOSIER, s. m. *Étym.*, dérivé de *clos* | celui qui exploite un clos, une closerie, pour le compte d'un propriétaire.

E. 17 : Elle n'habitait plus la maison des Gailleton, mais à côté, chez leurs « *closiers* », chargés de conduire le vignoble qui joignait le jardin.

I. 86 : Une existence de gentilhomme campagnard comme on en trouve dans les romans de Tolstoï, pêche et chasse, de bons livres, un voisinage pas trop bête, des *closiers* pas trop voleurs.

Ce sens est particulier à certaines provinces. Il est signalé, sans exemples, par Bs., et *Lit.*, par *Jaubert* (« se dit dans l'ouest ») et par Thibaut, *Glossaire du pays blaisois*. Remarquons que dans le premier exemple il est question d'une propriété à Amboise en Touraine, dans le second d'une propriété du Loir-et-Cher. Le sens habituel du mot est « fermier d'une closerie ».

DÉCESSER, v. intr. *Étym.*, composé de *dé* et *cesser*. Provenç. *decessa*, m. s. | discontinuer.

P. P. 425 : Depuis une demi-heure je me trempais jusqu'aux os, d'une radée qui ne *décessait* pas.

1868. F. Fabre. *Le Chevrier*, Conclusion : Elle, me rejoignant, à nouveau me baisa sur les deux joues, tantôt riant, tantôt pleurant, et ne *décessant* de m'accoler.

1900. E. Le Roy. *Jacquou le Croquant*, VI : La Mathève... passait sa colère sur sa fille, ne *décessant* de crier après elle.

(Bs., et *Lit.*, barbarisme populaire, o.)

Le mot s'emploie dans plusieurs patois. Daudet le met ici dans la bouche de Saulecœur, forestier en Seine-et-Oise.

DÉCROCHETER, v. tr. *Étym.*, composé de *dé* et *crocheter* | ouvrir avec un crochet.

J. 333 : La mère Archambauld qui est toujours aux écoutes et décrochète les serrures avec ses yeux de furet.

* Verrier et Onillon. Le mot est employé par Ida de Barancy qui avait vécu en Touraine.

DENRÉE, s. f. En franç. ce mot signifie « marchandises, substances alimentaires », mais en patois le sens est plus large et plus vague, « quantité d'une chose quelconque, bien, propriété ».

S. 225 : Tout ce butin prenait pour lui un nom vague et générique la *denrée*, qu'il prononçait *denraie*, et ni raisonnements, ni taloches n'auraient pu l'empêcher de faire sa *denraie* aux dépens de tout et de tous.

Souvenirs, 206 : La *denrée*, mot surprenant qui, dans le vocabulaire des nourrices, prend des élasticités inattendues de gueule de serpent boa. La *denrée*, ce sont les cadeaux et les gages, ce qu'on vous paye, ce qu'on vous donne, ce qui se ramasse et se vole, le bric-à-brac et le pécule qu'aux yeux des voisins pleins d'envie, on compte déballer au retour.

ÉBERVIGÉ, adj. *Étym.*, mot du centre de la France, propr., selon G. Sand, étonné, qui écarquille les yeux | ahuri, étourdi.

E. 83 : La bonne du chalet... avait été tellement remuée par ses sermons qu'elle en restait ébervigée.

1853. G. Sand. *Les Maitres Sonneurs*, 2^e veillée : Elle ne souffrait point qu'on fit mépris ou moquerie de son air triste ou de sa figure ébervigée.

(Bs., o. Se dit en Touraine et dans l'Ile-de-France.)

* Jaubert.

FERLAMPILLES, s. f. pl. *Étym.*, origine inconnue. Cf. le mot angevin *pernampilles*, hardes, loques ; accessoires de toilette (Verrier et Onillon) | affiquets.

P. P. 270 : La petite s'amène avec une paire de boucles d'or aux oreilles, en place des petites *ferlampilles* que je lui avais achetées.

GALOCHÉ, s. f. Nom dialect. d'un jeu semblable au jeu de bouchon.

C. 29 : Les parties de bouchon, ce fameux jeu de *galoche* que les mobiles bretons avaient mis à la mode.

J. 389 : Gascogne et le matelot jouent à la *galoche* sur la berge.

1854. E. et J. de Goncourt. *Histoire de la Société française*

pendant la Révolution, XII: Dussault, Hérault de Séchelles jouent à la galoche.

* *Jaubert Sup., Moisy, Verrier et Onillon.*

GARSO, s. f. *Étym.*, forme auvergnate du mot *garce*, fém. de *gars* | fille. Terme d'injure.

I. 222: Son furieux délire roulait pêle-mêle avec des jurons paysans de sa montagne. « Ah! la *garso*... Ah! li bougri! » des exclamations de répertoire.

L'interlocuteur est Astier-Réhu, un Auvergnat.

GAS, s. m. *Étym.*, forme dialect. et famil. du mot *gars* | garçon.

J. 312: Le matin, à cinq heures, le père Roudic l'appelait: Ohé, petit *gas*!

J. 336: Tu as raison, petit *gas*, lui dit Roudic.

1894. L. Daudet. *Les Morticoles*, I: J'étais un solide *gas* de dix-sept ans.

* *Jaubert, Montesson, Verrier et Onillon.*

GUERLAUDER, v. tr. *Étym.*, origine incertaine. Altération de « dorloter »? Dans les dialectes du centre de la France *g* dur s'emploie fréquemment pour *d*. Daudet semble employer le mot comme terme morvandiau, puisqu'il est dans la bouche du petit Joseph, élevé au Morvan | dorloter, caresser.

S. 223: *Guerlaudemé*, ménine. « Qu'est-ce qu'il dit? — Écoute. » Il voulait être *guerlaudé*, mais que signifiait ce mot patois?

MÉNINE, s. f. *Étym.*, mot du centre de la France | marraine, grand'mère (dans le vocabulaire morvandiau du petit Joseph).

S. 222: « Voir *ménine*, voir *ménine*. » *Ménine*, c'est sa grand'mère, je pense.

S. 223: Tenant dans sa grosse petite main rugueuse la main qu'il croyait être celle de sa *ménine*.

* *Jaubert.*

PERLUTÉ, adj. *Étym.*, mot dialect. qui s'écrit d'ordinaire *berluté* ou *éberluté*, propr. ébloui, étourdi.

F. J. 299: « Qué que t'as [petite? te voilà toute *perlutée*. » *Perluté*, dans le dictionnaire berrichon, signifie troublé, affolé, retourné.

L'interlocuteur est M. Gardinois, un vieux paysan berrichon. *Chambure*: éberluté.

* *Jaubert*: berluté et éberluté.

PRACHTEL, s. m. *Étym.*, mot du patois alsacien, altération de l'allein. *brätzel*, m. s. | craquelin, pâtisserie en huit de chiffre.

F. J. 27: Il les régalaît de bière et de *prachtels* salés. La bière et le *prachtel*, c'était son vice.

(Bs. Sup. ex. Daudet.)

Il s'agit d'un Suisse, mais nous savons que Daudet avait d'abord l'intention de le faire Alsacien.

QUERRIER, v. intr. *Étym.*, forme dialect. de crier | crier (dans le vocabulaire morvandiau du petit Joseph).

S. 224: Les vêtements chauds et propres dont l'approche les premiers jours le faisait *querrier* de fureur.

Chambure: queurier.

Jaubert, Montesson, Verrier et Onillon: querier.

QUERVER, v. intr. *Étym.*, forme dialect. de *crever*, par métathèse de l'r. | mourir.

J. 501: Son pauvre homme qu'était malade... et tout de même ne pouvait pas se décider à *querver*.

J. 669: Il paraît que cette fois « son homme, son pauvre homme se décidions à *querver* ».

L'interlocutrice est la mère Salé, paysanne des environs de Paris.

* *Verrier et Onillon*.

Jaubert: keurver.

SUROUA, s. m. *Étym.*, corruption de sud-ouest, propr. vent de sud-ouest, dans le langage des marins | chapeau de toile huilée imperméable.

J. 325: Le camelot était déjà loin, malgré son déhanchement effroyable, et l'énorme faix de casquettes, de *suroués*, de chapeaux de feutre, sous lequel il marchait courbé en deux.

Ici, comme dans l'emploi des mots provençaux, nous remarquons les efforts de Daudet pour représenter le langage des gens. Il va donc presque sans dire qu'un auteur qui admet dans son vocabulaire des provincialismes de toute sorte n'hésitera guère devant des mots français appartenant à la langue familière ou même populaire. Les romantiques avaient protesté contre l'exclusion des mots prétendus bas, et l'école naturaliste a réclamé le droit de tout dire. Beaucoup de termes familiers et populaires ont ainsi pénétré dans

la langue littéraire, et nous trouvons chez Daudet, comme ailleurs, les expressions : *abatis* (J. 554), *aristo* (J. 585), *assom-moir* (J. 567), *bécotter* (S. 30), *béguin* (R. 180), *bénéf* (P. P. 210), *blaguer* (C. 197), *boui-boui* (L. 329), *boustifaille* (Nab. 185), *carotte* (Nab. 190), *carotteur* (T. T. 223), *chouette* (R. 329), *claquer* (mourir, Nab. 198), *débouler* (C. 102), *dégou-liner* (Nab. 472), *embêter* (Nab. 170), *esquinter* (R. 339), *fla-fla* (Nab. 196, R. 151), *floué* (R. 341), *frichti* (Num. 39), *gicler* (E. 226, P. T. 56), *jaunet* (J. 375), *moutard* (C. 86), *pioncer* (Nab. 290), *popote* (R. 65), *rigolo* (C. 176, R. 125), *rincer* (ruiner. F. J. 140), *siffler* (boire. C. 179), *se toquer* (Nab. 81), *trac* (Nab. 132).

Voici d'autre part des mots moins répandus ou d'introduction plus récente. Nous les avons divisés en deux groupes, mais cette classification n'a rien d'absolu. Il n'y a pas de criterium précis pour distinguer les termes familiers des termes populaires, et beaucoup d'expressions sont à cheval sur les deux catégories.

MOTS FAMILIERS

S'ACCOUVER, v. pron. *Etym.*, composé de *à* et *couver*. Anc. franc. *accouwer*, s'étendre sur, couvrir (Cotgrave et Godefroy) | s'accroupir.

C. 90 : Je m'accouvai dans un coin et j'attendis.

(Bs., famil. o.)

Ce verbe est cité dans la plupart des glossaires de patois.

ARCHITÈQUE, s. m. *Etym.*, déformation de *architecte* | archi tecte.

I. 93 : Mousseaux, jamais ce gamin-là n'aurait été fichu d'en retrouver une corniche sous la couche de bêtise que les *architèques* y déposaient depuis trente ans.

* Verrier et Onillon, ex. Inventaire des Archives de Maine-et-Loire.

Remarquez qu'il s'agit ici du château de Mousseaux sur la Loire.

ARCHITÉQUERIE, s. f. *Etym.*, dérivé de *architèque* | architec-ture, en mauv. part.

I. 18 : « Je me sauve » fit-il brusquement, « déjeuner d'affaires, très important. — Une commande ? — Non. Cette fois, pas d'*architéquerie*.

BEDONNANT, adj. *Etym.*, part. prés. du verbe *bedonner* | ventripotent.

P. G. 163 : J'y trouvai le duc le plus réjoui, le plus épanoui, le plus *bedonnant*, le plus avenant du monde.

R. 224 : Louis-Philippe... s'avançait vers la clôture à petits pas *bedonnants*.

1878. Gonc., VI, 17 juillet 1878 : Burly dont le ventre devient *bedonnant*.

1897. E. Pouvillon. *L'Image*, I : Les vieux messieurs *bedonnants*.

1911. L. Allard. *Catherine Hautier*, p. 217 : De petite taille, gros, *bedonnant*, il s'habillait d'une vieille redingote.

BEDONNER, v. intr. *Etym.*, dérivé de *bedon*, gros ventre | être ventripotent.

Num. 72 : Son regard allait... du grillage serré des arcades au large gilet blanc où ses quarante ans sonnés *bedonnaient* ferme.

P. P. 241 : Un tailleur trop gras vous fait des gilets qui *bedonnent*.

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique*. M^m Baringhel chez les Teurs : Elle *bedonnait* déjà pas mal en décembre, dans la reprise de *Sapho*.

1908. J. Aicard. *Maurin des Maures*, XL : Nous fûmes alors mousses sur le même bateau de pêche. Il *bedonnait* déjà, le porc.

BÊTASSE, adj. *Etym.*, dérivé de *bête* | bête et faible.

J. 227 : Cette sœur de charité qu'il y a au fond de toute femme, se doublait chez elle d'une sentimentalité *bétasse*.

J. 247 : La femme est un peu *bétasse*.

P. T. 60 : Elle, très jalouse, mais aussi naïve, même un peu *bétasse*.

1877. Gonc., V, 31 mars 1877 : Plus de terreurs *bétasses* (Fuchs). (Bs., famil. o.)

BICHERIE, s. f. *Etym.*, dérivé de *biche*, femme de mœurs légères | le monde des femmes entretenues.

R. 171 : Ni coquetterie, ni hardiesse, ni fière retenue, rien de ce qu'il avait rencontré dans le vrai monde ou dans ses relations avec la haute *bicherie*.

I. 101 : Pas de souillons ; des filles de théâtre, la haute bicherie.

(Bs., et Lrs. o.)

A BRASSE-CORPS, adv. *Etym.*, altération de à bras le corps | en serrant les bras autour de quelqu'un.

E. 326 : Je la tiens à *brasse-corps* contre moi pour la réchauffer

1784. B. de Saint-Pierre. Études de la Nature, t. III. *Du sentiment de l'Amour* : Les soldats romains emportent, à *brasse-corps*, les filles effrayées des Sabins.

(Bs., famil. o.)

* *Verrier et Onillon.*

* *Vuchet.* Cf. provenc. à *brasso-corps*.

CASSER DU SUCRE, loc. verb. | dire du mal de quelqu'un.

J. 235 : Toute la soirée se passa à *casser du sucre*, comme ils disaient dans leur argot.

Labassindre en cassa sur la tête des premiers sujets de l'Opéra, cabotins poseurs, sans voix ni talent. Il en cassa sur la tête de son directeur... Ensuite, ce fut le tour d'Argenton. Celui-là cassait son sucre méthodiquement, froidement, par petits coups implacables et secs.

(Bs., et Lrs. arg. o.)

(*H. D. T.*, famil. o.)

CHIEN, adj. | sévère, avare.

J. 294 : Il a l'air encore plus *chien* que de mon temps.

S. 181 : La gérante n'avait droit qu'à deux plats et au potage.

« Faut-il qu'elle soit *chienne*, cette Rosario. »

1884. Maupassant. Miss Harriet, 208 : T'es trop *chien* (Bosson).

1908. J. Aicard. Maurin des Maures, XXXI : Il était riche, riche.. au moins à cent mille francs ! Mais c'était *chien* comme tout.

(Bs., o ; *H. D. T.* et Lrs. famil. o.)

(*Lit.*, pop. o.)

CHIQUEMENT, adv. *Etym.*, composé de *chique* (altération de chic) et *ment* | d'une manière élégante.

R. 276 : Cette maison de l'avenue de Messine... Il va falloir la meubler *chiquement*.

1862. F. Sarcely. Le Mot et la Chose, VI : Ton appartement est-il chic ? disait un jeune homme. Tout ce qu'il y a de plus chic,

répondait l'autre, et un peu *chiquement* meublé, je t'en réponds
(Bs., et Lrs. pop. o.)

COCODETTE, s. f. *Etym.*, féminin du mot *cocodès* | femme très coquette et très élégante.

R. 22 : Ah ! voilà, se dit la petite *cocodette*, fermant son éventail d'un geste résolu et le posant près d'elle.

1870. P. Arène. *La Gueuse parfumée*. *Jean des Figues*, XXIX : Reine... était devenue tout doucement, pendant mon absence à Paris, une vraie petite *cocodette* de province.

1881. J. Claretie. *Monsieur le Ministre*, 1^{re} partie, V : « Trop fraîche ! un peu provinciale ! » Une voix d'homme, indulgemment, répondait : « Dame, mon cher, rien de la *cocodette* ! »

1889. Marcelin. *Sous l'Empire. Souvenirs de la Vie parisienne* : Bon Courage. Princesses, marquises, baronnes, ambassadrices du bon temps, *cocodettes* d'antan.

(Bs., et Lrs. Néolog. o.)

COCOTTERIE, s. f. *Etym.*, dérivé de *cocotte* | le monde des cocottes, des femmes de mœurs légères.

F. J. 189 : La haute *cocotterie* passait par là.

R. 331 : Ce soudard maquillé, au mieux avec la jeune Gomme et toute la *cocotterie* du quartier de l'Opéra.

1881. P. Arène. *Au Bon Soleil*. En train de Plaisir, V : Les étrangères, les Françaises, et surtout cette indestructible vieille garde, les Caroline et les Cora, vénérables débris de la *cocotterie* impériale.

(Bs., o.)

(Lit. Sup., ex Daudet, *Journ. off.*, 30 août 1875.)

DÉPEIGNÉ, adj. *Etym.*, composé de *dé* et *peigné* | décoiffé, ayant les cheveux en désordre.

E. 17 : La vieille femme... menait une existence de frotteur, toujours soufflant, *dépeignée*.

1881. E. de Goncourt. *La Maison d'un Artiste*, vol. II, *Cabinet de travail* : Ainsi se montre la petite fille de M^{me} de Sévigné, avec une chevelure *dépeignée*.

1885. Maupassant. *Bel Ami*, 77 : Une bonne vint ouvrir, une petite servante *dépeignée* (Bosson).

1897. Zola. *Paris*, livre I, I : Une femme ouvrit, dont les cheveux *dépeignés* grisonnaient déjà.

1907. L. Bertrand. *L'Invasion*, 3^e partie, II : Avec leurs figures mâchurées de houilles, les servantes *dépeignées* avaient l'air de négresses.

(Bs., o.)

DEUX, s. m. TROIS, s. m. QUATRE, s. m. CINQ, s. m. | acte deux, trois, etc.

I. 370 : Marguerite Ogers s'esclaffait, son rire du *deux* dans *Musidora*.

I. 191 : Les sanglots des femmes dominés par le hoquet tragique de Marguerite Oger, son terrible hoquet du *quatre* dans *Musidora*.

Nab. 507 : Cardailhac, très occupé par sa pièce, avait promis de venir savoir des nouvelles « tout à l'heure, après le *cinq*. »

1914. L. Daudet. *Fantômes et Vivants*, V : Il a dit à Réjane qu'elle s'était surpassée et, après le *trois*, il pleurait.

DÉVEINARD, s. m. *Etym.*, dérivé de *déveine* | celui qui est en déveine, qui n'a pas de chance.

F. J. 25 : Il rencontrait toujours sur le boulevard un vieux camarade, un *déveinard* comme lui.

F. J. 179 : Il ne manquait jamais, le samedi, de ramener avec lui deux ou trois convives affamés et inattendus, des « vieux camarades », des « *déveinards*. »

I. 248 : Sous des semblants de réussite le garçon est un *déveinard*.

(*Bs.*, ex. Daudet.)

(*Lit. Add.*, pop., ex. Daudet.)

ÉMÉCHÉ, adj. *Etym.*, composé avec *é* et *mèche* | légèrement ivre.

T. A. 244 : La fermeté respectueuse de policemen mettant en voiture un fils de famille *éméché*.

1866. Gonc., III, 29 oct. 1866 : Monselet, un peu *éméché* (Fuchs).

1907. L. Bertrand. *L'Invasion*, 2^e partie, VII : M^{me} Cougourde, fortement *éméchée*, avait deux plaques rouges sur les pommettes.

(*Bs.*, famil. ex. Zola.)

(*Lrs.* arg. o.)

ÉREINTEMENT, s. m. *Etym.*, dérivé du verbe *érein*ter | fatigue extrême.

F. J. 47 : Elle (la poussière)... faisait comme un nuage sur l'*érein*tement des figures.

F. J. 232 : L'*érein*tement de sa nuit blanche.

1864. Gonc., II, 11 avril 1864 : Il préfère l'*érein*tement du travail à l'ennui (Fuchs).

1868. Gonc., III, 30 sept. 1868 : Une fatigue de tête mêlée à un *érein*tement du corps (Fuchs).

(*H. D. T.*, Néolog. famil. o.)

(Bs., Lit., Lrs. ne donnent que le sens « action d'éreinter un auteur, un acteur. »)

ESCAMPETTE, s. f. *Etym.*, dérivé de *escamper* | fuite, fugue.

R. 123 : Cette fringale d'*escampette* qui l'avait entraîné à Mabilles dès le premier soir de l'arrivée.

P. P. 13 : Si l'on m'avait laissé libre dans Paris, bien sûr je n'eusse pas été pris de cette brusque démangeaison d'*escampette*.

P. P. 126 : J'ai répondu, du tac au tac, par la double *escampette* du jeune homme et de l'amoureuse.

Les dictionnaires disent que ce mot est usité seulement dans l'expression famil. prendre la poudre d'*escampette*.

ESSUYEUR DE PLÂTRE, s. m. | celui qui habite le premier une construction neuve dont les plâtres sont encore humides.

P. C. 282 : Pour quarante francs — un prix d'*essuyeurs de plâtre* — ils avaient deux chambres au second étage.

Num. 266 : Une maison neuve qu'occupait à des prix d'*essuyeurs de plâtre* une tourbe interlope de filles, de bohèmes, d'agents d'affaires.

1883. Th. Gautier. *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*. Gavarni. Les Lorettes : Ces locataires d'un nouveau genre, calorifères économiques à l'usage des bâtisses récentes, reçurent, dans l'origine, des propriétaires peu reconnaissants, le surnom disgracieux, mais énergique, d'*essuyeurs de plâtres*.

Les dictionnaires ne donnent que la loc. verb. essuyer les plâtres.

FLANE, s. f. *Etym.*, dérivé de *flâner* | habitude de flâner, action de flâner.

C. 164 : La politique et sa sœur, la sainte *flâne*.

C. 227 : Ce n'est pas tant la politique qui nous amuse, c'est le train qu'elle fait : les ateliers fermés, les rassemblements, la *flâne*.

C. 245 :

1856. Gonc., I, 26 oct. 1856 : Une *flâne* majestueuse (Fuchs).

1885. Maupassant. *Bel Ami*, 12 : Ce ne serait pas un lieu de plaisir, mais un lieu de *flâne* (Bosson).

1895. J. K. Huysmans. *En Route*, 1^{re} partie, II : Il se réfugiait, les jours de *flâne* en sortant du Louvre... dans la vieille église de Saint-Séverin.

(Bs., Néolog., ex. Zola.)

(Lit. Add. ex. Daudet.)

GILET A CŒUR OU GILET EN CŒUR, s. m. | homme élégant.

Nab. 281 : Le porche au terrain battu et sablonneux pareil à cette entrée du cirque où les *gilets en cœur* se pavant.

Nab. 495 : A l'orchestre les *gilets à cœur*, les clubs.

Num. 164 : Elle voyait un vol de *gilets à cœur* autour de sa grosse dot et de ses influences.

(Bs., pop., o.)

Rig. gilet en cœur. Le surnom a été donné aux élégants qui portaient, vers 1865-1866, des gilets très échancrés. Le mot a passé, mais non la mode.

GOMME, s. f. | le monde des « gommeux », des jeunes gens à la mode.

R. 32 : Ils m'appellent le roi de la *Gomme*.

R. 85 : Christian menait la vie oisive et si remplie de la jeune *Gomme*.

1880. J. Claretie. *La Vie à Paris* (1880), XII : La gomme a fait son temps après avoir fait son chemin. La gomme est usée. C'est le gratin qui la remplace. La gomme semblait avoir d'ailleurs une signification plus élastique (sans jeu de mots) que l'appellation nouvelle. On pouvait être de la gomme sans être d'un monde fort choisi ; il suffisait d'avoir un tailleur à la mode et de figurer aux courses, aux premières, partout où il y avait réunion.

1882. Gonc., VI, 1^{er} mars 1882 : L'épingle de la haute gomme du faubourg Saint-Germain (Fuchs).

(Bs., arg. o.)

(Lrs. 1^{er} Sup., ex. Opinion nationale.)

GOUAILLE, s. f. *Etym.*, subst. verb. de *gouailler*. Cf. provenç. *gouaio*, m. s. | raillerie, moquerie.

1. 349 : « Au fait, oui... ce pauvre Ripault-Babin », fit Danjou d'un ton de *gouaille*.

Soutien, 346 : Sur un ton de *gouaille* : « Que puis-je faire pour vous servir, messeigneurs. »

* *Jaubert*.

GOUAILLERIE, s. f. *Etym.*, dérivé de *gouailler* | moquerie, raillerie grossière.

Num. 284 : A cette légèreté, à ce ton de *gouaillerie* dont le Midi traite toutes les affaires amoureuses, se mêlait une haine de race.

Trente Ans, 211 : Ces pamphlets qui se mettaient à tutoyer tout haut, d'un ton de *gouaillerie* railleuse, toutes sortes de choses officielles et solennelles.

1867. E. et J. de Goncourt. *Manette Salomon* (édit. 1896),

LXIX : Tout son être, le danseur l'agitait dans le jeu d'une indigne *gouaillerie* cynique.

1886. E. Pouillon. *Jean de Jeanne*, XIX : Du monde commençait à s'ameuter, amusé par ses *gouailleries*.

1894. Gonc., IX, 14 décembre 1894 : La rieuse *gouaillerie* du causeur (Fuchs).

(Bs., Lit., Lrs. pop. o.)

GRIGNOTEUSE, s. f. *Etym.*, dérivé de *grignoter* | demi-mondaine.

R. 284 : D'illustres décavés de l'Empire se faufilent dans ces « vieux partis »... et même, si triée que soit l'assemblée, quelques *grignoteuses* « des premières », célèbres par leurs attaches monarchiques, s'y sont glissées en toilettes simples.

Ce sens n'est donné que par S. V. *Sup.*

JUGULER, v. tr. *Etym.*, du latin *jugulare*, égorger | dépouiller quelqu'un de son argent, ruiner.

P. T. 289 : Lui avait spéculé sur les Tarasconnais, les avait volés, *jugulés*.

(Bs., et Lit., Néolog. et famil. o.)

(Lrs. o.)

MAZETTE, interj. *Etym.*, origine inconnue. | Interjection marquant la surprise, l'admiration.

Nab. 39 : Cardailhac dit : *Mazette !*

Num. 89 : Lappara... annonce à mesure, tout haut : « Du chesse de San Donnino. Marquis de Bellegarde. *Mazette !* Les Mauconseil aussi. »

I. 16 : *Mazette !* il fait bon être ton amie.

1879. A. Theuriet. *Le Sang des Finoël*, IV : *Mazette !* murmura-t-il, que vous avez de beaux cheveux, mademoiselle Aimée.

1906. E. Rod. *L'Incendie*, XIV : Il murmura, en hochant la tête. « Oh ! bien alors... Ah ! *mazette !* »

MÉLO, s. m. Abrév. du mot *mélodrame*.

P. P. 135 : Parions qu'il va venir en personne nous jouer une bonne scène de *mélo* pour décrocher du même coup sa maîtresse et son garçon.

Soutien, 78 : Les chasses à l'homme, la nuit, au fond des champignonnières, avec l'échelle de corde, la hache et le poignard, comme dans les *mélos*.

1910. E. Rostand, *Chantecler*, I, 5 :

Le faisan doré, revenant à lui :

On me poursuit ! Ah ! cachez-moi !

Le Merle

C'est du *mélo*.

1914. L. Daudet. *Fantômes et Vivants*, V : Collaborateur de Zola pour la fabrication des gros *mélos* au purin et à l'alcool qui constituent le théâtre naturaliste.

PONTIFIER, v. intr. | prendre des allures de pontife.

J. 442 : Le fait est qu'en venant *pontifier* à Indret, le poète ne s'attendait pas à un pareil dénouement.

1897. E. Pouvillon. *L'Image*, XXVI : Il *pontifie* du matin au soir.

(Ce sens figuré n'est signalé que par *Bs.*, et *Lrs.* 1^{re} *Sup.*, o.)

RAT, adj. | avare.

J. 582 : Et, pourtant, il nous l'a assez reproché le pain que tu mangeais chez lui. Il est si *rat* !

S. 67 : Ce poète aux airs câlins était *rat*, méchant, maniaque.

1870. D. Poulot. *Le Sublime*, 1^{re} partie, X : Quand vous vous exécutez bien, alors vous êtes des bons, vous n'êtes pas *rat*.

1895. F. Vandérem. *Charlie*, II^e partie. I : C'est un bon garçon, pas *rat*, pas exigeant.

(*Bs.*, et *Lrs.* pop., ex. A Second.)

(*Lit.*, *Sup.* pop., o.)

RETIRO, s. m. *Etym.*, abrég. de *buen retiro*, m. s. emprunté de l'espagn. | lieu retiré.

Nab. 503 : D'ordinaire ce petit *retiro* s'emplissait pendant les entr'actes de gens de bourse, de journalistes.

RETOQUER, v. tr., *Etym.*, mot du patois normand, propr. rabrouer, faire un accueil désobligeant | refuser, part. refuser à un examen.

I. 362 : Dame ! pense donc, deux fois, en un an, qu'ils me *retoquent*.

1890. Gonc., VIII, 26 janvier 1890 : Tu as été *retoqué*, on t'a trouvé un talent trop personnel.

1896. A. Theuriot. *Années de Printemps*, V : Je passai une vilaine heure d'angoisse dans la grande cour de la Sorbonne... Je me voyais déjà *retoqué*.

(*Bs.*, et *Lit.* *Sup.* o. famil.)

RIPAILLER, v. intr. *Etym.*, dérivé de *ripaille* | faire ripaille.

Nab. 145 : On *ripaillait* largement.

R. 128 : Elle ne comprenait pas qu'on fit sa société d'un homme pareil, passant sa vie à jouer, à *ripailler*.

1852. V. Hugo. *Les Châtiments*, 212 :

Il *ripaille* à huis clos, en public il sermonne (Huguet).

1868. F. Fabre. *Le Chevrier*, livre III, X : La salle basse où *ripaillaient* les Cévenols.

1885. Maupassant. *Bel Ami*, 264 : Ils s'indignaient que ceux d'en haut eussent *ripaillé* sans rien payer (Bosson).

(Bs., ex. Daudet.)

(Lrs. o.)

RÔDAILLER, v. intr. *Étym.*, fréquentatif du verbe *rôder* | rôder çà et là.

P. P. 344 : Il se meurt de rage sur son socle, dès qu'il me voit traverser le pont, persuadé que je *rôdaille* autour des Uzelles.

1881. J. Claretie. *La Vie à Paris*, 1881, XII : Toutes les variétés de la flâne, du vice et du vol *rôdaillaient* autour de ces étalages de luxe.

(Bs., o. Lrs. famil. o.)

SCIANT, adj. *Étym.*, participe présent du verbe *scier* | ennuyeux.

S. 177 : Crois-tu que c'est *sciant* ! dit Fanny.

1861. E. et J. de Goncourt. *Sœur Philomène*, III : Si demain il m'ennuie encore, je demande un congé. C'est qu'il est *sciant*.

(Bs., Lit., Lrs. pop., o.)

TOUSSOTER, v. intr. *Étym.*, fréquentatif de *tousser* | tousser fréquemment et par petits coups.

P. G. 214 : Il se mit à rire de plus belle, en regardant la dame de grand mérite qui *toussotait* hem ! hem ! d'un air entendu.

1896. P. Margueritte. *L'Eau qui dort*. L'Homme aux Catalogues : « Heu ! heu ! » c'est M. Gripoury qui *toussote*, par contenance, vis-à-vis de lui-même.

1900. Maupassant. *Les Dimanches d'un Bourgeois de Paris*, 123 : Il contempla d'abord son voisin, *toussota*, puis tout à coup : Pourriez-vous, monsieur, me dire le nom du village que j'aperçois là-bas (Bosson).

1904. Romain Rolland. *Jean-Christophe*. *L'Aube*, 3^e partie, I : Il *toussotait* d'un air indifférent pour cacher son trouble.

TOUT-PARIS, s. m. | le monde élégant.

R. 85 : Son profil narquois et fin... avait pris place désormais dans les médaillons connus du *Tout-Paris*.

Trente Ans 25 : Comme clients, le *Tout-Paris*, c'est-à-dire cet infiniment petit morceau de Paris qui mène son train entre le Gymnase et l'Opéra, Notre-Dame-de-Lorette et la Bourse et s' imagine exister seul.

1871. Th. Gautier. *Tableaux de siège*, XIX. Les Marches de marbre rose : le Boulevard Italien en pente où se réunit le *Tout-Paris* de Versailles.

1883. A. Gill. *Vingt ans de Paris*. Actes en vers : Dans la salle il y avait le *Tout-Paris* de l'Empire.

1892. Gonc., IX, 4 février 1892 : Une salle contenant le dessus du panier du *Tout-Paris*.

TRIMBALLEMENT, s. m. *Étym.*, dérivé de *trimballer* | action de trimballer.

Nab. 366 : Une course capricieuse et désordonnée, un *trimballement* insensé de fiacre à l'heure.

1865. Gonc., II, 26 février 1865 : La fin d'un long *trimballement* en chemin de fer (Fuchs).

1875. Gonc., V, 21 mars 1875 : Le *trimballement* dans les milieux canailles (Fuchs).

(*H. D. T.*, Néolog. famil. o.)

(*Darm.*, mot famil. très usité.)

VANNÉ, adj. *Étym.*, mot dialect. du centre de la France (voy. *Jaubert*) | fatigué.

R. 471 : C'est vrai que je suis un peu *vanné*.

1853. G. Sand. *Les Maîtres Sonneurs*, 7^e veillée : Je n'en étais pas moins *vanné* des pieds à la tête.

1881. E. Pouvillon. *Césette*, V : Oh ! la chétive figure, *vannée*, flétrie, réduite à rien.

1890. Gonc., VIII, 1^{er} février 1890 : Elle est un peu *vannée*, (Fuchs).

1906. P. de Coulevain. *L'Ile inconnue* (éd. Calmann-Lévy), p. 128 : Leurs confrères parisiens n'ont jamais l'air aussi *vannés*.

VÉLO, s. m. Abrév. du mot *véloce* + *pède*.

P. P. 4 : Roger le facteur, descendu de son *vélo* qu'il tenait par le guidon.

(*Lrs*, 2^e *Sup.*, o.)

MOTS POPULAIRES

AZTEC, s. m. *Étym.*, *Astèque*, nom propre des anciens indigènes du Mexique | personne petite et chétive.

J. 311 : On l'a surnommé l'*Aztec* à cause de sa maigreur.

J. 380 : Il s'entendit appeler dans le fond : « Ohé ! l'*Aztec*, par ici ! »

(Bs., astèque. Pop. Comme terme de mépris, ex. E. About.)

BAFOULLER, v. tr. et intr. *Éty.*, origine incertaine. Mot cité dans le gloss. du patois picard de Corblet (1851) | bredouiller.

Nab. 290 : Ma langue commençait à devenir lourde, incertaine ; et comme me disaient ces jeunes gens dans leur langage un peu libre : « Mon oncle, vous *bafouillez*. »

L. 238 : Qu'est-ce qu'il *bafouille*, ce général ?

1887. J. K. Huysmans. *En Rade*, XII : C'était ils ne savaient quoi, une de ces chloroses nerveuses devant lesquelles, à l'heure présente, si savant qu'il soit, chacun *bafouille*.

1895. L. Daudet. *Les Kamtchatka*, VI : Il *bafouillait* : « Mais je... sans comprendre... quand donc ? »

(Bs. *Sup.*, arg. o.)

BALUCHON, s. m. *Éty.*, mot d'argot passé dans le langage populaire et dans les patois (Voy. S. Sources, t. II, p. 219) | paquet ; part. paquet de vêtements.

P. P. 118 : Merci pour la peine que vous avez prise de rapporter mon *baluchon* à Grosbourg sous cette pluie battante.

(Bs., trivial, o.)

(Lrs. pop., o.)

BARBOTER v. tr. | fouiller. Image prise du canard qui barbote dans l'eau. Mot d'argot passé dans le langage populaire (S. Sources, t. II, p. 220).

P. F. 427 : Avoue donc que tu lui as *barboté* les poches pour reprendre des papiers que voulait le mari.

(Le mot signifie aussi « voler ». Sens donné par Bs., et Lrs.)

BATTANT, s. m. | estomac. Mot d'argot passé dans le langage populaire. Il signifiait d'abord « cœur ».

C. 91 : Avec ça la peur, rien dans le *battant* depuis le matin.

1870. D. Poulot. *Le Sublime*, 1^{re} partie, IV : Il examine sa situation. Plus un radis à la piole et rien dans le *battant*.

(Bs., et Lrs. arg. o.)

BÉCANE, s. f. *Éty.*, mot du jargon des ouvriers en fer et des fondeurs | machine à vapeur.

J. 302 : Ils ne parlaient pas comme tout le monde, se servaient

entre eux d'une espèce de jargon que l'enfant trouvait bas et laid. Une machine s'appelait « une *bécane* ».

1870. D. Poulot. *Le Sublime*, 1^{re} partie, V : Il dit que c'est vexant de conduire une *bécane*.

BEUGLANT, s. m. *Étym.*, part. prés. du verbe *beugler* | café-concert de bas étage.

Num. 21 : Bullier, les *beuglants*, les soupers de la rôtisseuse ne les tentaient pas.

S. 284 : Il allait chercher la chanteuse à son *beuglant*.

Trente Ans, 137.

1883. E. Zola. *Au Bonheur des Dames*, V : Ils passaient la soirée trois fois par semaine au fond d'un *beuglant* de Montmartre.

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique*. Sousse : Deux chanteuses de café-concert, deux étoiles pour *beuglants* de Sousse et de Gabès criaillent à tue-tête.

1903. Myriam Harry. *La Conquête de Jérusalem*, 2^e partie, V : Sa femme était une ancienne chanteuse de *beuglant* de Port-Saïd. (*Bs.*, arg., ex. L. Taxil.)

BLANCHE, s. f. *Étym.*, vient de l'expression « eau-de-vie blanche » | eau-de-vie de marc.

J. 374. Hé ! minzingo, deux verres de *blanche*.

E. 230 : Avec une goutte de *blanche* on lui aurait fait vendre ses amis, sa peau, son âme.

1870. D. Poulot. *Le Sublime*, 1^{re} partie, II : Le vrai sublime n'y va jamais, ce n'est pas son affaire, il n'y a ni jaune ni *blanche*.

MA BOUFFIE. Terme d'appellation.

P. P. 246 : Pourtant, *ma* petite *bouffie*, des fois qu'il y a tu sens bien que t'as une âme, dis ?

BRETON, s. m. | demi-perruque (Parisianisme ?)

I. 85 : Freydet n'en revenait pas : Danjou, le pâtre du Latium, une perruque ! « Oh ! seulement une demie ; un *breton*. »

I. 277 : Les projets qu'il roulait sous les frisures d'un *breton* tout neuf.

BRISQUE, s. f. *Étym.*, nom d'une carte privilégiée à certains jeux | chevron.

G. 124 : Ce sergent Hornus était une vieille bête à trois *brisques*.

1906. P. Margueritte. *Les Pas sur le Sable*, 1^{re} partie, VI : Il

avait gagné ses grades un à un, depuis la *brisque* de laine jusqu'aux galons d'or.

(Bs., arg. milit., o.)

(H. D. T., pop. o.)

(Lit. Add., arg. milit. ex. Le XIX^e siècle, 20 août 1877.)

CANULANT, adj. *Étym.*, dérivé de *canule* | ennuyeux, fatigant.

R. 423 : La fantaisie de Séphora... cesserait vite si elle le croyait jaloux, sentimental, *canulant* comme les autres.

(Bs., et Lrs. pop., o.)

SE CARAPATER, v. pron. *Étym.*, altération de « courir à pattes ». S'écrit aussi *carapatter* | s'enfuir, se sauver.

E. 192 : Il détend son masque hypocrite et *se carapate*... par la haute passerelle de la voie.

P. P. 184 : Alexandre *se carapate* avec elle jusqu'en Bretagne.

1877. E. Zola. *L'Assommoir*, XIII : Dis donc, ma biche, faut nous *carapatter*.

(Bs., arg. o.)

CARCAN, s. m. Nom populaire donné à un mauvais cheval. Par extension, terme de mépris en parlant d'une personne.

E. 189 : « Legosse de l'écluse ? Oh ! mince... J'y ai foutu une vraie chasse ce matin à ce *carcan*-là. »

1896. P. Margueritte. *L'Eau qui dort* : Bon, le *carcan* (| cheval) a buté.

1900. Maupassant. *Les Dimanches d'un Bourgeois de Paris*, 181 : Quant à tous les vieux *carcans* qui nous entourent, je n'ai pas besoin d'en parler (Bosson).

1907. L. Bertrand. *L'Invasion*, 2^e partie, II : Qui est-ce, ce vieux-là ? Ça ? c'est un *carcan*, un homme de l'ancien temps.

(Bs., Lit. Sup., et Lrs. donnent le sens « mauvais cheval », o.)

CENTRALE, s. f. *Étym.*, vient de l'expression *maison centrale*, m. s. | maison de détention.

P. T. 92 : Dans les *centrales*, bondées par-dessus les toits, les coupe-jarrets s'engraissaient de bons jus de viandes.

(Bs., arg. o.)

CHEULARD, s. m. *Étym.*, dérivé du verbe dialect. *cheuler*, boire | ivrogne.

C. 87 : Voilà un grand *cheulard* de soldat à Guillaume qui se lève en grognant.

1870. D. Poulot. *Le Sublime*, 1^{re} partie, II : On ne m'y repincera plus avec ces *cheulards-là*.

1877. E. Zola. *L'Assommoir*, 48 : Les camarades avaient beau le blaguer, il restait à la porte lorsque ces *cheulards-là* entraient à la mine à poivre.

CHIEN DU COMMISSAIRE, s. m. | secrétaire du commissaire de police.

F. J. 251 : Une table couverte d'un tapis vert où écrivait le *chien du commissaire*.

(*Bs. arg.*, o.)

(*H. D. T.*, très famil. o.)

(*Lit. Sup.*, pop., ex. Daudet.)

CHOUFLIQUE, s. f., ou CHOUFLIQUEUR, s. m. *Éty.*, altération de l'Allem. *schuhflicker*, savetier. Mot dialect. passé dans la langue populaire | mauvais ouvrier.

J. 301 : On ne me traite pas comme un *chouffliqueur* dont on se débarrasse en lui retenant une paye.

J. 302 : Une machine s'appelait une « bécane », les chefs d'ateliers « des contre-coups », les mauvais ouvriers « de la *choufflique* ».

(*Lrs. chouffliqueur*, arg. Mauvais ouvrier typographe, o.)

CHOUMACRE ou SCHUMAKER, s. m., *Éty.*, altération de l'Allem. *schuhmacher*, cordonnier. On trouve aussi la forme *choumaque*. Mot dialect. passé dans la langue populaire | savetier.

Num. 159 : Un correspondant étranger, tête impudente et plate de *choumacre*.

Nab. 392 : Deux ou trois figures de *schumaker*.

1870. Gonc., IV, 8 novembre 1870 : Un atelier de *choumaques* (Fuchs).

(*Lrs. choumaque*, arg. o.)

COCO, s. m. | tête. Comparaison de forme.

Num. 305 : Annonces de toutes couleurs..., que Bompard tenait à avoir sous les yeux « pour se monter le *coco* », disait-il ingénument.

P. P. 238 : Il avait dans ses fontes un flacon d'absinthe pure qu'il sifflait d'une haleine, et fonçait avec cela dans le *coco*, ne pouvant se battre qu'ivre-mort.

1880. Flaubert. *Correspondance*, t. IV, à *Guy de Maupassant*, 1880 : Tout en buvant une horridique tasse de « *cawoueh* » pour me monter le *coco*.

1908. J. Aicard. *L'illustre Maurin*, XIX : Fourrez-vous bien

dans le *coco* qu'entre les mains de M. Marlusse le fouet est une arme de mort:

(Bs., et Lrs. arg., o.)

COLLAGE, s. m. | liaison difficile à rompre.

S. 69 : On a vécu des années ensemble, dormi l'un contre l'autre, confondu ses rêves, sa sueur. On s'est tout dit, tout donné. On a pris des habitudes, des façons d'être, de parler, même des traits l'un de l'autre. On se tient de la tête aux pieds. Le *collage*, enfin.

I. 266 : D^r Gomès, ancien interne des hôpitaux de Paris, perdu par le jeu et un vieux *collage*.

1867. E. et J. de Goncourt. *Manette Salomon* (édit. 1896), CXXXIII : L'amitié entre lui et le pharmacien ayant pris la force d'habitude d'un *collage*.

1881. J. Claretie. *Monsieur le Ministre*, 1^{re} partie, IV : Il avait horreur de ce demi-mariage honteux, baptisé d'un mot d'argot, comme d'une maculature, le *collage*.

1895. F. Vandérem. *Charlie*, 2^e partie, IV : Ce n'est qu'une petite passade, un tout petit *collage* mondain.

COLO, s. m. *Étym.* Abrév. de *colonel* | colonel.

P. P. 234 : « Ordre supérieur » m'a dit ma vieille bête de *colo*.

CONSOLATION, s. f. | boutique de marchand de liqueurs.

J. 567 : Les stations dans les assommoirs, les *consolations*, les mines à poivre.

(Bs., Lit., et Lrs., donnent l'expression « débit de consolation »).

CONTRE-COUP, s. m. | contre-maitre d'un atelier dans le langage des ouvriers.

J. 302 : Ils ne parlaient pas comme tout le monde, se servaient entre eux d'une espèce de jargon que l'enfant trouvait bas et laid. Une machine s'appelait « une bécane », les chefs d'ateliers des « *contre-coups* ».

1870. D. Poulot. *Le Sublime*. Préambule : L'un nous dit : C'est vous qu'êtes le *contre-coup* de la boîte ? »

CRAMPON, s. m. | Maîtresse de laquelle on ne peut se débarrasser.

Nab. 289 : Le docteur médite de se débarrasser de son vieux *crampon* pour pouvoir épouser une jeunesse.

S. 283 : Elle est au courant de l'affaire, et se contente que tu penses à te marier, à secouer ton vieux *crampon*.

(Bs., Famil. ex. Daudet.)

(Lit. Sup. et Lrs. Pop., o.)

CREVANT, adj. *Étym.*, participe présent du verbe *crever* au sens de « tuer de fatigue » | très ennuyeux.

Nab. 396 : Je suis en train de lire cette pièce de Révolte dont il s'est toqué. Mais c'est *crevant*. Ça n'a jamais été du théâtre.

R. 291 : Les clubs déclarent ça *crevant*.

1894. J. Aicard. *Fleur d'abîme*, 1^{re} partie, I : Non ! ce qu'il est rasant. On n'a pas idée de ça ! C'est rien de le dire : il est *crevant*, le bonhomme !

(Bs., arg., o.)

CUITE, s. f. | perte d'argent.

Nab, 193 : Hé ! là-bas, vieux Francis, vous êtes tout de même bien content de l'avoir pour payer vos *cuites* de bouillotte, le portefaix de la Cannebière.

Ce sens n'est donné par aucun dictionnaire. Le mot habituel est « culotte ». Est-ce que Daudet a voulu éviter la répétition de la syllabe « otte » ?

DÉBARBOUILLER À LA POTASSE, loc. verb. | avoir le dessus, soit à un jeu, soit dans un combat.

C. 87 : Je ne le croyais qu'étourdi. Ah ! ben, oui. Nettoyé, mes enfants, tout ce qu'il y a de mieux comme nettoyage. *Débarbouillé à la potasse*, quoi !

1870. D. Poulot. *Le Sublime*, I^{re} partie, VIII : Ricanant son joueur, vous pouvez vous fouiller, je vais vous *débarbouiller à la potasse*.

DÉCARCASSER, v. tr. *Étym.*, composé avec *dé* et *carcasse* | défaire la carcasse.

R. 179 : Des vieilles... *décarcassant* de vieux parapluies.

1879. A. Theuriot. *La Maison des Deux Barbeaux*, IV : Si jamais je vous rencontre dans mon chemin... je vous *décarcasserai*, aussi vrai qu'il y a un Dieu.

(Bs., ex. Daudet.)

(Bs., et Lrs., se *décarcasser* : s'agiter, se démener. Pop.)

DESSINANDIER, s. m. *Étym.*, dérivé de *dessiner* | ouvrier dessinateur sur toile.

J. 294 : Il n'y a pas un *dessinandier* pareil dans Indret.

1870. D. Poulot. *Le Sublime*, 1^{re} partie, XIII : Voilà un petit *dessinandier*, celui qui a fait le plan, qui arrive.

ENGUEULADE, s. f. *Étym.*, dérivé du verbe *engueuler* | torrent d'injures grossières.

Num. 266 : Dans cette baraque fraîche peinte... avec les querelles, les *engueulades*, le tambourin ne dérangeait personne.

I. 216 : Les plus violentes *engueulades* de bateau-lavoir.

1884. Maupassant. *Miss Harriet*, 171 : Des cris volaient d'une barque à l'autre, des appels et des *engueulades* (Bosson).

(*Bs.*, *Pop.*, o.)

ÉPATANT, adj. *Étym.*, part. prés. du verbe *épater* | qui épate, renverse d'étonnement.

Nab. 196 : Une remarque sur les belles toilettes de madame et le chic *épatant* de monsieur.

R. 330 : Il se donne la joie de dire au cercle, sur le boulevard, qu'il vient d'acheter « un Corot *épatant*. »

1862. F. Sarcey. *Le Mot et la Chose*, IV :

J'eus un succès pyramidal
Près des gandins de nos actrices,
Un succès des plus *épatants*!

1883. E. Zola. *Au Bonheur des Dames*, V : Il raconte qu'il avait fait cent quinze francs pendant la semaine, oh ! une semaine *épatante*.

1906. Pierre de Coulevain. *L'île inconnue*, p. 324 : En quelques mots, j'expliquai le but des tracts. *Épatants* ces Anglais.

(*Bs.* et *Lrs.* *Pop.*, o.)

(*H. D. T.*, *Trivial*, o.)

ESBROUFFEUR, adj. *Étym.*, dérivé de *esbrouffer* | qui cherche à imposer (à quelqu'un.)

Nab. 289 : Les maîtres sont trop *esbrouffeurs* aussi. Comment ne pas rire en voyant passer, l'air insolent et le ventre creux, le marquis et la marquise de Bois-l'Héry, après tout ce qu'on nous a conté sur les trafics de monsieur et les toilettes de madame ?

1870. D. Poulot. *Le Sublime*, 1^{re} partie, VI : Nous tenons même qu'il est très lâche, mais pas méchant : il est, comme disent les autres, gueulard et *esbrouffeur*, voilà tout.

1877. *L'Assommoir*, 332 : Coupeau, son sac de zingueur passé

à l'épaule, marchait de l'air *esbrouffeur* d'un citoyen qui est d'attaque, une fois par hasard (Lotsch).

(Bs. arg. ex. Daudet et Zola.)

(H. D. T, subst. Trivial, Néolog., o.)

(Lit., subst. Pop., o.)

(Lrs. subst. Pop., o.)

LA FAIRE, loc. verb. | faire croire, tromper.

P. P. 126 : Le malin des malins, celui à qui on ne *la fait* pas comme il dit, et qui, lui, *l'a faite* à tout le monde.

1883. A. Gill. *Vingt Ans de Paris*. Sermon de Carême : Si l'on venait dire aujourd'hui : « Tel a bien mérité de l'humanité » tous répondraient en chœur : « Faut pas nous *la faire* ! »

(Bs., arg., o.)

LA FAIRE À, loc. verb. | tromper en simulant tel ou tel sentiment.

F. J. 272 : Les comiques, au contraire *la faisaient* à la simplicité. Ils s'abordaient d'un air piteux et bonhomme, s'appelant entre eux « ma pauv' vieille ».

(Bs., arg., o.)

FAIRE BONHOMME, loc. verb. | tomber par terre.

C. 87 : Au premier coup mon Prussien *fait bonhomme* et s'étale de tout son long.

1886. Hector France. *Sous le Burnous*. La Poule volée : Un bruit de corps frappant la terre... un long râle... puis plus rien et deux voix joyeuses, mais un peu émues, crièrent : ça y est ! Il *a fait bonhomme*.

FAIRE LA FÊTE, loc. verb. | s'amuser, faire des parties de plaisir, de débauche.

R. 123 : Il se lança à bride abattue dans le plaisir, ne songeant plus, pour parler l'affreux langage flottant et flasque des gandins, ne songeant plus qu'à « *faire la fête* ». C'était le mot à la mode cette année-là dans les clubs.

1881. J. Claretie. *La Vie à Paris* (1881), XXIV : « *Faire la fête* » disent dans leur argot narquois, les soupeurs de cabinets particuliers. La basse vie et la haute vie n'ont pas deux façons de gâcher l'existence : au boulevard et au faubourg, on tue sa nuit en *faisant la fête*.

1892. J. Lemaître. *Les Contemporains*, t. V. Quelques billets du matin, p. 208 : J'appris que c'était un monsieur qui vivait à Paris ; je sus qu'il y *faisait la fête*.

1897. E. Zola. *Paris*, livre II, II : Envoyé par cette ville à Paris, comme député... il y *faisait la fête*.

(Bs., ex. Daudet.)

(H. D. T. Néolog., o.)

(Lrs., II^e Sup., ex. Gyp.)

FAIRE LOUCHER, loc. verb. | donner envie.

C. 29 : Un jour, en ramassant une pièce qui avait roulé jusque sous les pieds du petit Stenne, le grand lui dit à voix basse : « Ça te *fait loucher*, hein ? »

(Bs., arg., o.)

FAIRE LA RETAPE, loc. verb. *Étym.*, expression d'argot passée dans le bas langage (Voyez S. Sources, t. II, p. 249.) | racrocher les passants.

I. 81 : Depuis quelques années l'illustre compagnie n'attend plus le client chez elle, descend sur le trottoir et *fait la retape*.

1868. Gonc., III, 5 févr. 1868 : Après avoir *fait la retape* toute la nuit (Fuchs).

1877. Zola. *L'Assommoir*, XIII : Où as-tu gagné ça, vache ! Tu viens de *la retape*, chameau !

(Bs., et Lrs., arg., o.)

FAIRE SA PANTHÈRE, loc. verb., | aller d'un cabaret à un autre, paresser, dans le langage des ouvriers.

J. 612 : Il passait tout son temps à rôder dans le faubourg d'un cabaret à l'autre, à *faire sa panthère* comme disent les ouvriers parisiens par allusion, sans doute, à ce mouvement de va-et-vient qu'ils voient aux fauves encagés.

1877. Zola. *L'Assommoir* 331 : Tiens ! Bibi qui *fait la panthère*, dit Carpeau (Lotsch).

(Bs., arg., ex. Daudet.)

(Lrs., 2^e Sup. famil., ex. Daudet.)

FAIRE VOIR LE TOUR, loc. verb., | tromper.

I. 323 : En voilà une à qui on ne fera pas *voir le tour*.

P. P. 155 : Ah, la garce — elle m'a encore *fait voir le tour*.

(Bs. et Lrs. Pop., o.)

(Lit., arg., o.)

FICHANT, adj. *Étym.*, participe présent du verbe *ficher* employé par euphémisme pour un mot grossier | contrariant, désagréable.

J. 501 : C'est-il *fichant*, tout de même, comme la vie vous change.

T. A. 342 : Un peu *fichant* de mourir à la fleur de l'âge.
(*Bs.*, *Lit.*, *Lrs. Pop.*, o.)

FICHU, adj. *Étym.*, euphémisme pour le part. passé d'un verbe grossier | capable.

I. 93 : Mousseaux, jamais ce gamin-là n'aurait été *fichu* d'en retrouver une corniche sous la couche de bêtise que les architectes y déposaient depuis trente ans.

1885. Maupassant. *Bel Ami*, 8 : Une vingtaine d'imbéciles qui ne sont pas *fichus* de se tirer d'affaire (Bosson).

1908. J. Aicard. *Maurin des Maures*, VII : Sans moi ils n'auraient pas été *fichus* seulement de deviner où le gibier était caché.
(*Lrs.*, ex. *El. Jourdain.*)

FINE, s. f. *Étym.* Vient de « *Fine Champagne* », nom d'un domaine des Charentes | eau-de-vie de qualité supérieure.

Nab. 147 : M^{re} Polge... cédaient volontiers à quelques petits verres de *fine*.

1886. Maupassant. *Toine*, 17. Ils demandèrent deux verres de *fine* (Bosson).

1897. F. Vandérem. *Les deux Rives*, II : Ce petit verre de *fine* dont il se brûlait la gorge.

1907. L. Bertrand. *L'Invasion*, 2^e partie, II : Vous allez boire un verre de *fine* avec nous autres.

(*Bs.*, arg., o.)

(*Lrs.*, o.)

FOUCHTRA, s. m. Nom populaire donné aux Auvergnats à cause du juron qui leur est familier.

T. T. 66 : Ces petits *fouchtras* hauts comme leurs boîtes à cirage.

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique* : Mostaganem : Ce sont bien des silhouettes de *fouchtras* qu'ils promènent dans leurs boutiques.

(*Bs.*, *Pop.*, o.)

FOUTREAU, s. m. Dans la langue populaire « *foutreau* » signifie « coups, combat ». Au centre de la France c'est le nom d'un jeu de cartes. « Les *foutraux* sont les dernières cartes qui restent entre les mains des joueurs malheureux. L'on frappe en chantant autant de coups sur les doigts du perdant qu'il lui reste de *foutraux* » (Jaubert).

Daudet emploie le mot au sens de « tempête », « grain ».

P. P. 131 : Avant le soir, au large de Vintimille, nous attrapions le plus joli coup de *foutreau* ; grêle, tonnerre, tramontane.

Féd. 219 : Il m'emmenait souvent avec lui dans ses tournées et nous avons vu ensemble quelques jolis coups de *foutreau*.

(Bs. donne le mot au sens de « combat ».)

FRIPE, s. f. *Éty.* Vieux franç. *frepe*, *ferpe*, guenille. Dialect. *fripe*, vêtement usé, guenille. | Terme d'appellation ou d'injure.

R 276 : Oh ! la vieille *fripe*, disait-elle, se servant d'un mot qu'elle retrouvait soudain dans l'air de la brocante.

R 340 : Assieds-toi là, ma vieille *fripe*, dit Leemans.

FRIPOUILLE, s. f. *Éty.*, dérivé de *fripe*, guenille. | vaurien, misérable. Pop. et dialect. (Voyez Sainéan, p. 227.)

Nab. 292 : Cette *fripouille* de journaliste.

I. 95 : Cette jeune *fripouille* de Paul Astier en tirera beaucoup d'honneur.

1891. J.-K. Huysmans. *Là-bas*, II : Il avait rompu des relations qui l'eussent obligé à devenir ou *fripouille* ou dupe.

1897. E. Zola. *Paris*, livre V, II : Ces *fripouilles* de socialistes-là.

1903. Myriam Harry. *La Conquête de Jérusalem*, 2^e partie, IX : C'était aussi la plus aimable *fripouille* de la Palestine.

(Bs., arg. ex. Daudet et Zola.)

FROUSSE, s. f. *Éty.* Origine inconnue | peur.

P. P. 237 : Ces quelques minutes de *frousse* lui comptaient comme les plus atroces de sa vie.

1888. Gonc. VII, 7 oct. 1888 : Je sens qu'il a la *frousse* (Fuchs).

(Bs. arg., o.)

GAFFEUSE, s. f. et adj. *Éty.*, dérivé de *gaffe*, maladresse | maladroite.

I. 213 : Lui broyant les poignets rageusement, il lui jeta dans la figure : *Gaffeuse*.

I. 294 : Trop *gaffeuse*, la bonne femme ; il l'aimait mieux loin de ses affaires personnelles.

GINGLARD, s. m. *Éty.*, origine incertaine. Se rattache peut-être au vieux franç. *ginguet*, petit vin aigre. | petit vin clair et un peu aigre.

S. 212 : Un litre de *ginglard* qui n'a pas passé par Bercy.

1866. A. Delvau. *Du Pont des Arts au Pont de Kehl*, IX : Un pot de *ginglard* qui réveillerait René Descartes lui-même.

(Bs. arg., o.)

GIRONDE, adj. f. *Étym.* Mot d'argot passé dans la langue populaire (Voyez S. Sources, t. II, p. 234-235). | jolie, gentille.

J. 573 : Il avait une maîtresse crânement « *gironde* ».

Rose 135 : Mon compliment, très cher, vos filles sont tout à fait *girondes*.

1870. D. Poulot. *Le Sublime*, 1^{re} partie, XV : Elle est rudement *gironde*, ta femme.

1897. Jehan Rictus. *Les Soliques du Pauvre*. Déception.

Sûr qu'a s'ra franch', *gironde* et bonne.

(Bs. arg. ex. Daudet.)

GOSSELIN, s. m. GOSSELINE, s. f. *Étym.*, diminutifs de *gosse* | jeune enfant.

P. P. 406 : Personne dans la caravane ne pense plus à la *gosseline*.

Soutien 135 : Les petits Marquès, Florence et Wilkie qu'il appelait ses *gosselins*.

GOURGANDINAGE, s. m. *Étym.*, dérivé de *gourgandine* | débauche grossière.

P. P. 62 : Que n'auraient-ils donné pour la prendre en *gourgandinage* !

1881. J. Richepin : *La Glu*, I : Pas même un adultère simple mais bien un *gourgandinage* éhonté.

IOUTRE, s. m. *Étym.*, altération de l'allemand. *Jude*, m. s. S'écrit aussi *youtre* | juif.

I. 232 : Tiens, ton enfant, sale *ioutre* !

1867. E. et J. de Goncourt. *Manette Salmon* (édit. 1896) CXXXVII. Et toute la maison... *ioutre* ! *ioutre* !

1897. F. Vandérem. *Les Deux Rives* II. Les mots de calotin, de cafard, de rabichon, joints à ceux de *youtre*, *youpin* ou *rasba*, vibraient pêle-mêle comme la basse continue de ses indignations.

(Lrs., *youtre*, arg., o.)

JEANNETON, s. f. *Étym.*, diminutif du nom propre *Jeanne* | personne de mœurs faciles, qui se laisse courtiser.

L. 77 : Un vrai pape d'Yvetot... et pas la moindre *Jeanneton*. La seule *Jeanneton* qu'on lui ait jamais connue, à ce bon père, c'était sa vigne.

1862. V. Hugo : *Les Misérables*, 3^{me} partie, livre V, VI : Ils ont autour d'un cotillon un air de mendier qui fait éclater de rire les *Jeannetons*.

(Bs., arg. et pop., o.)

LANCEUSE, s. f.

Nab. 196 : Pour les toilettes de la marquise, la modiste et la couturière les lui fournissaient à l'œil chaque saison, lui font porter les modes nouvelles, un peu cocasses parfois, mais que la société adopte ensuite parce que madame est très belle femme encore et réputée pour l'élégance ; c'est ce qu'on appelle une *lanceuse*.

1894. J. Aicard. *Fleur d'Abîme*, 1^{re} partie, VIII : Elle n'était pas de ces *lanceuses* qui portent des toilettes de prix pour rendre service aux couturiers.

(Bs. Néolog., ex. Daudet.)

LARBIN, s. m. *Étym.*, mot d'argot passé dans la langue populaire (Voyez Sainéan, p. 228 et S. Sources, t. II, p. 238.) | laquais, domestique.

Nab. 32. : Des *larbins* sortis la veille de quelque bureau.

R. 188. : Le savoureux Lebeau... laissait voir le hideux *larbin* qu'il était.

P. P. Passim en parlant de M. Alexandre.

1886. *Gonc.*, VII, 12 déc. 1886 : Cette émeute de *larbins* (Fuchs).

(Bs., Pop. ex. Daudet).

(*H. D. T.* Trivial, o.)

(*Lrs.*, Pop., o.)

LEVER, v. tr. | séduire.

I. 21 : Il n'allait jamais en promenade sans l'espoir hautement déclaré entre gamins de « *lever* une femme riche. »

LEVEUR, s. m. | séducteur.

R. 375. : Il y avait loin du roi chevalier... à ce joli *leveur* de femmes.

P. P. 118 : Il voulait surtout vous faire entendre que je suis un irrésistible *leveur* de femmes.

MABOULISME, s. m. | folie, déraison.

P. T. 232 : Les Anglais ont en effet, par-dessus tout, le respect de la hiérarchie, du fonctionnarisme et du *maboulisme* (de maboul, en langue arabe : l'innocent, le bon toqué).

MACHABÉE, s. m. *Étym.*, vient de l'expression « danse *machabée* » (ou macabrée), danse de la mort | cadavre, cadavre de noyé.

C. 91 : La Seine se soulève, et je sens le *machabée* qui démarre tout doucement.

1886. Gonc., VII, 31 juillet 1886 : Une scène du noyé, du *machabée* à palmes vertes rapporté dans la cour de l'Institut.

(Bs., arg. ex. Zola.)

(Lrs. arg. o.)

MAL BLANCHI, s. m. | nègre.

J. 26 : Le marchand de soupe, une espèce de *mal blanchi*, me donnait toujours des prospectus.

1887. P. Arène. *Contes de Paris et de Provence*. Les Faux Nègres : Je résolus d'interroger tout de suite un de nos *mal blanchis*.

MANIQUE, s. f. *Étym.*, emprunté du latin *manicula*. Propr. sorte de gant qui protège la main de l'ouvrier dans certains métiers | métier, dans le langage des ouvriers.

J. 315 : On avait tant vanté ses dispositions pour la *manique*. Mais l'Aztec n'y entendait rien de rien.

1870. D. Poulot. *Le Sublime*, 1^{re} partie, VI : Il parle *manique* du matin au soir.

Les dictionnaires ne donnent ce sens que dans les expressions « être de la manique », « entendre la manique ».

MARAUDEUR, s. m. | cocher qui prend des voyageurs sur la voie publique en contravention aux règles de la police.

R. 36 : Il héla un *maraudeur* qui roulait vers la place de la Concorde.

S. 132. Ce *maraudeur* à la longue lévite d'ancienne livrée, souillée de boue, aux boutons arrachés.

(Bs., ex. Daudet.)

MARCHAND DE SOMMEIL, s. m. | logeur à la nuit.

J. 558 : Écoutez, Jack, il est bien tard pour chercher un *marchand de sommeil*. (Un logeur).

1870. D. Poulot. *Le Sublime*, 1^{re} partie, V : Il vous amène son *marchand de sommeil*.

(Bs., arg. o.)

MAR-CHEF, s. m. *Étym.*, abrég. de l'expression maréchal des logis chef.

F. J. 382 : Ah ! vous venez pour le pendu, lui dit le *mar-chef* de planton à la porte de la caserne.

1886. Hector France : *Sous le Burnous*. La Poule volée : Le chien du quartier, en ce temps-là l'adjudant Pechiné, achevait son eptième verre d'absinthe en compagnie du *mar-chef*.

MENDIGO ou MENDIGOT, s. m. *Étyrn.*, dérivé de *mendiant* au moyen du suffixe populaire *go* | mendiant.

P. P. 85 : Comment se trouve-t-il dans ce coin de Seine-et-Oise, ce vieux *mendigot*, aussi perdu, inconnu et lointain que s'il errait au centre de l'Afrique.

La *Fédor*, 76 : Elle aurait bien voulu filer aussi, la pauvre, s'en aller avec nous dans la bagnole des libres *mendigos*.

MINCE, interj. | Interjection servant à renforcer une affirmation ou à marquer l'étonnement, le dépit.

E. 189 : Le gosse de l'écluse ? Oh ! *mince* ! j'y ai foutu une vraie chasse ce matin à ce carcan-là.

1892. J. Lemaitre. *Les Contemporains*, t. V, XVIII, p. 169 : L'enfant exprime son étonnement et son dépit par cette exclamation familière : *Mince* !

MINE A POIVRE, s. f. | cabaret où les ouvriers boivent des liqueurs très fortes.

J. 567 : Les stations dans les assommoirs, les consolations, les *mines à poivre*.

1870. D. Poulot. *Le Sublime*. 1^{re} partie, XIV : Les assommoirs sont des *mines à poivre*, ou boîtes à poivre ; un des grands assommoirs, chaussée Ménilmontant, est cependant qualifié du titre de *mine à poivre*.

(Bs., arg. ex. Zola.)

MINZINGO, s. m. *Étyrn.*, Mot d'argot passé dans la langue populaire | marchand de vin.

J. 374 : Hé ! *minzingo*, deux verres de blanche.

1870. D. Poulot. *Le Sublime* 1^{re} partie, IV : J'ai fini mon après-midi dans la cour du *minzingo*.

MÔMIÈRE, s. f. *Étyrn.*, dérivé de *môme*, enfant | sage-femme, commère.

E. 83 : Et ce sont nos prêtres ! disaient les vieilles *mômières* indignées.

(Bs. arg., o.)

MUFE, s. m. *Étyrn.*, forme populaire de *muflle* | sot, imbécile.

Nab. 200 : Arrivez donc, tas de *mufes*.

1870. D. Poulot. *Le Sublime. Préambule* : Cette réponse provoqua une explosion d'injures : T'es t'un *mufe*... espèce d'aristo, bon à rien.

1883. A. Gill. *Vingt Ans de Paris* : Lettre de Populot à son cousin Bibi : Ces *muffes*-là digèrent ou tripotent des machines de Bourse.

1886. H. France. *Sous le Bournous* : Fête impériale : Vous, tas de *muffes*, voici le cas que je fais de votre fête.

(Bs., et Lrs. Pop., o.)

NETTOYAGE, s. m. | action de tuer.

C. 87 : Je ne le croyais qu'étourdi. Ah ! ben oui, *nettoyé*, mes enfants, tout ce qu'il y a de mieux comme *nettoyage*.

NETTOYER, v. tr. | tuer.

C. 87 : Je ne le croyais qu'étourdi. Ah ! Ben oui, *nettoyé*, mes enfants, tout ce qu'il y a de mieux comme *nettoyage*.

PANNE, s. f. *Étym.*, Vieux franc. *panne*, haillon | mauvais tableau.

R. 277 : Vous m'entendez, vieux, pas de carottes, pas de *pannes*.

R. 334 : L'amateur naïf auquel on peut dire en lui vendant une *panne* : « Et vous savez, ne vous laissez jamais enlever ça ! »

PAVÉ, s. m. | créancier. Cf. « on *pave* » : expression employée en parlant d'une rue habitée par un créancier, où il ne faut pas passer.

R. 245 : Les fâcheux et les créanciers, ce qu'en argot parisien on appelle les *pavés*, c'est-à-dire des personnes ou des choses qui gênent la circulation.

PERSIL, s. m. | le monde des filles. Cf. aller au *persil*, faire le trottoir, expression d'origine argotique (Voyez S. Sources, t. II, p. 417).

R. 284 : L'excentrique aventure d'un de ses membres, héros du « *Persil* » et de la Gomme.

1908. E. Pouvillon. *Terre d'Oc*. Luchon : Cette foire aux vanités où s'exhibe chaque jour tout le *persil* et tout le gratin de Luchon.

(Bs., et Lrs. 2^e Sup., aller au *persil*, arg., o.)

PIERREUSE, s. f. Fille publique, prostituée qui exerce son industrie dans les maisons en construction.

S. 317 : Hâve, de dix ans plus vieille, les paupières gonflées et sanglantes, de la boue sur sa robe, jusque dans ses cheveux, le désordre effaré d'une *pierreuse* qui sort d'une chasse de police, c'est Fénnny.

1889. P. Margueritte. *Jours d'Épreuve*, 1^{re} partie, VI : Dans les coins éloignés se glissaient des figures louches, de *pierreuses* et d'hommes ignobles.

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique* : M^{me} Baringhel chez les Teurs. Ils les considèrent comme des chiennes et les tiennent juste dans la piètre estime que nous avons, nous, des *pierreuses*.

(Bs., arg., ex. Daudet.)

(Lit., o.)

(Lrs., Pop., ex. F. Béraud.)

PIQUER UN CHIEN, loc. verb. | dormir pendant la journée.

S. 213 : Ce que c'est bon de tirer son fauteuil au coin du feu, d'allumer une pipe .. et de *piquer un chien* en face l'un de l'autre.

1868. Flaubert. *Correspondance*, t. III, à Ernest Feydeau : Je me mets à ma table vers midi et demi, à cinq heures je *pique un chien* qui dure quelquefois jusqu'à sept.

(Bs. et Lrs., arg. des écoles, o.)

(Lit. Sup., Pop., o.)

SUR LE PONT | en grande tenue.

S. 56 : Dès son coup de sonnette, Fanny arrivait, soignée, coquette, « *sur le pont* », comme elle disait.

POSER UN LAPIN, loc. verb. | tromper, ne pas réaliser l'espérance de quelqu'un.

I. 39 : Lui n'attend que le décret de l'*Officiel* pour filer à l'anglaise et, après quinze ans d'un bonheur sans mélange, *poser* à sa duchesse *un* de ces *lapins* !

1910. E. Rostand : *Chantecler*, III, 6. Chantecler au Merle :

Tu n'y es pas du tout ! On voit luire l'œil rose
Du *lapin* que l'esprit, quand tu l'attends, *te pose*.

(Bs., o.)

(Lrs., 2^e Sup., arg., o.)

QUAND EST-CE, s. m. *Éty m.* Vient de la question *Quand est-ce que tu payes ta bienvenue ?* | vin que doivent payer les nouveaux embauchés dans certains métiers.

J. 567 : Les nouveaux venus payant leur *quand est-ce*.

(C'est le nom qu'on donne à la bienvenue).

1870. D. Poulot. *Le Sublime*, 1^{re} partie, I : Je suis du *quand est-ce* de la Truffe qui a été embauché hier.

1913 *Je sais tout*, 15 avril 1913. Pataud cherche un métier,

p. 487. Bien entendu, au préalable, j'aurai dû encore payer mon *quand est-ce*, c'est-à-dire offrir une collation abondante à mes nouveaux compagnons.

(Bs., o.)

(Lit. Sup., ex. *l'Opinion nationale*, 30 mai 1876.)

RADIS, s. m. | petite pièce de monnaie. Il n'a pas un *radis* | il est sans argent.

Nab. 471 : Il n'avait plus un *radis* en poche.

1870. D. Poulot. *Le Sublime*, 1^{re} partie, IV : Il examine sa situation : Plus un *radis* à la piole et rien dans le battant.

1897. Jehan Rictus. *Les Soliloques du pauvre*. Soliloque du chanteur ambulant :

C'est la faute à Nini Buffet,
Si j'ai pas un *radis* en poche.

(Bs., et Lit. Sup., Pop., o.)

RASANT, adj. *Étym.*, participe présent du verbe *raser*, ennuyer, fatiguer par de longs discours | ennuyeux.

S. 34 : Est-ce assez *rasant* ce que je vous raconte-là.

1894. J. Aicard. *Fleur d'abîme*, 1^{re} partie, I : Non ! ce qu'il est *rasant*. On n'a pas idée de ça !

(Bs., arg., o.)

RATA, s. m. *Étym.*, abrég. de *ratatouille* | ragoût, mets quelconque fait avec des restes.

Nab. 471 : L'oncle Passajon en est réduit à vivre de *ratas* ramassés dans les cuisines.

1867. E. et J. de Goncourt. *Manette Salomon* (édit., 1896), CII : Quand il eut demandé le *rata* du jour il ne put y goûter.

1877. E. Zola. *L'Assommoir*, XII : Elle fricassait un cœur de bœuf, un *rata* dont elle se léchait les lèvres.

(Bs., Pop. ex Daudet.)

(Lit. et Lrs., Pop., o.)

RATIBOISER, v. tr., | ruiner, décaver.

Num. 300 : Vicomte, il faut nous pourvoir. Nous serons *ratiboisés* avant huit jours.

(Bs., arg., o.)

Mot cité par Vachet, Verrier et Onillon. En patois normand il signifie « frapper, maltraiter » (*Moisy*).

RATISSÉ, adj. | ruiné, aussi dépourvu d'argent qu'une allée *ratissée* est dépourvue de mauvaises herbes.

R. 329 : Quand un fils de famille est à sec, rasé, *ratissé*, il va chez Pichery, marchand de tableaux.

A LA REVOYURE, interj. *Étym.*, altération pop. et dialect. de
au revoir | au revoir.

S. 133 : Tant pis alors, et à la revoyure.

1897. J. Rictus. *Les Soliloques du Pauvre*. Le Revenant, VI :

Les sentiments sont vit' bouclés
A la r' voyure, un tour de clé !

* *Jaubert, Puitspelu L., Vachet, Verrier et Onillon.*

Chez Daudet l'expression se trouve dans la bouche d'un
cocher parisien.

RONDOUILLARD, adj. *Étym.*, dérivé de *rond*.

Se dit dans la langue populaire d'une personne grasse, bien
en chair. Dans les exemples suivants il s'emploie au fig. pour
designer ce qui est prétentieux, fait beaucoup d'effet, mais qui
est en réalité creux, médiocre.

I. 89 : Ils voyaient Astier-Réhu... accompagnant de son geste
solennel à grandes manches ses plaisanteries du répertoire... ou
ses déclamations *rondouillardes* en style de Vicq d'Azir.

1888. Gonc, VII, 17 avril 1888 : Les gestes *rondouillards* (Fuchs).

1895. Gonc., IX, 22 avril 1895 : Guys est un dessinateur *ron-
douillard*.

1898. J. K. Huysmans. *La Cathédrale*, XII : Il étudiait le devan-
cier de Stéphan Lochner, maître Wilhelm... et il découvrait
encore ce même côté *rondouillard* et appliqué du Dombild.

ROSSERIE, s. f. *Étym.*, dérivé de *rosser* | méchanceté qui
consiste à dire du mal d'autrui.

I. 39 : Non, décidément, les femmes, comme *rosserie* !

1896. L. Claretie. *Maîtres et Jeunes (La Vie Contemporaine)*,
15 avril 1896) : Ce qu'on appelle la *rosserie* en art est un leurre
dangereux, et c'est mal calculer que de provoquer par là une
renaissance artistique et littéraire.

1914. L. Daudet. *Fantômes et Vivants*, IV : Il en encombraît
les journaux, ainsi que d'allusions empoisonnées, de *rosseries*
pseudo-féminines aux maisons où on l'avait reçu.

ROULURE, s. f. *Étym.*, dérivé du verbe *rouler* | prostituée.

S. 188 : Trois « élégantes » comme se désignent entre elles
les grandes cocottes, trois antiques *roulures*.

1885. Maupassant. *Bel Ami*, 96 : Comme si on devrait laisser
des *roulures* comme ça qui n'ont seulement pas attention aux
enfants dans les escaliers (Bosson.)

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique. Banlieues d'Alger* : Les filles à la démarche éreintée de *roulures*.

(Bs. Pop., ex. Daudet et Zola.)

ROUSSE, s. f. *Étym.*, Mot d'argot passé dans la langue populaire (Voyez Sainéan, p. 78 et S. Sources, t. II, p. 250-251) | la police.

P. P. 246 : Sa peur de la *rousse* et de la mise en carte.

1877. E. Zola. *L'Assommoir*, XIII : Il se baissait vivement, répétant que la *rousse* et les pantalons rouges étaient en bas.

(Bs. et Lrs. arg., ex. L. Gozlan.)

(Lit. arg., o.)

ROUSTIR, v. tr., *Étym.*, Mot d'argot passé dans le bas langage (Voyez Sainéan, p. 242) | escroquer, voler.

Nab. 472 : En a-t-il *rousti* des rouleaux de mille à la mort de son duc.

Num. 88 : Cent mille francs *roustis* au Cercle.

R. 255 : Pas la femme à *roustir* son petit million par mois.

(Bs. arg., ex. Daudet.)

ROUSTISSURE, s. f. *Étym.*, Mot d'argot, dérivé de *roustir*, | escroquerie ; chose sans valeur.

Nab. 13 : Avez-vous vu chevaux que Bois-l'Héry lui a fait acheter ? De la *roustissure*, ces bêtes là.

(Bs. arg. ex. Daudet.)

(Lrs. ne donne que le sens « pièce sans valeur, rôle sans importance » dans l'argot des théâtres.)

SABOULÉE, s. f. *Étym.*, part. pass. fém. du verbe *sabouler* | réprimande violente. Pop. et dialect.

J. 377 : J'en serai quitte pour une *saboulée* du grand Lebescam.

* *Puitspelu* L., et *Vachet*.

SAINTÉ-TOUCHE, s. f. Nom donné par les ouvriers au jour de la paye.

J. 613 : L'autre... n'apportait jamais rien le jour de la *sainte-touche*.

1870. D. Poulot. *Le Sublime*, 1^{re} partie, IX : Il est très pressé, il faut qu'il livre une machine samedi pour toucher son zinc ; c'est *sainte-touche*.

(Bs., arg. ex. Zola.)

SALOPETTE, s. f. *Étym.*, dérivé de l'adj. *salope*, sale | vête-

ment de travail qu'on met par-dessus les autres pour ne pas les salir. Pop. et dialect.

J. 304 . le large pantalon de toile bleue qu'on appelle *salopette*.

Souvenirs 82 : Le large pantalon que les ouvriers de Paris appellent (pardon) une *salopette*.

1862. F. Sarcey. *Le Mot et la Chose*, XVI : Vous est-il possible de vous représenter un marmot autrement que barbouillé de confitures, les cheveux en broussaille, avec une *salopette* (une *salopette* ! quel nom, bon Dieu).

1879. A. Theuriet. *Le Fils Maugars* 2^e partie, IV : M. Minique, en petite tenue, c'est-à-dire en bras de chemise et en *salopette* de toile bleue déteinte.

1907. L. Bertrand. *L'Invasion*, 3^e partie, II : Les attardés quittaient seulement leurs habits de ville, qu'ils repliaient soigneusement, avant d'enfiler la *salopette* bleue.

(Bs., et Lrs. 1^{er} Sup., o.)

(Lit. Sup. ex. *Gaz. des Trib.*, 14 sept. 1875.)

* *Jaubert, Verrier et Onillon.*

SERGO, s. m. *Étym.*, formé de *sergent* au moyen du suffixe populaire *o* | sergent de ville.

C. 229 : Le malin, c'était de guetter le moment où il avait le coude en l'air, et d'arriver derrière en criant : « Gare, *sergo* ! voilà l'officier. »

F. J. 251 : La petite boiteuse avec ses cheveux mouillés, collés aux tempes et son caban de *sergo* qui ne l'empêchait pas de grelotter.

SIFFLER AU DISQUE, loc. verb. | Solliciter quelque chose. Le mécanicien du chemin de fer *siffle au disque* pour demander l'ouverture de la voie.

R. 184 : Rien à faire de cette femme-là. J'ai *sifflé au disque* assez longtemps. Pas mèche. La voie est barrée. — Pardieu ! vous, Axel, nous savons votre façon de *siffler au disque*, dit Christian, quand il eut compris cette expression passée de l'argot des mécaniciens dans celui de la haute gomme.

1870. D. Poulot. *Le Sublime*, 1^{re} partie, II : Son maître n'entend pas de cette oreille-là. Pendant huit jours la voie était fermée, il avait beau *siffler au disque*, rien.

SINGE, s. m. Nom sous lequel certains ouvriers désignent leur maître, leur patron.

J. 292 : Je ne suis pas fâché de revoir le *singe*.

J. 567 : Les conspirations contre le *singe* ou le contre-coup.
1870. D. Poulot. *Le Sublime*, 1^{re} partie, II : Le *singe* lui a dit :
« Comment, c'est vous, Auguste, qui faites un lou aussi grossier ? »
(Bs., pop., ex. Zola.)
(Lrs. Pop., o.)

SOÛLAUD, s. m. *Étym.*, dérivé de *soûl* | ivrogne. Synonyme de soûlard.

E. 105 : Il avait été pourtant, comme il disait, « le plus grand *soûlaud* de la flotte ».

1886. Maupassant. *Toine*, 11 : Le v' là, le gros sapas, le v' là, le propre à rien, le faignant, ce gros *soûlot* ! (Bosson.)
(Bs., et Lrs. Pop., o.)

TABAC, s. m. | action de se battre.

C. 31 : Garçons ! dit le sergent en rentrant radieux... y aura du *tabac* cette nuit. On a surpris le mot des Prussiens.

1862. V. Hugo. *Les Misérables*, 4^e partie, livre VI, II : Au xvii^e siècle se battre, c'était se donner du *tabac*.

TREMPER LE NEZ DANS LE VINAIGRE | essuyer une tempête, un grain de mer.

P. P. 133 : L'autre nuit, si vous m'aviez vu *tremper le nez dans le vinaigre* avec la solide équipe du Bleu-Blanc-Rouge, je ne renâclais pas.

Féd., 220 : Quand la mer devenait vraiment méchante, il vous avait une façon réjouie de crier : « Veille à l'écoute, garçons, on va *tremper le nez dans le vinaigre* ».

TRÉPIGNÉE, s. f. *Étym.*, part. passé fém. du verbe *trépigner*, | volée de coups.

S. 72 : Toute la vie de cette femme lui passait en fuite d'égout sous les yeux... l'atelier de Caoudal, les *trépignées* chez La Gournerie.

1862. F. Sarcey. *Le Mot et la Chose*, IV :

Sous la fenêtre, deux voyous
Se flanquaient une *trépignée*.

(Bs., et Lrs. Pop. o.)

TRIMBALLÉE, s. f. *Étym.*, part. passé fém. de *trimballer* | grande quantité.

Nab. 128 : Marié, certes ! et père d'une *trimballée* d'enfants.
(Bs., ex. Daudet.)

TRINGLO, s. m. *Étym.*, origine incertaine. Formé de *train* sur l'analogie de *moblot*? | soldat du train des équipages militaires.

L. 115 : Nous étions parvenus à sauver l'équipage et vingt soldats du train... Ces pauvres *tringlos* n'étaient pas à leur affaire, vous pensez.

1906. P. Margueritte. *Les Pas sur le Sable*, 4^e partie, I : Un réservoir dans lequel l'autre soir un *tringlot* ivre a dégringolé.

1908. E. Pouvillon. *Terre d'Oc*. Les Violettes : Elle parle sûrement à ce soldat, à ce petit *tringlot*.

(Bs., trainglot. Pop., o.)

(Lrs. 1^{re} Sup., trainglot, famil. o.)

TUTU, s. m. | Garniture de mousseline qui se met autour des maillots des danseuses.

I. 116 : Oh ! les jambes, le *tutu* de ma petite Déa.

1906. P. Margueritte. *Les Pas sur le Sable*, 3^e partie, II : Quatre dames illustres y dansent même un ballet en maillot et *tutu*.

(Lrs. ex. Daudet et J. Lemaître.)

VITRIER, s. m., | chasseur à pied, chasseur de Vincennes.

P. P. 237 : Un jour, portant à des chasseurs à pied un ordre du maréchal Bosquet... au moment de quitter l'abri très chaud, très sûr des petits *vitriers*... il avait senti tout à coup une lourde paresse.

(Bs., et Lrs. Pop., o.)

VITRIOL, s. m., | eau-de-vie.

J. 514 : L'ancien chauffeur se fit servir une double mesure de *vitriol*. (C'est le nom qu'on donne à l'eau-de-vie dans le peuple de Paris).

1870. D. Poulot. *Le Sublime*. Préambule : Après trois ou quatre tournées de *vitriol* pour se donner de l'aplomb, ils vinrent nous trouver.

(Bs. Pop. ex. Zola.)

ZÈBRE, s. m.

I. 74 : Lavaux ? Mais c'est le *zèbre* de la duchesse... Ce monde parisien est extraordinaire, son dictionnaire se renouvelle à chaque saison. *Zèbre*, un *zèbre* ! Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?

I. 172 : C'est le *zèbre* de la duchesse. T'ai-je dit que nos mondaines appellent ainsi l'ami garçon, oisif, discret, rapide, qu'on a toujours sous la main pour les courses, les démarches délicates dont on ne peut charger un domestique.

ZIG, s. m. *Étym.*, mot d'argot passé dans la langue populaire (Voy. Sainéan, p. 68 et 286), | gaillard, bon camarade.

P. P. 352 : Bon zig, le duc, et qui en avait levé de la femelle, partout où il passait.

Rose 173 : Ce vieux Fagan, tout de même, quel bon zig.

1870. D. Poulot. *Le Sublime*, 1^{re} partie, IV : Heureusement que le patron est un bon zig et qu'il lui donnera son prêt.

(Bs., Pop. ex. Zola. *Lit. Sup.*, Pop., o.)

(Lrs. arg. o.)

Nous remarquons de nouveau avec quel soin Daudet commente les expressions peu connues telles que : *bécane*, *breton*, *contre-coup*, *faire sa panthère*, *pavé*, *quand est-ce*, *salopette*, *siffler au disque*, *zèbre*, et ses efforts pour représenter le « vocabulaire faubourien » de maître Bélisaire, le langage des « larbins » et des ouvriers — puisé en grande partie dans le *Sublime* de Denis Poulot — et le jargon des boulevardiers. Quand il prend lui-même la parole pour décrire ces gens, il nous transporte en quelque sorte dans leur milieu par l'emploi de quelques termes appropriés. Voyez par exemple : *beuglant*, *canulant*, *se carapater*, *chien du commissaire*, *engueulade*, *faire la fête*, *lanceuse*, *mar-chef*, *ratissé*, *roulure*, *rousse*, *salopette*. Daudet est certes loin d'être puriste, mais c'est surtout par souci de réalité qu'il emploie des expressions populaires.

Les mots d'emprunt dans une langue ressemblent au chameau qui demanda la permission de passer sa tête par une fenêtre, et finit par occuper toute la cabane. Un auteur qui commence par emprunter des mots d'une certaine catégorie en viendra facilement à employer toutes sortes de termes nouveaux. Daudet enrichit son vocabulaire non seulement de mots français appartenant à des patois ou à des parlers particuliers, mais aussi de mots étrangers. Il en a besoin, d'abord, pour relater ses voyages en Corse et en Algérie. Les expressions corses sont rares, et se trouvent presque toutes dans *les Lettres de mon Moulin*.

MOTS CORSES

BRUCIO, s. m. *Étym.*, origine inconnue. Cf. provenç. *brouso*, franç. *brousse*, m. s. | caillé de lait de chèvre ou de brebis.

L. 127 : Pendant ce temps-là les enfants... finissaient vite leur dîner de châtaignes et de *brucio* (fromage blanc).

C. 290 : Le *brucio* national vient après.

Rose 164 : Le caillé traditionnel, le *brucio* sans lequel il n'y a pas de dîner corse.

GOUAILLE, s. f. (?) | oiseau de mer.

L. 99 : Le Marseillais... courait l'île du matin au soir, jardinant, pêchant, ramassant des œufs de *gouailles*.

L. 125 : Un petit port aride et silencieux qu'animait seulement le vol circulaire de quelques *gouailles*.

POUNTOURA, s. f.

L. 124 : Il a une *pountoura*, me dirent ses camarades tristement. Ce qu'ils appellent *pountoura*, c'est un point de côté, une pleurésie.

Rose 169 : Deux de ses mules... avaient attrapé une grosse pluie d'orage, un coup de froid par là-dessus, et couic ! mortes toutes deux d'une *pountoura*.

SCOPA, s. f., nom d'un jeu de cartes.

L. 100 : (Ils) passaient toutes leurs journées dans la cuisine à jouer d'interminables parties de *scopa*.

Helmont. *Le Bandit Quastana 140*. C'est bien un vrai jeu corse, cette *scopa* silencieuse, en dessous, toute d'astuce et d'espionnage.

Les termes empruntés aux langues indigènes de l'Afrique sont au contraire assez nombreux, mais beaucoup d'entre eux ne sont pas tout à fait nouveaux, par exemple : *alcazar* (*T. T.* 82), *burnous*, (*L.* 253 ; *C.* passim) *cadine* (*Nab.* 392), *casbah* (*Num.* 260), *chaouch* (*C.* 155), *chechia* (*L.* 274, *T.* passim), *cousscouss* (*L.* 261), *douar* (*L.* 276), *fantasia* (*C.* 145), *gandoura* (*S.* 38), *hadji* (*J.* 682), *haïck* (*L.* 269, *C.* 151), *mehari* (*Nab.* 480), *mercanti* (*Nab.* 82), *narghilé* (*T. T.* 144), *patio* (*Nab.* 134), *roumi* (*C.* 148). Ce sont des mots introduits en français par la conquête de l'Algérie et les

réécits des soldats et des voyageurs. La plupart se trouvent dans les livres d'Eugène Fromentin, et plusieurs chez Alexandre Dumas et Théophile Gautier. En les employant Daudet contribue à les rendre plus courants, et il se sert aussi de quelques expressions moins connues.

MOTS D'ORIGINE AFRICAINE

BACHAGA, s. m. *Étym.*, composé de deux mots d'origine turque, *bacha* ou *pacha*, gouverneur, et *aga*, chef militaire, chez les Turcs | chef des agas, en Afrique.

P. C. 210 : Un sélam d'Orient, un de ces bouquets de fleurs emblématiques que les *Bach'agas* offrent à leurs amoureuses.

T. T. 198 : L'autorité féroce et sans contrôle de *bachagas* fantastiques.

Trente Ans, 180 : Mon ami le *bachaga* Boualem.

(Bs., et Lrs. o.)

BEZEF, adv. *Étym.*, emprunté de l'arabe *bezzaf*, m. s. (A. Cherbonneau, *Dict. franc. arabe*) | beaucoup, très.

C. 168 : On n'en pouvait rien tirer que des *bono bezef*, *macache bono*.

1886. Hector France : *Sous le Burnous*. La fille du Biskri : « *Bono la mouquera* », cria près de moi, en petit sabir, une voix que je reconnus aussitôt... « *mouquera bono besef* ! »

BONO, adj. *Étym.*, dérivé de *bon* au moyen de la finale *sabir* o. | bon.

C. 168 : On n'en pouvait rien tirer que des *bono bezef*, *macache bono*.

C. 171 : Le Turco eut une minute de stupeur, puis s'élança, le fusil en l'air : *Bono, bono Française* !

1895. F. Vandérem. *Charlie*, 2^e partie, VI : Le patron ne reste pas ce soir. — *Bono* ! fit Neulise en son argot d'Afrique.

BOURRIQUOT, s. m. *Étym.*, emprunté du provenç. *bourricot*, m. s., diminutif de *bourric* s. m., âne | bourriquet, petit âne, en Algérie.

T. T. 114 : Un de ces tout petits ânes qui sont si communs en Algérie et qu'on désigne là-bas sous le nom de *bourriquots*.

T. T. 190 : Le mieux est de nous y arrêter et de faire emplette de quelques *bourriquots*.

1896. P. Margueritte. *L'Eau qui dort*. Outre-Mer : Le bon *bourricot* trotinant.

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique*. Tlemcen : Les *bourricots* chargés de couffes.

CHAMPOREAU, s. m. *Étym.*, origine incertaine. D'après A. Bruant et Larch, c'est le nom de l'inventeur | boisson dont font usage les Européens en Afrique, mélange de café et d'une liqueur alcoolique.

L. 260 : Ces messieurs reçoivent leurs clients au café de la grande place et donnent leurs consultations entre l'absinthe et le *champoreau*.

T. T. 171 : Un détour de deux lieues pour aller chez un ami boire l'absinthe ou le *champoreau*.

1886. Hector France. *Sous le Burnous*. La Poule volée : Mais le marchef accourait de la cantine où il était en train de siroter son sixième *champoreau*.

1907. L. Bertrand. *L'Invasion*, 2^e partie, III : Les banquettes en velours rouge et enfin deux *champoreaux* généreusement versés épanouirent le mineur.

(Bs., et Lrs. o.)

DABBIËH, s. f. *Étym.*, emprunté de l'arabe *dahabiyah*, nom de la barque employée par les gouverneurs musulmans de l'Égypte (O. E. D.) | barque employée sur le Nil pour le transport des voyageurs.

I. 96 : Il allait partir, remonter le Nil en *dabbieh* avec sa smala.

1879. M^{me} A. Daudet. *Impressions de Nature et d'Art* L'auteur des *Horizons prochains* : Nous nous installons avec lui dans le *dabbieh* aux longues vergues pour monter et descendre le Nil.

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique*. A bord de l'Abd-el-Kader : Cinquante francs par jour de *dahabieh*, c'est un peu chaud pour mon budget.

(Bs., et Lrs. dahabieh, o.)

DERBOUKA, s. f. *Étym.*, emprunté de l'arabe *derbouka*, m. s. | sorte de tambour formé d'un pot de terre recouvert d'un parchemin.

C. 166 : Il avait fait toute la campagne, traversant les champs de bataille comme un oiseau de tempête, avec ses cliquettes de fer et sa *derbouka* (tambour arabe).

Trente Ans, 127 : L'autre... trouvait dans le battement mono-

tone et sourd du tambourin je ne sais quel ressouvenir plein de saveur des nuits à la Corne d'Or et des *derboukas* arabes.

1859. E. Fromentin, *Une Année dans le Sahel*. Mustapha d'Alger : Le bruit mat des *darboukas* qui marque avec lenteur la mesure d'un chant.

1880. L. Pillaut. *Instruments et Musiciens*. Musique exotique : Le quatrième musicien frappe de ses dix doigts avec beaucoup d'adresse sur la *derbouka*. C'est un tambour en terre cuite, qui a la forme d'un vase demi-sphérique avec un goulot très large. L'exécutant passe le col de cet instrument sous le bras gauche et frappe sur la peau qui garnit le fond de la partie sphérique.

(Bs., *darbouka*, o.)

(Lrs. o.)

DIFFA, s. f. *Étym.*, emprunté de l'arabe *difa*, m. s. | repas de gala, festin.

C. 154 : Ce fut pour la tribu l'occasion de *diffas* et de fantasias interminables.

T. T. 200 : Partout on donnait à Tartarin des fêtes splendides, des *diffas*, des fantasias.

1857. E. Fromentin. *Un Été dans le Sahara*, I El Gouëa, 24 mai au soir : Je n'ai pas à t'apprendre que la *diffa* est le repas d'hospitalité.

(Bs., et Lrs, o.)

DJEBBA, s. f. *Étym.*, emprunté de l'arabe *djoubba*, vêtement de dessous.

Nab. 396 : Cette grande tunique ouverte en soie de deux couleurs que les Mauresques appellent une *djebba*.

(Bs., ex. Daudet.)

FOUTA, s. m. *Étym.*, emprunté de l'arabe *fouta*, m. s. | vêtement que les femmes arabes portent autour des reins.

L. 269 : Tous les jours les femmes arabes viennent y suspendre des ex-voto, fragments de haïcks et de *foutas*.

1859. E. Fromentin. *Une Année dans le Sahel*, II : J'en fis le tour avec Assra, qui me précédait... les reins pris, comme par un sarrau, dans son étroit *fouta* d'étoffe orange et bleue.

1896. P. Margueritte. *L'Eau qui dort*. Outre-Mer : Autour d'un trépied, accroupies dans leurs *foutahs* en haillons... trois vieilles femmes immobiles.

GRI-GRI, s. m. *Étym.*, mot nègre | amulette.

J. 65 : Jack ne savait pas ce que c'était qu'un *gri-gri* et l'autre lui expliqua qu'on appelait ainsi une amulette, quelque chose pour porter bonheur.

1880. J. Claretie. *La Vie à Paris*, 1880, XX : Nous nous moquons beaucoup des *gris-gris* que portent les nègres.

1881. P. Loti. *Le Roman d'un Spahi*, XII : Jean avait une sorte d'horreur superstitieuse pour toutes ces amulettes ; il y avait des instants où toute cette profusion de *grigris* le gênait, lui pesait, à la fin.

KIF, s. m. *Étym.*, emprunté de l'arabe *kief*, propr. repos, bien-être | haschich opiacé qui produit un état de bien-être.

T. A. 46 : A Excourbaniès toutes ses pipes, calumets, narghilés, pipettes à fumer le *kif* et l'opium.

1859. E. Fromentin. *Une Année dans le Sahel*. Mustapha d'Alger : Ils fument du tabac odorant, les voluptueux, du *tehrouri*, c'est-à-dire de la feuille de chanvre réduite en poussière, ou pour employer le terme connu, du haschisch ; c'est ce qu'ils appellent faire le *kief*. Le *kief* est proprement le repos plein de bien-être, et poussé jusqu'à l'ivresse, produit par toute boisson ou par toute fumée stupéfiante. Il signifie l'effet du sorbet ou de la pipe. Par abus de mots, on l'applique à l'objet lui-même ; il m'est arrivé de demander du *kief* et d'être compris des marchands de *tehrouri*.

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique*. Tlemcen : Quelques-uns... fument silencieusement le *kief*.

(Bs., Lit. Sup. et Lrs. ne donnent que le sens « repos ».)

MACACHE, adv. Terme de négation, originaire d'Algérie.

C. 168 : On ne pouvait rien tirer que des *bono bezef*, *macache bono*.

C. 170 : Il armait son chassepot et disait entre ses dents : *macach bono*, Brissien

1895. F. Vandérem. *Charlie*, 2^e partie, I : Les femmes ? *Macache*, mon enfant !

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique*. Blidah : Son boniment en sabir coupé de sidi et de *macache bono* n'avait pas l'entrain persuasif de nos joueurs de banlieue.

MOUCHIR, s. m. *Étym.*, mot emprunté de l'arabe | titre de noblesse militaire.

Nab. 82 : A la mort de mon pauvre Ahmed, le *mouchir*, son frère, est monté sur le trône.

1866. G. d'Alaux. *Le Liban et Davoud Pacha* (*Revue des Deux-Mondes*, mai 1866) : Une guerre d'extermination qui le ferait accuser, lui *mouchir* chrétien, d'avoir plus de sang chrétien sur les mains que ses plus maudits devanciers turcs.

SLOUGUI, s. m. *Étym.*, emprunté de l'arabe *slougui*, m. s. | lévrier d'Afrique.

J. 204 : Les *slouguis* d'Afrique, un peu trop grands et luxueux pour la chasse.

Nab. 268 : Le vrai *slougui* fin et nerveux de son pays.

1857. E. Fromentin. *Un Été dans le Sahara*, II (juin 1853) : Il va sans dire qu'il ne s'agit point de la chasse à courre avec les *slougui*.

(*Bs.*, ex. Daudet.)

(*Lit. Sup.* ex. De Vogüé, *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1877.)

(*Lrs. Sup.* o.)

Souk, s. m. *Étym.*, emprunté de l'arabe *souk*, m. s. | marché arabe.

Nab. 383 : Tu te promènes comme à Tunis dans les bazars, dans les *souks*.

1899. J. Lorrain, *Heures d'Afrique*. Quartiers de Tunis : Les mille et un dédales du *souk* aux parfums, du *souk* des tailleurs, du *souk* des femmes et du *souk* aux étoffes.

1903. Myriam Harry. *La Conquête de Jérusalem*, 2^e partie, XIII : Il les promenait dans tous les *souks* et tous les bazars.

Il en est de même des mots anglais dans l'œuvre de Daudet. Beaucoup d'entre eux, introduits par les anglomanes du XIX^e siècle sont devenus plus ou moins usuels, sans être admis au dictionnaire de l'Académie (1878) : *baby* (*C.* 27), *bookmaker* (*R.* 248), *box* (*C.* 151), *clown* (*C.* 221), *gin* (*Nab.* 188), *high-life* (*Nab.* 64), *home* (*Num.* 98), *leader* (*Num.* 2), *pick-pocket* (*R.* 184), *raglan* (*Num.* 73), *soda* (*R.* 377), *speech* (*R.* 143), *sportsman* (*R.* 106), *steamboat* (*S.* 366), *stick* (*R.* 484), *ulster* (*R.* 38), *waterproof* (*C.* 207). D'autres expressions sont d'introduction plus récente et quoiqu'on les trouve chez d'autres auteurs, elles ne sont guère signalées dans les dictionnaires.

MOTS ANGLAIS

BULL-DOG, s. m. *Étym.*, emprunté de l'angl. *bull-dog*, m. s., composé de *bull*, taureau et *dog*, chien. Propr. nom d'une variété de dogue (franç. bouledogue) | sorte de revolver.

P. 213 : Un tout petit revolver américain, un *bull-dog* que l'autoritaire long-courrier gardait tout armé au fond de sa poche.

CAMP-MEETING, s. m. *Étym.*, emprunté de l'angl. *camp-meeting*, m. s., composé de *camp*, camp et *meeting*, réunion | réunion religieuse en plein air (part. chez les Méthodistes en Amérique).

E. 234 : L'hystérie ne distingue pas entre les cultes, les histoires des revivals et des *camp-meetings* de l'Angleterre et d'Amérique sont là pour en témoigner.

1866. E. Duvergier de Hauranne. *Huit mois en Amérique* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 fév. 1866) : Parfois les gens de sa classe se réunissent aux *camp-meetings* pour hurler des hymnes. (Lrs. o.)

CAPTAIN, s. m. *Étym.*, emprunté de l'angl. *captain*, m. s. | celui qui commande un navire.

P. P. 122 : Pendant huit jours j'ai dû supporter ce baragouin avec des variations à mourir de rire par le *captain*, le second, le steward.

CLERGYMAN, s. m. *Étym.*, emprunté de l'angl. *clergyman*, m. s., composé de *clergy*, clergé et *man*, homme | ecclésiastique ; part. ministre anglican.

R. 188 : L'énorme cravate blanche de *clergyman* qui lui sanglait le cou.

E. 75 : Droite comme un *clergyman*, elle écrivait lentement, régulièrement.

1883. P. Bourget. *Études anglaises*. Sensations d'Oxford 7^e partie : Quelque jeune homme, destiné par sa famille à une existence de *clergyman*, lisait-il en cachette ce même livre.

1906. Pierre de Coulevain. *L'Île inconnue* (édit. Calmann-Lévy), p. 265 : Elle emploie ses *clergymen*, ses écrivains, ses moralistes à dénoncer le mal et à le flageller.

(Lrs. o.)

CLUBMAN, s. m. *Étym.*, emprunté de l'angl. *clubman*, m. s., composé de *club* et *man*, homme | membre d'un club, d'un cercle aristocratique.

I. 217 : En bas, dans la cohue des valets de pied et des jeunes *clubmans*, Léonard Astier attendait pour prendre sa femme.

1884. P. Bourget. *Études anglaises*. Croquis d'outre-Manche, 2^e partie. Le *clubman* lit ensuite les grands journaux.

1893. Maupassant. *La Paix du Ménage*, 18 : Ceux-là, au fond, n'ont jamais d'affection durable que pour les filles qui sont les vraies femelles des *clubmen* (Bosson).

1895. F. Vandérem. *Charlie*, 1^{re} partie, I : Un jeune homme à moustache brun roux, à tournure élégante de *clubman*.

COOK-HOUSE, s. f. (?). *Étym.*, emprunté de l'angl. *cook-house*, m. s., composé de *cook* (du verbe *to cook*, cuire) et *house*, maison | cuisine d'un vaisseau.

S. 365 : Une atmosphère saturée d'eau saumâtre, d'herbes brûlées, des graisses fumeuses des *cook-house*.

DEAR, s. m. *Étym.*, emprunté de l'angl. *dear*, m. s. | le chéri.

R. 164 : Le cher Spricht, le *dear* de toutes ces dames.

FAMILY HOTEL ou FAMILY, s. m. *Étym.*, emprunté de l'angl. *family hotel*, m. s., composé de *family*, famille, et *hotel*, hôtel | hôtel de famille.

R. 183 : J'apprends un beau matin qu'elle est de retour et tient un *family hotel*.

R. 249 : La belle hôtesse du *family*.

Rose 224 : Depuis trois jours les La Posterolle étaient installés dans un *Family* du Cours la Reine.

1892. J. Lemaitre. *Les Contemporains*, t. V. *Quelques billets du matin*, p. 231 : Qui sait si dans vingt ou trente ans nous ne retrouverons pas l'une d'elles sous un bonnet d'ouvreuse ou gérante d'un *family-hotel*.

FLIRT, s. m. *Étym.*, emprunté de l'angl. *to flirt*, flirter, échanger des coquetteries | action de flirter.

I. 69 : M^{me} Eviza, une juive aux joues pleines, aux longs yeux étroits, et qui flirte avec tout l'Institut... Oh ! mais un *flirt* jusqu'à l'inconvenance.

P. P. 58 : Vraiment, elle aimait donc cet enfant ? Mais alors, son *flirt* avec le père ?

1895. H. Le Roux. *Le Festéjadou*. Le Cavalier : La jeune femme n'était pas fâchée d'entamer un *flirt* avec le marabout.

1906. P. Margueritte. *Les Pas sur le sable*, 4^e partie, V : Les *flirts* rapprochaient les gens du bel air et les mondaines et les demi-mondaines de marque.

(Lrs. 2^e Sup. ex. P. Hervieu.)

Le subst. *flirt* signifie en angl. « personne qui flirte, avec laquelle on peut flirter ». Ce sens se trouve également en franç., par ex. :

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique*. Mostaganem : Cela avait été à mon arrivée une joie, une cordialité d'accueil d'amie d'enfance retrouvant presque un ancien *flirt*.

FOUR-IN-HAND, s. m. *Étym.*, emprunté de l'angl. *four-in-hand*,

m. s., composé de *four*, quatre, *in*, en et *hand*, main. | Voiture à quatre chevaux.

R. 189 : Les nombreux et magnifiques équipages alignés là... depuis les carrosses de gala... jusqu'au confortable *four-in-hand* des déjeuners de chasse.

1889. Marcelin. *Sous l'Empire. Souvenirs de la vie parisienne.* Courses d'Epsom. Les voitures, d'ailleurs, sont de toutes sortes : Daumont à deux jockeys ; *four-in-hand*, menés à grandes guides.
(Lrs. 2^e Sup. o.)

HALL, s. m. *Étym.*, emprunté de l'angl. *hall*, grande salle de réception ou de réunion, vestibule d'une maison. | Grande salle, vestibule d'un grand établissement.

R. 205 : Dans un coin du *hall* immense qui tenait tout le haut de l'hôtel... il trouva Boscovich.

S. 9 : L'atelier, le *hall* plutôt, car on n'y travaillait guère, développé dans toute la hauteur de l'hôtel.

T. A. 82 : L'immense *hall* lugubre et silencieux de l'hôtel.

1883. E. Zola. *Au Bonheur des Dames*, II. Dans le *hall* central, une cour intérieure qu'on avait vitrée, se trouvait la soie.

1897. F. Vandérem. *Les Deux rives*, V. Et le déjeuner finissait. On se rendait dans le *hall*.

(Bs. et Lrs. 2^e Sup. o.)

INGLICHEMAN, s. m. *Étym.*, corruption de l'angl. *Englishman*, m. s. | Anglais.

T. A. 27 : Et puis ce sera si drôle, demain matin, la stupeur de tous ces *Inglichemans* quand ils apprendront...

(Lrs. o.)

JERSEY, s. m. *Étym.*, nom propre d'une île de la Manche où l'on faisait beaucoup de tricots. | Corsage en tissu élastique qui se moule sur le buste.

E. 146 : Petites têtes blondes aux cheveux frisés sur de grands cols anglais et les *jerseys* ancrés de rouge.

T. A. 135 : Cette petite Russe irrésistiblement plaisante avec sa toque de voyage, son *jersey* montant au cou.

(Bs. Sup., ex. G. Ohnet. H. D. T. o.)

KNICKER-BOKER, s. m. *Étym.*, emprunté de l'angl. *knicker-bockers* (pl.), m. s. | Sorte de culotte lâche, serrée aux genoux, portée part. par les jeunes gens et par ceux qui font du sport.

E. 286 : Cette « Armée du Salut » qui apposte au bord de nos trottoirs des jeunes filles vêtues de *knicker-boker*.

T. A. 187 : Il remplaçait sa grosse chemise de laine par du

linge empesé fin, ses *knickers-bokers* de montagne par la jaquette vert-serpent.

1881. P. Bourget. *Études anglaises*, II. Les lacs anglais : L'effort est rude pour aller jusqu'à l'exquise beauté des choses par delà les bérêts, les waterproofs et les *knickers-bockers* des compagnons de route.

1889. Marcelin. *Sous l'empire. Souvenirs de la vie parisienne*. Deux jours à Biarritz : Sur le trottoir de la gare, quelques petits messieurs en *knickerbrockers* de velours.

MAGAZINE, s. m. *Étyrn.*, emprunté de l'angl. *magazine*, m. s. | Publication périodique composée d'articles d'intérêt général.

F. J. 92 : Vite, vite, le ménage prend place, monsieur à la cheminée, madame dans un fauteuil, feuilletant négligemment un *magazine*.

J. 470 : Au centre, près des grands boulevards, les *magazines*, les feuilles mondaines, étalent leurs couvertures nuancées comme des étoffes nouvelles.

1881. P. Arène. *Au bon Soleil*. Escargots d'Afrique. Les *Magazines* publiaient leur portrait avec des cornes intentionnellement exagérées.

1906. Pierre de Coulevain. *L'Île inconnue* (édit. Calmann-Lévy, p. 94). Il a une brillante littérature, une foule de journaux illustrés, des *magazines*.

(Bs. et Lrs., ex. Champfleury.)

(Lit. Add., ex. Journ. off., 27 août 1877.)

MASTER, s. m. *Étyrn.*, emprunté de l'angl. *master*, m. s. | Titre de politesse en parlant d'un homme, en Angleterre,

P. C. 8 : J'étais cet homme singulier, vêtu de peaux de bêtes, dont on venait de me donner les aventures, *master* Crusoé lui-même.

(Bs. et Lrs. o.)

MIDSHIP ou MIDSHIPMAN, s. m. *Étyrn.*, emprunté de l'angl. *midshipman*, m. s., composé de *midship*, milieu du navire et *man*, homme. | Aspirant ou cadet dans la marine anglaise.

P. T. 241 : Une demi-douzaine de jeunes *midships*, groupés autour de Tartarin, écoutaient ses récits.

P. T. 247 : Je crois qu'elle en a, dit le *midshipman*.

1895. E. Pouvillon. *Pays et paysages*. De Mentone à Bordighera, II. Elle se livrait, paraît-il, avec un *midshipman* de Sa Majesté la Reine, à une flirtation vertigineuse.

(Bs., Lit. et Lrs. o.)

MOLESKINE, s. f. *Étym.*, emprunté de l'angl. *mole-skin*, propr. peau (*skin*) de taupe (*mole*). | Toile vernie imitant le cuir.

C. 20 : Sa place était si bien faite sur ce coussinet de *moleskine*.

R. 84 : C'était touchant de voir ce grand vieux assis sur son fauteuil de *moleskine*.

1907. L. Bertrand. *L'Invasion*, 3^e partie, IV. Des banquettes en *moleskine*, des chaises cannées, une glace ovale suspendue au mur, en composaient à peu près tout l'ornement.

(Bs., H. D. T., Lrs. Néolog. o. Lit. Sup. ex. Journ. off., 1876.)

NURSERY, s. f. *Étym.*, emprunté de l'angl. *nursery*, m. s. | Chambre des enfants.

Nab. 151 : D'abord, messieurs, la pièce importante de la maison, la *nursery*.

1862. F. Sarcey. *Le Mot et la Chose*, XVI. Ces bébés si plantureusement nourris et si beaux à voir ne sont déjà plus, à l'heure qu'il est, des produits exclusivement réservés à la *nursery* britannique.

1906. Pierre de Coulevain. *L'Île inconnue* (édit. Calmann-Lévy, p. 91). L'institution d'un rayon spécial destiné à l'élevage des petits, de la *nursery*, semble n'avoir pas d'autre but.

(Bs., ex. Pailleron.)

PACKET, s. m. *Étym.*, emprunté de l'angl. *packet*, m. s., abrég. de *packet-boat*. | Paquebot.

R. 151 : Un *packet* des messageries.

T. A. 131 : Tartarin affectait de ne pas les regarder, enfonçait son porte-monnaie dans sa poche, calait son piolet à côté de lui avec des mouvements de mauvaise humeur, un parti pris grossier, à croire qu'il descendait du *packet* de Douvres à Calais.

PALE-ALE, s. m. *Étym.*, emprunté de l'angl. *pale-ale*, m. s., composé de *ale*, bière légère et *pale*, pâle, blond | Nom d'une espèce de bière anglaise.

R. 150 : Vins, liqueurs, comestibles, *pale-ale*, kummel, raki.

R. 153 : En même temps sautent les bouchons de *pale-ale* ou de romanée.

(Bs. et Lrs. o.)

PENCIL, s. m. *Étym.*, emprunté de l'angl. *pencil*, crayon | Crayon employé pour colorer les cils, les sourcils ou les lèvres.

E. 243 : Un attirail de miroirs à main, *pencils*, patte de lièvre boîtes à poudre et à onguents.

REVIVAL, s. m. *Étym.*, emprunté de l'angl. *revival*. m. s., propr. action de ramener | Série de réunions religieuses destinées à ranimer la foi ; réveil.

E. 234 : Dans ces *revivals*, sortes d'assemblées religieuses et prédicantes..., les attaques convulsionnaires ne sont pas rares.

1868. H. Taine. *La Vie et les Opinions de M. Thomas Graindorge* IX : Vous y trouvez, en pleine forêt, des *revivals* qui durent trois jours.

(Bs., Lit. et Lrs. o.)

SHAKE-HANDS, s. m., *Étym.*, emprunté de l'angl. *to shake hands*, loc. verb., serrer la main. | Poignée de main.

T. A. 306 : Le pasteur... vint infliger au héros une poignée de main en coup de pompe, bien anglaise. Sa femme l'imita, puis toutes ses demoiselles, continuant le *shake-hands* avec une vigueur à faire monter l'eau à un cinquième étage.

T. A. 310 : Toutes ces alertes demoiselles coiffées en matin, venues pour donner encore *shake-hands* au héros.

1866. E. Duvergier de Hauranne. *Huit mois en Amérique. Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} janv. 1866. Un bonjour banal, un universel *shake-hands*.

1884. G. Ohnet. *Le Maître de Forges*, V : Elle échangea avec lui de vigoureux *shake-hands* à l'anglaise.

1896. P. Margueritte. *L'Eau qui dort* : En accueillant d'un *shake-hand* ces messieurs.

(Bs. ex. G. Ohnet.)

SHERRY-GOBBLER, s. m., *Étym.*, altération de l'angl. *sherry-cobbler*, m. s., d'origine incertaine (Voyez O. E. D.) | Boisson américaine, mélange de vin avec du sucre, des fruits, de la glace. On la prend au moyen d'une paille.

P. T. 236 : Tartarin installé sur le divan du petit salon... en train de fumer pipette devant un délicieux *sherry-gobbler*.

SKATING, s. m., *Étym.*, abrég. de l'angl. *skating-rink*, m. s., composé de *skating*, patinage, et *rink*, endroit préparé pour le patinage | Établissement de patinage à roulettes.

R. 85 : L'après-midi au jeu de paume ou au *skating*.

Num. 244 : D'abord, ce *skating* n'avait pas le sou.

(Bs., Lit. Sup., Lrs. 1^{re} Sup. *skating-rink*, o.)

SLEEPING, s. m., *Étym.*, abrég. de l'angl. *sleeping-car*, m. s., composé de *sleeping* part. prés. de *to sleep*, dormir et *car*, wagon | Wagon-lit.

S. 255 : Moi je retournerai à Ispahan — je viens de retenir mon *sleeping*.

1907. L. Daudet. *La Lutte*, XI : Les spectacles du sanatorium et les souvenirs de la suppression étaient tellement vivants en moi que je les aurais racontés avec plaisir à l'employé du *sleeping*.

1884. G. Ohnet. *Le Maître de Forges*, IV : le duc de Bligny, fatigué par le trajet accompli d'une seule traite, dans un *sleeping-car* où il avait été fortement secoué.

(Bs. Sup., et Lrs. 2° Sup. *sleeping-car* o.)

SQUATTER, s. m., *Étym.*, emprunté de l'angl. *squatter*, m. s. dérivé du verbe *to squat*, s'accroupir | celui qui s'aventure dans un pays neuf et s'y établit.

R. 246 : Mineur en Australie, *squatter* en Amérique.

(Bs., et Lit. Sup. o.)

SQUAW, s. f. *Étym.*, emprunté de l'angl. *squaw*, m. s. | femme indienne.

J. 207 : sa peau de vieille *squaw*, rouge comme le sable des carrières.

STEWARD, s. m. *Étym.*, emprunté de l'angl. *steward*, m. s. | intendant sur un vaisseau.

P. T. 239 : A ce moment le *steward* vint présenter le menu à M. le Gouverneur.

P. P. 122 : Pendant huit jours j'ai dû supporter ce baragouin avec des variations à mourir de rire par le captain, le second, le *stewart*.

(Bs. o.)

STOP, interj. *Étym.*, impératif du verbe angl. *to stop*, arrêter, s'arrêter | commandement d'arrêter la machine d'un bateau à vapeur.

T. T. 89 : « Machine en avant ! machine en arrière ! » criait la voix enrouée du capitaine Barbassou. Puis : « Machine, *stop* ! » Un grand arrêt.

(Bs., Lit. et Lrs. o.)

STRUGGLE-FOR-LIFEUR, s. m. *Étym.*, dérivé de l'angl. *struggle for life*, la lutte pour la vie | celui qui met en pratique les théories de l'anéantissement des faibles par les forts.

I. 367 : Fier gredin tout de même, notre jeune ami ! dit Freydet entre ses dents.

Oui, un de nos jolis *strugforlifeurs* ! Le sculpteur répéta le

mot en l'accentuant : « *Struggle-for-lifeurs* ! » désignant ainsi cette race nouvelle de petits féroces à qui la bonne invention darwinienne de « la lutte pour la vie » sert d'excuse scientifique en toutes sortes de vilénies.

1890. Comte de Maugny. *Souvenirs du Second Empire*. Les Clubs. Amalgame étonnant et agréable de raideur patricienne et d'aimable bonhomie, de grand seigneur de l'ancien régime et de *struggleforlifer* (pour me servir d'un barbarisme usité) ultra-moderne.

1892. J. Lemaître. *Les Contemporains*, t. 5. Quelques billets du matin p. 330. Au fond il n'est pas du bon bateau... celui des petits *struggleforlifers* de vingt ans. Il n'est que de l'avant-dernier, celui des *struggleforlifers* de trente à trente-cinq ans.

(Lrs. 2^e Sup. ex. J. Lemaître et A. Wolff.)

SURAH, s. m. *Étym.*, nom propre d'une ville des Indes, *Surat*, célèbre pour les soieries | sorte de soie fine.

S. 53 : Si Divonne avait su que des jupons de *surah*, des pantalons à manchettes empliraient les tiroirs de la commode Empire.

1881. J. Claretie. *Monsieur le Ministre*. 2^e partie I : Elle s'habilla pour lui d'un peignoir de satin noir, doublé de *surah* rouge.

1883. E. Zola. *Au Bonheur des Dames* IX : C'étaient des foulards d'une finesse de nuée, des *surahs* plus légers que les duvets envolés des arbres.

TWINE, s. m. *Étym.*, origine incertaine. Vient peut-être de l'angl. *twine cloth*, nom d'une sorte de tissu fin | sorte de manteau, de pardessus.

R. 152 : Mélange... de waterproofs, de cache-poussière, de *twines* à carreaux habillant indistinctement les deux sexes.

Num. 258 : Ce public cosmopolite, venu là dans un négligé de voyage... les *twines* encore imprégnés des brumes de la Manche.

(Bs. et Lrs. o.)

WHITE-ROSE s. f. (?) *Étym.*, emprunté de l'angl. *white rose*, m. s. composé de *white*, blanc, blanche et *rose*, rose | nom d'un parfum extrait des roses blanches.

Num. 152 : Les éventails... mêlaient des parfums de *white rose* ou d'opoponax à la faible exhalaison des lilas blancs et des violettes naturelles.

1884. E. de Goncourt : *Chérie*, LXXXV : Elle vivait donc au milieu des extraits triples d'odeurs à baptême anglais... *White Rose*; *White Lilac*.

WINCHESTER, s. m. *Étym.*, nom propre d'une ville anglaise. *Winchester Repeating Arms Company*, nom d'une compagnie d'armuriers | espèce de fusil à répétition.

P. T. 112 : Le fameux *Winchester* à trente-deux coups.

1895. H. Le Roux. *Le Festéjadou*. Lalla : C'était un exemplaire du fusil Colt, alors dans sa nouveauté. Le principe de l'arme est le même que dans le *Winchester*.

A côté de ces exotismes que le souvenir de ses voyages ou la mode de son siècle lui fait accepter, Daudet en emploie une quantité d'autres pour représenter la conversation de ses personnages. Ceux-ci sont de nationalités diverses, et nous trouvons ainsi des mots allemands, italiens, espagnols et autres.

MOTS EXOTIQUES

ALLEMAND

ALPENSTOCK, s. m. *Étym.*, emprunté de l'Allem. *alpenstock*, m. s., composé de *Alpen*, les Alpes, et *stock*, bâton | bâton ferré employé par les excursionnistes et les promeneurs dans les montagnes.

E. 81 : Des arrivées et des départs de touristes, *l'alpenstock* à la main.

T. A. passim.

P. T. 37 : Une collection de flèches empoisonnées et d'*alpenstocks* d'honneur.

1914. A. Dauzat. *Le Sentiment de la nature et son expression artistique*, 4^e partie, I : Aujourd'hui on voit des millionnaires, par goût plus encore que par hygiène, escalader des pics, *l'alpenstock* au poing.

(Lrs. 2^e Sup. ex. Daudet.)

COMMANDANTURE, s. f., *Étym.*, emprunté de l'Allem. *kommandatur*, m. s., dérivé de *kommandant*; commandant | hôtel, bureau du commandant.

C. 6 : C'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la *commandanture*.

Helmont 86 : Il y a à la *commandanture* un état dressé des quelques habitants restés dans le pays.

(Bs. o)

(Lrs. 1^{er} Sup ex. Erckmann-Chatrian.)

DROSCHKEN, s. m. *Étym.*, emprunté de l'alle. *droschke*, m. s. | fiacre.

C. 320 : Le cocher... semblait très étonné de la nouvelle destination qu'on donnait à son fiacre, à son *droschken*, pour parler comme à Munich.

EDELWEISS s. m. *Étym.*, emprunté de l'alle. *edelweiss*, m. s. | plante rosacée qui croît dans les montagnes, part. en Suisse.

T. A. 132 : Une nuée de gamins présentant aux portières des petits bouquets d'*edelweiss*.

FAMULUS, s. m. *Étym.*, emprunté du latin *famulus*, m. s., mot employé en allem. | serviteur, domestique.

T. A. 98 : Mon *famulus* descend vous ouvrir, messieurs, dit-il avec une intonation respectueuse.

KUCHLEN, s. m. *Étym.*, emprunté de l'alle. *küchlein*, m. s., diminutif de *kuchen*, gâteau | petit gâteau.

Nab. 254 : La fée apparut, un plat de beignets à la main... Regarde mes *kuchlen*, mignonne, s'ils sont réussis cette fois.

Nab. 256 : Cela ne nous empêchera pas de faire honneur à tes *kuchlen*.

KÜMMEL, s. m. *Étym.*, emprunté de l'alle. *kümmel*, propr. cumin | liqueur de table préparée avec des semences de cumin.

R. 150 : Vins, liqueurs, comestibles, pale-ale, *kümmel*, raki.

1881. J. Claretie. *Monsieur le Ministre*, 1^{re} partie, VIII : Le pâté de foie gras arrosé de *kümmel* qu'il venait de manger chez sa nièce.

1897. E. Zola, *Paris*, livre III, I : Rosemonde occupée à boire un petit verre de *kümmel*.

(Bs. Sup., et Lrs. 2^e Sup. o.)

KURSAAL, s. m. *Étym.*, emprunté de l'alle. *kursaal*, m. s., composé de *kur*, cure et *saal*, salle | salle de réunion des baigneurs.

T.A. 117 : La Suisse, à l'heure qu'il est, vé! monsieur Tartarin, n'est plus qu'un vaste *kursaal*.

1870. Marcelin. *Sous l'Empire. Souvenirs de la Vie parisienne* : Un peu de Prusse. Qui ne mollirait et n'oublierait tout à cette douce vie de verres d'eau bus entre deux promenades, sous les blanches colonnades du *kursaal*.

1886. O. Uzanne. *La Française du Siècle*, VIII : Les casinos, les *kursaaIs*, les redoutes, les temples des jeux et de la danse eurent soudain une vogue considérable.

SCHLITTE, s. f. *Étym.*, emprunté de l'Allem. *schlitten*, s. m., propr. traîneau | sentier de montagne sur lequel on descend les arbres coupés sur les hauteurs; chemin de schlittage.

T.A. 142 : Bolibine et l'Italien causant vivement à l'entrée de la *schlitte*, derrière Manilof et Boris déjà en marche.

1866. A. Delvau. *Du Pont des Arts au Pont de Kehl*, VIII : Les flancs du Collet sillonnés de chemins raflés ou de *schlittes*.

(Bs., Lit., et Lrs., donnent le mot au sens de « traîneau »).

TRINKGELD, s. m. *Étym.*, emprunté de l'Allem. *trinkgeld*, m. s., composé de *trink* (du verbe *trinken*, boire) et *geld*, monnaie | pourboire.

T.A. 131 : Le conducteur de la poste... resta debout et majestueux devant le garde-crotte, la main tendue pour son *trinkgeld*.

(Bs., Lit., et Lrs., tringuelte. ex. J.-J. Rousseau: *Conf.* VII.)

YAUDLER ou YODLER v. intr. *Étym.*, corruption de l'Allem. *jodeln*, m. s. | iouler, chanter comme un Tyrolien.

E. 85 : Un étudiant en théologie qui... *yaudlait* à toute gorge comme un pâtre de l'Oberland.

T.A. 244 : Ils *rodlaient* à la mode suisse.

ESPAGNOL

CABECILLA, s. m. *Étym.*, emprunté de l'espagn. *cabecilla*, m. s., | chef de factieux ou de bandits.

R. 60 : Le bruit courait dans la ville que ce nom de Papel en cachait un autre plus fameux, celui d'un *cabecilla* de don Carlos.

P.T. 33 : C'était un superbe gaillard, bien découpé, le teint brûlé, des yeux de braise, une tête de *cabecilla*.

(Bs. o.)

(Lrs. 1^{er} Sup. ex. *L'Illustration*.)

CONQUISTADOR, s. m. *Étym.*, emprunté de l'espagn. *conquistador*, m. s., dérivé de *conquistar*, conquérir | conquérant.

T. A. 51 : Excourbanlès, qui a l'air d'un *conquistador* compagnon de Pizarre, vend de la mercerie.

1866 : Élisée Reclus. *Du Sentiment de la Nature* (*Revue des Deux-Mondes*, mai 1866) : La plupart des *conquistadores* espagnols et portugais.

SARAPÉ ou SÉRAPÉ, s. m. *Étym.*, emprunté de l'espagn. d'Amérique *sarape*, m. s. | châle de couleur porté par les Espagnols au Mexique.

J. 458 : la femme enveloppée d'un *sarapé* mexicain à grandes raies.

Femmes 173 : Elle était Parisienne, s'habillait avec un goût parfait, sans aucun de ces burnous, de ces *sérapés* excentriques qui font reconnaître les femmes d'officiers et de marins.

ITALIEN

BERRETTO, s. m. *Étym.*, emprunté de l'ital. *berretto*, m. s. | barrette de cardinal.

I. 74 : Dans la gare, Monsignor il mé dit : Peppino, porte le *berretto*.

CAVATA, s. f. *Étym.*, emprunté de l'ital. *cavata*, propr. son. P. P. 55 : Il s'y entend à chiper les cœurs. Du reste, comme dit maître Jean, il a la *cavata*.

Avoir la *cavata*, en langue de violoncelliste, se dit de l'archet séducteur qui communique le frisson des notes profondes, agite également les cordes et les fibres.

COMEDIANTE, s. m. *Étym.*, emprunté de l'ital. *commediante* m. s. | comédien.

C. 283 : On rappela la fameuse scène avec l'empereur : *comediante* ! *tragediante* !

Souvenirs 45 : Ses colères courtes et terribles... toujours un peu simulées même lorsqu'elles sont sincères — *tragediante*, *comediante*.

1869 : E. et J. de Goncourt : *Madame Gervaisais*, LVIII. C'était un talent de l'Ordre ; un acteur, un mime, *commediante*, *tragediante*.

1881 : J. Claretie : *M. le Ministre*, 1^{re} partie, IV. Sa grosse voix enflée de *comediante*.

1887 : *Histoire anecdotique du Second Empire*, par un ancien

fonctionnaire : Avant la guerre d'Italie : Napoléon I^{er}, lui, feignant des colères exagérées, semblait prononcer malgré lui de dures paroles qu'il eût voulu retenir. Il jouait son rôle avec connaissance de cause. Le pape n'avait pas tort le jour où il lui dit : *comme-diante*, puis *tragediante*.

FRITTO-MISTO, s. m. *Étym.*, emprunté de l'ital. *fritto-misto*, m. s., composé de *fritto*, comestibles frits et *misto*, mixte | plat de friture.

I. 116 : J'ai mangé ce matin à la nonciature un délicieux *fritto-misto* qui m'est resté sur l'estomac.

MUSICO, s. m. *Étym.*, emprunté de l'ital. *musico*. m. s. | musicien.

T. A. 24 : Des accords vigoureux et joyeux éclatèrent dans le vestibule où trois *musicos*, harpe, flûte, violon... venaient d'installer leurs instruments.

(Les dict. donnent *musico* comme terme vieilli, signifiant « taverne où l'on entend de la musique, dans les Pays-Bas »)

POVERINO, s. m. *Étym.*, emprunté de l'ital. *poverino*, m. s., diminutif de *povero*, pauvre | pauvret.

P. P. 111 : Le grand homme dont mes parents m'ont donné le nom, bien mal adapté, *poverino*, car je n'eus jamais rien d'héroïque.

RISOTTO, s. m. *Étym.*, emprunté de l'ital. *risotto*, m. s., dérivé de *riso*, riz | plat de riz.

Nab. 481 : Un gâte-sauce du pays, expert aux *stoffato*, aux *risotto*.

1894. E. et J. de Goncourt. *L'Italie d'hier*, t. I, p. 27. Nous mangeons un *risotto* : un riz au gras relevé de fromage et dans lequel sont des foies de volailles.

STOFFATO, s. m. *Étym.*, emprunté de l'ital. *stufato*, m. s., dérivé de *stufa*, étuve | étuvée.

Nab. 481 : Un gâte-sauce du pays, expert aux *stoffato*, aux *risotto*.

Femmes 52 : « Hé l'artiste, assez de povégie. Allons manger l'*estoufato* » .. Nous voilà partis cinq ou dix avec eux pour aller manger du bœuf à l'étouffée.

TÉNORINO, s. m. *Étym.*, emprunté de l'ital. *tenorino*, m. s. diminutif de *tenore* | petit ténor.

R. 161 : La baronne Mils venait chaque soir pendant une heure entendre son *ténorino*.

Féd. 146 : Quel autre, en effet, que ce grand sceptique de Mora... aurait pu choisir pour chef de son cabinet un *ténorino* de salon.

1891. *Gonc. VIII*, 8 mars 1891. Sa jolie voix de *ténorino*.

TORRE, s. f. *Étym.*, emprunté de l'ital. *torre*, m. s. | tour.

Nab. 431 : La vieille *torre* génoise servant de bureau à l'agence maritime.

TRAGEDIANTE, s. m. *Étym.*, emprunté de l'ital. *tragediante*, m. s. | tragédien.

C. 283 : On rappela la fameuse scène avec l'empereur : Comediantes ! *tragediante* !

Souvenirs 45 : Ses colères courtes et terribles... toujours un peu simulées même lorsqu'elles sont sincères — *tragediante*, comediantes.

1869. E. et J. de Goncourt. *Madame Gervaisais*, LVIII : C'était un talent de l'Ordre ; un acteur, un mime, comediantes, *tragediante*.

TRATTORIA s. f. *Étym.*, emprunté de l'ital. *trattoria*, m. s., restaurant.

Num. 277 : Les ripailles sur les quais, sur les bateaux, dans les *trattorias* célèbres.

1839. Stendhal. *La Chartreuse de Parme*, XI : Il entra dans une boutique au dehors de laquelle pendait un torchon gris attaché à un bâton ; sur le torchon était écrit le mot *Trattoria*.

1869. E. et J. de Goncourt. *Madame Gervaisais*, CIII : Honorine avait pensé à ne pas laisser sa maîtresse s'empoisonner avec les plats italiens de la *trattoria* du quartier.

ZUCCHETTO, s. m. *Étym.*, emprunté de l'ital. *zucchetto*, m. s. | Bonnet de cardinal.

I. 127 : C'est Lavaux qui s'amuse à demander au jeune garde-noble pour Danjou et Paul Astier, l'histoire de la barrette et du *zucchetto*.

DIVERS

BARINE, s. m. *Étym.* Mot russe | seigneur, en Russie.

T. A. 155 : Manilof... se demande si le gros *barine* ne va pas cesser bientôt ses bavardages.

1895. E. Pouvillon : *Pays et Paysages* : Diathèses : Les *barines*

et les marchesi de contrebande, les comtesses et les marquises apocryphes se trémoussaient et flirtaient,

(*Lrs.* 2^e *Sup.* ex. Tourgueneff.)

JULEAFTEN, s. f. *Étym.*, emprunté du danois *Juleaften*, m. s. composé de *Jål*, Noël et *Aften*, soir | la veille de Noël.

E. 33 : La veille de Noël, le soir de cette *Juleaften* des Danois que les dames Ebsen ne manquaient jamais de fêter.

RISENGRÆD, s. m. *Étym.*, emprunté du danois *risengræd* m. s., composé de *ris*, riz et *græd*, bouillie. | Riz au gras.

E. 33 : La veille de Noël, le soir de cette « *Juleaften* », des Danois... elle descendait inviter les enfants à venir... manger le *risengræd*.

TRIPANG, s. m. *Étym.*, mot malais | espèce d'holothurie comestible.

P. T. 46 : Il montait des sociétés de distillerie de canne à sucre ou d'exploitation du *tripang*, sorte de mollusque dont les Chinois sont très friands, et qu'ils payent fort cher, disait le prospectus.

1883. A. Baudoin. *L'Aventure de Port-Breton*, III : Les eaux de ces îles sont très poissonneuses, et leurs rivages sont couverts de *tripang*, richesse considérable qu'il suffit de cueillir. Nous rappelons que le *tripang* est un mollusque dont les Chinois sont très friands.

(*Bs.*, *Lit.* et *Lrs.*, trépan o.)

Daudet se permet aussi — comme pour le provençal — d'introduire des exclamations et des phrases entières dans une langue étrangère.

ESPAGNOL

S. 193 : Une mouche qu'elle présentait en baragouinant des mots de tendresse « Mange, *mi alma* ; mange, *mi corazon* » à la hideuse petite bête.

S. 194 : Toutes deux commencèrent à s'injurier en dévotes espagnoles .. *Hija del demonio. Cuerno de Satanas. Puta ! Mi madre !*

ITALIEN

R. 148 : *Alla fine sono stanca de fare gesti de questo monarcaccio.* 1

1 Je suis lasse à la fin de faire les gestes de ce mauvais roi.

R. 208 : Le roi était mal entouré. *E poi che volete.*

R. 306 : Ni honneur, ni intelligence. Ah ! *porco.*

R. 307 : Jamais je n'aurais dû. *Ma che ! ma che.* Il est le roi.

R. 411 : Le botaniste eut... un muet *chi lo sa ?*

Dans *Tartarin sur les Alpes* il y a un mélange des principales langues européennes :

T. A. 100 : Puis les dames s'exclamèrent et, pendant un moment, on n'entendit que des : *Schæn ! oh ! schæn. Yes... lovely.*

T. A. 103-104 : C'est une légende danoise. *Islændische ?* affirma Schwanthaler non moins majestueux. Saxo Grammaticus raconte qu'un vaillant archer appelé Tobe ou Paltanoke — *Es ist in der Vilkinasaga geschrieben — dass der Islændische Kœnig Nedding.*

T. A. 130 : La clameur impatiente du convoi : En route ! *All right ! Andiamo ! Vorwærtz !*

T. A. 247 : Les guides répondaient par des chansons locales en patois allemand : *Mi Vater isch en Appenzeller.*

Nous avons remarqué à plusieurs reprises les efforts de Daudet pour rendre les dialogues aussi vrais que possible. Les passages que nous venons de citer en sont un exemple frappant, mais Daudet va encore plus loin, et essaye de reproduire non seulement le langage, mais aussi la prononciation des personnages. Il se plaît beaucoup à nous faire entendre « l'assent » du Midi, les voyelles nasales et les consonnes roulées des Provençaux, par exemple :

Num. 89 : Quelque *chase ? Certainemain.*

Num. 91 : *Parfaitemain*, messieurs.

Num. 160 : J'ai les *parchemêins* chez moi.

Num. 228 : Partez devant. Je *rejoueïndrai.*

Num. 283 : La brandade n'est pas en odeur de *saïnteté.*

Num. 58 : Ils vous disent cela, les yeux hors de la tête, avec un roulement d'r — *pétrrri le ferrr* — qui ne permet pas l'ombre d'un doute.

Num. 188 : [le] chapeau de cent *qrrante* francs que portait sa demoiselle.

D'autres prononciations locales sont celle de la cuisinière d'Ida de Barancy, une Picarde :

J. 25 : *Ecoutai*, vous *avaï* tort. Faut pas *discutai* la *craïance*.

et du frotteur Teyssèdre, un Auvergnat.

I. 5 : *Meuchier Achtier* n'était que de *Chauvagnat*.

I. 6 : *Ch'est* votre *garchon*.

Mais des personnes instruites ont aussi des particularités de langage. M. Moronval avalait la moitié des mots, supprimait les *r* de son discours, et disait « *pofesseu de littéatu* », « *œuvre philanthopi* » (J. 39), « *ces miséabes quoniqueux qui déshonoient la littéatu* » (J. 49). Sa femme, au contraire, exagérait la prononciation des mots les plus simples et disait « *l'estomack* » « *les ouagons* » (J. 88).

Viennent ensuite tous les accents étrangers. Les Anglais se distinguent par leurs voyelles, par exemple :

R. 187 : *Vô pâlez à mod* avec *one* véhémence (Tom Lévis).

E. 140 : J'avais très beaucoup souffert pour la croyance de *Jiésou*; et je *volais* raconter à *vos* le long patience j'avais *suppôté* (Watson).

T. A. 18 : Lord Chipendale affalé de son long sur un divan et criant d'une voix morne : *Tchimppègne ! tchimppègne !*

M^{me} Ebsen, la Danoise, confond toujours certaines consonnes, et dit « *chanchée* » (E. 322), « *chendiment* » (E. 37), « *chur* » (E. 5), « *pède* » (E. 64), « *pien* » (E. 213), « *pon* » (E. 274), « *Tieu* » (E. 154), « *atorée* » (E. 208) au lieu de changée, gentiment, jour, bête, bien, bon, Dieu, adorée. M. Brandès a démontré (*Revue des Revues*, 15 janvier 1898) que ces fautes sont plutôt allemandes que danoises, et Daudet s'en sert, en effet, pour caractériser l'accent suisse ou allemand, par exemple :

F. J. 4 : M^{me} Georges Fromont, celle qu'il appelait « M^{me} *Chorche* ! »

F. J. 76 : Ne l'accuse pas, va ! C'est un *anche* !

C. 54 : *Bas chôli* ça, *Bas chôli*.

T. A. 128 : *Mondez*, *mondez* donc.

T. A. 154 : Fieux soltat, Charles tix.

Nab. 44 : Il a drufé une berle.

Remarquons enfin l'imitation du zézaiement italien dans *l'Immortel*, p. 127-128. « L'ouniforme est zouli, compréñez; et pouis les enfortounes del Saint-Père cela nous donne à nous autres ses soldats oun prestigio roumanesque, cevaleresque, quelque sose qui plaît aux dames zénéralementé ».

La langue de Daudet renferme ainsi non seulement des termes empruntés à différents parlers et patois et à des langues étrangères, mais aussi des mots prononcés à la provençale, à l'anglaise, à l'allemande, et ainsi de suite. Cette richesse et cette variété ne sont guère surprenantes chez un auteur du XIX^e siècle, et elles révèlent un désir de reproduire la réalité qui rapproche Daudet de l'école naturaliste. Ce qui le distingue d'autres écrivains, c'est sa prédilection pour le provençal et sa modération dans l'emploi de tous ces mots empruntés, le soin qu'il prend de les franciser, de les expliquer.

Reste maintenant à savoir s'il a suivi jusqu'au bout les mouvements littéraires de son temps, s'il a senti le besoin non seulement d'emprunter, mais aussi de créer des vocables. Quoiqu'il s'agisse dans les deux cas d'enrichir la langue académique, les conditions en sont assez différentes. C'est d'ordinaire le souci de la couleur locale qui pousse un auteur à emprunter des mots. Le nombre et le caractère de ces expressions dépend en grande partie du sujet traité. Des néologismes sont, au contraire, formés par un écrivain afin d'exprimer d'une manière originale ses propres sentiments et pensées. Il ne s'ensuit donc pas que celui qui introduit dans sa langue des mots de diverses provenances, soit aussi un créateur d'expressions nouvelles. Toutefois, certains des vocables empruntés par Daudet nous révèlent déjà une tendance néologique. Ce sont les mots dont l'origine provençale n'est pas tout de suite évidente, et qui ne sont point employés pour décrire le Midi (voyez p. 48). Ils ne se laissent donc pas expliquer par la couleur locale, et sont tout bonnement de nouveaux moyens d'expression. Il en est de même d'une autre catégorie d'emprunts que nous n'avons pas encore considé-

rée, à savoir, les archaïsmes. Il est certes difficile, voire impossible, de décider si Daudet a vraiment pris ces mots au vieux français, ou s'il les a trouvés en provençal ou formés de nouveau. Nous savons pourtant qu'il aimait à lire des auteurs tels que Rabelais, Montaigne, Pascal (voyez Léon Daudet : *Alphonse Daudet* II). Nous trouvons aussi çà et là dans ses livres des phrases ou des locutions en vieux français, par exemple :

L. 199-200 : Oh ! le brave poète, et que c'est bien Mistral dont Montaigne aurait pu dire : « Souviennet-vous de celui qui, comme on demandait à quoy faire il peinoit si fort en un art qui ne pouvait venir à la coïgnissance de guère de gens : « J'en ay assez de peu, répondit-il, j'en ay assez d'un. J'en ay assez de pas un ».

J. 268 : Viens ça, mignot, dit le poète à qui sa chaire en vieux chêne donnait parfois des vellétités de « viel languaige ».

R. 459 : Elle lui raconta alors l'histoire de Jean de Bohême à la bataille de Crécy, requérant ses chevaliers de le conduire assez avant pour qu'il pût fêrir un coup d'épée, et si avant l'avaient mené qu'on les retrouva tous morts le lendemain.

Num. 85 : « Adonc, la chanson finie » comme il est dit dans les chroniques des cours d'amour.

Num. 233 : Le ministre, entr'ouvrant le guide pour retremper sa mémoire, parla de Bayard, « de sa pauvre dame de mère qui tendrement plorait »... Et Numa, se montant, leur lisait les belles paroles de M^{me} Hélène à son fils... « Pierre, mon amy, je vous recommande que devant toutes choses aimiez, craigniez et serviez Dieu, sans aucunement l'offenser, s'il vous est possible ».

Il est donc assez probable que certains des mots suivants sont aussi des souvenirs de lectures.

VIEUX MOTS

BRIGANDERIE, s. f. *Étym.*, dérivé de *brigander* | action de brigander, de se livrer au brigandage.

R. 350 : Un seul détail manquait à ce programme de *briganderie* vendéenne.

(*Bs. o.*)

(*Lrs. Néolog. ex. V. Hugo.*)

Godefroy, ex. *Rabelais*, *Baïf*.

CHOPPER, v. intr. *Étym.*, forme normanno-picarde pour *çopper*, mot d'origine incertaine | heurter contre des obstacles, au propre et au figuré.

Nab. 146 : Tout était admirable comme organisation, mais il y avait un point où tout *choppait*.

1887 : J. K. Huysmans. *En Rade*, III : Il errait dans les propos antiques, dans les vieilles légendes, *choppait* dans les brumes de l'histoire.

(*Acad., Bs., H. D. T., Lrs. Vieilli.*)

(*Lit. ex. XVI^e et XVII^e siècle.*)

CLAIRONNER, v. intr., *Étym.*, dérivé de *clairon* | sonner du clairon.

P. T. 24 : On *claironnait* pour l'Angélus, pour Matines et Complies.

1907. L. Daudet. *La Lutte*, XI : Nanard *claironnait* avec son nez au fond d'un gigantesque mouchoir.

(*Bs., et Lrs. Vieux o.*)

(*Cotgrave et Godefroy Comp.*)

DÉBORD, s. m. *Étym.*, subst. verbal de déborder. Provenç. *desbord*, m. s. | débordement.

I. 165 : Elle pleura longtemps sur son épaule... avec un *débord* de plaintes, de paroles entrecoupées.

P. P. 76 : Il la souleva, la prit contre son cœur, et dans un *débord* de tendresse, assez rare chez ce concentré : C'est fini, maintenant.

P. P. 305 : Ce sentiment se trahissait dans un *débord* de phrases navrées et haineuses sur les perfections de Charles et ses propres infériorités.

(*Acad., Bs., H. D. T. Vieilli.*)

(*Lit. dialect o.*)

(*Lrs. inusité, ex. Cormen.*)

DÉPRISONNER, v. tr. *Étym.*, composé avec *dé* et *prison* | tirer de prison, délivrer.

Helmont, p. 23 : L'agitation de ses longues oreilles... me disait

le bonheur qu'il avait de se sentir libre, *déprisonné* de sa souffrance et de son infirmité.

Ibid., p. 279 : Évidemment la forêt venait reconquérir sa place au bord du fleuve ; et ses arbres, abattus, dispersés, transformés se *déprisonnaient* pour aller au devant d'elle.

E. 312 : C'est ainsi qu'il voyage, ce richard, *déprisonné* seulement quand la grille a tourné sur ses gonds.

(Bs. ex. Jehan de Saintré.)

(Lit. ex. XIII^e et XV^e siècle. Lrs. Peu usité. J. de Saintré.)

DÉSENGOURDIR, v. tr. *Éty.*, composé de *dés* et *engourdir*. Provenç. *désengourdi*, m. s. | faire sortir de l'engourdissement.

Nab. 135 : Elle sortait maintenant, *désengourdie* par le traitement de son masseur et décidée à s'amuser.

1898. L. Daudet. *Alphonse Daudet*, VI : La voix paternelle me ranime et peu à peu me *désengourdit*.

(Bs. o.)

(Lit. ex. Régnier. Sat. I.)

Mot proposé par Rich. de Rad.

S'ESCAMPER, v. pron. *Éty.*, emprunté de l'ital. *scampare*, m. s. | s'enfuir.

I. 307 : Lui, fuyant cette démençe, *s'escampait* tout le jour. (*Acad. escamper* Pop).

(Bs. » » ex Brantôme et Rabelais.)

(H. D. T. » Vieilli. ex. Rabelais et Sorel.)

(Lit. » Famil. ex. Froissart.)

(Lrs. » Famil.)

(Cotgrave : s'escamper).

S'ESCLAFFER, v. pron. *Éty.*, forme ancienne de *éclater*. Provenç. *esclafi*, m. s. | éclater bruyamment de rire.

Num. 91 : Quel malin que le patron, répétait le grand Lappara *s'esclaffant* dans son fauteuil.

P. T. 256 : Malgré le cant et la discipline, toute la table *s'esclaffait*.

1868. F. Fabre. *Le Chevrier*, livre II, X : Oh ! que joyeusement je *m'esclaffai* de rire.

1887. J.-K. Huysmans. *En Rade*, II : Devant la mine ahurie de Jacques, la tante Norine *s'esclaffa*.

1900. E. Le Roy. *Jacquou le Croquant*, VII : Tout le monde *s'esclaffa* de rire.

(Bs. *s'éclaffer* o.)

(*Godefroy*, ex. Rabelais, Garg. Ch. XI : Puis *s'esclaffoient* de rire, quand elle levoit les oreilles).

FERVEMENT, adv. *Étym.*, pour *ferventment*, composé de *fervent* et *ment*. | Avec ferveur.

I. 210 : Les artistes de la Comédie étaient les seuls qu'elle écoutât *fervement*.

(Bs. o.)

(H. D. T. Rare. Admis Acad. 1694, supprimé en 1878.)

(Lit., ex. XIV^e et XVI^e siècle.)

HAILLONNEUX, adj. *Étym.*, dérivé de *haillon*. | Vêtu de haillons.

J. 501 : Deux ou trois fois il prit à Jack une furieuse envie de mettre à la porte ce monstre coriace et *haillonneux*.

1867. Gonc., III. 6 avril 1867. Le pauvre, le misérable, le *haillonneux* (Fuchs).

1890. Maupassant. *L'Inutile beauté*. Le Champ d'Oliviers. Ce passant suspect et *haillonneux*.

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique*. Mostaganem. Quelques indigènes *haillonneux*.

(Bs. et Lit. Vieux, ex. Ronsard.)

HYMÉNÉEN, adj. *Étym.*, dérivé du latin *hymenaeus*, m. s. | Qui appartient à l'hymen, au mariage.

J. 601 : Le camelot et sa noce se promenaient mélancoliquement parmi la poussière et le bruit de cette kermesse *hyménéenne*.

1882. J. Claretie. *La Vie à Paris* (1882), VI : Parlant de l'adultère il [Barbier] y voyait « le spectacle de la passion bondissant sous les barreaux de la cage *hyménéenne* ».

(Bs. o.)

(Lrs., ex. Brantôme.)

Brantôme, IX, 92 : hymenean [Brunot, *Histoire de la langue* vol. II, p. 191].

JOUXTER, v. tr. *Étym.*, dérivé de *jouxte*, proche, du latin *juxta*, m. s. Dialect. *jouter*, m. s. | Toucher, être attenant à.

P. P. 94 : Le clos, c'était un bout de terrain *jouxant* la chapelle.

1833. Balzac. *Eugénie Grandet*. L'alignement de ses prés et des fossés *jouxant* la route.

1895. E. Le Roy. *Le Moulin du Frau*, III : Les terres *joux-taient* notre petit bien de la Borderie.

* *Godefroy*.

LAIDEMENT, adv. *Étym.*, composé de *laide* et *ment*. | D'une manière laide.

P. P. 230 : Elle le savait bien que cela finirait... Seulement pourquoi si vite ? Pourquoi si *laidement* ?

1884. Gonc., VI, 10 sept. 1884 : Le côté *laidement* vieux de ces petites filles (Fuchs).

(*Bs.*, ex. A. Chartier et La Fontaine.)

(*H. D. T.*, ex. Roland. Vieilli. Admis Acad., 1878.)

(*Lit.*, ex. La Fontaine.)

(*Lrs.* o.)

MARMONNER, v. tr. *Étym.*, origine inconnue. Provenç., *mar-mouna*, m. s. | Dire entre ses dents.

Num. 325 : L'ermite mendiant en cagoule qui *marmonne* son pater.

P. P. 30 : En passant près de moi il *marmonne* des choses, dans son patois d'Alsace.

1895. E. Le Roy. *Le Moulin du Frau*, VIII. Il se baissa de nouveau... en *marmonnant* tout bas des paroles qu'on n'entendait pas.

1896. P. Margueritte. *L'Eau qui dort*. Ah bien ! *marmonna*-t-il indigné.

1908. J. Aicard. *L'Illustre Maurin*, LX : Ma pensée est vieille, elle est très vieille, *marmonna* le pâtre.

(*Acad.* et *H. D. T.* Vieilli.)

(*Bs.*, ex. Rabelais et Jodelle.)

(*Lit.*, ex. xvi^e s. Famil.)

(*Lrs.*, ex. Rabelais, Pop.)

MOINETTE, s. f. *Étym.*, dérivé de *moine*. | Religieuse.

L. 300 :

Dans Paris il y a un Père blanc
Qui fait danser des *moinettes*.

(*Bs.* et *Lrs.* Vieux, o.)

MUETTEMENT, adv. *Étym.*, composé de *muette* et *ment* | sans parler.

R. 310 : Lebeau, le valet intime, le guettait, l'excitait *muette-ment*.

1856. Gonc. I, juillet 1856. Une de ces consciences qui repasse *muette-ment* une vie fauve et des jours rouges (Fuchs).

(*Bs.* Ce mot est aujourd'hui presque inusité, ex. Saint-Simon.)

(*Lit.*, ex. Saint-Simon.)

PÂLISSEMENT, s. m. *Étym.*, dérivé de *pâlir* | action de pâlir, pâleur.

J. 398 : Le *pâlisement* de l'aube lui arrivait de deux hautes fenêtres.

Nab. 221 : La lumière déferlait toute blanche avec des *pâlisements* de lune.

I. 275 :

1867. E. et J. de Goncourt. *Manette Salomon* (édit. 1896), LXXXIII : Toute une série admirable de ses tableaux déroulait le soir, ses incendies... les lentes défaillances, les *pâlisements* du jour.

1869. E. et J. de Goncourt. *M^{me} Gervaisais*, XVI : Autour d'elle une apparence d'évanouissement, le *pâlisement* d'une mort humaine s'étendait sur les couleurs des choses.

1885. L. Allard. *Les Vies Muettes*. La Bancroche, II : Le *pâlisement* des étoiles de la nuit qui finissait.

(*Bs.*, ex. Montaigne.)

PERSUADANT, adj. *Étym.*, part. prés. de *persuader* | qui persuade.

E. 188 : Elle parle longtemps et d'abondance, de cette voix *persuadante* qui fait haleter J.-B. Crouzat d'admiration.

T. A. 148 : Cette petite main ardente, *persuadante* qu'elle posait sur son bras.

Trente Ans. 117.

(*Bs.* et *Lrs.*, ex. La Fontaine.)

(*H. D. T.* Vieilli. Admis Acad. 1694, supprimé en 1740.)

(*Lit.*, ex. La Fontaine et Voiture.)

POINDRE, v. tr. *Étym.*, du latin *pungere*, piquer | au propre : piquer ; au fig. percer le cœur.

Num. 70 : Des petits doigts pleins d'encre que la douleur *poignait* d'un fourmillement de piqûres.

Num. 215 : Ces désespoirs vous *poignent* le cœur.

1887. J. K. Huysmans. *En Rade*, II : La lamentable solitude de ces chambres le *poignait*.

1897. E. Pouillon. *L'Image*, XXXIX : Le remords me *poignait*.

1898. M^{me} A. Daudet. *Journées de Femmes*. Alinéas, §. 113 : Les humeurs, sentiments et défaites qui vous *poignent*.

(*Acad.* et *H. D. T.* Vieilli.)

(*Bs.* au propre, ex. A. Chartier. au fig., ex. Montaigne, Voltaire.)

(*Lit.*, ex. xi^e-xvi^e siècle.)

(*Lrs.* Vieux au sens propre. Au fig., ex. Montaigne, d'Aubigné, Rénier.)

RAILLARD, adj. *Étym.*, dérivé de *railler* | moqueur.

I. 128 : Eh bien ! mon cher Peppino, dit le gros Lavaux de son ton *raillard* et mauvais chien.

1878. Gonc., VI, 11 avril 1878 : Un certain gaudissement sur une note *raillarde* (Fuchs).

1886. E. Pouvillon. *Jean de Jeanne*, XIX : Le citadin verbeux et *raillard* jetait à poignées de la poudre aux yeux du campagnard.

(Bs., ex. Noël du Fail. Peu usité.)

(Godefroy, ex. Ronsard et Noël du Fail. Ce mot a été repris par des auteurs du XIX^e siècle, ex. Huysmans et Maizeroy.)

RONDEMENT, adv. *Étym.*, composé de *ronde* et *ment* | en forme ronde.

S. 283 : Déboutonnant sa redingote il en tira un petit portefeuille *ronchement* tendu.

(H. D. T., ancien.)

(Acad., Bs., Lit., Lrs. ne donnent que le sens moderne « avec rondeur, sans lenteurs ».)

SINGESSE, s. f. *Étym.*, dérivé de *singe* | femelle du singe. Daudet l'emploie au figuré en parlant d'une femme.

P. T. 193 : C'était vraiment une délicieuse petite *singesse*..., cette princesse à peau jaune.

1877. V. Hugo. *L'Art d'être grand-père*, 77 : Là, pendant qu'au babouin la *singesse* se vend (Huguet).

1880. Gonc., VI, 1^{er} février 1880 : Une *singesse* enchaînée sur le pont (Fuchs).

1887. J. K. Huysmans. *En Rade*, VII : Jacques finit par s'intéresser à ces petites *singesses*.

(Godefroy : Ce mot, qui n'aurait pas dû être abandonné, a été quelquefois repris au XIX^e siècle, ex. Th. de Banville.)

SOMBREMENT, adv. *Étym.*, composé de *sombre* et *ment* | d'une manière sombre.

F. J. 11 : M. Chèbe qui se morfondait *sombrement* entre deux portes.

I. 349 : « Il est mort à temps, celui-là », déclama *sombrement* Laniboire.

1869. E. et J. de Goncourt. *Madame Gervaisais*, XXIII : Ses yeux arrivaient, tout au fond du chœur, *sombrement* rouge, au Pape.

Ibid., CIV : Lentement et *sombrement* enivrée, M^{me} Gervaisais devenait « amoureuse de la Mort. »

1913. P. Loti. *Burgos (les Annales, 5 octobre 1913)* : Une solitude *sombrement* enchantée.

(Bs., et Lit., ex. Saint-Simon.)

(H. D. T., rare.)

(Lrs. o.)

TOQUER, v. tr. *Étym.*, origine incertaine. Provenç. *touca*, m. s. | frapper, toucher.

I. 297 : Un léger coup *toqua* sa porte.

1903. Myriam Harry. *La Conquête de Jérusalem*, 4^e partie, II : D'Amenjeu lui *toqua* sur l'épaule.

1906. P. Margueritte. *Les Pas sur le Sable*, 3^e partie, II : On y *toque* discrètement du doigt.

(Acad., Bs., Lit., Lrs. vieilli.)

(H. D. T., ex. xv^e siècle.)

TOURNE-BOULER, v. tr. *Étym.*, composé de *tourne* (du verbe tourner) et *bouler* | bouleverser.

I. 307 : Mon cher, tout le monde est fou, là-dedans ! La succession de Loisillon les *tourneboule*.

1860. E. et J. de Goncourt. *Charles Demailly* (édit 1896), XLIX : Mais Nachette ! un homme qui avait trouvé le verbe *tourne-bouler* !

1893. A. Theuriet. *La Chanoinesse*, 2^e partie, V : Et dame, à l'entendre, cet homme, ça vous *tourneboulait* le cœur !

1914. L. Daudet. *Fantômes et Vivants*, I : Il l'adorait expansivement comme il faisait tout, mais lui *tourneboulait* l'entendement de plus d'une manière.

(Bs., ex. Montaigne.)

TRANSPLANTEMENT, s. m. *Étym.*, dérivé de *transplanter* | action de transplanter.

Num. 179 : A cette minute même s'était levée dans son esprit une vision splendide d'avenir qui n'avait pas été étrangère à leur *transplantement*.

1906. P. Margueritte. *Les Pas sur le Sable*, 5^e partie, III : Un *transplantement* s'imposait, l'école la plus ferme serait la meilleure.

(Bs., et Lit., ex. Ol. de Serres.)

(H. D. T., Ol. de Serres et Furetière, 1690.)

CHAPITRE · II

Créations nouvelles

Daudet enrichissait ainsi son vocabulaire pour d'autres raisons que la couleur locale ; il sentait ce besoin de termes originaux et expressifs qui pousse au néologisme. Il faut cependant remarquer qu'il ne s'aventura dans cette voie que peu à peu. Ses livres fourmillent certes de mots d'origine récente. Houssaye lui reproche par exemple l'emploi des verbes « s'activer », « courbaturer », « mouvementer » (H Houssaye, *les Hommes et les Idées*), mais ces termes étaient devenus tout à fait courants, et n'étaient nullement propres à Daudet. On pourrait y ajouter bien d'autres tels que *auréoler* (*T. T.* 86, I. 103), *bestialiser* (*S.* 279), *endormement* (*F. J.* 72), *inappris* (*Nab.* 68), *indécousable* (*Num.* 55), *matité* (*Num.* 7), *mélancoliser* (*Num.* 277, *Notes* 252), *michelangesque* (*Nab.* 31), *nerveosité* (*Nab.* 270), *tintinnabuler* (*P. P.* 437). Les créations vraiment nouvelles sont bien moins nombreuses. Dans les premières œuvres : *le Petit Chose*, *les Lettres de mon Moulin*, *Tartarin de Tarascon*, il y en a très peu, mais elles vont s'augmentant jusqu'au *Nabab*, aux *Rois en exil* et à *Numa Roumestan*. Chacun de ces livres renferme une soixantaine de termes nouveaux. Nous en trouvons autant dans *l'Immortel*, et dans les autres œuvres un nombre moins grand, mais toujours considérable. Daudet pratique donc le néologisme, mais avec modération et un examen de ses créations ne fait que confirmer cette opinion.

Notons en premier lieu les mots dus à la création primitive, c'est-à-dire les interjections et les onomatopées. La

prose de Daudet | fourmille de ces termes imitatifs et l'on pourrait y relever des exemples de presque toutes les onomatopées courantes, par exemple : *ai* (L. 137), *bêê* (Nab. 144), *brr* (C. 181, 207, Nab. 376), *clic-clac* (P. C. 82), *crac* (J. 294), *dia-hue* (L. 24, 65), *ding! dong!* (P. C. 96, L. 248), *drelindindin* (L. 216), *gna-gna* (L. 181), *han* (R. 482), *hem-hem* (P. C. 214), *heu-heu* (P. C. 285), *hop* (L. 44), *hou-hou* (L. 8, 46), *hum-hum* (L. 213), *ouf* (R. 88, 395), *paf* (L. 19), *pan-pan* (T. T. 38), *patati et patata* (L. 150), *pouah* (Nab. 250, P. C. 17), *pouf* (L. 101, P. C. 189), *ran plan plan* (L. 325), *tara-ta-ta* (T. T. 112, P. T. 24), *tin-tin* (Num. 31), *oli olan* (L. 255). Cette liste est longue, mais elle ne suffit pas aux besoins de notre auteur. Voici d'autres onomatopées dont il se sert pour donner de la vivacité à ses descriptions.

INTERJECTIONS ET ONOMATOPEES

BEÛH, interj. et s. m. Onomatopée imitant un cri sourd et prolongé.

J. 43 : Du feu dans le salon ! cria-t-il avec une stupéfaction comique. En voilà un luxe ! *beûh ! beûh !* Nous avons donc fait un petit pays chaud. *Beûh ! beûh !...* Le nouveau venu ponctuait toutes ses phrases à l'aide de ces *beûh ! beûh !* espèces de mugissements caverneux et sourds qui semblaient sortir du sol même aux endroits où il passait.

BRUM ! BRUM ! interj. Exclamation par laquelle on essaye de se donner un air d'assurance, de sang-froid.

C. 314 : Quoiqu'il en fit : *brum ! brum !* tout le temps en redressant sa longue taille... je sentais combien il était ému.

COUIN, s. m. Abrév. de *couin-couin*, onomatopée imitant le cri du canard | Voix discordante.

I. 357 : Ce terrible ricaner de Margery dont le *couin* nasillard fait pouffer, rien qu'à l'entendre, la salle et le tribunal.

COURELI, interj. Onomatopée du cri des courlis.

L. 186 : Le matin, les courlis qui font *courel ! courel !*

CRA-CRA, interj. et s. m. Onomatopée du grincement d'une plume sur le papier.

L. 135 : Un grand bel ange... écrivait, *cra-cra*, dans un grand livre.

R. 58 : Alors M. le duc avait tiré son calepin, et *cra... cra*. Ce *cra... cra...* avec lequel le brave homme exprimait le geste du protecteur écrivant le nom des trois fils Méraut faisait invariablement partie du récit.

DAN DAN, interj. Onomatopée du tintement d'une cloche.

J. 313 : Puis, en route pour l'usine, où sonnait une cloche mélancolique, infatigable, prolongeant ses *dan... dan... dan...*

FRINC, interj. Onomatopée d'un bruit grinçant.

P. C. 51 : Les clefs grinçaient avec un bruit terrible *frinc ! frinc ! frinc !* qui me fit peur.

Ibid., passim.

1880. J. Aicard. *Miette et Noré* : La Moisson.

Et les faucilles vont, grinçantes, dans les blés.

Frinc !

FROU, s. m. Onomatopée. Bruit produit par un froissement léger. On dit d'ordinaire *frou-frou*.

Nab. 124 : Puis un silence, un *frou* de jupes.

I. 25 : Elle s'assit dans le *frou* de sa robe de réception.

FRRT, interj. et s. m. Onomatopée imitant le bruit produit par des petits mouvements rapides.

L. 8 : Le temps d'entr'ouvrir une lucarne, *frrt !* voilà le bivouac en déroute.

P. P. 72 : Une hirondelle entra par la baie large ouverte, effleura les poutres d'un *frrt* d'éventail déployé.

1895. E. Pouvillon. *Pays et paysages*. Heures de Campagne. Autre Ecluse, II : C'est chaque fois, l'espace d'une seconde, une flamme d'argent qui saute avec le frétaillement, le coup de fouet prolongé des écailles battant l'eau, *frrt*.

GNOUF ! GNOUF ! interj. : Exclamation favorite du comédien Grassot (1804-1860).

F. J. 180 : Le comique faisait *gnouf ! gnouf !* d'un geste oublié des Parisiens depuis dix ans.

1860. E. et J. de Goncourt. *Charles Demailly* (édit. 1896), VIII : Impossible absolument, absolument impossible : *gnouf, gnouf !* répondit Bourniche.

1906. P. Margueritte. *Les Pas sur le sable* : 1^{re} partie, VII : Grassot fait *gnouf, gnouf*.

HEP, interj. et s. m. Cri employé pour exciter les chevaux à la course.

R. 130 : (elle) cinglait son cheval d'un *hep* vigoureux.

HOVOÛOU, interj. Onomatopée imitant un bruit plaintif.

J. 231 : Au moindre souffle, on entendait des gémissements, des modulations déchirantes, des cris lamentables, *houoûou*.

HISSA ! HO ! ou OH ! HISSE ! interj. et s. m. Cri que poussent des matelots qui tirent quelque chose afin d'agir ensemble.

C. 40 : Des matelots hâlant une pièce neuve au son du fifre et des *hissa ! ho !*

C. 156 : On haletait, on s'encourageait, *oh ! hisse !*

T. T. 81 : Et puis tout le temps un tapage effroyable, roulement de charrettes, *Oh hisse !* des matelots.

HU-HU-HU, interj. Onomatopée d'un sifflotement.

T. A. 52 : *Hu-hu-hu*, sifflotait le pharmacien.

KISS KISS ou KSS KSS, interj. et s. m. Cri employé pour railler quelqu'un ou pour l'exciter à la colère.

P. C. 97 : Je me vois encore dans ma chaire, me débattant comme un beau diable, au milieu des cris, des pleurs, des grognements, des sifflements, A la porte ! Cocorico ! *kss ! kss !*

J. 313 : Jack qui courait de toute sa force au milieu des huées, des *kiss — kiss*, des rires.

Nab. 198 : Faut voir comme elle a peur d'être lâchée. L'épousera, l'épousera pas — *kss — kss* — nous allons rire.

1896. P. Margueritte. *L'Eau qui dort*. Boîte à bachot : Ce ne fut pas long aux *kiss ! kiss !* qui les excitaient.

LALA-ITOU, interj. Syllabes de tyrolienne, employées comme cri d'appel.

P. C. 303 : On s'appelait : Ohé ! Pilouitt ! *Lala-itou !* toutes les vociférations de la ménagerie parisienne.

1889. Marcelin. *Sous l'Empire. Souvenirs de la Vie parisienne*. Lettres de Bade, 2^e partie : C'était une vraie tyrolienne, des *lala-itou* en écho.

MÊ, interj. Onomatopée d'un bêlement.

L. 41 : C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe... en faisant *Mê !* tristement.

T. T. 110 : Le Tarasconnais eut l'idée d'essayer des imitations, et se mit à bêler d'une voix chevrotante *Mê ! Mê !*

1895. E. Pouvillon. *Pays et Paysages : Causeries*, IV : Le der-

nier bruit qui me vint fut un bêlement d'agneau... Et il me semblait entendre dans ce *mè è* enrhumé et triste toutes les plaintes de ce peuple d'émigrants.

MEUH ! interj. Onomatopée d'un cri sonore et grave.

L. 213 : Rien que d'avoir flairé ces belles dindes, l'odeur des truffes me suit partout. *Meuh !*

T. A. 139 : Il poussait de son creux le plus sonore un *Meuh* formidable.

PFT ! (pfft !) interj. Onomatopée imitant un sifflement.

T. T. 208 : Pan ! pan ! *pfft ! pfft !* c'était fait. Le lion avait deux balles explosibles dans la tête.

R. 165 : Huit jours après, *pft ! pft !* un joli yacht à vapeur et à voiles vient se ranger au quai de Tom Lévis.

PILOUIT, interj. et s. m. Imitation d'un cri d'oiseau, employée comme exclamation d'appel.

P. C. 303 : On s'appelait : Ohé ! *Pilouitt !*

S. 16 : C'étaient des cris, des appels féroces, le *Pil-ouit* du faubourg répondant au « you you you you » en crécelle des filles d'Orient.

1881. J. Claretie. *La Vie à Paris* (1881), XII : On jouera demain les mêmes rôles et on prendra pour professeur M^{me} Joudic dont on imitera le *Pi-iouit*, l'automne venu, dans la comédie du château.

PRRRT, interj. Onomatopée employée pour marquer une fuite précipitée.

L. 31 : Je n'eus pas le courage de refuser, et *prrrrt !* voilà mes amoureux partis.

C. 80 : Au souffle puissant des triumvirs, *prrrrt !* les plumes de coq s'envolèrent.

C. 232 : Au troisième roulement, *prrrrt !* c'était comme un départ de perdreaux.

PSST, interj. Onomatopée du cri des hirondelles.

F. J. 366 : Les notes nombreuses se mêlent, en montant dans l'air, aux *psst ! psst !* des hirondelles.

RAN, interj. Onomatopée imitant le bruit d'une fusillade.

C. 171 : Alors, on le pousse contre un mur, et *ran !*

1908. J. Aicard. *L'Illustre Maurin*, XXVII : Le tintamarre for

midable de trente coups de tromblon partant ensemble retentit, *rrran !*

RROUOU (*rrououou*), interj., et s. m. Onomatopée imitant le cri de certains oiseaux.

L. 315 : C'est le butor qui plonge au fond de l'eau son bec immense d'oiseau-pêcheur et souffle. — *rrououou !*

J. 209 : Les piétinements des pigeons sur le toit et un *rrouou* caressant comme le renflement de leurs cous nuancés.

TOLOCOTOTIGNAN, interj. Onomatopée fantaisiste.

P. C. 189 : Sur cet air-là, il y avait des paroles, mais je ne les distinguais pas, excepté cependant les incompréhensibles syllabes que voici : *Tolocototignan ! tolocototignan !*

P. C. 191 : Quant au *tolocototignan*, il paraît que c'est une sorte d'onomatopée, très répandue chez les nègres du Cap, quelque chose comme notre lon, lan, la.

TRRR, interj. et s. m. Cri dont les bouviers se servent pour exciter leurs bêtes.

C. 295 : Un appel aux bœufs, un *trrr* aigu qui sonne dans les grottes, voilà tout ce qu'on entend.

Trésor 83 : Les cris des bouviers, té ! té ! *trrr-trrr !*

UIT, interj. Exclamation marquant un mouvement très rapide, un escamotage.

C. 229 : Puis en passant, *uit !* Je n'ai jamais vu siffler un verre de vin si lestement.

T. A. 300 : Quand il viendra, *uit !* Plus de Mont-Blanc.

YOU, YOU, interj. et s. m. Onomatopée du cri des femmes arabes.

L. 276 : Cela faisait un vacarme effrayant, discordant, que dominaient d'une note suraiguë les *you ! you ! you !* des femmes arabes.

S. 16 : C'étaient des cris, des appels féroces, le Pil-ouit du faubourg répondant au « *you, you, you, you* », en crécelle des filles d'Orient.

1859. E. Fromentin. *Une Année dans le Sahel*. La plaine : Les accueillir par des *you you* d'enthousiasme.

1886. H. France. *Sous le Burnous*. Les Pucelles et l'Étalon, III : A la nage, jeunes gens, à la nage ! allez ! sus ! sus ! Ramassez les biens du pauvre. *You ! you ! you ! you ! you !*

ZIM! BOUM! BOUM! interj. Onomatopée du battement de la grosse caisse.

J. 78 : Après, avec sa peau, couvrir un grand tambour de guerre pour aller contre les Achantis. *Zim! boum! boum! Zim! boum! boum!*

La plupart des néologismes proviennent pourtant de la dérivation et de la composition et sont tous formés d'une manière régulière. Quoique la langue française ne soit pas si maniable que la langue allemande, la composition reste un de ses principaux moyens d'enrichissement. N'importe quel groupe de mots peut à l'occasion devenir un substantif composé, et nous trouvons chez Daudet bon nombre de ces créations fortuites. Ce sont surtout des bouts de phrases qu'il substantive ainsi. Il se plaît aussi à désigner une personne par une locution caractéristique, et se sert du cri : « Débarassez-vous de ce qui vous gêne » pour indiquer les objets donnés au chiffonnier Pierrotte.

P. C. 200 : Les « c'est bien le cas de le dire », dont il émaillait ses discours, lui donnaient le temps d'accomplir intérieurement ce petit travail.

P. C. 245 : Pendant toute la soirée, le sinistre et fatal « Tu vendras de la porcelaine » retentit à mon oreille.

G. 282 : Ce terrible « d'où viens-tu » ? qui m'attendait en travers de la porte.

S. 39 : L'accent passionné, presque menaçant dont lui fut jeté ce « tu verras ».

S. 88 : Il eut un « garde-le, tu es libre », si contraint, si malheureux, qu'elle prit le dessin, le jeta au feu en chiffon.

P. P. 45 : Le pauvre mari lui épargna le « que dira maman ? » attendu.

F. J. 381 : Le vieux « chai bas gonfiance » partit en coup de vent.

Num. 198 : Notre petit docteur frétilant, celui que j'appelle M. C'est ce qu'il faut, prétend qu'il a une maladie de cœur très dangereuse.

P. C. 198 : Anastagille et Pierrotte s'en allaient à Montmartre déposer la cargaison chez un chiffonnier en gros qui.

payait bel et bien tous ces « débarrassez-vous de ce qui vous gêne » qu'on avait eus pour rien.

A côté de ces composés « accidentels » il faut noter tous les néologismes créés par les procédés les plus usités de la composition française : savoir, la juxtaposition, l'apposition, la formation avec l'impératif, à l'aide de particules. Comme juxtaposés il y a surtout un grand nombre de termes en « demi », mot affectionné par Daudet pour exprimer les nuances de sa pensée. Il se sert aussi volontiers de l'apposition pour réunir plusieurs idées en un seul terme, sans pourtant aller aussi loin dans cette voie que Victor Hugo.

MOTS COMPOSÉS

JUXTAPOSÉS

AIGRE-BON, adj. | dont la bonté est feinte et laisse percer l'aigreur.

P. P. 146 : Ce fut même, à l'époque, entre elle et Lydie, prétexte à des discussions *aigres-bonnes*, où les « chère mère » et « chère fille » se croisaient en sifflant avec des jets corrosifs.

BLEU-VERT, adj. | qui a des teintes bleues et vertes.

T. A. 241 : Le glacier aux vagues *bleu-vert*.

1895. E. Pouvillon. *Pays et paysages*. La Coccinelle : Ça et là, bâillant démesurément comme un porche d'église, une crevasse *bleue-verte*.

BOUCHE-EN-CŒUR, s. m. | homme d'une amabilité affectée. Vient de l'expression faire la *bouche en cœur*, affecter des manières doucereuses.

Nab. 133 : Le docteur irlandais introduit dans cette détresse n'eut aucun succès avec ses manières paternes, ses belles phrases de *bouche-en-cœur*.

CHEVAUX-DE-BOIS, s. m. | manège de chevaux de bois.

R. 239 : Un immense *chevaux-de-bois*... tourne mécaniquement avec ses lions, léopards, tarasques fantastiques.

1910. A. Dauzat. *La Vie du langage*, 2^e partie, III : Le peuple

qui dit « un cheval » appelle un *cheveau de bois* le manège des chevaux de bois.

CROÛTE-LEVÉ, s. m. | Enfant dont la tête est couverte de croûtes.

Nab. 158 : Rouges, couverts de boutons, tous ces petits *croûte-levés* ont poussé leur concert robuste.

CUL-NU, s. m. | Celui qui a le corps nu. Se dit part. des petits Cupidons.

Num. 165 : Les *culs-nus* d'amours qui se roulent aux frises.
1876 P. Arène. *La Gueuse parfumée* : Le Clos des âmes.
VII : Ce sourire... M. Sube croyait le voir partout : aux têtes sculptées des consoles, aux petits *culs-nus* des trumeaux.

DEMI-ARTISTE, s. m. | Celui dont le métier est à un certain degré artistique.

F. J. 82 : Les dessinateurs à grandes barbes, demi-ouvriers, *demi-artistes*, lui donnent en passant la poignée de main et le tutoiement.

DEMI-AUDACIEUX, adj. | un peu hardi.

Num. 163 : La belle jeune fille arrêtée devant lui dans cette jolie attitude *demi-audacieuse* que donne l'habitude du monde.

DEMI-BONHEUR, s. m. | bonheur qui n'est pas complet.

Nab. 309 : Des droits dont on ne peut user, un *demi-bonheur*, des demi-pouvoirs.

Num. 288 : Il faut... se tailler des bonheurs pleins dans les *demi-bonheurs* que l'existence nous donne.

T. A. 160.

1910. Colette Yver. *Les Dames du Palais*, 5^e partie, II, Cette diathèse conjugale où Henriette et lui auraient pu végéter encore longtemps dans un *demi-bonheur*.

DEMI-BRUIT, s. m. | bruit assourdi, peu retentissant.

Num. 153 : Elle comptait sur le programme les morceaux avant Valmajour dans un *demi-bruit* d'éventails, de conversations à voix basse.

Num. 171 : Elle allait endormir son chagrin dans la fraîcheur silencieuse, le demi-jour, le *demi-bruit* des hautes nefes.

DEMI-CONFORTABLE, s. m. | installation qui offre un certain degré de confort.

Nab. 481 : Des rideaux blancs, un tapis, ce *demi-confortable* exigé par les Anglais, même en voyage.

DEMI-ENFANTIN, adj. | qui a quelque chose d'enfantin.

J. 54 : Il gardait donc sa prononciation défectueuse, son parler *demi-enfantin*.

A DEMI-GAZ, adv. | les becs de gaz étant baissés. Cf. *Rose, 102* : la lumière à demi-lustre.

Num. 21 : Ils revenaient... faire encore une partie à *demi-gaz* derrière les volets clos.

DEMI-GRANDEUR, adj. | moitié plus petit que l'original.

S. 36 : Sur la cheminée, un marbre *demi-grandeur* de la *Sapho* de Caoudal.

DEMI-INSTALLATION, s. f. | installation provisoire.

E. 35 : Ils n'étaient à Paris qu'en passant... aussi n'avaient-ils fait qu'une *demi-installation*.

DEMI-IVRESSE, s. f. | ivresse légère.

Num. 166 : Il y a dans l'air un peu de musique, de la poussière qui sent bon, une *demi-ivresse* qui affine les sensations.

1901. E. Zola, *Travail*, livre I, I. Dans cette *demi-ivresse*, il cédait surtout à la vantardise cruelle de montrer à un camarade comment il traitait les filles.

DEMI-MISÈRE, s. f. | pauvreté qui est presque de la misère.

S. 302 : Comme elle avait pris gaïement cette *demi-misère*.

DEMI-NUIT, s. f. | obscurité partielle.

E. 243 : Elle entra dans la *demi-nuit* d'une chambre aux tentures claires, aux rideaux tirés.

1860. E. et J. de Goncourt. *Charles Demailly* (édit. 1896), XLIII : Eux, dans la *demi-nuit*, le dos à la lampe... parlaient ou ne parlaient pas.

1890. J.-H. Rosny. *Le Termite*, livre III, VI : Une *demi-nuit* cérébrale accablante.

1891. H. Le Roux. *Au Sahara*, III : Dans la *demi-nuit* nous descendons.

(Ce mot est très fréquent chez les Goncourt.)

DEMI-OMBRE, s. f. | ombre éclaircie par un peu de lumière.

S. 234 : Quelle *demi-ombre* honteuse de persiennes closes.

P. P. 197 : Elle entra, saisie par la *demi-ombre* après l'éclat du dehors.

1860. E. et J. de Goncourt. *Charles Demailly* (édit. 1896), XXVIII : La *demi-ombre* où il cache le masque de Lucien derrière la chanson d'Ophélie.

1890. J.-H. Rosny. *Le Termite*, livre I, VII : Les nerfs du télégraphe allaient en fibrilles fines dans les *demi-ombres*.

DEMI-ORPHELIN, s. m. | enfant dont les parents sont séparés.

Num. 313 : Un de ces *demi-orphelins* que les parents se partagent, qu'ils élèvent dans la haine et le mépris l'un de l'autre.

DEMI-OUVERT, adj. | qui tient le milieu entre ce qui est décolleté et ce qui est montant.

I. 112 : M^{me} Astier, en robe de velours *demi-ouverte*.

DEMI-OUVRIER, s. m. | celui qui travaille à un métier, mais n'appartient pas à la classe ouvrière.

F. J. 82 : Les dessinateurs à grandes barbes, *demi-ouvriers*, demi-artistes, lui donnent en passant la poignée de main et le tutoiement.

Notes 44 : Ce sont les métis, les A —, les V —, *demi-ouvriers*, demi-bourgeois qui ont commis le plus d'atrocités.

EN DEMI-PEAU, loc. adj. | à moitié décolleté. « En peau » est une expression populaire pour « décolleté ».

I. 282 : Le bonhomme terminait l'exposé de ses doctrines par une sorte de démonstration au tableau, un geste adulateur vers le corsage *en demi-peau* de la duchesse : « Trouvez donc la vie mauvaise devant ces épaules-là. »

Trésor 132 : D'abord la dame n'était qu'*en demi-peau*, tandis que les autres...

DEMI-POUVOIR, s. m. | autorité limitée.¹

Nab. 309 : Des droits dont on ne peut user, un *demi-bonheur*, des *demi-pouvoirs*.

DEMI-PUBLIC, adj. | intermédiaire entre ce qui [est public et ce qui est privé.]

R. 174 : Ces endroits *demi-publics* auxquels manquent l'intimité, l'habitude de la demeure.

DEMI-RAILLEUR, adj. | légèrement railleur.

Num. 111 : Il ouvrit... les mêmes yeux étonnés et clairs où lui-

sait tout au fond cette pointe *demi-railleuse* qui est l'esprit des regards provençaux.

DEMI-RELIGIEUX, s. m. | homme menant la vie d'un religieux sans être cloîtré.

E. 122 : On eût dit un de ces villages des Frères moraves... mais la dévotion de ces *demi-religieux* est sincère, tandis que les paysans de Petit-Port sont d'abominables hypocrites.

DEMI-RUPTURE, s. f. | rupture partielle.

S. 156 : Il lui était reconnaissant d'avoir trouvé ce moyen terme, cette *demi-rupture* où elle prendrait les nouvelles habitudes de travail.

DEMI-RUSTIQUE, adj. | qui a gardé des mœurs rustiques.

Nab. 416 : L'artisan *demi-rustique* qu'était restée la mère du millionnaire Jansoulet.

1890. P. Arène. *Nouveaux Contes de Noël*. Les Chats : Deux ou trois observations faites pour caractériser l'ancien chat, le chat *demi-rustique* tel qu'on le connaît dans les familles.

DEMI-SANGLOT, s. m. | sanglot étouffé.

P. P. 103 : Elle fut secouée d'un de ces longs *demi-sanglots*, comme en a l'enfant qui s'est endormi grondé et chagrin.

DEMI-SÉRIEUX, adj. | qui est à moitié sérieux.

F. J. 6 : Delobelle avait sa tête des jours de noce, mine *demi-sérieuse*, demi-souriante.

R. 21 : « C'est notre premier repas sur la terre d'exil », disait-il à Rosen d'un ton *demi-sérieux*.

DEMI-SIÈGE, s. m. | support d'une stalle d'église, lequel peut servir de siège.

P. T. 27 : Tous les Pères Blancs écoutaient, silencieux, droits sur leurs miséricordes, *demi-sièges* à forme hypocrite qui permettent d'être assis en paraissant debout.

DEMI-SILENCE, s. m. | silence qui n'est pas absolu.

F. J. 7 : Dans ce *demi-silence*, M^{me} Chèbe... disait très haut... Voyez-vous, cousin, cette enfant-là...

1895. F. Vandérem. *Charlie*, 2^e partie, VI : Dans un *demi-silence*, tandis qu'on desservait les sorbets, on entendit la voix aigre de Vaumoise.

1896. P. Margueritte. *L'Eau qui dort*. Boîte à bachot : Dans le *demi-silence* encore orageux de l'étude, il ouvrit son pupitre.

DEMI-SOURIANT, adj. | qui est d'une gaieté contenue.

F. J. 6 : Ce soir-là, Delobelle avait sa tête des jours de noces, mine demi-sérieuse, *demi-souriante*.

DEMI-SOUIRE, s. m. | sourire légèrement esquissé.

Nab. 75 : L'autre, gentilhomme de race...éclairant d'un *demi-sourire* la gravité de son visage.

S. 268 : Elle aussi l'avait reconnu, d'un *demi-sourire* frissonnant sur la limpidité d'eau de source de ses yeux.

1852. Th. Gautier. *Voyage en Italie*, XXIII : Le Christ... ne peut retenir un vague *demi-sourire*.

1868. H. Taine. *La Vie et les Opinions de M. Thomas Graindorge*, VII : L'autre promène languissamment ses doigts le long des touches d'ivoire, avec un *demi-sourire* sur sa lèvre boudeuse.

1896. P. Margueritte. *L'Eau qui dort*. Les Serviteurs : Avec des *demi-sourires* à lippe rentrée, sa femme gardait le regard mécontent d'une camériste que madame vient de gronder.

(Les exemples de ce mot sont nombreux.)

ÉTAT DE CHOSES, s. m. | état où sont les choses à un moment donné. Par extension, celui qui maintient cet état.

P. T. 16 : Indolent de nature, indifférent à tout ce qui ne l'atteint pas localement, il tient pour l'*état de choses* comme il dit. Pas moins, depuis quelque temps, on lui reprochait un tas de choses, à l'*état de choses*.

P. T. 159 : C'est tout naturel qu'on m'en veuille, me dit-il quelquefois, puisque je suis l'*État de choses*.

P. T. 166 : On profita d'une entre-lueur de beau temps, et l'*État de choses*, chamarré, entouré de ses dignitaires en grand costume, prit place sur l'estrade.

GARDE-NOBLE, s. m. | soldat de la garde du pape.

I. 73 : L'aventure d'un jeune *garde-noble*, le comte Adriani, qui, traversant Paris avec son ablégat pour porter à je ne sais qui la barrette et la calotte cardinalices, avait oublié ces deux insignes chez une belle de nuit.

I. 127 : Il raconte sa vie aux *gardes-nobles*.

1908. P. de Coulevain. *Au Cœur de la Vie*. Château de Mortin : Dans les salles (du Vatican) déambulait avec une figure d'ennui et d'oisiveté le *garde-noble* de service.

(H. D. T., garde noble, o.)

HAUTE-FORME , s. m. | chapeau à haute forme.

I. 103 : Astier Réhu reconnaissable à sa longue redingote vert-serpent, à son *haute forme* élargi et plat.

I. 224 : Freydet, Védrine et lui dressaient leurs trois *haute forme* d'un noir d'enterrement dans la rayonnante après-midi de campagne.

P. P. 4.

1898. J. K. Huysmans. *La Cathédrale*, VIII : D'autres exposaient des *hautes-formes* blancs, pareils à des seaux renversés de toilette.

JETEUR DE SORTS, s. m. | celui qui jette des sorts, sorte de sorcier.

P. P. 406 : Une roulotte qui passe, chargée de ces bohémiens marchands de vannerie, affûteurs de faulx, *jeteurs de sorts*.

1887. P. Arène. *Contes de Paris et de Provence*. Les Haricots de l'italgue : On fut persuadé qu'à chaque tour, chaque pointe, malgré la distance, s'enfonçait dans la chair du *jeteur de sorts*.
(Bs., et Lrs. o.)

PAYS-CHAUD, s. m. | personne originaire d'un pays chaud.

J. 33 : Le directeur du gymnase Moronval promenait ses « petits *pays-chauds* » comme il les appelait.

T. A. 23 : Les huit petites Péruviennes... pauvres petits *pays-chauds* qu'on se figurait si bien grimaçant, gambadant à la cime des cocotiers.

P. P. 113 : Son Othello n'est pas un jaloux, c'est un nègre, un *pays-chaud* passionné, brutal, rien de plus.

1897. F. Vandérem. *Les Deux Rives*, V : On s'y demandait... ce que c'était que cette jolie petite femme... Une fille ? Non. Une petite *pays-chaud* sans doute.

PETDELOUP, s. m. | type ridicule de professeur ou de savant.

I. 56 : C'est ainsi que, dans l'intimité des bureaux, se subdivise l'Académie française. Les ducs, ce sont tous les gens de noblesse et l'épiscopat : les *Petdeloup* comprennent les professeurs et savants divers.

1867. E. et J. de Goncourt. *Manette Salomon* (édit. 1896), LXXV : Ils respectaient le comique du professeur, une espèce de M. *Pet-de-Loup*.

(Lrs. 2^e Sup., ex. Daudet.)

SAUT-DU-LIT, s. m. | vêtement que l'on met au saut d'lit, sorte de robe de chambre.

Nab. 302 : Une folle petite tête ébouriffée en blond, toute

vaporeuse dans les dentelles et les fanfreluches d'un *saut-du-lit* princier.

SEIZE-MAI, s. m. | fonctionnaire du ministère du 16 mai 1877.

E. 298 : C'était lui, un *Seize-Mai* à qui son passé commandait la réserve.

E. 299 : Le malheureux *Seize-Mai* blêmissait à chaque mot. (Dans la langue populaire on disait un *Seize-Mayeux*.)

SEMI-UNIFORME, s. m. | costume qui ressemble à un uniforme militaire.

R. 23 : La robe de franciscain du Père Alphée, le chapelain de la reine, frôlant le *semi-uniforme* chamarré du général (Cf. R. 14 : On pouvait voir trembler ses longues jambes de pandour, haleter sous le grand cordon de l'Ordre son buste large et court revêtu d'un frac bleu collant et militairement coupé).

TOILETTE-PRINCESSE, s. f. | toilette drapée de mousseline, ornée de fanfreluches.

R. 244 : Un petit boudoir en sous-sol, fort coquettement tapissé et tendu, avec un divan, une *toilette-princesse*.

TOUR DE VILLE, s. m. | promenade autour d'une ville, dans le Midi.

T. A. 42 : Il y a autour de Tarascon un cours planté d'arbres qui, dans le dictionnaire local, s'appelle le *tour de ville*.

P. T. 5 : Un duel à la flèche empoisonnée sous les arbres du *tour de ville* n'était pas pour me faire peur.

1887. P. Arène. *Contes de Paris et de Provence*. La Bouillabaisse. Le plus beau d'Antibes, ce n'est pas encore son port... ni son *tour de ville*, promenade charmante que l'on peut faire en vingt minutes tout autour des remparts formant terrasse.

TOUT A TRAC, adv. | sans réflexion et sans hésitation.

Nab. 383 : Au lieu de lui donner ton argent *tout à trac* dans une grande bourse comme à un séraskier, on s'arrange.

R. 116 : Inquiet pour son fils auquel il trouvait une tête de « cocu », — il disait le mot *tout à trac*, comme un vieux troupiér.

P. P. 196.

(Bs., ex. Daudet.)

COMPOSÉS PAR APPPOSITION

ABBAYE-FORTERESSE, s. f. | abbaye fortifiée, occupée par des soldats.

P. T. 24 : Derrière les fins créneaux de l'abbaye-forteresse, claironnades et tambourinades mêlées aux tintements des carillons faisaient un fier ramage.

AFFICHE-RÉCLAME, s. f. | annonce qui est aussi une réclame.

C. 221 : Les deux petits postillons de l'Hippodrome avec leurs poneys jumeaux et leurs *affiches-réclames*.

1880. P. Bourget. *Etudes anglaises*. L'île de Wight : La fantaisie sinistre de l'humoriste des Contes cruels qui parle du temps où des projections de lumière électrique permettront d'utiliser enfin cet espace inutile et d'y faire flamboyer de gigantesques *affiches-réclames*.

ATELIER-SALON, s. m. | atelier qui sert aussi de salon.

I. 144 : D'un élan, elle franchit le couloir, les trois marches de l'*atelier-salon* où elle entra en suffoquant.

BATEAU-LAVOIR, s. m. | bateau fixe sur lequel les blanchisseuses lavent le linge.

I. 216 : Les deux femmes croisent au passage un regard froid, sans expression, plus redoutable que les plus violentes engueulades de *bateau-lavoir*.

1914. Henriette Waltz. *Lyon, sa figure et son âme* (la Grande Revue, 10 mai 1914) : Dans les *bateaux-lavoirs* — les plates — amarrés le long de ses rives, les blanchisseuses agenouillées battent tranquillement leur linge.

BATEAU-MISSION, s. m. | vaisseau appartenant à une société missionnaire et servant à transporter les missionnaires.

E. 194 : Un de ces *bateaux-missions* qui portent l'Écriture aux baleiniers anglais des mers du Nord.

CAMÉRISTE-FACTOTUM, s. f. | femme de chambre qui remplit toute sorte d'offices dans une maison.

J. 21 : Sa *camériste-factotum*, une grande et forte personne... se précipita à sa rencontre.

CARDINAL-FONDATEUR, s. m., | le cardinal Richelieu, fondateur de l'Académie.

I. 348 : Ni la chaleur de l'apostrophe, ni l'ampleur oratoire du geste vers le camail du *cardinal-fondateur* ne vinrent à bout du farouche entêtement d'Astier-Réhu.

COUTEAU-POIGNARD, s. m. | couteau à lame effilée en forme de poignard.

T. T. 4 : Toutes les armes de tous les pays du monde, carabines, rifles, tromblons, couteaux corses, couteaux catalans, couteaux-revolvers, *couteaux-poignards*.

1908. J. Aicard. *Maurin des Maures*, I : Un *couteau-poignard* de marin dans sa gaine de cuir.

(Bs. o)

COUTEAU-REVOLVER, s. m. | arme qui est à la fois couteau et revolver.

T. T. 4 : Toutes les armes de tous les pays du monde : carabines, rifles, tromblons, couteaux corses, couteaux catalans, *couteaux-revolvers*.

DOCTEUR-PROFESSEUR, s. m. | professeur qui a le titre de docteur.

C. 65 : L'illustre *docteur-professeur* Otto de Schwanthaler composa son fameux Paradoxe sur les Pendules.

T. A. 9 : L'illustre *docteur-professeur* Schwanthaler de l'Université de Bonn.

ENFANT-ROI, s. m. | enfant qui est roi.

R. 96 : Cet avenir où l'*enfant-roi* lui apparaissait dans le triomphe du retour à Leybach.

FEMME-ENFANT, s. f. | femme jeune et ingénue. Cf. *child-wife* dans *David Copperfield* de Dickens.

R. 225 : Il rapportait à sa *femme-enfant* des gibiers rares, des rayons de miel.

S. 268 : Un regard de jeune fille levé vers le sien lui rappela tout à coup sa rencontre du bois, cette grâce radieuse de *femme-enfant*.

Trésor, V, 141 : Les beaux yeux de fièvre de cette *femme-enfant*.

1881. J. Claretie. *Monsieur le Ministre*, 2^e partie, VII : Cette femme douce comme un enfant — ma *femme-enfant*, lui disait-il autrefois, si souvent.

FRÉGATE-ÉCOLE, s. f. | vaisseau où sont instruits les élèves d'une école navale. Le terme vaisseau-école est plus usité.

R. 118 : La Seine dorée de soleil, les Tuileries derrière en masse de pierres et d'arbres, et tout près les mâts croisés de la *frégate-école*.

1871. Th. Gautier. *Tableaux de Siège*, II. : La *frégate-école* transformée en établissement hydrothérapique.

1887. P. Arène. *Contes de Paris et de Provence*. Soleil pour perroquets : La pointe des mâts de la *frégate-école*, dressés derrière le pont Royal.

GARDIEN-CHEF, s. m. | gardien principal.

E. 141 : Profitant d'une absence de son mari — *gardien-chef* au phare de Cardiff et de service la moitié du mois — elle quitta sa maison.

1883. A. Gill. *Vingt Ans de Paris*. Le Musée du Luxembourg : Je grimpais, timide, l'escalier de pierre ; et, souvent, le *gardien-chef* m'interdisait l'entrée.

1901. E. Zola. *Travail*, livre III, II : Il venait de se faire, après avoir fermé son débit de boissons, une belle situation de *gardien-chef* dans les Magasins généraux de la Crêcherie.

GÉNÉRAL-DUC, s. m. | général qui a le titre de duc.

R. 13 : Le *général-duc* de Rosen, l'ancien chef de la maison militaire, avait quitté l'Illyrie depuis trois ans.

P. P. 14 : Une âme que le *général-duc*, mon père, a dès longtemps proclamée obscure et dangereuse comme un combat de nuit.

GUIDE-CHEF, s. m. | guide qui commande les autres.

T. A. 334 : Le *guide-chef* disait d'un air grave : C'est qu'il fume sa pipe, il n'y a pas à dire que non.

HOMME-CHIEN, s. m. | homme velu qui ressemble à un chien. Mot employé au xvi^e siècle par Du Bartas (Voy. Brunot : *Histoire de la Langue française*, t. II, p. 195).

R. 273 : C'était bien lui... toujours maigre, toujours voûté, toujours sa tête d'*homme-chien* à la barbe rutilante et plate, aux cheveux longs, en salade.

T. A. 21 : L'un des jeunes gens se leva, le plus grand, une sorte de moujik, d'*homme-chien*, aux pattes velues, aux longs cheveux noirs.

I. 106 : Terreux, sordides, avec des cheveux, des barbes d'*hommes-chiens*, ils restaient là sans bouger.

HOMME-CHIFFRE, s. m. | Homme qui s'occupe exclusivement de chiffres.

F. J. 320 : Le vieux leva la tête et montra un visage crispé où coulaient deux grosses larmes, les premières peut-être que cet *homme-chiffre* eût jamais versées de sa vie.

(Il s'agit du caissier Planus.)

HOMME-ENFANT, s. m. | Homme faible et dépendant comme un enfant.

Femmes 6 : A cet *homme-enfant* qu'on appelle un artiste il faut un type de femme spécial.

P. P. 364 : Elle l'admirait d'avoir osé cela, lui, ce timide et ce faible, cet *homme-enfant* qu'elle croyait capable seulement de larmes et de lamentations.

HOMME-FLÛTE, s. m. | Homme qui ne fait que jouer de la flûte.

P. C. 213 : Dans le fond, l'*homme-flûte* prenait sa nourriture ; même en mangeant il gardait son instrument sur la nappe près de lui.

P. C. 336 : Avec cette romanesque matrone, l'*homme-flûte* n'a pas perdu son temps.

LIEUTENANT-JUGE, s. m. | Personne désignée pour exercer les fonctions du juge en son absence.

Num. 205 : Justement La Laita gardait depuis deux jours un évêque catholique de Genève pour le produire au bon moment, ainsi qu'un conseiller général de l'Isère, un *lieutenant-juge* à Tahiti.

(*Lit. Sup. o.*)

MAÎTRE-ÉCLUSIER, s. m. | Éclusier principal.

E. 55 : Il venait de passer *maître-éclusier* au barrage de Petit-Port.

MÉCANICIEN-CHEF, s. m. | Mécanicien qui commande les autres.

J. 454 : C'était Blanchet, le *mécanicien-chef*, que ses hommes appelaient le « Moco ».

MÉDECIN-PHARMACIEN, s. m. | Pharmacien qui est aussi médecin.

P. T. 50 : Bézuquet, *médecin-pharmacien*.

PAIN-POIRE, s. m. | Sorte de beignet.

P. T. 19 : Ils les aimaient pareillement pour leurs pâtés d'hiron-

delles et leurs délicieux *pains-poires*, qui sont des coings enveloppés d'une pâte fine et dorée.

PAPIER-VELOURS, s. m. | Papier sur lequel on a appliqué de la laine hachée pour imiter les étoffes. Le terme habituel est « papier velouté ».

F. J. 82 : Étouffées par l'air des ateliers, les paupières gonflées, les cheveux ternis de la poussière des *papiers-velours*..., elles se hâtent.

PAVILLON-CHALET, s. m. | Pavillon construit comme un chalet.

R. 84 : Le duc, lui, s'installait dans un *pavillon-chalet* attenant aux communs.

PENDULE-JOUJOU, s. f. | Pendule très petite.

G. 65 : Cette *pendule-joujou*, guère plus grosse qu'un œuf de tourterelle put faire... le voyage de Bougival à Munich.

POMPE-BIJOU, s. f. | Pompe très petite.

Nab. 241 : La pompe Schwalbach, et la pompe Bois l'Héry, et combien d'autres encore, celles-là, énormes, bruyantes, les pistons effrontés, ou bien sourdes, discrètes... *pompes-bijoux* aussi ténues que ces trompes d'insectes dont la soif fait des piquûres.

PRÉSIDENT-FONDATEUR, s. m. PRÉSIDENTE-FONDATRICE, s. f. | Celui, celle qui fonde et dirige une œuvre.

Nab. 159 : M. le Dr Jenkins, *président-fondateur* de l'œuvre de Bethléem.

E. 59 : Jeanne Autheman, *présidente-fondatrice* de l'œuvre des Dames Évangélistes.

PRINCE-ENFANT, s. m. | Prince très jeune.

R. 390 : Cette vision de *prince-enfant* rappela au roi d'Illyrie son petit Zara.

RÉCLAME-ÉCRITEAU, s. m. | Annonce qui est aussi une réclame. Synonyme de « affiche-réclame ».

J. 33 : Les petits nains de l'Hippodrome avec leurs poneys microscopiques et leur *réclame-écriteau*.

ROI-CHEVALIER, s. m. | Roi qui a le caractère d'un chevalier. Expression employée couramment en parlant de François I^{er}.

R. 375 : Il y avait loin du *roi-chevalier* qui, le matin... s'inclinait dans l'oratoire avant de partir à la conquête de son royaume, à ce joli leveur de femmes.

ROI-ENFANT, s. m. | Roi gâté et soigné comme un enfant.

F. J. 25 : Heureux homme à qui... son habitude de régner dans les drames avait fait pour toute la vie cette position exceptionnelle d'un *roi-enfant* gâté et admiré.

RUE-CASERNE, s. f. | Rue de maisons toutes pareilles.

J. 432 : De toutes les maisons alignées dans cette *rue-caserne*, celle-ci était la plus gaie.

VOITURE-BERCEAU, s. f. | Voiture d'enfant qui a la forme d'un berceau.

E. 46 : Leurs sommeils étalés sous la pèlerine des nourrices ou l'auvent des *voitures-berceaux*.

MOT COMPOSÉ AVEC UN GÉNITIF

VERT-SERPENT, adj. | Vert comme la peau de certains serpents.

T. A. 187 : La jaquette *vert-serpent* qui, le dimanche, à la musique, tournait la tête à toutes les dames de Tarascon.

I. 103 : Sa longue redingote *vert-serpent*.

COMPOSÉS FORMÉS D'IMPÉRATIFS

ATTRAPE-BAIGNEURS, s. m. | Objet qui se vend facilement aux baigneurs et que les marchands étalent pour les attirer.

Num. 229 : Des boutiques de bâtons ferrés, de parasols, de passe-montagnes, de pierres calcaires, minerais, cristaux et autres *attrape-baigneurs*.

CASSE-ASSIETTES, adj. | Tapageur, fendant.

C. 113 : Avec cela l'accent de Paris et un air *casse-assiettes* !

COUCHE-TOUT-NU, s. m. | homme nu.

I. 156 : La princesse ravie, surtout à l'idée qu'on ne verrait pas le vilain *couche-tout-nu*.

GÂTE-BOURSE, s. m. | filou, voleur.

Nab. 477 : Il allait peut-être en débarquant avoir des démêlés avec la police italienne comme un vulgaire *gâte-bourse*.

GUIDE-BALLON, s. m. | Ce qui sert à diriger un ballon.

P. C. 231 : Ce n'est pas votre faute
Si le *guide-ballon* n'est pas encore trouvé.

LÂCHEZ-TOUT, s. m. | Abandon complet (au propre cri usité pour ordonner de lâcher les cordes par lesquelles on retient un aéros-tat).

C. 14 : Quoique les maîtres soient partis, on ne sent pas là l'abandon, le grand *lâchez-tout* de la guerre.

Nab. 436 : Je me suis contenté d'apporter en ces pays d'indolence et de *lâchez-tout* l'activité, la souplesse d'un Français du Midi.

Notes. 29 : Dans cet abandon complet de soi et des autres, ce grand *lâchez-tout* flairé je ne sais quelle odeur de débauche sanguinaire et cadavérique.

MÊLE-TOUT, adj. | Qui se mêle des affaires d'autrui, qui brouille les choses.

E. 60 : Elle avait plutôt l'air d'une paysanne, d'une femme de charge que d'une dame de la noblesse. Et sans-gêne et *mêle-tout*.

PARÉ-ÉTINCELLES, s. m. | Garde-feu, toile métallique qu'on met devant une cheminée pour préserver du feu.

S. 37 : Un beau feu de bois... flambant sous le *paré-étincelles*.

PORTE-LUMIÈRE, s. m. | Ce qui porte ou répand de la lumière.

Nab. 35 : Cette société, la première de toutes, sur laquelle le monde entier a les yeux fixés comme sur un *porte-lumière*.

1873. V. Hugo. *Quatre-vingt-treize*, 514 : Le porte-glaive s'était métamorphosé en *porte-lumière* (Huguet.)

(Bs. o.)

Mot employé au xvi^e siècle par Baif (Marty-Laveaux, *la Langue de la Pléiade*) au xvii^e siècle, par Scarron (F. Brunot. *Histoire de la Langue*, vol III, p. 217).

PORTE-SEQUINS, s. m. | Personne revenue du Levant avec une grande fortune.

Nab. 213 : L'espoir de pêcher quelque chose dans ce passage de beys, de nababs et autres *porte-sequins*.

SERRE-BOIS, s. m. | Réduit où l'on serre du bois.

J. 589 : Il allait habiter désormais une espèce de *serre-bois*, ouvert dans le mur de l'escalier.

Num. 105 : Ils occupaient là... une chambre et un cabinet, le cabinet sans jour ni air, une sorte de *serre-bois*.

(Bs. et Lrs. 1^{er} Sup. o.)

(Lit. Sup. ex. Daudet.)

SERRE-TOUT, s. m. | un débarras.

I. 174 : Très influent, le Picheral ; encore un que nous aurons cet été, une chambre au second, peut-être l'ancien *serre-tout*.

TIRE-L'ŒIL, s. m. | Caractère de ce qui attire l'attention, éblouit les yeux.

R. 197 : les carrosses de gala d'un *tire-l'œil* trop gênant pour des particuliers.

1914. *Messidor*, 5 déc : A la gloire de Paris. Tout le déshonête, tout le *tire-l'œil*, tout le bluff, tout cela était étranger.

COMPOSÉS PAR PARTICULES

ARRIÈRE-ÉTÉ, s. m. *Étym.*, composé de *arrière* et *été* | été de la Saint-Martin.

S. 300 : Jean regardait la petite maison réchauffée de cette lumière douce d'*arrière-été*.

1897. F. Vandérem, *Les deux Rives*, XVII : Des souffles d'*arrière-été* courbaient la cime des marronniers flétris.

AVEULIR, v. tr. *Étym.*, Verbe parasynthétique composé de à et *veule* | rendre veule.

J. 641 : Sentimental et trainard, ce refrain qu'elle *aveulissait* encore en ralentissant les notes finales, l'obsédait.

S. 102 : L'éternelle cigarette qui *aveulit* la journée des filles.

(Bs. Néolog. o.)

(Lit. Add. Néolog. ex. Daudet.)

CONTRE-VEINE, s. f. *Étym.*, composé de *contre* et *veine* | Mauvaise chance.

I. 249 : Je crois, disait Védrine, que c'est un rare exemple de *contre-veine*, la conjonction dans la nuit, dans le temps et l'espace, de ce regard d'inspection et de ce court sommeil de veilleur.

DÉCATALOGUER, v. tr. *Étym.*, composé de *dé* et *cataloguer* | Rayer d'un catalogue.

I. 78 : Comme il continuait à publier des livres d'histoire très documentés, n'a-t-on pas dit qu'il avait *décatalogué* des pièces du fonds Bourbon.

DÉSÉQUILIBRE, s. m. *Étym.*, composé de *dés* et *équilibre* | Perte de l'équilibre, dérangement.

I. 229 : Il y eut un silence de surprise et de gêne, comme un *déséquilibre* de la conversation après la brusque, violente et inexplicable sortie du jeune homme.

Féd. 136 : Des waterproofs qui voltigent au vent glacé, s'agitent à grands pas solitaires, lugubres visions du *déséquilibre* humain.

1887. J.-K. Huysmans. *En Rade III* : Cela tenait simplement à son état d'énervement et de fatigue, à son *déséquilibre*.

1890. J.-H. Rosny. *Le Termite*, livre 2, II : Tout le jour, enfin, les plantes et les bêtes en *déséquilibre*.

1901. E. Zola. *Travail*, livre 1, III : Il perdit sa femme, si frêle, si douce, et ce fut pour lui la grande perte, la cause d'une sorte de *déséquilibre*, qui le jeta au désordre.

DÉSHABITUDE, s. f. *Étym.*, composé de *dés* et *habitude* | action de se déshabituer, perte d'une habitude.

R. 127 : Les amusements encore plus grossiers où ce désheurement, cette *déshabitude* du foyer entretenaient ces messieurs.

(Bs., et Lit., o.)

(Lrs. Peu usité o.)

(* Rich. de Rad.)

EMBOUSSAILLER, v. tr. *Étym.* Verbe parasynthétique composé avec *en* et *broussaille* | Au propre : embarrasser par des broussailles ou par des cheveux ; au figuré : embrouiller, enchevêtrer.

C. 199 : Les fonds de parcs *embroussaillés*.

Femmes. 175 : L'histoire était... pleine de ces jolies redites, de ces incidents interminables qui *embroussaillent* les discours féminins.

J. 596 : La barbe *embroussaillée*, malpropre, décolorée, de cet ancien commensal du Gymnase Moronval.

1885. E. Zola. *Germinal*, I : Ses cheveux rouges qui lui *embroussaillaient* le front et la nuque.

1886. E. Pouvillon. *Jean de Jeanne*, III : Elle écartait pour le mieux voir les cheveux qui *embroussaillaient* le front de l'enfant.

1890. J.-H. Rosny. *Le Termite*, livre 2, II : Ce qui paraissait un premier élan vers le but s'*embroussailla* de doute et de fièvre froide.

(Bs. et Lit. Sup. embroussaillé, ex. Daudet.)

(Lrs. 1^{er} Sup. embroussaillé, o.)

EMBUER, v. tr. *Étym.*, Verbe parasynthétique composé avec *en* et *buée* | Couvrir de buée.

R. 299 : Elle a saisi sa lorgnette et regarde obstinément, fixement, à travers les miroirs *embués*.

E. 69 : A travers de grosses larmes qui *embuaient* et allongeaient les mots, il continuait à lire.

Souvenirs. 163 : Le regard redevenait vitreux, *s'embuait*.

1883. M^{me} A. Daudet. *L'Enfance d'une Parisienne*. Saint-Pierre : La bonne emplissait ses carafes qui sortaient de là fraîchement *embuées* comme d'une glacière.

1903. Myriam Harry. *La Conquête de Jérusalem*, 3^e partie, IV. M. Fischer, en les lisant, *embuait* ses lunettes.

1907. L. Bertrand. *L'Invasion*, 2^e partie, IX : Une humidité tiède *embuait* le petit mur.

(Bs. Néolog. ex. Daudet.)

EMPOUSSIÉRER, v. tr. *Étym.*, Verbe parasynthétique composé avec *en* et *poussière* | Couvrir de poussière.

I. 268 : Ces liasses entières d'autographes *s'empoussiérant* encore dans le grenier d'un vieil hôtel de Ménilmontant

1869. E. et J. de Goncourt, M^{me} Gervaisais, XIV : C'était le ciel surtout qui donnait à tout une apparence éteinte avec une lumière grise et terne, *empoussiérant* le mousseux des toits, le fruste des murs.

1898. M^{me} A. Daudet. *Journées de Femmes*. M^{me} Desbordes-Valmore : Cette vitrine de la célébrité où *s'empoussièrent* si vite les images.

ENCOLÉRER, v. tr. *Étym.*, Verbe parasynthétique composé avec *en* et *colère* | Mettre en colère. Daudet l'emploie au sens de « marquer du caractère de la colère ».

I. 363 : Dans la brutalité de ces paroles, l'accent fiévreux qui les *encolérait*, le sculpteur ne retrouvait plus son Freydet si doux.

1853. G. Sand. *Les Maîtres Sonneurs*, 4^e veillée : J'avais si bonne mémoire pour retenir toutes choses chantables, celles qui contentent notre gars comme celles qui l'*encolèrent*.

1894. P. Arène, *Domnine*, XIX : Le pire, et ce qui *encolérait* surtout Nanon, c'était le scandale des mœurs.

(Bs. encoléré, adj. o.)

(Lrs. encoléré, adj. Néolog. ex. Balzac.)

ENSOMMEILLER, v. tr. *Étym.*, Verbe parasynthétique composé avec *en* et *sommeil* | Alourdir par le sommeil.

C. 115. Le tocsin mou, sans enthousiasme, dont les notes *ensommeillées* tombent lourdement.

Trente Ans. 60: Voyant danser devant ses yeux, que la fatigue *ensommeille*, les ombres élégantes d'une soirée mondaine.

1871. Gonc., IV, 15 avril 1871: Un état d'engourdissement *ensommeillé* (Fuchs).

1887. Gonc, VII, 15 février 1887: La vie chez moi est *ensommeillée* toute la journée (Fuchs).

(Bs. *ensommeillé* adj. o.)

(H. D. T. *ensommeillé*, adj. ex. xvi^e siècle.)

(Lit. Add. *ensommeillé*, adj. Néolog, ex. P. Arène, *le Temps* 28 octobre 1877.)

(Lrs. *ensommeillé*, adj. Néolog. ex. H. Cantel.)

ENTR'APERCEVOIR, v. tr. *Éty.*, composé de *entre* et *apercevoir* | *apercevoir* à peine, à la hâte.

J. 685: D'Argenton avait déjà fermé la porte laissant Bélisaire stupéfait sur le palier, avec la vision d'un salon *entr'aperçu* là-bas au fond de l'appartement.

1881. J. Claretie: *Monsieur le Ministre*, 1^{re} partie, VII: Un visage *entr'aperçu* sous une voilette à pois noirs.

1883. P. Bourget. *Études anglaises*. Sensations d'Oxford, 7^e partie: Le paysage *entr'aperçu* et dont nous pensons que son influence eût calmé notre peine.

1895. J. K. Huysmans. *En Route*, 1^{re} partie, I: Le concept divin et la forme céleste furent devinés, *entr'aperçus*.

(Bs. o.)

(Lit. Sup. ex. *Gaz. des Trib.*, 10 mars 1876.)

ENVOILER, v. tr. *Éty.*, Verbe parasynthétique composé avec *en* et *voile* | Cacher comme sous un voile.

I. 309: Vers Mousseaux... un réseau de pluie *envoila*it l'horizon.

IMPONDÉRÉ, adj. *Éty.*, composé de *in* et *pondéré* | Très léger, qu'on ne peut peser.

Nab. 261: Une petite ombre falote, légère, *impondérée*.

(Bs. Terme de physique. Fig. ex. Daudet.)

(Lit. Terme de physique. o.)

INAFFECTUEUX, adj. *Éty.*, composé de *in* et *affectueux* | Qui n'est pas affectueux.

J. 160 : le discours que Moronval prononça, vrai dégel de banalités *inaffectueuses*, de paroles emphatiques et glacées.

(Bs. et Lrs. o.)

INARRANGEABLE, adj. *Étym.*, composé de *in* et *arrangeable* | qui ne peut être arrangé.

L. 225 : Les choses *inarrangeables* surtout par la difficulté de mettre les pouces avec un gaillard comme Paul Astier.

(Bs. et Lrs. o.)

* *Rich. de Rad.*

INCOMPRÉHENSION, s. f. *Étym.*, composé de *in* et *compréhension* | manque de compréhension.

P. P. 134 : Les ponts sont bien rompus entre les deux générations, et, d'une rive à l'autre, l'*incompréhension* pourrait s'exagérer jusqu'à la haine.

Soutien 431 : Cette *incompréhension* des êtres et des idées du temps nouveau.

1871. Gonc., IV, 18 mars 1871 : Son apparente *incompréhension* du mouvement révolutionnaire (Fuchs).

1895. J. K. Huysmans. *En Route*, 2^e partie, I : L'ignorance du clergé, son manque d'éducation, son inintelligence des milieux, son mépris de la mystique, son *incompréhension* de l'art.

1906. P. Margueritte. *Les Pas sur le Sable*, 5^e partie, II : Mon idée fixe était d'*incompréhension* et de révolte : Pourquoi était-il mort ?

INCONTENTÉ, adj. *Étym.*, composé de *in* et *contenté* | qui n'est pas satisfait.

R. 376 : Cette femme qui allait rester dans sa vie avec la mémoire sèche, altérante, d'un désir *incontenté*.

1885. M^{me} A. Daudet. *Fragments d'un livre inédit*, § 60 : C'est pour cela qu'on cherche des mots nouveaux, le dictionnaire pour les *incontentés* des vieilles étiquettes sur de jeunes boutures.

1898. M^{me} A. Daudet. *Journées de Femmes*. Alinéas, § 102 : Son entourage de fidèles, complété de jeunes recrues, de bavards enthousiasmes *incontentés* pendant l'exil.

* *Rich. de Rad.*

INDÉCONCERTABLE, adj. *Étym.*, composé avec *in* et *déconcerter* | qui ne peut être déconcerté.

S. 210 : Cet horrible passé confessé par elle chaque fois avec la même *indéconcertable* franchise.

* *Rich. de Rad.*

INDÉMÊLABLE, adj. *Étym.*, composé avec *in* et *démêler* | qu'on ne peut démêler.

I. 164 : Les fleurs embaumaient dans cette réaction chaude que fait à l'intérieur la pluie du dehors ; et toujours, et toujours l'autre arôme *indémêlable*.

* *Rich. de Rad.*

INDISABLE, adj. *Étym.*, composé de *in* et *disable* | qu'on ne peut raconter.

P. P. 136 : A ce propos, monsieur le philosophe, que je vous soumette, comme à mon confesseur, un cas passionnel et mystérieux, presque *indisable*.

INDISCONTINU, adj. *Étym.*, composé de *in* et *discontinu* | qui ne cesse pas.

P. T. 181 : Des Espazettes compta six et n'attrapa rien qu'un gros rhume sous la pluie à torrents et *indiscontinue*.

INENTENDABLE, adj. *Étym.*, composé avec *in* et *entendre* | qui ne peut être entendu.

Num 259 : Le lion de Belfort... entouré de soldats... suivant la mesure d'une *inentendable Marseillaise*.

INEXPRIMÉ, adj. *Étym.*, composé de *in* et *exprimé* | qui n'est pas exprimé, ne peut pas s'exprimer.

J. 642 : Ces maris trompés... qui peuvent reconnaître la date de leur infortune à toutes les manifestations d'un remords *inexprimé*.

R. 94 : Elle se sentit comme un musicien inconnu, un artiste *inexprimé*.

1879. M^m A. Daudet. *Impressions de Nature et d'Art*. E. et J. de Goncourt : Ces conversations rompues, espacées de silences éloquentes, d'idées *inexprimées*.

(*Bs* , et *Lit.*, o.)

* *Rich. de Rad.*

INRACONTABLE, adj. *Étym.*, composé de *in* et *racontable* | inénarrable, inexprimable.

J. 198 : Le bonheur fait d'une foule de joies menues et *inracontables*.

RAPLATIR, v. tr. *Étym.*, composé de *re* et *aplatir*. Forme intensive du verbe *aplatir*.

J. 159 : Que de dos affaissés, de figures *raplaties*.

S. 252 : Quel déchet ! Sont-ils vieux, sont-ils *raplatis* !

1896. H. Taine. *Carnets de Voyage* (1863-1865). D'Auray à Carnac : L'éternel vent de la mer *raplatit* ou rase toutes les plantes.

RÉAFFUBLER, v. tr. *Étym.*, composé de *ré* et *affubler* | affubler de nouveau.

T. A. 82 : Brusquement repris de sa folie alpestre au contact du piolet, des crampons et des cordes dont il s'était *réaffublé*, il brûlait d'attaquer une vraie montagne.

1870. Flaubert, *Correspondance*, t. IV. *A Maxime du Camp*, 29 sept. 1870 : Sur ce, je vais me *réaffubler* de mon costume et aller faire une petite promenade militaire.

SOUS-PROVIDENCE, s. f. *Étym.*, composé de *sous* et *providence* | ce qui est considéré comme tout-puissant, à moitié divin.

Nab. 94-95 : Dans les petits intérieurs, il y a toujours un nom qui revient plus souvent que les autres, qu'on invoque aux jours d'orage, qui se mêle à tous les souhaits, à tous les espoirs... un nom qui tient dans la maison le rôle d'une *sous-providence*, ou plutôt d'un dieu lare familial et surnaturel.

SUBREXQUIS. *Étym.*, altération de *super-exquis* | Forme intensive de « exquis ».

P.P. 12 : Sitôt que j'ai mordu dans un de ces délicieux fondants, j'ai envie de le cracher et de piller la boîte avec l'espoir de trouver enfin ce goût *subrexquis* que je cherche sans l'atteindre.

P.P. 120 : Tout cela, oh ! tout cela *subrexquis*.

COMPOSÉS A L'AIDE D'ÉLÉMENTS GRECS

AUTOGRAPHILE, s. m. *Étym.*, composé de *autographe* et *phile* | amateur d'autographes.

I. 78 : Ce baron Huchenard, qui se fait appeler le prince des *autographiles* français et que la collection Astier désespère.

(*Bs.*, autographophile. Peu usité, o.)

(*Lrs.* autographophile. Peu usité, ex. J. Lecomte et Maillard.)

HISPANO-PRUSSIEN, adj. | qui a rapport à l'Espagne et à la Prusse.

C. 131 : C'est un dimanche d'août en wagon, dans tout le commencement de ce qu'on appelait alors l'incident *hispano-prussien*.

MORPHINOMANE, adj. et s. *Étym.*, tiré de *morphinomanie* | qui est atteint de morphinomanie, qui abuse de la morphine.

E. 245 : Elle est devenue... Comment dit-on ? *Morphinomane*.

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique*. El-Kantara : Des noms de belles en vogue sous l'Empire me montent aux lèvres..., des *morphinomanes* aussi, Clothilde Charvet, les sœurs Drouard.

(*Lrs. 2^e Sup.*, morphiomane, o.)

PHILOSOPHICO-HUMORISTIQUE, adj. | qui est à la fois philosophique et comique.

C. 66 : L'illustre docteur-professeur Otto de Schwanthaler composa son fameux « Paradoxe sur les Pendules », étude *philosophico-humoristique*.

TURCO-MARSEILLAIS, adj. | qui concerne des personnes marseillaises et turques.

T. T. 218 : L'apparition de Tartarin...interrompt toutnet cette aimable orgie *turco-marseillaise*.

La composition est après l'emprunt le moyen le plus simple d'enrichir une langue, car il ne s'agit — dans la plupart des cas — que de réunir des vocables déjà existants. Il faut plus d'habileté et d'audace pour créer des mots par la voie de la dérivation. Daudet s'y aventure pourtant et forme à l'aide des diverses suffixes des verbes, des adjectifs, des adverbes et surtout des substantifs. Il emploie aussi très librement toutes sortes de néologismes, et nous trouvons chez lui beaucoup de mots proposés par Richard de Radonvilliers dans son *Enrichissement de la langue française*.

DÉRIVÉS PROPRES

ADJECTIFS ET SUBSTANTIFS

ADE

CARACOLADE, s. f., Rad. *caracoler* | action de tourner avec empressement autour de quelqu'un.

Num. 227 : Numa... savoura la joie délicieuse d'écouter... s'éloigner au pas... toute la fringante jeunesse dont les *caracolades* lui avaient tant de fois piétiné le cœur.

CLAIRONNADE, s. f., Rad. *claironner* | sonnerie de clairon.

P. T. 24 : *Claironnades* et tambourinades, mêlées aux tintements des carillons faisaient un fier ramage.

1899. P. Adam. *La Force*, X : Les tambours se turent. Les *claironnades* expirèrent.

EMPOIGNADE, s. f., Rad. *empoigner* | action d'empoigner. Fig. action de contester, de discuter violemment.

Nab. 116 : C'étaient alors de terribles *empoignades*, des discussions dont le père sortait vaincu.

1853. G. Sand. *Les Maitres sonneurs* : 15^e veillée. L'homme reçut au chignon du cou une si jolie *empoignade* que les yeux durent lui en grossir.

1867. Gonc. III : 18 'sept. 1867. Les claquements de mains sur la peau dans l'*empoignade* (Fuchs).

(Bs., ex. Daudet.)

TALONNADE, s. f., Rad. *talonner* | battements de pied. Fig. action de poursuivre, de presser vivement.

I. 319 : Sous la sonore *talonnade* des chevaux, la route se déroulait.

P. P. 225 : La *talonnade* de gros souliers retombant en mesure.

Rose 194 : Ce ne sera plus maintenant que le déclin des forces et des chances, et derrière moi la *talonnade* d'une jeunesse féroce ment pressée et gloutonne.

TARASCONNADE, s. f. Rad., *Tarascon* | hâblerie de Tarasconnais.

C. 134 : Quand Gambetta nous envoyait une de ses éloquentes *tarasconnades*, c'est Chauvin qui, de sa voix retentissante, la déclamait à la porte des mairies.

Num. 30 : Cette *tarasconnade* eut un succès local.

T. A. 49 : Entre nous, c'était là une simple *tarasconnade*.

AGE

CREVAGE, s. m. Rad., *crever* | action de crever au sens de « mourir ».

I. 134 : Il en a assez de cette vie de *crevage* de faim.

DÉBLAYAGE, s. m. Rad., *déblayer* | action de déblayer, de débarrasser de ce qui encombre (au propre et au figuré).

I. 360 : Ah ! quand on a vu de ces *déblayages* et les balances

symboliques fonctionner avec cette dextérité, on garde une forte idée de la Justice.

1906. E. Rod. *L'Incendie*, VII : Alors tous s'armèrent de pelles, de râtaux, de balais, et commencèrent le grand *déblayage*.

(*Lrs.* 2^e *Sup.*, argot de théâtre. « Action de passer sur toutes les parties peu importantes d'un rôle pour en faire mieux valoir les parties essentielles », ex. Legouvé).

DÉBOULONNAGE, s. m. Rad., *déboulonner* | action de déboulonner, de démonter ce qui était boulonné.

C. 135 : Le fameux jour du *déboulonnage*, il devait être là, dans un coin de la place Vendôme.

(*Bs.*, et *Lrs.* 1^{er} *Sup.*, o.)

DÉCROCHAGE, s. m. Rad., *décrocher* | action de détacher quelqu'un de ceux avec lesquels il est lié.

S. 285 : Il y avait près de dix ans que ce grand beau garçon tremblait devant cette petite moricaude. Pour le *décrochage* il fallait ruser, manœuvrer.

DÉMOLISSAGE, s. m. Rad., *démolir* | action de ruiner le crédit, la réputation de quelqu'un.

I. 287 : Il commença à voix basse un *démolissage* du joli jeune homme.

1882. Gonc., VI, 30 mars 1882 : Tout ce qu'il sait apporter de *démolissage* à l'encontre de quelqu'un (Fuchs).

DÉSHABILLAGE, s. m. Rad., *déshabiller* | action de déshabiller, de se déshabiller, résultat de cette action.

Nab. 213 : Montrer de beaux bras, des jambes bien tournées dans le facile *déshabillage* de l'opérette.

1895. L. Daudet. *Les Kamtchatka*, VIII : Cet affriolant *déshabillage* de satin mauve.

1908. Pierre de Coulevain. *Au Cœur de la Vie*. Lausanne : Il voulut m'ausculter et dit : il faut enlever cette robe. Tout mon petit être protesta et je me refusai énergiquement à ce *déshabillage*.

DODELINAGE, s. m. Rad., *dodeliner* | action de dodeliner la tête.

I. 335 : On répond d'un sourire négatif, d'un petit *dodelinage* de magot de la Chine.

EMBOBELINAGE, s. m. Rad., *embobeliner*, signifiant embobiner

(au propre), envelopper. Ce sens est signalé en patois par *Montesson, Verrier et Onillon* | enveloppement.

I. 279 : La petite comtesse de Foder, son bout de nez pointu, tout affairé de curiosité, dans un *embobelinage* de dentelles.

FLIRTAGE, s. m. Rad., *flirter* | action de flirter.

Num. 207 : Après cinq mois d'un *flirtage* passionné, Numa n'était pas plus avancé auprès de sa « petite » que le jour de leur premier rendez-vous.

I. 150 : Une heure ou deux de pressant *flirtage*.

1884. E. de Goncourt. *Chérie*, XCVII : Une passion sincère arrivée tout au bout de ces coquetteries à froid, de ce *flirtage* sans cœur.

1911. L. Allard. *Catherine Hautier*, p. 60 : Elle n'eut que trop l'occasion de subir l'amertume de cet insupportable *flirtage*.

(*Bs.*, et *Lrs. 1^{er} Sup.*, o.)

(*H. D. T. Néolog.*, o.)

PARLOTAGE, s. m. Rad., *parlote* | bavardage d'avocat.

Nab. 424 : Un bourdonnement qui circulait avec l'air du bâtiment, sortait de ses murailles, comme si les pierres elles-mêmes, imprégnées de *parlotage*, joignaient des échos anciens à ceux de toutes ces voix.

PATAUGEAGE, s. m. Rad. *patauger* | action de patauger.

Num. 34 : En pleine fête le déluge, l'hallali noyé, tout le mardi-gras monarchique finissant dans un *pataugeage* de sang et de boue.

S. 56 : Dans le noir *pataugeage* de la rue, il se figurait leur chambre allumée et chaude.

(*Bs.*, ex. Daudet.)

PÉPIAGE, s. m. Rad., *pépier* | bruit d'oiseaux qui pépient.

P. C. 84 : Du matin jusqu'au soir, c'est un *pépiage* assourdissant.

AILLE

CHIFFRAILLE, s. f. Rad., *chiffre* | le calcul, les chiffres, en mauvaise part.

P. C. 313 : Il vous restait des dix heures sur ses gros livres, enfoui jusqu'au cou dans la *chiffraille*.

(*Bs. Sup.*, ex. Daudet.)

DOMESTIQUEAILLE, s. f. Rad. *domestique* | les domestiques, en mauvaise part.

Nab. 422 : Tu sais, moi, la *domestiquaille*, je n'ai jamais pu m'y faire.

GAMINAILLE, adj. Rad., *gamin* | espiègle comme un gamin.
R. 246 : Un air jeunet, *gaminaille*.

AIRES

MILLIARDAIRE, adj. et s. m. Rad., *milliard* | qui possède un milliard, qui est extrêmement riche.

Nab. 310 : Ce *milliardaire* puissant sur la hausse et la baisse, comme ces bateaux de fort tonnage qui déplacent les eaux d'un port.

R. 366 : Une des maisons écrasantes comme les traitants *milliardaires* en ont encombré ces nouveaux quartiers.

1866. Th. de Banville. *Camées parisiens*, 1^{re} série, III : Pourquoi n'est-il pas né *milliardaire* comme Rothschild.

1895. F. Vandérem. *Charlie*, 2^e partie, VI : J. L. R. Luggatt, le fils du *milliardaire* américain.

1903. Myriam Harry. *La Conquête de Jérusalem*, 2^e partie, II : Un *milliardaire* est plus misérable qu'un mendiant.

ANTS

OBSESSIONNANT, adj. Rad., *obsession* | qui cause l'obsession.
J. 479 : La voix des horloges, un sifflet lointain de chemin de fer, tout prend le même accent, plaintif, réitéré, *obsessionnant*.
(Bs., ex. Daudet.)

SOMNAMBULANT, adj. Rad., *somnambule* | qui tient du somnambulisme.

Nab. 94 : Une de ces marionnettes lamentables, monologuant, gesticulant sur les trottoirs, à qui chaque heurt de la foule arrache une exclamation *somnambulante*.

ARDS

GEIGNARD, adj. et s. m. Rad., *geindre* | qui se plaint, se lamente.

T. T. 35 : Le corps de Tartarin, au contraire, était un brave homme de corps, très gras, très lourd, très sensuel, très douillet, très *geignard*.

Nab. 139 : Les momeries *geignardes* et piteuses d'un porche d'église à la sortie de vêpres.

S. 71 :

1867. E. et J. de Goncourt. *Manette Salomon* (édit. 1896), LXXVI : Elle ne tarissait pas de rires et de plaisanteries pour moquer, comme elle disait, ce *geignard* de Coriolis.

1893. A. Theuriet. *La Chanoinesse*, 4^e partie, IV : Il soulageait sa mauvaise humeur en écrivant des lettres *geignardes*.

1907. L. Bertrand. *L'Invasion*, 2^e partie, II : Aussitôt, d'une voix *geignarde* : « Donnez-moi encore un verre de vin. »

(Bs., ex. De Goncourt.)

JUSTICIARD, s. m. Rad., *justicier*, s. m. | justicier, en mauvaise part.

P. F. 389 : Quelle folie de croire qu'il allait livrer sa femme à ces *justiciards*.

PATROUILLARD, s. m. Rad., *patrouille* | soldat de patrouille, en mauvaise part.

C. 114 : Ce ne sont qu'alertes, prises d'armes, perquisitions, arrestations, clubs en plein vent, pèlerinages à la colonne, *patrouillards* en goguette qui ont perdu le mot d'ordre.

CIDE

TZARICIDE, s. m. Rad., *tzar* | assassinat d'un *tzar*.

T. A. 183 : Vous me connaissez, Ferdi... savez mes idées libérales, mais delà au *tzaricide*.

É

CAISSONNÉ, adj. Rad., *caisson* | décoré de caissons (en parlant d'un plafond, d'une voûte).

T. A. 7 : Les dorures du plafond *caissonné*.

1887. J. K. Huysmans. *En Rade*, II : Des galeries latérales... aux solivages de bois d'épine et de cèdre, aux plafonds *caissonnés*, dorés comme des châsses.

1897. E. Zola. *Paris*, livre 4, IV : La salle tendue de gros vert, *caissonnée* au plafond de chêne.

CANTIQUÉ, adj. Rad., *cantique* | loué, exalté.

Nab. 35 : Il avait fait ce rêve d'être ainsi *cantiqué* dans les journaux parisiens.

(*Bs. Sup.*, ex. Daudet.)

CHARRETÉ, adj. Rad., *charrette* | transporté sur un chariot.

P. P. 133 : Ainsi m'apparaît la guerre, toute en viande, en viande abattue et *charretée*.

CHENILLÉ, adj. Rad., *chenille* | velouté comme de la chenille
R. 236 : Les franges *chenillées* de son mantelet.

* *Rich. de Rad.*

COSMÉTIQUÉ, adj. Rad., *cosmétique* | enduit de cosmétique.

J. 44 : Sa forte moustache blonde, très *cosmétique*.

1883. A. Gill. *Vingt Ans de Paris*. L'inflexible Piétri : Je vois encore le masque à moustaches et à impériale *cosmétiquées*.

1907. L. Bertrand. *L'Invasion*, IX : Le nez au vent, les moustaches *cosmétiquées*... Attilio ouvrait la marche.

(*Bs. Sup.*, se cosmétiquer, ex. G. Ohnet.)

(*Lit. Sup.*, Néolog., ex. Daudet.)

DYNAMITÉ, adj. Rad., *dynamite* | Se dit d'un bâtiment où l'on a mis de la dynamite pour le faire sauter.

P. T. 95 : Sous le palais impérial miné, *dynamité*, dans la nuit du caveau où les conjurés s'activaient.

Le verbe « dynamiter » (néolog.) s'emploie au sens de « faire sauter au moyen de la dynamite », par ex. :

1907. L. Bertrand. *L'Invasion*, 3^e partie, VIII : Il aurait *dynamité* une maison de banque que je ne dirais rien.

FEUILLAGÉ, adj. Rad., *feuillage* | garni de feuillage. Daudet l'emploie au sens de « produit par le feuillage ».

Nab. 335 : Les barres d'or, les ombres *feuillagées*, les mille points de lumière dont le sol était jonché.

1881. E. de Goncourt. *La Maison d'un Artiste*. Vol. I : *Cabinet de travail* : Deux appliques de jade vert, *feuillagées* d'un bouquet de plumes de paon.

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique*. Mostaganem : La lampe frêle et *feuillagée* de vert d'un aloès en pleine floraison.

1905. M^{me} A. Daudet. *Miroirs et mirages*. Réminiscence : Ces coupes, ces cornets aux formes bizarres, aux transparences *feuillagées*.

HATSCHISCHÉ, adj. Rad., *haschisch* ou *hachich* | produit par le haschich, sous l'influence du haschisch.

S. 14 : Un regard vague, souriant, comme *hatschisché*, mais d'une tranquillité, d'une lucidité imperturbables.

1858. Gonc., I, 2 août 1858 : Un rêve *haschisché* (Fuchs).

1886. Gonc., VII, 18 mars 1886 : Une sorte d'ivresse intellectuelle *hachichée* (Fuchs).

(*Bs. Sup.*, ex. Daudet.)

NÉVROSÉ, adj. Rad., *névrose* | atteint de névrose, relatif à la névrose.

P. P. 346 : La trouverons-nous plutôt dans le bétail pensif des poètes parnassiens ou parmi les instinctives du naturalisme, les mystiques *névrosées* des décadents.

1883. J. Claretie. *La Vie à Paris* (1883), XV : Il semble que ce siècle affairé et plus *névrosé* que poétique garde ce goût, cet amour des fleurs.

1884. E. de Goncourt. *Chérie*, LXV : Une espèce de religion *névrosée*.

STUQUÉ, adj. Rad., *stuc* | enduit de stuc.

Num. 185 : Imagine une salle carrée très haute, dallée, *stuquée*.

1887. P. Arène. *Contes de Paris et de Provence* : Crâne de nègre : La correction des lycées modernes avec parloirs qui sont des salons, dortoirs *stucqués*.

1893. M^{re} A. Daudet, *Journées de Femmes* : Versailles : Puis se succèdent les chambres aux murs *stucqués*.

(*H. D. T. Néolog.*, o).

TORSADÉ, adj. Rad., *torsade* | en torsade, tordu en spirale.

R. 216 : Le bandeau de filigrane *torsadé*.

R. 475 : Une épaisse chevelure fauve *torsadée*.

1872. Gonc., V, 6 août 1872 : De pieuses nuques de femmes aux cheveux jaunes *torsadés* (Fuchs).

1879. Gonc., VI, 6 juillet 1879 : L'échafaudage de leurs cheveux *torsadés* (Fuchs).

VAGUÉ, adj. Rad., *vague* | ayant des vagues.

Num. 324 : Le Rhône, *vagué* comme une mer.

E. 80 : Le grand Rhône blafard et violent, *vagué* et troublé comme une mer après l'orage.

P. T. 71.

1891. Hugues Le Roux. *Au Sahara*, X : Tantôt il (le sable) est *vagué*, strié de moires.

ENCE

STRIDENCE, s. f. Rad., *strident* | son dur et aigre.

E. 198 : Des bouffées d'orgue mêlées aux *stridences* des sauterelles dans l'herbe.

1915. P. Bourget. *Le Sens de la Mort*, 1^{re} partie, X : Il y en avait un qui, plongé dans un demi-coma, poussait par instant ce cri méningitique dont la *stridence* ne s'oublie pas, une fois entendue.

ERIE

CANCERIE, s. f. Rad., *cancer* | état de cancer, lenteur dans les études.

I. 21 : Paul, au lycée... se distingua surtout par une *cancrerie* volontaire, entêtée.

COCASSERIE, s. f. Rad., *cocasse* | caractère de ce qui est cocasse; chose cocasse.

L. 180 : Toutes les *cocasseries* d'un monde excentrique.

Trente Ans, 155 : La *cocasserie* des crânes et des imaginations s'exagère en des développements monstrueux.

1882. Gonc., VI, 4 févr. 1882 : La *cocasserie* spirituelle de Forain (Fuchs).

(*Bs.*, et *Lrs.* o.)

(*Lit. Add.*, ex. *Figaro*, 31 oct. 1876.)

CORAILLERIE, s. f. Rad., *corail* | lieu où se trouve du corail, où l'on travaille le corail.

Nab. 42 : Mines de fer, de soufre, de cuivre, carrières de marbre, *corailleries*, huîtres.

FÉLINERIE, s. f. Rad., *félin* | caractère de celui qui est câlin et hypocrite comme le chat.

Num. 311 : Les mots et les actes toujours en désaccord. Deux paroles, deux visages. Toute la *félinerie* et la séduction de sa race.

FOLICHONNERIE, s. f. Rad., *folichonner* | action, parole de folichon.

I. 357 : On allait rire, cela se devinait dans l'air, dans les *folichonneries* des toques inclinées.

1873. Flaubert. *Correspondance*, vol. IV : A Ernest Feydeau : Je ne disais pas qu'il y avait trop de *folichonneries*, mais qu'il n'y avait que cela.

1882. E. de Goncourt. *La Faustin*, XXXI : Si comme toutes les femmes elle avait de certains jours ses nerfs, et plus violem-

ment que d'autres, c'étaient de courts accès dont elle sortait bien vite par une *folichonnerie*.

(Bs., et Lrs. o.)

GANDINERIE, s. f. Rad., *gandin* | manières, habitudes de gandin, le monde des gandins.

F. J. 12 : Des petits jeunes gens de boutique dévorés de *gandinerie*.

Souvenirs, 78 : Un élégant de seconde main, qui n'a jamais fait que ramasser sur le boulevard toutes les originalités de la haute *gandinerie*.

1884. Gonc., VI, 4 déc. 1884 : Le monde de la *gandinerie* (Fuchs).

1884. E. de Goncourt. *Chérie* XCV : Elle avait... rejeté loin d'elle cette *gandinerie* dans les idées, depuis si longtemps comprimant ses qualités natives.

(Bs., et Lrs. 1^{er} Sup., o.)

(Lit. Sup. ex. Daudet.)

HARGNERIE, s. f. Rad., *hargneux* | humeur agressive.

R. 294 : Cet air de suprême et dédaigneuse *hargnerie*.

Ce mot a été employé par J.-J. Rousseau au sens de dispute, tracasserie. « Le véritable respect qu'on doit au public est de lui épargner les petites *hargneries* d'auteurs dont on remplit les écrits polémiques. » (Bs., et Lit.)

LABICHERIE, s. f. Rad., *Labiche*, auteur dramatique | œuvre de Labiche.

P. P. 318 : Des fermiers de Morsang... marchandaient les bijoux de la corbeille avec des mots, des rires, des parapluies, de grandes coiffes, à se croire au Palais-Royal, un soir où se donne quelque désopilante *Labicherie*.

LÉCHERIE, s. f. Rad., *lécher* | action de lécher. Fig., démonstration de tendresse.

S. 155 : Des tendresses, des câlineries, une voluptueuse *lécherie* de mère chatte.

P. P. 34 : Pour embrasser son fils... il lui fallait des circonstances extraordinaires. « Dans la famille, nous n'aimons pas les *lécheries* », disait-elle volontiers.

RÔDERIE, s. f. Rad., *rôder* | action de rôder.

P. P. 381 : Ainsi s'expliquaient les *rôderies* autour du parc, la rencontre à Corbeil.

Soutien, 69 : Sans qu'il se fut jamais expliqué, elle sentait que c'était pour elle ses *rôderies* autour de la maison.

1890. J.-H. Rosny. *Le Termite*, VI : A la craintive *rôderie* des rayons, les têtes des visiteurs s'animalisèrent ou se transformèrent.

VEULERIE, s. f. Rad., *veule* | état de ce qui est veule.

R. 124 : La langue boulevardière avec ses tics, son exagération, ses *veuleries*.

R. 374 : Le divan où le prince royal avait laissé la trace de sa *veulerie* contagieuse.

P. P. 196.

1867. E. et J. de Goncourt. *Manette Salomon* (édit. 1896). XXV : Cette sorte de *veulerie* tendre qui faisait sa bienveillance universelle.

1882. E. Zola, *Une Campagne*. Préface VIII : Je ne donnerais pas ma passion pour la *veulerie* complaisante et le misérable aplatissement des autres.

1899. J. Lorrain : *Heures d'Afrique*. Divertissements arabes. Dix flâneurs venus par *veulerie* serrer la main, dire un bonjour en passant à l'ami Marchelle.

(Bs., o. H. D. T., o. Néolog.)

(Lit. Sup., ex. Daudet.)

YATAGANERIE, s. f. Rad., *yatagan* | collection d'armes offensives.

T. T. 4 : Ce qui rassurait un peu pourtant, c'était le bon air d'ordre et de propreté qui régnait sur toute cette *yataganerie*.

ESQUE

FAUNESQUE, adj. Rad., *faune* | qui ressemble au faune, tient du faune.

I. 238 : Le sculpteur vint faire sa déclaration au général, brigadier de cavalerie, fendu du talon jusqu'à ses oreilles *faunesques*.

TROUBADOURESQUE, adj. Rad., *troubadour* | qui tient du troubadour, qui sent le troubadour.

T. A. 114 : Gonzague... Et rien ne saurait rendre ce qu'il mettait d'effusion, de caresse rapprochante dans ce prénom *troubadouresque* de Bompard.

1874. Gonc., V, 14 nov. 1874 : Napoléon I^{er} en costume *troubadouresque* (Fuchs).

1875. Flaubert. *Correspondance*, vol IV, p. 210 : *Lettre à George Sand* : Enfin, votre troubadour (peu *troubadouresque*) est devenu un triste coco.

ESSE

NOTARESSE, s. f. Rad., *notaire* (latin *notarius*) | femme de notaire. La forme notairesse est plus usitée.

P. P. 73 : Qui nous vaut cette bonne visite, madame la *notaresse* ? dit-elle.

(Bs., et Lrs. 1^{er} Sup., o.)

(Lit. Sup. ex. Daudet, Néolog.)

ET-ETTE

AULNETTE, s. f. Rad., *aulne*, forme ancienne de « aune » | petit aune.

C. 305 : Il y avait au milieu de cette mare un bouquet d'*aulnettes* très fourré.

J. 331 : Château des *Aulnettes*, par Étiolles.

(Bs., et Lrs. donnent le mot au sens de « lieu planté d'aunes ».)

COLLINETTE, s. f. Rad., *colline* | petite colline.

T. T. 9 : Ces jolies *collinettes* tarasconnaises.

P. T. 18 : Leur joli couvent de Pampérigouste, perché sur une *collinette* toute grise de thym et de lavande.

MITRONNET, s. m. Rad., *mitron* | petit mitron.

R. 120 : Le plus joli, le plus coquet des *mitronnets* qui courent Paris aux heures gourmandes.

MUSIQUETTE, s. f. Rad., *musique* | petite et chétive musique.

Num. 141 : Cris, désordre, *musiquette*, ripaille, les Folies-Bordelaises en famille.

Trente Ans, 133 : Je ne sais quel directeur en déroute... avait imaginé de s'accrocher à cette cassante branche de saule qui s'appelait la *musiquette* de Buisson.

1887. Gonc., VII, 6 févr. 1887 : Une *musiquette* tout à fait appropriée (Fuchs).

1890. J. Aicard. *Roi de Camargue*. XII : Quand les mouïsanes dansent, elles font avec leurs ailes la *musiquette* de leur bal.

1894. P. Arène. *Domnine*, V. Seul, le tambourinaire ne portait rien, car il ne possède, hélas ! pour fortune, que sa *musiquette* et son fifre.

(Bsr. et Lrs. 1^{re} Sup., o.)

(Lit. Sup., ex. Daudet.)

PASSIONNETTE, s. f. Rad., *passion* | passion passagère (pour quelqu'un.)

P. P. 345 : Ma fantaisie tourne à la *passionnette*.

Soutien, 396 : La *passionnette* de cette jeune princesse éprise du pâle étranger.

Notes, 217 : Visite dans son ménage, dans son bonheur domestique. Souvenirs de leur *passionnette*.

1892. Gonc., IX, 4 sept. 1892 : Il s'était pris d'une *passionnette* pour la fille de Gautier (Fuchs).

1896. A. Theuriet. *Années de Printemps*, II : Néanmoins ma *passionnette* persista un an ou deux à l'état de pure idéalité.

EUR-EUSE

ABSORBEUR, s. m., ABSORBEUSE, s. f. Rad., *absorber* | celui, celle qui prend tout pour soi.

Num. 154 : Au fond, Paris est trop vivant, trop cérébral pour bien aimer la musique, cette grande *absorbeuse* qui vous tient immobile, sans voix et sans pensée dans un réseau flottant d'harmonie.

I. 287 : Le beau Danjou, un de ces terribles *absorbeurs* à qui tout succès rival semble un domnage et presque un vol.

ACCROCHEUSE, s. f. Rad., *accrocher* | machine pour suspendre quelque chose.

F. J. 186 : J'ai même inventé, par la même occasion, une *accrocheuse* automatique pour pendre le papier aux tringles du séchoir.

(Lrs. accrocheuse: femme du demi-monde.)

ASPHALTEUR, s. m. Rad., *asphalter* | ouvrier employé à asphalter les rues.

Nab. 96 : Des poêles en plein air où fume le goudron des *asphalteurs*.

ASTIQUEUR, s. m. Rad., *astiquer* | celui qui polit (quelque chose); astiqueur de rimes, rimailleur.

S. 66 : Ce bellâtre *astiqueur* de rimes est venu me la prendre chez moi.

COMBINEUR, s. m. Rad., *combiner* | celui qui concerte des mesures.

I. 207 : Il se mit en route à tout petits pas, dans un délicat Paris crépusculaire... Une incertitude délicate pour les rêveurs et les *combineurs* d'affaires.

(Bs., et Lrs. Terme technique. Appareil propre à la distillation continue des liquides spiritueux.)

DIAGNOSTIQUEUR, s. m. Rad., *diagnostiquer* | celui qui diagnostique, qui est habile à diagnostiquer.

Num. 214 : A ce grand savant, à ce *diagnostiqueur* infail-
lible parlant de sa mort avec cette assurance tranquille, il n'y
avait rien à répondre que d'inutiles banalités.

1878, Gonc., VI, 22 févr. 1878 : L'œil profond des grands *dia-
gnostiqueurs* (Fuchs.)

1895. Gonc., IX, 22 sept. 1895 : Il y a tant de *diagnostiqueurs*
qui se trompent (Fuchs.)

(Bs., et Lrs. o.)

ENVOÛTEUR, s. m. Rad., *envoûter* | ensorceleur.

I. 165 : Venant de s'engager avec ce charmeur, cet *envoûteur*
qu'elle maudissait de toute son âme.

ÉTIQUETEUR, s. m. Rad., *étiqueter* | celui qui étiquète.

L. 297 : Il y avait des frères emballeurs, des frères *étiqueteurs*.

(Bs., et Lrs. o.)

FRÔLEUR, adj. Rad., *frôler* | qui frôle (au propre et au figuré).

J. 279 : Cette voix caressante et *frôleuse*.

T. A. 287 : Un passage de rats, de cancrelats, de silencieuses
araignées aux pattes *frôleuses* et difformes.

I. 149 : Non qu'il eût montré trop de hardiesse ; *frôleur*, enve-
loppant, c'est tout ce qu'on pouvait dire.

P. P. 55 : Avertie, elle s'efforça de se défendre ; mais le
moyen, avec cet enfant *frôleur* et câlin.

(Bs., et Lit. Add., ex. Daudet.)

GEIGNEUR, adj et s. m. Rad., *geindre* | qui a l'habitude de
geindre.

F. J. 19 : Elle n'avait plus là cet éternel *geigneur* rôdant des
journées entières autour de sa chaise.

J. 226 : Très douillet en outre, très *geigneur*, il s'écoutait.

J. 232 : Il reconnut les voix, les tics des anciens professeurs
du gymnase, auxquels se mêlait la parole d'Argenton, non plus
terne et *geigneuse* comme à l'ordinaire.

(Bs., o. Lit. Add., ex. Daudet.)

NIEUR, adj. Rad., *nier* | qui nie tout, de parti pris.

T. A. 106 : Il en voulait aux savants, à ce siècle *nieur*, démolisseur, impie.

RECONSTRUCTEUR, s. m. Rad., *reconstruire*. Mot formé sur l'analogie de constructeur | celui qui reconstruit quelque chose.

P. C. 54 : Il essuya ses larmes indignes d'un homme, d'un *reconstructeur* de foyer.

P. C. 322.

1852. Th. Gautier. *Arria Marcella* : Le mystérieux *reconstructeur* avait travaillé bien vite.

1872. V. Hugo. *Actes et Paroles*, I, 461 : Son glorieux et belliqueux empire a aujourd'hui pour panégyristes, pour apologistes, pour théoriciens et pour *reconstructeurs*... [Huguet].

(Bs., et Lrs. o.)

(Lit. Sup., ex. Gaz. des Trib., 31 décembre 1875.)

RÉVEILLONNEUR, s. m. Rad., *réveillonner* | celui, celle qui réveillonne.

P. C. 304 : Pas un de ces *réveillonners* du temps passé n'avait voulu venir.

ROUCOULEUSE, s. f. Rad., *roucouler* | femme langoureuse qui tient des propos tendres.

P. P. 125 : J'ai senti souvent qu'avec une *roucouleuse* de son genre, ce blessé, gavé d'ans et de gloire, était un rival dangereux.

Soutien, 286 : M^{me} Valfon, avec la facile sentimentalité des *roucouleuses* de son âge.

(Bs., *roucouleuse*, adj., o.)

SOURIEUR, adj. Rad., *sourire* | qui sourit (au propre et au fig.).

Num. 218 : La joue sur une main, dans une jolie pose d'attente *sourieuse*, elle écouta.

1874. Gonc., V, 12 mars 1874 : Une moquerie *sourieuse* de tout le pathétique de la chose (Fuchs).

1876. Gonc., V, 17 février 1876 : La face enfantinement *sourieuse* (Fuchs).

1882. E. de Goncourt. *La Faustin*, XVIII : Ce temps d'arrêt du travail *sourieur* de la cervelle.

TUTOYEUR, adj. Rad., *tutoyer* | qui tient du tutoiement, qui est très familier.

F. J. 180 : Dans une espèce d'argot familier, trivial, *tutoyeur*, ils se rappelaient leurs innombrables succès.

Num. 10 : Tous l'œil noir, flambant, hors de la tête, le geste familier et *tutoyeur*.

1911. L. Allard, *Catherine Hautier*, p. 48 : Son bonjour familier, presque *tutoyeur*, l'appelant par son petit nom Adrien.

(Bs., o.)

(Lit. Sup., Néolog., ex. Daudet.)

(Lrs. subst., o.)

EUX-EUSE

ALGUEUX, adj. Rad., *algue* | qui ressemble à de l'algue | .
Par extension, couvert d'algue.

P. T. 115 : Le terrain montant, recouvert d'une mousse *algueuse* et glissante, rendait la marche difficile.

P. T. 248 : Elle [la Tarasque] roulait au gré de tous les courants marins, luisante, *algueuse*, coquillageuse.

BROUILLARDEUX, adj. Rad., *brouillard* | obscurci par le brouillard, sombre.

R. 173 : La nuit venait, *brouillardeuse* et transie.

1860. Gonc., I, 12 janv. 1860 : Le salon tout *brouillardeux* de fumée (Fuchs).

1878. Gonc., VI, 23 févr. 1878 : L'air *brouillardeux* de Paris (Fuchs).

1890. J.-H. Rosny. *Le Termite*, II : La séquelle infâme des *brouillardeux* que ton naturalisme a pondue.

CATAFALQUEUX, adj. Rad., *catafalque* | qui inspire des idées de tristesse et de mort.

P. P. 235 : Mon père m'a écrit, à propos de ce suicide, une lettre *catafalqueuse* et sentimentale comme une valse de 1845.

COQUILLAGEUX, adj. Rad., *coquillage* | couvert de coquillages, formé de coquillages.

P. T. 248 : Elle [la Tarasque] roulait au gré de tous les courants marins, luisante, *algueuse*, *coquillageuse*.

1881. E. de Goncourt. *La Maison d'un Artiste*, t. II : *Cabinet de l'Extrême-Orient* : Cornet au col resserré, au rebord évasé. Fond blanc, recouvert d'un dessin *coquillageux* bleu.

FANFRELUCHEUX, adj. Rad., *fanfreluche* | qui aime les fanfreluches.

R. 413 : Cette petite âme de modiste... trouvait à satisfaire, grâce à l'enfant, une foule de vanités coquettes, *fanfrelucheuses*.

GOURMEUX, s. m. Rad., *gourme* | enfant qui a la gourme.
Nab. 149 : Quant aux *gourmeux*, nous les serrerons dans un coin.

INSINUEUX, adj. Rad., *insinuer* | Synonyme d'insinuant.
R. 46 : Le vieux moine dont la voix *insinueuse*, sans résonance, formait un si grand contraste avec cette explosion d'éloquence.
(*Bs.*, ex. Thiers. Peu usité.)

MITEUX, adj. Rad., *mite* | rongé par des mites. Figuré et familier « en piteux état ».

Num. 105 : Sa carquette *miteuse*, frippée.

1891. J. K. Huysmans. *Là-bas*, I : Quelle théorie de cerveau mal famé, quel *miteux* et étroit système.

1914. G. Ohnet. *Journal d'un Bourgeois de Paris pendant la guerre de 1914*, Fascicule 4, p. 490 : Eh bien ! ma vieille branche de Schoenbrunn ? Ça ne va pas, notre commerce ? Nous sommes *miteux* ! mon pauvre Guillaume !

IEL

DÉMENTIEL, adj. Rad., *dément* | qui tient de la démence, qui la marque.

E. 143 : Tout le monde... paraissait pressé de fuir, d'échapper à cette atmosphère étouffante et *démentielle*.

Soutien 140 : Le ministre était debout, ivre de rage, criant... dans un *démentiel* oubli des convenances : « Vas-tu te taire, à la fin, tonnerre de Dieu ! »

1887. J. K. Huysmans. *En Rade*, XII : Quelles nuits j'y aurai subies, pensa-t-il, une première horrible, d'autres *démentielles*.

1895. J. K. Huysmans. *En Route*, 2^e partie, III : Mes pensées peuvent n'être point justes, mais elles ne sont pas *démentielles* au moins.

1914. L. Daudet. *Fantômes et Vivants*, VI : *L'Homme qui rit*, œuvre hasardeuse et à demi *démentielle*.

(*Bs.*, ex. Daudet).

* *Rich.* de Rad.

IEN

WAGNÉRIEN, adj. et s. m. Rad. *Wagner*, compositeur allemand | adj. qui se rapporte à la musique de Wagner ; s., grand admirateur de Wagner.

Trente Ans 291 : La mélopée *wagnérienne* me prend, me roule, m'hypnotise comme la mer.

Rose 198 : Ce Malville... organise à Lille un grand festival *wagnérien*.

C. 72 : Savez-vous quelle partition le roi Louis, ce *wagnérien* enragé, a toujours ouverte sur son piano?

Rose 85 : Malville ? le *wagnérien* de ma femme ?

1894. P. Arène. *Domnine*, XXVIII : (Le) mélancolique accompagnateur, lequel enfin trouvait, fleurette sur son chemin d'exil, une âme au besoin *wagnérienne*.

1914. L. Daudet. *Fantômes et Vivants*, IV : Habitues fanatiques des concerts Lamoureux et *wagnériens* éperdus.

(Bs., adj. et s., o.)

(Lrs. 1^{re} Sup., adj. o.)

IER

AVOCASSIER, adj. Rad. *avocasser* | qui avocasse.

T. T. 210 : L'Algérie des villes, processive et *avocassière*.

1880. Gonc VI, 1^{er} févr. 1880 : Ces paysans à la parole *avocassière* et belle diseuse (Fuchs).

(Bs., Lit., Lrs. o.)

(H. D. T., Néolog., o.)

BARRICADIER, adj. et s. m. Rad., *barricade* | celui qui prend part aux combats des barricades ; relatif à un tel homme.

J. 614 : Cette barbe touffue, malpropre et *barricadière*.

Trente Ans. 31 : Paris s'est trouvé à cette époque contenir pas mal de pauvres diables dans une situation pareille, *barricadiers* par la force des choses, insurgés sans savoir pourquoi.

ÉSTRADIER, adj. et s. m. Rad., *estrade* | celui qui est toujours en vue comme sur une estrade ; adjectif : qui fait l'important.

Nab. 439 : Ces existences d'*estradiers* ont parfois des passes bien cruelles.

P. P. 332 : M. l'abbé Cérès n'a sans doute pas le temps de lire, dit-il de son ton *estradier* et autoritaire.

PAPOTIER, adj. Rad., *papoter* | qui aime à papoter.

Nab. 496 : Une province dénigrante, *papotière* et restreinte plus que la province elle-même.

RÉCLAMIER, s. m. Rad., *réclame* | celui qui compose des réclames.

Num. 323 : Il assistait aux conférences avec le chef de claque, les *réclamiers* des journaux.

RÊVASSIER, s. m. Rad., *rêvasser* | celui qui rêve, se laisse aller à des rêveries.

I. 101 : C'est un grand *rêvassier* ce père Fage.

ROULOTTIER, s. m. Rad., *roulotte* | bohémien qui habite une roulotte.

P. P. 406 : Le bel orphelinat aux toitures neuves, aux rideaux clairs, donne à ces *roulottiers* l'idée de laisser là un de leurs petits brame-la-faim.

Féd. 36 : Deux *roulottiers* blafards... buvaient debout devant le comptoir, surveillant du coin de l'œil leurs maringotes dételées.

(*Bs., Lit., et Lrs.* donnent le mot au sens de « voleur de roulettes ».)

IQUE

TÉLÉGRAMMIQUE, adj. Rad., *télégramme* | ayant la concision d'un télégramme.

T. A. 162 : Ces mots très gros en tête de la page et dans le style *télégraphique* de la pharmacie « usage externe, agiter avant de s'en servir », le troublèrent au point qu'il lut tout haut.

IS

CHUCHOTIS, s. m. Rad., *chuchoter* | bruit très faible comme en fait le chuchotement.

P. P. 172 : Le grand silence de la forêt autour d'eux, fait de frissons et de *chuchotis*

P. P. 216 : Le *chuchotis* de l'eau flaquant contre les pierres de la jetée.

Rose 141 : Le clair *chuchotis* de ses fillettes.

1890. J-H. Rosny. *Le Termite*, IV : Des Verrières... alternant les *chuchotis* de hausses de voix en contrebas.

PICOTIS, s. m. Rad., *picoter* | sensation qui semble produite par des piqûres légères.

T. A. 229 : Le président sentit par tout son corps douillet une chaleur, un *picotis* de bon augure.

1899. P. Adam. *La Force*, VII : Depuis l'automne il ne sentait pas le moindre *picotis* au long de la suture.

SIFFLOTIS, s. m. Rad., *siffloter* | bruit produit en sifflotant.

T. A. 162 : Ses lourdes moustaches de corsaire barbaresque où susurrerait un petit *sifflotis* bon enfant.

1910. E. Rostand. *Chantecler*, I, 4 :

Patou

D'abord, dans cette cage...

(On entend siffler le merle.)

Chantecler

Eh bien ?

Patou

Ce *sifflotis*.

ISE

JOBARDISE, s. f. Rad., *jobard* | caractère du jobard.

I. 373. Ce nom, grâce à vous, le voilà devenu synonyme d'ignorance et de *jobardise*.

ISME

BABELISME, s. m. Rad., *Babel*. Allusion au miracle de la confusion des langues qui arrêta la construction de la tour de Babel | confusion.

Num. 260 : Vraie musique de gnome, informe et bègue, bien à sa place dans le *babelisme* harmonique du skating.

(Bs., ex. E. de Girardin.)

(Lrs. Néolog., ex. E. de Girardin.)

*Rich. de Rad. Sup.

FRÉNÉTISME, s. m. Rad., *frénétique* | continuelle frénésie.

I. 132 : Dans ce *frénétisme* de vivats, de bravos, la fillette volte, bondit.

* Rich. de Rad.

ISTE

PUFFISTE, s. m. Rad., *puff*, mot angl. | faiseur de putûs, charlatan.

Num. 244 : D'abord ce skating n'avait pas le sou. Des *puffistes*.

1862. F. Sarcey. *Le Mot et la Chose*, XXIII : Le faiseur de puffs... a un nom, c'est le *puffiste*.

(Bs., ex. J. Lecomte.)

(Lrs. ex. J. Lecomte et O. Comettant.)

SABBATISTE, s. m. Rad., *sabbat* | membre d'une secte religieuse qui demande l'observation du sabbat juif.

E. 220 : Vous avez les Irvingiens qui veulent le retour aux premières idées du siècle apostolique, les *sabbatistes* demandant le Sabbat comme les Juifs.

SUBMERSIONNISTE, s. m. Rad., *submersion* | celui qui préconise la submersion des vignes pour combattre le phylloxera.

S. 281. C. Gaussin d'Armandy. Président des *Submersionnistes* de la vallée du Rhône.

ITÉ

FACTICITÉ, s. f. Rad., *factice* | caractère de ce qui est factice.

C. 285 : Tout cela vu à dix-huit ou vingt pieds de profondeur, dans je ne sais quelle *facticité* d'aquarium en cristal.

Num. 278 : Un déballage de verger méridional sans ombre, où les fruits dans des verdure grêles ont des *facticités* de pierreries.

I. 115.

1895. A. Albalat. *Le Mal d'écrire*, IX : La Mare au Diable, cette jolie idylle où il y a encore bien de la *facticité*.

1897. E. Pouvillon. *L'Image*, V : La *facticité* de la vie des eaux.

(Bs., ex. Daudet.)

* Rich. de Rad.

FÉBRILITÉ, s. f. Rad., *fébrile* | état d'une personne fébrile.

J. 661 : Jack... en était arrivé, comme les fakirs de l'Inde, à cette *fébrilité* intense où la douleur elle-même devient une sorte de plaisir.

1857. Gonc., I, 20 août 1857 : Sa *fébrilité* a besoin d'être remon-tée (Fuchs).

1857. *Ibid.*, 28 octobre 1857 : Prêtant aux choses un sentiment de notre *fébrilité* (Fuchs).

1895. L. Daudet. *Les Kamtchatka*, IV : Sa *fébrilité* était inquiétante.

MENT

ABASOURDISSEMENT, s. m. Rad., *abasourdir* | action d'abasourdir, état de celui qui est abasourdi.

C. 194 : Le tangage et l'*abasourdissement* des premiers jours de mer.

(Bs., o.)

(Lrs. ex. P. Féval.)

* Rich. de Rad. Sup.

ACOQUINEMENT, s. m. Rad., *acoquiner* | action de s'acoquiner.

S. 58 : Comment avait-il pu se priver si longtemps de ce bonheur dans la crainte d'un *acoquinement*.

1867. E. et J. de Goncourt. *Manette Salomon* (édit. 1896), XXXVI : Il avait toujours mis une femme dans son intérieur et fini ses liaisons en *acoquinements*.

1889. P. Margueritte. *Jours d'Épreuve*, 1^{re} partie, I : L'*acoquinement* d'une femme, je dois l'envisager comme un malheur possible.

* Rich. de Rad.

AFFAMEMENT, s. m. Rad., *affamer* | état de celui qui est affamé.

J. 627 : Cet *affamement* de lectures romanesques qui tient le peuple de Paris.

1887. Gonc., VII, 26 mai 1887 : L'*affamement* de la publicité (Fuchs).

(Bs., o.)

(Lit. Add., ex. Daudet.)

APITOIEMENT, s. m. Rad., *apitoyer* | action de s'apitoyer.

C. 222 : Tout cet *apitoiement* la faisait pleurer davantage.

E. 6 : Tout cet *apitoiement* autour d'elle la gênait.

1860. E. et J. de Goncourt. *Charles Demailly* (édit. 1896), LXIII : Elle a des *apitoiements*, des larmes presque pour les douloureux imaginaires du théâtre.

1883. E. Zola. *Au Bonheur des Dames*, XIII : Elle n'eut rien à ajouter, malgré l'*apitoiement* douloureux de ses tendresses.

1885. L. Allard. *Les Vies muettes*. La Bancroche, XII : Cet *apitoiement* venait d'un égoïsme dont elle ne se rendait pas compte.

(Bs., ex. Zola.)

(Lit., o.)

* *Rich de Rad.*

ATTARDEMENT, s. m. Rad., *attarder* | action de s'attarder.

P. P. 40 : Richard aurait dû trembler de certains regards qu'elle envoyait à cette lueur de volcan pendant ses *attardements* rêveurs à la fenêtre ouverte.

1879. M^{me} A. Daudet. *Impressions de Nature et d'Art*. Notes et impressions, 28 : Le travail est fini, pas d'*attardement*.

* *Rich. de Rad.*

AVEULISSEMENT, s. m. Rad., *aveulir* | action d'aveulir ; état d'une personne aveulie.

S. 217 : Cet *aveulissement* le choquait, l'effrayait comme un danger.

Féd. 82 : Ces scènes abominables, ces colères jusqu'au délire, jusqu'aux coups, tout valait mieux pour lui que l'*aveulissement* des dernières années, l'enlissement sinistre dans la boue du cabotinage.

BOUGONNEMENT, s. m. Rad., *bougonner* | action de bougonner.

T. T. 88 : Pour l'achever, les *bougonnements* de Tartarin-Sancho, qui ne cessait de geindre et de pester.

1861. E. et J. de Goncourt. *Sœur Philomène*, I : La malade n'a qu'un *bougonnement* d'impatience.

(*Bs. Sup.*. ex. Goncourt.)

CARACOLEMENT, s. m. Rad., *caracoler* | action de caracoler, de faire des mouvements à droite et à gauche.

Nab. 64 : Les femmes, sans rien entendre, préoccupées d'elles-mêmes, avec de petits *caracolements* sur place, des grâces frissonnantes, des jeux de prunelles et d'épaules, murmuraient quelques mots d'accueil.

* *Rich. de Rad.*

CHARRIEMENT, s. m. Rad., *charrier* | action de charrier, de transporter.

I. 353 : M^{me} Astier, faite à cette menace de flétrissure presque autant qu'au *charriement* de la malle par les couloirs.

CRAMPONNEMENT, s. m. Rad., *cramponner* | action de se cramponner à quelque chose, à quelqu'un.

E. 142 : Le *cramponnement* désespéré à ces petites mains.

1872. Gonc., V, 8 mai 1872 : Le *cramponnement* de son attention après le fil et la logique de son idée (Fuchs).

1890. J.-H. Rosny. *Le Termite*, livre III, I : Il rêva la nouvelle à faire, tout environnée de nocturne, de hardes miséreuses, du *cramponnement* des vieilles carcasses à la propriété.

CRÉPITEMENT, s. m. Rad., *crépiter* | action de crépiter, bruit de crépitation.

L. 106 : Dans la lanterne étincelante et chaude, rien que le *crépitement* de la flamme, le bruit de l'huile qui s'égoutte.

J. 60 : Une foule de bestioles .. voletaient ou couraient au plafond avec des susurrements, des *crépitements*.

E. 254., S. 52., T. A. 178.

1899. E.-M. de Vogüé. *Les Morts qui parlent*, I : On eût dit le *crépitement* d'une flamme d'incendie.

(Bs. et Lrs. 1^{re} Sup., o.)

(Lit. Sup., ex. le Temps, 20 sept. 1876.)

CULBUTEMENT, s. m. Rad., *culbuter* | action de faire la culbute.

S. 146 : Oh ! l'ivresse, au matin... d'entendre les cris des paons sur leurs perchoirs, grincer la poulie du puits, le *culbutement* à pattes pressées du troupeau.

* Rich. de Rad.

DÉCHIQUÈTEMENT, s. m. Rad., *déchiqueter* | état de ce qui est déchiqueté.

J. 172 : Des maisons du quai, on n'apercevait que la crête, un *déchiquètement* de toits, de cheminées, de clochers.

J. 336 : C'étaient des saillies, des *déchiquêtements* tout le long des murs où les outils restaient accrochés.

DÉGOULINEMENT, s. m. Rad., *dégouliner* | action de couler goutte à goutte.

S. 362 : Bercé par le *dégoulinement* de l'eau tout autour de la petite maison, il fermait les yeux.

DÉSHABILLEMENT, s. m. Rad., *déshabiller* | action de déshabiller, état de ce qui est mis à nu.

Nab. 120 : L'atelier lui était insupportable avec cette fumée de tabac permanente, le nuage impénétrable pour elle où les discussions d'art, le *déshabillement* des idées se confondaient dans des tourbillons brillants et vagues.

1882. E. de Goncourt. *La Faustin*, XVIII : Au milieu de son *déshabillement* elle sonna Guénégaud.

* *Rich. de Rad.*

DÉSHEUREMENT, s. m. Rad., *désheurer* | état d'une personne désheurée.

R. 127 : Les amusements encore plus grossiers où ce *désheurement*, cette déshabitude du foyer entretenaient ces messieurs.

* *Rich de Rad.*

DÉSORIENTEMENT, s. m. Rad., *désorienter* | état d'une personne désorientée.

S. 324 : Jean... eut une longue semaine à passer, une impression de vide et de solitude, tout le noir *désorientation* d'un veuvage.

* *Rich. de Rad.*

DÉTIREMENT, s. m. Rad., *détirer* | état de ce qui est détiré.

Num. 95 : Un visage aux traits fins dont la bouche seule, par une sorte de *détirement* douloureux, racontait les combats contre la vie.

* *Rich. de Rad.*

DISPERSEMENT, s. m. Rad., *dispenser*, | action de disperser, état de ce qui est dispersé.

Helmont, 44 : D'anciennes carrières explorées ont mis là des encombrements de roches, un *dispersement* de cailloux.

J. 170 : L'enfant solitaire, jeté lui-même dans la rue par le *dispersement* de ce logis d'aventurière, entreprenait le grand voyage.

1879. M^{me} A. Daudet. *Impressions de Nature et d'Art*. Vente aux enchères : Une corbeille à ouvrage, des vases à fleurs... des livres à tranches rouges, mêlent une intimité mélancolique à ce *dispersement* de ce qui fut une vie.

1885. A. Albalat. *L'Amour chez Alphonse Daudet*, I : Le *dispersement* spontané de ses gestes de Provençal.

(Bs., o.)

(Lit. Add., ex. *le Temps*, 4 oct. 1877.)

DORLOTEMENT, s. m. Rad., *dorloter* | action de dorloter.

S. 39 : Il était si bien dans le *dorlotement* de cette chambre voluptueuse.

1884. E. de Goncourt. *Chérie*, X : Cette occupation tendre, ces gâteries, ce *dorlotement* de la petite fille de carton calmaient les mouvements d'humeur de Chérie.

* *Rich. de Rad.*

ÉBOURIFFEMENT, s. m. Rad., *ébouiriffer* | action d'ébouiriffer, état de ce qui est ébouriffé.

L. 315 : J'entends le froissement des plumes, l'*ébouiriffement* du duvet dans l'air vif.

R. 16 : Son petit nez de chatte spirituel et gai sous un *ébouiriffement* de boucles légères.

E. 243 : L'infortunée Déborah étendue dans l'*ébouiriffement* roux de ses cheveux.

1884. E. de Goncourt. *Chérie*, II : Des reflets carminés dans l'*ébouiriffement* de sa chevelure brune.

1898. M^{me} A. Daudet. *Journées de Femmes*. Alinéas § 60. Ces ramiers reprenant au bord des fenêtres le tac-tac de leurs pieds roses, l'*ébouiriffement* de leur cour amoureuse.

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique*. Constantine. L'*ébouiriffement* de leurs ventres argentés évoque au crépuscule l'idée d'oiseaux-fantômes.

* Rich. de Rad. Sup.

EFFÉMINEMENT, s. m. Rad., *efféminer* | caractère de ce qui est efféminé.

R. 139 : Le roi souple, fin, le cou nu, les vêtements flottants, toute sa mollesse visible à l'*efféminement* des mains tombantes et pâles.

* Rich. de Rad.

EFFRANGEMENT, s. m. Rad., *effranger* | action d'effranger, état de ce qui est effrangé.

L. 276 : Sur les bords on vit pendant une seconde un *effrangement*, une déchirure.

1885. L. Allard. *Les Vies muettes*. La Bancroche, X : Quelques-uns des chevaux restaient couchés... mais la plupart, debout, levaient la tête vers les *effrangements* de foin qu'ils tiraient à travers les barres de bois de leurs mangeoires.

EMBALLEMENT, s. m. Rad., *emballer* | action de s'emballer, de se laisser emporter par la passion.

Nab. 161 : Il n'y a jamais d'aveuglement complet, d'*emballage* qui résiste aux sagesses de la réflexion.

Nab. 307 : Méfiez-vous des *emballlements*.

1884. E. de Goncourt. *Chérie*, LXXIX : Beaucoup moins d'*emballage* que chez les Français.

1914. L. Daudet. *Fantômes et Vivants*, II. Timoléon Ambroy me représentait le type achevé du Méridional pondéré, privé d'*emballage*.

(Bs., ex. Daudet.)

(H. D. T., o, Néolog.)

EMBROUSSAILLEMENT, s. m. Rad., *embroussailler* | état de ce qui est embroussaillé, au propre et au figuré.

P. P. 267 : Ça et là, dans l'*embroussaillage* d'un taillis, un merle... chantait et sautillait comme en cage.

P. P. 438 : Dans l'*embroussaillage* du demi-sommeil, Richard entendit la voix éraillée de Chuchin.

1891. Hugues Le Roux. *Portraits de cire*. Alphonse Daudet : Son monocle rivé dans l'œil, sous l'*embroussaillage* des cheveux.

ENFERMEMENT, s. m. Rad., *enfermer* | action d'enfermer, état de ce qui est enfermé.

Num. 286 : Il fallait bien tirer tous ces petits objets de leurs plis de deuil et d'*enfermement*.

1881. E. de Goncourt. *La Maison d'un artiste*, t. II : *Chambre à coucher* : L'*enfermement* de ce lit, de ces meubles, de ces bronzes, de ces porcelaines entre quatre murs de tapisserie à fond blanc.

1890. J.-H. Rosny. *Le Termite*, IV : Son *enfermement* dans le bague bureaucratique.

1906. P. Loti. *Les Désenchantées*, II : Quels grands murs autour de ce jardin... Malgré la tristesse d'un tel *enfermement*, on l'aimait ce jardin.

* Rich. de Rad.

ENGUIRLANDEMENT, s. m. Rad., *enguirlander* | au propre : action d'enguirlander, d'orner de guirlandes ; au figuré : action de circonvenir quelqu'un par de belles paroles.

R. 189 : Les harnais, les selles sur des chevalets, en trophées autour des murs avec des éclairs d'acier, des *enguirlandements* de brides.

Souvenirs 166 : Il fallait s'asseoir... et tâcher de fléchir à force d'éloquence, de compliments, d'*enguirlandements*, cette exaspérante coquetterie.

1881. E. de Goncourt. *La Maison d'un artiste*, t. II : *Cabinet de l'Extrême-Orient* : Des reliefs colorés... figurant l'*enguirlandement* d'un feuillage de calebasse.

ENVOLEMENT, s. m. Rad., *envoler* | action de s'envoler.

C. 232 : C'était comme un départ de perdreaux, et des cris, des miaulements, un *envolement* de tabliers, de chapeaux, de casquettes.

Nab. 262 : Étonnez-vous maintenant des zigzags, des envolements de mon esprit.

Nab. 321, *R.* 227, *E.* 146.

1879. A. Theuriet. *La Maison des deux Barbeaux*, II : Il entrevit, dans un éblouissement, un blanc visage éclairé par deux grands yeux noirs, au milieu d'un nuage de cheveux à demi dénoués, puis il y eut un *envolement* de toutes ces choses charmantes.

1881. E. de Goncourt. *La Maison d'un Artiste*, vol. II : *Cabinet de l'Extrême-Orient* : L'apsara flotte dans l'*envolement* des étoffes.

1885. L. Allard. *Les Vies muettes*. L'Employé, I : Sa plume... profita de l'*envolement* de sa pensée pour laisser tomber sur le papier administratif cet énorme lapsus.

(*Bs.*, ex. Daudet, Néolog.).

(*Lit. Sup.*, ex. *Jour. off.*, 23 oct. 1874. Néolog.).

(*Lrs.* 1^{er} *Sup.*, o.)

ÉTALEMENT, s. m. Rad., *étaler* | action d'étaler, état de ce qui est étalé.

J. 373 : Quelques lumières fumeuses apparaissaient dans le brouillard comme derrière un papier huilé, avec cet *étalement* blafard du rayon qui ne peut percer.

R. 151 : L'*étalement* un peu criard de la vaste boutique.

R. 234.

1879. M^{me} A. Daudet. *Impressions de Nature et d'Art*. Livres d'étrennes : Ces fleurs de pêcher en fusées sur l'*étalement* grêle de leurs branches.

1898. M^{me} A. Daudet. *Journées de Femmes*. Alinéas § 7 : L'*étalement* en mols éventails du marronnier.

1906. P. Margueritte. *Les Pas sur le Sable*, 3^e partie, III : Le ciel, qui n'est dans son *étalement* qu'une large flamme bleue.

(*Bs.*, et *Lit.*, o.)

ÉTIREMENT, s. m. Rad., *étirer* | action d'étirer, de s'étirer, résultat de cette action.

R. 174 : Un dormeur... que l'entrée du roi déranga et fit retourner avec un bâillement édenté, l'*étirement* sans fin de deux bras maigres.

S. 28 :

E. 324 : Éline, sans répondre, restait distraite, absorbée, un *étirement* de souffrance et de lassitude sur sa pâleur.

1867. E. et J. de Goncourt. *Manette Salomon* (édit. 1896), CI : C'étaient des secousses, des tressautements, des *étirements*.

1881. E. de Goncourt. *La Maison d'un Artiste*, vol. I. Escalier : Des *étirements* de bras délirants sur les cuisses.

1883. E. Zola. *Au Bonheur des Dames*, XIV : De longs vêtements blancs, libres et minces, où l'on sentait l'étirement des matinées paresseuses.

FLOCONNEMENT, s. m. Rad., *floconner* | action de former des flocons, résultat de cette action.

F. J. 206 : Frantz... suivait les mouvements de son ombrelle doublée de bleu, le *floconnement* de sa robe.

Nab. 3 : Le brouillard planait immaculé, en nappes nombreuses, avec des légèretés et des *floconnements* de ouate.

1883. M^{me} A. Daudet. *L'Enfance d'une Parisienne* : Ce qu'on voit à travers un voile : La mousseline avait des reflets de lampes célestes, un *floconnement* d'encens.

1897. F. Vandérem. *Les Deux Rives*, XIX : Le *floconnement* crépu de sa barbe grise.

1912. P. et V. Margueritte. *Les Frontières du cœur*, X : Des *floconnements* de fumée blanche sur la sombre ligne des bois de Parmont.

(Bs., et Lrs. 1^{er} Sup., o.)

(Lit. & Sup., ex. Daudet.)

* Rich. de Rad. Sup.

FRISEMENT, s. m. Rad., *friser* | clignement d'œil pour faire un signe d'intelligence à une personne qu'on regarde.

Nab. 6 : Du bout des lèvres, non sans un *frisement* d'œil légèrement ironique, l'huissier murmura un nom.

E. 138 : Il s'adressait aux vieilles dames du premier banc avec un sourire entendu, des petits *frisements* d'yeux, comme à d'anciens compagnons de baigne.

GEIGNEMENT, s. m. Rad., *geindre* | plainte de quelqu'un qui se lamente.

R. 312 : Il fallait entendre le *geignement* désespéré dont fut souligné ce mot d'huissier.

1842. V. Hugo. *Le Rhin*, I, 76 : Entre les ronflements du gros homme et les *geignements* de la grosse femme (Hugnet).

1882. Gonc., VI, 9 mars 1882 : Des *geignements*, des plaintes sur notre chien de métier (Fuchs).

1884. Gonc., VI, 21 août 1884 : De Nittis lui répondait d'abord par des *geignements* (Fuchs).

(Bs., ex. Daudet.)

GIGOTEMENT, s. m. Rad., *gigoter* | action de gigoter, d'agiter les membres.

T. A. 303 : Il commença le récit de sa chute ; d'abord d'un

air détaché, indifférent, puis avec des mouvements effarés, des *gigotements* au bout de la corde.

1867. E. et J. de Goncourt. *Manette Salomon* (édit. 1896), LXIX : Le *gigotement* de pied d'un vieillard frappé d'apoplexie sur le trottoir.

1882. E. de Goncourt. *La Faustin*, XXVI : La Faustin... se livrant à un *gigotement* terrible d'un de ses coudes.

GRIGNOTEMENT, s. m. Rad., *grignoter* | bruit produit en grignotant.

P. C. 245 : Je l'entendais dans le *grignotement* de la tête d'oiseau.

P. C. 340 : De temps en temps, un *grignotement* de souris.

1861. E. et J. de Goncourt. *Sœur Philomène*, XXXVII : Une dernière croûte de pain qui craquait sous la dent d'un malade faisait dans la salle le bruit d'un *grignotement* de souris.

1863. Th. Gautier. *Le Capitaine Fracasse*, XIX : Un *grignotement* de rat usant ses incisives.

1885. L. Allard. *Les Vies muettes*. La Bancroche, XI : Un grand silence au milieu duquel on entendait des *grignotements* de souris.

IRISEMENT, s. m. Rad., *iriser* | état de ce qui est irisé.

C. 294 : Meules sombres, violacées, gardant toutes les teintes du flot, avec des *iriselements* bizarres de poisson qui meurt ou de plante qui se fane.

T. A. 245 : Ces glaces amoncelées, surplombantes qui, même sous un ciel brumeux, gardent un *irisement* de lumière.

I. 297.

P. P. 43 : Ces méduses dont s'éteint l'*irisement* hors de l'eau.

LANCINEMENT, s. m. Rad., *lanciner* | douleur aiguë qu'on sent brusquement.

E. 16 : La malade... livrée aux taquineries idiotes de ses hôtes, aux sourds *lancinements* de son mal.

I. 78 : De là une guerre hypocrite et sauvage, un *lancinement* de perfidies, d'attaques en dessous.

I. 136 : De la nuit, elle ne dort pas, avec l'affreux *lancinement* de ce chiffre en travers du crâne : Vingt mille francs ! Où les trouver ?

1887. J. K. Huysmans. *En Rade*, VIII. Ces traits aigus, cette douleur franche lui semblèrent délicieux, en comparaison de ces ardeurs équivoques, de ces *lancinements* nomades.

1894. L. Daudet. *Les Morticoles*, I : Chacun sentait encore un peu les *lancinements* de son vaccin.

MARMOTTEMENT, s. m. Rad., *marmotter* | action de marmotter.

T. A. 358 : Le porche de la métropole, bruyant tout à l'heure, est rendu au *marmottement* de la pauvre assise à gauche.

I. 162 : Rien ne venait à la princesse que des mots, un *marmottement* distrahit d'idées profanes qui lui faisaient honte.

1867. E. et J. de Goncourt. *Manette Salomon* (édit. 1896), LVII : Le *marmottement* des prières.

1890. J.-H. Rosny. *Le Termite*, IV : Le *marmottement* du populaire attendant la police.

(Bs., et Lrs. o.)

NAVREMENT, s. m. Rad., *navrer* | état de profonde affliction.

R. 357 : Ce *navrement*, ce goût de mourir que lui versaient les chansons et les danses slaves.

1860. E. et J. de Goncourt. *Charles Demailly* (édit. 1896), XVII : Ces tristesses et ces *navrements* qui me prenaient.

1885. L. Allard. *Les Vies muettes*. La Bancroche, XV : Le jour de l'enterrement de Pierre fut, pour Elodie, un jour de *navrement*.

1895. J. K. Huysmans. *En Route*, 1^{re} partie, VI : Il finissait par fuir, par échouer, pour dissiper son *navrement*, dans le monastère voisin.

(Bs., ex. De Goncourt. Néolog.)

ONDULEMENT, s. m. Rad., *onduler* | mouvement de ce qui ondule.

E. 35 : Tout cela détaillé d'un ton mondain... avec des phrases arrondies, des *ondulements* d'épaules.

I. 42 : Une jeune et jolie femme dont les cheveux repoussaient, serrés et fins, avec des révoltes de vie, des frisons, des *ondulements*.

1890. J. Aicard. *Roi de Camargue*, VII : Elle avait des *ondulements* pareils à ceux de la mer elle-même.

Ibid., XIII : Il avait alors, pour s'échapper, un *ondulement* sournois.

PALPITEMENT, s. m. Rad., *palpiter* | action de palpiter.

T. A. 139 : La jeune fille l'écoutait, penchée, avec un petit *palpitement* de narines très attentif.

1897. F. Vandérem. *Les Deux Rives*, IV : D'un imperceptible *palpitement*, son bras étendu scandait la mesure.

PAPILLONNEMENT, s. m. Rad., *papillonner* | action de papillonner. Daudet l'emploie au sens de « état de ce qui présente une grande variété ».

R. 285 : De ce *papillonnement* de couleurs et de figures animées monte bientôt un bruissement de voix.

1852. Th. Gautier. *Arria Marcella* : Octavien crut voir se glisser de vagues formes humaines dans l'ombre... Notre promeneur les attribua d'abord à quelque *papillonnement* des yeux.

PAVANEMENT, s. m. Rad., *pavaner* | action de se pavaner.

I. 280 : L'attitude de tous ou de presque tous avec elle, attitude plus libre, plus pressante, une ardeur à lui plaire, un *pavement* autour de son fauteuil.

PIAILLEMENT, s. m. Rad., *piailler* | cri de quelqu'un qui piaille.

P. C. 282 : Tout le jour c'étaient des scènes, des cris, du fracas, des tueries ; la nuit des *piaillements* d'enfants.

J. 453 : Des coups de marteau dans la partie du radoub, quelques *piaillements* de volailles qu'on embarquait, troublaient seuls ce silence sonore.

1863. Théophile Gautier. *Le Capitaine Fracasse*, IX : Les femelles dont les *piaillements* nous assourdissaient.

1887. J. K. Huysmans. *En Rade* VII : Des calottes accompagnées de *piaillements* aigus retentirent.

POINTILLEMENT, s. m. Rad., *pointiller* | état de ce qui est pointillé, parsemé de petits points.

Num. 7 : Des milliers de visages se serraient sur les gradins en étages avec le *pointillement* vif des regards.

(*Bs.*, et *Lrs.* donnent le mot au sens de « action de pointiller, de commencer à se montrer », ex. Balzac.)

RAMASSEMENT, s. m. Rad., *ramasser* | mouvement ou position d'un membre, d'un corps qui se replie sur lui-même.

Nab. 407 : S'enfonçant dans son fauteuil avec le *ramassement* de l'homme qui se dispose à écouter.

1881. E. de Goncourt. *La Maison d'un Artiste*, vol. I : *Salle à manger* : Un *ramassement* du torse où apparaît... la grâce abattue, fluette, allongée de son petit corps.

Ibid. Cabinet de Travail. Les deux monstres trapus... se contournent dans un *ramassement* puissant.

1891. Gonc., VIII, 15 nov. 1891 : Dans un *ramassement* de main il attrapa une mouche (Fuchs).

(*Bs.*, et *Lit. Add.*, ex. Daudet.)

Le mot est employé par V. Hugo (*Misérables*, V, 153) au sens de « action de ramasser » [Huguet].

RESSASSEMENT, s. m. Rad., *ressasser* | action de ressasser, de revenir sur une chose.

E. 206 : M^{me} Ebsen était seule... à porter son chagrin et les *ressassements* de son inquiétude.

1905. M^m A. Daudet. *Miroirs et mirages*. Automne provincial : Une journée toute remplie du délicieux *ressassement* du passé d'enfance.

* Rich. de Rad., au sens propre.

RONDOUILLEMENT, s. m. Rad., *rondouillard* (Voy. ci-dessus) | caractère de ce qui est trop arrondi, prétentieux, mais creux.

P.P. 448 : Cet article avait des *rondouillements* de phrases flasques et vides, à grands gestes et à grandes manches, dont il était facile de deviner l'auteur.

RUEMENT, s. m. Rad., *ruer* | action de se ruer.

Nab. 117 : Dans la surprise, l'inattendu de ce *ruement* de brute, une autre que Félicia, une enfant de son âge, mais vraiment innocente, aurait été perdue.

(Bs., et Lit. Sup., ex. Daudet.)

(Lrs. 1^{er} Sup., o.)

RUMINEMENT, s. m. Rad., *ruminer* | action de ruminer (au propre et au figuré). Bruit que font les animaux en ruminant.

S. 192 : Ces vieilles babines qui grondaient en mangeant, avec un *ruminement* de bête.

1867. E. et J. de Goncourt. *Manette Salomon* (édit. 1896), LXXXIX : Le *ruminement* des songeries d'un berger.

1869. E. et J. de Goncourt. *Madame Gervaisais*, LXXIX : Des repos d'attelages de buffles noirs... immobiles dans leur *ruminement* méditatif.

1881. E. Pouvillon. *Césette*, VIII : On entend le *ruminement* des animaux qui tirent sur leur chaîne.

SCRUTEMENT, s. m. Rad., *scruter* | action de scruter.

I. 118 : Ce regard dont Bismarck n'a jamais supporté le *scrutement*.

SIFFLOTEMENT, s. m. Rad., *siffloter* | action de siffloter.

T. A. 52 : Ses grosses lèvres toujours en O gardaient l'habitude d'un perpétuel *sifflotement*.

TAMBOURINEMENT, s. m. Rad., *tambouriner* | action de tambouriner.

Nab. 97 : A tout hasard, il répéta les deux coups, le *tambourinement* léger.

1870. Gonc., IV, 22 sept. 1870 : L'incessant *tambourinement* du Champ-de-Mars (Fuchs).

TONITRUEMENT, s. m. Rad., *tonitruer* | bruit retentissant comme celui du tonnerre.

P. T. 187 : Excourbaniès — et de quels *tonitruements* ! — soutenait la calomnie du directeur des cultures.

TOURNILLEMENT, s. m. Rad., *tourniller* | action de tourner de côté et d'autre.

P. P. 253 : Elle congédia Rosine Chuchin, préférant à ses *tournillements* bavards devant la joie de se sentir seule dans cette chambre.

VIBREMENT, s. m. Rad., *vibrer* | action de vibrer.

Num. 26 : Il s'émouvait au *vibrement* de sa propre voix.

ON

MOUSSAILLON, s. m. Rad., *mousse* | jeune mousse.

R. 433 : Fils d'un pêcheur du port de Zara... il avait été recueilli un jour par les Franciscains pour sa jolie voix, de *moussaillon* passa enfant de chœur.

(*Bs.*, et *Lrs. o.*)

(*Darm.*, ex. J. Vallès, *la Rue*, All Right.

TOURILLON, s. m. Rad., *tour* | petite tour.

R. 163 : Tout cela peint en stuc, en briques, en joujou de la Forêt Noire, avec un luxe de *tourillons*, de créneaux, de girouettes, de moucharabies.

Trente Ans 141 : Il menait les moustaches de son « pays » à l'Exposition... les hissait — comme Tartarin sur son minaret — jusqu'aux *tourillons* du Trocadéro.

URE

CRAQÛRE, s. f. Rad., *craquer* | action de craquer.

I. 128 : On peut croire Lavaux, qui est l'ami du prince, de la duchesse aussi du reste, mais qui dans la très prochaine *craqûre* du ménage s'est mis du côté qu'il suppose le plus solide.

EFFILOCHURE, s. f. Rad., *effiloche* | masse de cheveux fins et soyeux.

R. 285 : La princesse Colette de Rosen... épanouie sous les *effilochures* de ses cheveux de lin fous.

Num. 137 : Ses cheveux coupant le front d'une blonde *effilochure*.

(Bs., et Lrs. produit de l'effilochage, o.)

FANURE, s. f. Rad., *faner* | état de ce qui est fané.

Nab. 34 : Assez joli garçon, mais dont la figure présentait cette *fanure* particulière aux garçons de restaurants de nuit, aux comédiens et aux filles.

(Bs., ex. Daudet.)

FRÔLURE, s. f. Rad., *frôler* | contact avec quelque chose qui frôle.

P. P. 79 : Pour sortir de l'eau, quitter son costume, c'étaient des fous rires, des petits cris de peur à la moindre *frôlure*, sur sa peau nue et rose, d'une branche de saule ou d'un vol d'insecte effaré.

JAILLISSURE, s. f. Rad., *jaillir* | ce qui jaillit d'un point central.

Num. 259 : Le théâtre se dressait sous d'intermittentes flammes tombant de deux hublots globuleux... les deux yeux à *jaillissures* lumineuses d'un Père Eternel sur les images de sainteté.

POINTILLURE, s. f. Rad., *pointiller* | masse de petits points.

P. P. 208 : Sa figure de vieux diable toute rasée et hachée de *pointillures*.

POISSURE, s. f. Rad., *poisser* | état de ce qui est poissé.

Num. 235 : Des guêpes volaient lourdement autour de la *poissure* des verres de champagne et du sucre resté dans les tasses.

DÉRIVÉS PROPRES

ADVERBES

ALERTEMENT, adv. *Étym.*, composé de *alerte* et *ment* | d'une manière alerte.

J. 20 : *Alertement*, mais de ce pas un peu lent des femmes habituées à se laisser admirer, elle se mit en route.

1909. G. Lanson. *L'Art de la Prose*, II : On écrit *alertement* des nouvelles.

* *Rich. de Rad.*

APPROBATIVEMENT, adv. *Étym.*, composé de *approbative* et *ment* | d'une manière approbative.

P. C. 225 . Il souriait et remuait *approbativement* la tête.

(Bs., et Lrs. Peu usité, o.)

(H. D. T., et Lit., Néolog., o.)

BELLIQUEUSEMENT, adv. *Étym.*, composé de *belliqueuse* et *ment* | d'une manière belliqueuse.

T. T. 59 : Les vieillards brandissaient leurs longues cannes *belliqueusement*.

1914. L. Daudet. *Fantômes et Vivants*, III : Vacquerie et Meurice l'approuvaient moins *belliqueusement*.

* Rich. de Rad.

BIENHEUREUSEMENT, adv. *Étym.*, composé de *bienheureuse* et *ment* | d'une manière bienheureuse.

R. 229 : Ces berceaux qui marchent, où de petites têtes... dodelinent *bienheureusement*.

1881. E. de Goncourt. *La Maison d'un Artiste*, vol. II, *Cabinet de l'Extrême-Orient* : Un fabricant de meules... fume une pipette dont il envoie *bienheureusement* la fumée au ciel.

1899. P. Adam. *La Force*, XVI : Lui était las, *bienheureusement* las.

(Bs., o. Lit. Sup., ex XII^e siècle.)

(Lrs. o. Néolog.)

CÂLINEMENT, adv. *Étym.*, composé de *câline* et *ment* | d'une manière câline.

S. 86 : Doucement, *câlinement*, Fanny essayait de lui reprendre la lettre.

1889. P. Margueritte. *Jours d'Épreuve*, 1^{re} partie, III : La réalité de ces choses l'effarait, elle aimait mieux l'entendre parler *câlinement*.

1893. A. Theuriet. *La Chanoinesse*, 1^{re} partie, III : Viens tout-ci, continua *câlinement* Nanine, en le faisant asseoir sur le canapé.

1895. F. Vandérem. *Charlie*, 1^{re} partie, VI : Pour sûr ! réitéra Charlie, en se serrant *câlinement* de toutes ses petites forces contre son grand ami.

* Rich. de Rad.

COLÉREUSEMENT, adv. *Étym.*, composé de *coléreuse* et *ment* | avec colère.

P. P. 54 : Celui-ci, le premier, y vit clair et l'avertit un jour *coléreusement*.

1863. Gonc., II, 14 févr. 1863: Sainte-Beuve répliqua *coléreu-
sement* (Fuchs).

DÉSIRÉMENT, adv. *Étym.*, composé du part. tém. *désirée* et *ment* | d'une manière désireuse, qui témoigne d'un désir.

S. 244: Elle lui demanda si doucement, si *désirément* : « Garde-moi encore. »

Notes 229: Il regarde *désirément* à travers mon cabinet de travail tout ce fond de verdure en pente jusqu'à la Seine.

ENFANTINEMENT, adv. *Étym.*, composé de *enfantine* et *ment* | d'une manière enfantine.

I. 282: Il accentuait cette ressemblance de détails de toilette, guettés, ramassés *enfantinement*.

1869. E. et J. de Goncourt. *Madame Gervaisais*, XCII: Une voix de petite fille, sanglotante, étouffée, un moment douloureuse et *enfantinement* gémissante.

1870. Gonc., IV, 22 septembre 1870: Elles se bouchent *enfantinement* un oeil (Fuchs).

1876. P. Arène. *Le Canot des six capitaines*, VII: Sa tête demeurée *enfantinement* petite dans une mousse de cheveux fins.

FÉBRILEMENT, adv. *Étym.*, composé de *fébrile* et *ment* | avec fébrilité.

P. C. 179: Il se ronge les ongles, s'agite *fébrilement* sur sa chaise.

F. J. 120: La petite boiteuse s'activait encore plus *fébrilement* à son ouvrage.

P. P. 19:

1887. J. K. Huysmans. *En Rade*, I: Il sonna *fébrilement* à une petite porte.

1897. F. Vandérem. *Les Deux Rives*, V: Des toilettes de voyage que *fébrilement* on empilerait dans une malle d'osier.

1914. L. Daudet. *Fantômes et Vivants*, V: Les cheveux de Koning commençaient à se recroqueviller en tout petits berlingots brillantinés, et il les aplatisait *fébrilement*.

(Bs., o.)

(Lit. Add., ex. Daudet.)

• Rich. de Rad.

FÉRIQUEMENT, adv. *Étym.*, composé de *féérique* et *ment* | d'une manière féérique.

R. 352: La vue du jardin *fériquement* allumé.

1905. M^{me} A. Daudet. *Miroirs et mirages*. Course rapide à

Venise : La descente du Gothard... nous amène bientôt *féeriquement* vers une autre température.

(Bs., et Lrs. o.)

* Rich. de Rad.

FÉLINEMENT, adv. *Étym.*, composé de *féline* et *ment* | d'une manière féline. Figuré : avec une douceur hypocrite.

Num. 84 : Tout à coup, l'astucieuse petite personne... dit à son frère *félinement*, avec son intonation câline et chantante :

T. A. 144 : Le fourré s'écarta au-dessus d'eux, si vivement, si *félinement*, que Tartarin... aurait pu se croire à l'affût dans le Zaccar.

FOUGUEUSEMENT, adv. *Étym.*, composé de *fougueuse* et *ment* | avec fougue.

E. 218 : Elle commença *fougueusement* son histoire.

1897. F. Vandérem. *Les Deux Rives*, IX : Il l'embrassait *fougueusement* au front.

(Bs., et Lrs. o.)

* Rich. de Rad.

FRILEUSEMENT, adv. *Étym.*, composé de *frileuse* et *ment* | d'une manière frileuse, qui exprime la crainte du froid

C. 212 : Il dépose sur sa table de menus objets tout trempés d'eau, et revient *frileusement* vers le poêle dégourdir ses mains rouges de froid.

J. 41 : Il aspirait de partout la chaleur et la lumière, enveloppé *frileusement* dans le rayonnement du foyer.

Nab. 10.

E. 32.

1882. E. de Goncourt. *La Faustin*, XVIII : Fourrée *frileusement* sous les couvertures.

1888. E. Zola. *Le Rêve*, II : Des maisons basses, pareilles à une couvée abritée *frileusement* sous ses ailes de pierre.

1895. J. K. Huysmans. *En Route*, 1^{re} partie, II : Dans ce territoire réservé du Satanisme, elle émergeait, délicate et petite, *frileusement* emmitoufflée dans les guenilles des cabarets et des taudis.

* Rich. de Rad.

Mot devenu courant.

GOUILLEUSEMENT, adv. *Étym.*, composé de *gouailleuse* et *ment* | d'une manière gouailleuse.

Num. 108 : Les questions qu'on lui adressait *gouailleusement*.

1894. Gonc., IX, 3 mai 1894. En souriant *gouailleusement* (Fuchs).

1895. F. Vandérem. *Charlie*, 2^e partie, II : Ils étaient bons, les obstacles ? reprit *gouailleusement* Lahonce.

GRANDIOSEMENT, adv. *Étym.*, composé de *grandiose* et *ment* | d'une manière grandiose.

J. 597 : Bélisaire avait tenu à faire les choses *grandiosement*.

Nab. 203 : Il avait acheté Saint-Romans, pour l'offrir à sa mère, meublé à neuf et *grandiosement* restauré.

(Bs., o.)

(Lit. Add., ex. Journ. des Débats, 14 août 1877.)

HARGNEUSEMENT, adv. *Étym.*, composé de *hargneuse* et *ment* | d'une manière hargneuse.

J. 606 : Le tout amalgamé par un garçon qui souriait *hargneusement* en agitant cette préparation malsaine.

1895. L. Daudet. *Les Kamtchatka*, I : Le philosophe irrité répondit *hargneusement*.

1897. F. Vandérem. *Les Deux Rives*, VIII : Quant à M^{me} Thérèse — songeait-il *hargneusement* — il serait toujours temps de l'avertir lorsque les leçons se trouveraient commencées.

* Rich. de Rad.

IMAGINAIREMENT, adv. *Étym.*, composé de *imaginaire* et *ment* | d'une manière imaginaire.

J. 271 : Il tenait *imaginairement* le bossu à la gorge.

1887. J. K. Huysmans. *En Rade*, III : Il était sorti de ce bois dont l'atmosphère suscitait, par le retour d'un milieu *imaginairement* analogue, des sensations semblables à celles qu'il avait subies, dans le château, la veille.

* Rich. de Rad.

LUXUEUSEMENT, adv. *Étym.*, composé de *luxueuse* et *ment* | d'une manière luxueuse.

J. 186 : D'ailleurs, c'est une belle route sans fossé ni pavé, et sur laquelle il semble que des voitures de riches doivent rouler *luxueusement*.

1881. J. Claretie. *Monsieur le Ministre*, 1^{re} partie, III : Les grands appartements déserts, aux décorations *luxueusement* banales du ministère.

1884. E. de Goncourt, *Chérie*, XLVI : *Luxueusement* princière apparaissait cette cour d'honneur.

1895. J. K. Huysmans. *En Route*, 2^e partie, I : Il est charmant, votre volume, dit le P. Etienne, qui feuilleta les pages *luxueusement* imprimées en rouge et noir.

(Bs., et Lrs. o.)

(Lit. Sup., Néolog., ex. *Journ. des Débats*, 10 août 1876.)

* Rich. de Rad.

MAURESQUEMENT, adv. *Étym.*, composé de *mauresque* et *ment* | d'une manière mauresque.

T. T. 147 : En entrant, le Tarasconnais posa une main sur son cœur, et s'inclina le plus *mauresquement* possible.

MÉLODRAMATIQUEMENT, adv. *Étym.*, composé de *mélodramatique* et *ment* | d'une manière mélodramatique.

J. 9 : « Comment ne m'aimerait-il pas », répondit M^me de Barancy, peut-être un peu trop *mélodramatiquement*.

1894. E. et J. de Goncourt. *L'Italie d'hier*. Venise la nuit: Des hommes noirs qui s'agitèrent *mélodramatiquement*.

* Rich. de Rad.

MINUSCULEMENT, adv. *Étym.*, composé de *minuscule* et *ment* | très petitement.

T. A. 160 : L'éternel baobab, l'arbos gigantea, *minusculement* empoté.

P. T. 57 : L'ombre du baobab qui tremblotait *minusculement* sur les stores.

PRÉTENTIEUSEMENT, adv. *Étym.*, composé de *prétentieuse* et *ment* | d'une manière prétentieuse.

J. 44 : Assez beau garçon, tenu avec un soin rigoureux, ganté de clair, ses cheveux *prétentieusement* rejetés en arrière.

1861. E. et J. de Goncourt. *Sœur Philomène*, II : Un petit homme portant un binocle avec lequel il jouait *prétentieusement*.

1868. H. Taine. *Vie et Opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge*, IV : Elle n'est pas mal habillée, ni *prétentieusement*.

(Bs., et Lrs. o.)

PRINCIÈREMENT, adv. *Étym.*, composé de *princièrè* et *ment* | d'une manière princièrè.

R. 332 : Ah ! qu'elle donnerait vite toute cette vie *princièrèment* triste pour le petit sous-sol de la rue Royale.

1881. E. de Goncourt. *La Maison d'un Artiste*, t. II. *Cabinet de Travail* : Poème dédié à la princesse de Lamballe et *princièrèment* illustré de vignettes et de culs-de-lampe de Leclerc.

1915. P. Bourget. *Le Sens de la Mort*. 1^{re} partie, III : Un prince de la science vivant *princièrèment*.

(Bs., et Lrs. o.)

PROVINCIALEMENT, adv. *Étym.*, composé de *provinciale* et *ment* | d'une manière provinciale, gauche.

P. P. 207 : Les quelques familles de baigneurs venues d'Auray, de Vannes, et s'ébattant *provincialement* au soleil.
(*Bs.*, et *Lrs.* ex. A. Frémy.)

SÉNILEMENT, adv. *Étym.*, composé de *sénile* et *ment* | d'une manière sénile.

F. J. 123 : Il montrait la pauvre créature qui se tenait debout près de lui, tout en larmes, les lèvres tremblantes, remuant *séniement* la tête à chacune des paroles de son mari.

VORACEMENT, adv. *Étym.*, composé de *vorace* et *ment* | avec voracité.

Num. 217 : Il me suffit de l'avoir vue l'autre jour se jeter *voracement* sur un bol de framboises.

1860. Flaubert. *Correspondance*, t. III. A Ernest Feydeau : Je me livre maintenant à quantité de lectures que j'expédie *voracement*.

1898. J. K. Huysmans. *La Cathédrale*, X : La pieuvre du règne végétal qui lance les antennes de ses tiges... sur les autres plantes... et se nourrit *voracement* de leur substance.

1901. E. Zola. *Travail*, livre 3, III : L'État tout puissant en face de la toute-puissante Église qui se sont disputé *voracement* les peuples.

(*Bs.*, et *Lrs.* o.)

DÉRIVÉS PROPRES

VERBES

ER

ARC-EN-CIELER, v. intr. Rad., *arc-en-ciel* | briller avec les couleurs de l'arc-en-ciel.

Num. 263 : Des feux de Bengale *arc-en-cielant* jusqu'aux souliers pointus du troubadour.

1881. E. de Goncourt. *La Maison d'un artiste*. 2^e vol. *Cabinet de l'Extrême-Orient* : Ils ont, dans ces tabatières, réalisé toutes les irisations *arcencielées* de la verrerie de Venise.

1898. M^{me} A. Daudet. *Journées de Femmes*. Côtes bretonnes : Des couchers de soleil dans une mer laiteuse, sans transparence, mais toute *arcencielée*.

ARCHITECTURER, v. tr. Rad., *architecture* | arranger, aligner.
P. P. 431 : Le magistrat aux dents de loup, aux rigides favoris *architecturés* par Le Nôtre, l'interrompt vivement.

1870. Gonc., IV, 21 oct. 1870 : Des nuages qui se lignent et *s'architecturent* presque solidement (Fuchs).

1883. Gonc., VI, 5 juillet 1883 : Très bien arrangé, très bien *architecturé* (Fuchs).

(Bs., et Lrs. N'appartient qu'au style burlesque, o.)

CATAPLASMER, v. tr. Rad., *cataplasme* | appliquer des cataplasmes à quelqu'un.

I. 281 : On était obligé de le garder et *cataplasmer* à la chambre plusieurs jours.

CHARABIER, v. intr. Rad., *charabia* | parler un jargon inintelligible.

C. 115 : Les femmes *charabiaient* en tricotant sur la pierre de la porte.

CROISILLER, v. tr. Rad., *croix* | marquer d'un dessin de croix.

R. 74 : Le plafond de bois peint, *croisillé* de petites poutres.

DÉDICACER, v. tr. Rad., *dédicace* | inscrire une formule de politesse ou d'amitié sur un livre, une photographie pour en faire hommage à quelqu'un.

I. 56 : J'ai *dédicacé* un de mes exemplaires à l'aimable Picheral.

I. 101 : Les murs de sa chambre tapissés de photographies signées, *dédicacées* : A mon Albin... à mon cher petit Fage.

1907. L. Daudet. *La Lutte*, XI : Les photographies *dédicacées* avaient disparu.

(Bs., ex. Boiste.)

(Lrs. Peu usité, o.)

ESCLAVAGER, v. tr. Rad., *esclavage* | mettre dans un état de dépendance, de soumission par rapport à quelqu'un, à quelque chose.

J. 523 : Elle avouait ainsi naïvement combien elle était *esclavagée*.

Nab. 101 : Vingt ans de ménage avec une maîtresse femme l'ayant *esclavagé* pour toujours.

I. 313 : La pauvre Antigone *esclavagée* par la candidature perpétuelle de son père.

1884. P. Bourget. *Études anglaises*. Lettres de Londres, 5^e partie : Un livre qui demeurera comme la plus douloureuse

monographie d'une enfance *esclavagée* et d'une jeunesse pitoyable.
(Bs. Sup., Néolog., ex. Daudet.)

EXPLOSER, v. tr. et intr. Rad., *explosion* | éclater, faire éclater avec force.

I. 221 : Le pauvre Crocodilus avait ouvert démesurément la bouche pour *exploser* sa colère.

1908. Pierre de Coulevain *Au Cœur de la Vie*. Lausanne : Sans mon oncle, j'aurais *explosé* d'une manière quelconque.

1914. L. Daudet. *Fantômes et Vivants*, VI : Dans une réplique, dans une exclamation, ils font *exploser* toute la circonstance.

GIRONNER, v. tr. Rad., *giron* | caresser quelqu'un en le tenant sur les genoux.

Num. 188 : Elle a une façon si extraordinaire... de se faire bercer, *gironner* devant tout le monde.

GIVRER, v. tr. Rad., *givre* | couvrir de givre, de gelée blanche rendre blanc comme le givre.

R. 37 : Une petite pluie acérée de décembre, qui *givrait* de pointes d'aiguilles la laine brune de leur froc.

S. 10 : Tout à coup de grands jets électriques... *givraient* d'un clair de lune les visages et les épaules nues.

1905. M^{me} A. Daudet. *Miroirs et Mirages*. Inconnue. Des yeux couleur des glaciers au matin, bleus, *givrés* de cils clairs.

* Rich. de Rad.

(Bs., H. D. T., Lit., Lrs. ne donnent que givré, adj.)

HORIZONNER, v. tr. Rad., *horizon* | borner par un horizon.

C. 145 : Une immense plaine qu'*horizonnait* un fond de petites collines.

J. 254 : Une de ces villes de Judée qui *horizonnent* des « Sainte-Famille » en route, le soir, par des chemins montants.

(Bs., et Lit. Add., ex. E. de Guérin, *Journal*.)

* Rich. de Rad.

HOULER, v. intr. Rad., *houle* | onduler fortement.

S. 112 : Deux ou trois grosses barques *houlant* et criant sur leurs amarres.

1852. Th. Gautier. *Voyage en Italie*, XVII : La lagune tranquille au départ se mit à clapoter et à *houler* étrangement.

1898. J. K. Huysmans. *La Cathédrale*, I : Des parapluies qui *houlaient* au-dessus d'eux, menaçaient de les enlever.

1908. R. Rolland. *Jean-Christophe*. *Antoinette*, p. 20 : Les arbres *houlaient* autour de lui.

NAPPER, v. tr. Rad., *nappe* | couvrir comme d'une nappe.

P. P. 250 : La corniche toute blanche et *nappée* d'une brume matinale de novembre.

NUAGER, v. tr. Rad., *nuage* | assombrir, voiler.

R. 211 : Son beau front discret toujours *nuagé* d'un souci.

1857. Gonc., I, 13 déc. 1857 : Des femmes *nuagées* de gaze (Fuchs).

(Bs., Lit., et Lrs. donnent nuagé adj., terme de blason et d'histoire naturelle.)

PÉTARADER, v. intr. Rad., *pétarade* | faire un grand bruit, du tapage.

I. 342 : Brusquement, voilà ce compte rendu, qu'ils se croyaient seuls à connaître, *pétaradant* ce matin, à la première page du journal le plus répandu de Paris.

PETONNER, v. intr. Rad., *peton* | marcher à petits pas, trotter.

R. 425. La comtesse... *petonnait* de sa chambre à sa toilette.

S. 254. Les hommes bafouillent à la soixantaine, en branlant la tête, et *petonnent*, le dos rond, les jambes molles, avec des accidents séniles.

Soutien 168 : On aurait dit Valfon *petonnant* à la tribune.

(Bs., ex. Daudet.)

PORTRAITURER, v. tr. Rad., *portraiture* | faire le portrait (de quelqu'un.)

Nab. 253 : Le Nabab surgit avec sa bonne face toute heureuse d'être *portraiturée*.

1873. Gonc., V, 16 mars 1873 : Daudet est très amusant et touche au plus haut comique quand il *portraiture* le littérateur, le fabricant d'opérettes (Fuchs).

1898. J. K. Huysmans. *La Cathédrale*, XI : Il aurait alors *portraituré*, en une seule image, la Mère des Douleurs et la Mère des Joies.

1906. Pierre de Coulevain. *L'île inconnue* (édit. Calmann-Lévy), p. 308 : Mes longs séjours à l'étranger m'ont donné un recul suffisant pour me permettre de le *portraiturer* avec quelque ressemblance.

PROSTRER, v. tr. Rad., *prostré*, du latin *prostratus* | prosterner, abattre.

I. 186 : Elle entre..., tombe à genoux sur un prie-Dieu côté des dames, s'y *prostre*, s'y abîme.

1912. P. et V. Margueritte. *Les Frontières du Cœur*, XI : Un immense abatement la *prostrait*.

* *Rich. de Rad.*

(*Bs., Lit. Lrs.* prostré, adj. Terme de médecine.)

ROULADER, v. intr. Rad., *roulade* | chanter des roulades.

Num. 141 : La petite Bachellery mène le branle, tourbillonne, soupe, *roulade*.

RYTHMER, v. tr. Rad., *rythme* | marquer la mesure.

Nab. 261 : Constance commença à marcher de long en large .. s'interrompant pour fredonner un air de ballet qu'elle *rythmait* d'un mouvement de la tête.

R. 300 : Les éventails ne battent plus, *rythmant* l'attention indifférente.

S. 164 :

1852. Th. Gautier. *Voyage en Italie*, XXII : Quand ils levaient le pied, la sandale, en quittant leur talon, faisait une espèce de clappement..., qui *rythmait* tristement leur démarcation de spectre.

1897. E. Pouvillon. *L'Image*, II : Eaux vives dont la musique rapide *rythmait*, pressait notre marche.

1908. J. Aicard. *L'Illustre Maurin*, XIX : Avec des clic, clac ! des clac et des clic, il *rythmait* des airs militaires.

(*Bs., Lit., Lrs.* rythmé, adj.)

SOLILOQUER, v. intr. Rad., *soliloque* | s'entretenir avec soi-même.

I. 260 : Il ne parlait plus guère à personne, *soliloquait* en marchant.

Soutien 79 : Le pauvre garçon regagne son petit logement du Marais, dans un Paris sombre et désert, en *soliloquant* tout haut.

Notes 183. Il *soliloque* perpétuellement.

* *Rich. de Rad.*

SOMNOLER, v. intr. Rad., *somnolent* | sommeiller à demi.

E. 134 : Des flâneurs du quartier, trouvant plus économique de *somnoler* au bout d'un banc qu'au café.

1874. Gonc., V, 10 oct. 1874 : *Somnoler*, à demi éveillé (Fuchs).

1884. Maupassant. *Miss Harriet*, 3. Nous *somnolions*, encore engourdis dans l'air frais du matin (Bosson).

1898. J. K. Huysmans. *La Cathédrale*, II : L'âme gardait la chambre... *somnolait* dans la tépidité d'une langueur.

TARASCONNER, v. intr. Rad., *Tarascon* | hâbler comme un Tarasconnais.

P. T. 257 : Il *tarasconnait* fort agréablement lui aussi.

Trente Ans, 146. Tartarin... : me semble avoir des qualités de jeunesse, de vie et de vérité ; une vérité d'outre-Loire qui enfle, exagère, ne ment jamais, et *tarasconne* tout le temps.

TÉLÉPHONER, v. intr. Rad., *téléphone* | converser par le téléphone.

T. A. 85 : Nous allons *téléphoner*.

1914. G. Ohnet. *Journal d'un Bourgeois de Paris pendant la guerre de 1914*, fascicule I, p. 8 : Mon gendre, qui était à Paris, nous *téléphone* de revenir sans attendre un jour.

1915. P. Bourget. *Le Sens de la Mort*, 2^e partie, XVII : Vous *téléphonerez* à Laugel.

(Bs., o)

Mot devenu courant.

TORPILLER, v. tr. Rad., *torpille* | garnir de torpilles.

C. 78 : Des gens qui vous arrêtaient pour vous dire d'un air mystérieux : « Le café de la Comédie est *imprenable* » ou bien encore : « On vient de *torpiller* l'Esplanade. »

(Bs., et Lrs. torpillé, adj.)

De nos jours on emploie ce verbe surtout au sens de « faire sauter au moyen d'une torpille » ; par ex. :

G. Ohnet. *Journal d'un Bourgeois de Paris pendant la guerre de 1914*, fascicule VII, p. 799 : Le croiseur de bataille *Léon Gambetta*... a été *torpillé* par un sous-marin autrichien.

TRUQUER, v. tr. Rad., *truc* | revêtir un objet d'une apparence trompeuse.

T. A. 118 : Vous ne trouverez pas un coin qui ne soit *truqué*, machiné comme les dessous de l'Opéra.

1903. Myriam Harry. *La Conquête de Jérusalem*, 3^e partie, XI : N'as-tu pas *truqué* autre chose que des vases en argile ?

(H. D. T., Néolog., o.)

ISER

APOPLECTISER, v. tr. Rad., *apoplectique* | rendre très congestionné.

Nab. 307 : Le Nabab élargissait sa cravate autour de son cou gonflé, *apoplectisé* par l'émotion, la chaleur de la pièce.

S. 132 : Une face bouffie, *apoplectisée* d'alcool.

* Rich. de Rad.

BANALISER, v. tr. Rad., *banal* | rendre banal.

Journ. off. 1^{er} mai 1876 : Époque terrible et grandiose quant à des livres, de tableaux, de lithographies, de romances, de mélodrames ne sont pas encore parvenus à *banaliser* [Lit. Sup.].

E. 23 : Quand on a vécu vingt ans dans l'administration, on ne s'entend plus guère à faire autre chose, fatigué, *banalisé* par le ronflant et le vide de l'existence officielle.

1898. M^{me} A. Daudet. *Journées de Femmes*. Essayages : Ces transformations de l'être... qui empêchent la beauté de se *banaliser*.

1914. A. Dauzat. *Le Sentiment de la Nature et son expression artistique*. Introduction : Jamais je n'avais autant remarqué combien les traductions rabotent et *banalisent* les textes.

(Bs., ex. Daudet.)

(Lit. Sup. Néolog., ex. *Journ. off.*, 23 mars 1874.)

(Lrs. Néolog., ex. *Journal*.)

* Rich. de Rad.

OPALISER, v. tr. Rad., *opale* | rendre opalin.

Nab. 16 : Une large baie lumineuse *opalisée* en ce moment par le brouillard.

1852. Th. Gautier. *Voyage en Italie*, XV : Un verre d'eau *opalisé* par une goutte d'anis.

1884. P. Bourget. *Études anglaises*. Lettres de Londres. 1^{re} partie : La douceur molle et fondue de ce jour qui veloute les massifs des arbres, *opalise* les eaux.

1903. Myriam Harry. *La Conquête de Jérusalem*, 2^e partie, VIII : Le col [du narghilé] s'*opalisait* de fumée.

(Bs., et Lrs. 1^{re} Sup., opalisé, adj., o.)

(Lit. Sup., opalisé, adj. ex. *Jour. off.*, 1875.)

PARISIANISER, v. tr. Rad., *Parisien* | rendre Parisien, donner les mœurs, les habitudes de Paris.

Nab. 140 : Il gagnait à tous ces frottements de se *parisianiser* un peu plus.

1870. P. Arène. *Jean des Figues*, XXIV : Une Roset affinée, *parisianisée*.

1881. J. Claretie. *Monsieur le Ministre*, 1^{re} partie, IV : Parisien jusqu'aux ongles et jusqu'à l'âme, pis que Parisien, provincial *parisianisé* et imprégné de parisine.

(Bs., et Lit. Sup., ex. Daudet.)

(Lrs. 1^{re} Sup., o.)

* Rich. de Rad.

Quoique moins simple que la composition, la dérivation propre est aussi un moyen facile et direct de former des mots nouveaux. Un procédé plus subtil consiste à changer la fonction de termes déjà existants. Cette sorte de néologismes ne se remarque guère dans les premières œuvres de Daudet, ce qui démontre encore une fois le développement graduel de la tendance néologique. Des dérivés impropres ne se trouvent en nombre considérable qu'à partir de *Jack*, mais dès ce moment ils sont caractéristiques de la langue de notre auteur. Il faut surtout remarquer le grand emploi fait de participes pour former des adjectifs et des substantifs.

DÉRIVÉS IMPROPRES

ADJECTIFS FORMÉS DE NOMS COMMUNS

ACTEUR, adj. | qui tient du comédien.

Num. 22 : Il y prit l'aplomb, le genre *acteur*.

AFFAIRES, adj. | qui a rapport aux transactions commerciales.

E. 65 : Puis aussi le côté *affaires*... à trois sous la prière il y avait de l'argent à gagner.

ARTICLE DE PARIS, adj. | qui est très élégant, mais n'a pas grande valeur.

C. 64 : C'était une pendule du second Empire... Tout ce qu'il y a de plus mignon, de plus moderne, de plus *article de Paris*.

1884. E. de Goncourt, *Chérie*, LVIII : Elle était la femme *article-Paris*, un être de goût, gentil comme la bimbeloterie qui porte ce nom.

BÉNISSEUR, adj. | qui bénit, souhaite du bien à quelqu'un. Par extension, qui fait trop de compliments.

J. 284 : Tellement épanoui d'égoïsme satisfait, qu'il en oubliait sa haine et envoyait de la main un adieu paternel et *bénisseur* à l'enfant qu'il venait de chasser.

1877. Flaubert. *Correspondance* : vol. IV, à M^{me} Roger des Genettes : M^{me} Sand, qui est une excellente femme, mais trop angélique, trop *bénisseuse*.

1895. F. Vandérem, *Charlie*, 1^{re} partie, VI : Elle le poursuit de ses remerciements *bénisseurs*, de ses *God bless you*.

BERCEUR, adj. | qui assoupit, endort.

Num. 103 : Le mouvement *berceur* du coupé.

E. 98 : Le grincement de la chaîne de touage... ne s'entendait que de très loin, dans un bruit monotone et *berceur*.

S. 152 :

1879. A. Theuriet. *Le Fils Maugars*, III : La Charente, qui coulait non loin de la maison, envoyait un bruit d'eau rafraîchissant et *berceur*.

1889. M^{me} A. Daudet. *Enfants et Mères*. Les Enfants et la Nature : Le mouvement *berceur* de leurs petites voitures.

BIMBELOTIER, adj. | consistant en beaucoup de bimbelots, de petits objets.

Nab. 396 : Un fouillis de petits miroirs, de chapelets rouges, de boîtes de senteurs, de pipes microscopiques, d'étuis à cigarettes, l'étalage puéril et *bimbelotier* d'une couchette de Mauresque à son lever.

BONNE FEMME, adj., | qui est d'une simplicité familière, aimable.

Num. 170 : Elle paraissait l'ainée avec sa conversation *bonne femme*.

BONNE FILLE, adj. | paisible et aimable.

R. 281 : Une de ces protestations malicieuses que l'Académie osait même sous l'Empire, et qu'autorisait l'indulgence *bonne fille* de la République.

1860. E. et J. de Goncourt. *Charles Demailly* (édit 1896). XVII : Une femme *bonne fille*, vieille amie qui me raconte ses amants.

1895. F. Vandérem. *Charlie*, 1^{re} partie, VI : Une mer calme alentour, *bonne fille* et taquine.

BOULEVARDIER, adj. | propre à ceux qui fréquentent les boulevards.

Nab. 32 : Ces physionomies si différentes, les unes violentes, barbares, vulgaires, d'autres extra-civilisées, fanées, *boulevardières*.

R. 124 : Vite au courant de la langue *boulevardière*, avec ses tics, son exagération, ses veuleries.

1882. J. Claretie. *La Vie à Paris* (1882), XXXIV : Le Paris du

luxe, de l'intelligence, du labeur cérébral, et aussi, hélas ! le Paris de la haute noce, comme disait hier un journal *boulevardier*.

1883. A. Gill. *Vingt Ans de Paris*. Jules Vallès. Une série d'articles émus... dont les merveilleuses qualités de nature, de parfum, de goût et d'élévation s'étaient trouvées peu accessibles au public des journaux et avaient dû s'interrompre pour céder la place aux chroniques *boulevardières*.

DISCUTEUR, adj. | qui a rapport à la discussion.

Num. 244 : D'un geste *discuteur* et brutal, il tenait le malheureux par le milieu de sa jaquette.

(*Bs.*, o.)

DISPENSATEUR, adj. | qui dispense, distribue quelque chose.

T. A. 248 : « Soyez les bienvenus, milords », dit le Tarasconnaise avec un geste large et *dispensateur* dont les milords n'avaient nul besoin pour prendre leurs aises.

ENJÔLEUR, adj. | qui captive par la flatterie.

P. P. 153 : Comment aurait-il pu se soustraire au charme *enjôleur* de ce sourire.

1893. A. Theuriot. *La Chanoinesse*, 1^{re} partie, III : C'est chose faite, murmura-t-il d'une voix *enjôleuse*.

1897. F. Vandérem. *Les Deux Rives*, I : Ce Méridional *enjôleur*, ce séduisant Albârt.

ÉPIEUR, adj., | qui observe adroitement et secrètement.

P. P. 151 : Il disparaissait dans la grande rue caillouteuse de Villeneuve, aux regards *épieurs* de l'ancien maître d'hôtel.

1885. L. Allard. *Les Vies muettes*. La Bancroche, V : Sa mine verdie, ses traits tirés, ses longs bâillements n'échappaient pas à l'œil *épieur* de sa mère.

FELLAH, adj. | qui appartient à la classe des laboureurs, en Egypte.

S. 6 : Ces bouts de phrases... s'échangeaient entre un pifferraro et une femme *fellah*.

1881. J. Claretie. *Monsieur le Ministre*, 1^{re} partie, VI : Les femmes *fellahs* se réunissaient autour de moi.

1895. P. Loti. *Le Désert*, XXXVI : Au gué passaient avec nous des troupes de femmes *fellahs*, bergères voilées de bleu sombre.

FILLE, adj. | propre aux filles publiques ; relatif aux filles publiques.

F. J. 66 : Elle avait justement la grâce frelatée, un peu *fil*le, qui devait plaire à cette nature de *gandin*.

R. 171 : L'aplomb *fil*le, le fard cerclant les yeux d'impudeur de la Férat.

1860. E. et J. de Goncourt. *Charles Demailly* (édit. 1896), XIII : Elle n'était ni la toilette du monde bourgeois, ni la toilette du monde *fil*le.

1883. E. Zola. *Au Bonheur des Dames*, II : Lui... en était encore à comprendre le côté *fil*le du succès, Paris se donnant dans un baiser au plus hardi.

FLAGORNEUR, adj. | qui est bassement flatteur.

S. 177 : Jean démêlait bien aux mamours *flagorneurs* de Fanny la place que l'horrible bête tenait dans la maison.

GALANTIN, adj. | qui veut plaire aux femmes.

P. P. 443 : Le vieux larbin se retourna... et grinça d'un air *galantin* et enragé : « Quelque chose pour toi, ma petite ? »

1879. A. Theuriot. *Le Fils Maugars*, 2^e partie, XIII : Toujours empressé et *galantin*, il était arrivé au palais avant l'audience afin d'introduire en catimini les belles dames.

GANDIN, adj. | mondain et élégant.

C. 135 : Paris *gandin* languissait de retourner à ses plaisirs.

1883. Gonc., VI, 1^{re} décembre 1883 : Ça et là des têtes de jeunes gens du ministère des Affaires Étrangères, empreintes d'une ironie *gandine* (Fuchs).

GARÇON, adj. | qui convient à un garçon.

Femmes 128 : Ayant toutes cet air un peu *garçon*, particulier aux filles d'artistes.

Nab. 113 : Sa toilette choisie par la danseuse autrichienne, ses cheveux bouclés jusqu'à la taille, cette allure déhanchée et *garçon* excitèrent quelque malveillance.

1881. E. Pouvillon. *Césette*, III : Retroussée, débraillée, l'air *garçon*, qu'elle ressemblait peu à l'autre, à Césette !

GOBEUR, adj. | qui est d'une grande crédulité.

R. 180 : Pour le public, les passants, pour le Parisien suiveur et *gobeur*, il ouvrit en pleine rue de la Paix un superbe magasin d'antiquailles.

1899. E. M. de Voguë. *Les Morts qui parlent*, III : Il veut être attaqué de front, emporté de haute lutte, ce Paris *gobeur* et poltron.

1908. J. Aicard. *L'Illustre Maurin*, V : Vous êtes aussi *gobeurs*, aussi flâneurs, aussi badauds que nous.
(Bs., ex. Daudet.)

GUETTEUR, adj. | qui épie quelqu'un pour le surprendre.

E. 92 : La femme avait l'œil *guetteur*, méfiant.

L. 298 : Ce regard de proie, sournois, *guetteur*, ne l'avertissait pas.

Rose, 114 : Ses paupières *guetteuses* relevées de temps en temps pour mieux juger l'effet des paroles.

1899. J. Lemaître. *Les Contemporains*, vol. VII, p. 121 : L'œil *guetteur* et amusé, il a commencé par être un écrivain excessivement pittoresque.

INQUISITEUR, adj. | scrutateur.

P. C. 174 : Ce qui m'embarrassait beaucoup aussi, c'était l'œil *inquisiteur* des sergents de ville.

S. 192 : Ce coup d'œil *inquisiteur* dans son assiette.

R. 117 : La vanité de donner, chez un fournisseur en vogue, son nom et son titre de reine au milieu du personnel et de la curiosité *inquisitrice* des femmes présentes.

(Bs., ex. Daudet.)

(Lit., et Lrs. donnent *inquisiteur* adj. au sens de « qui se rapporte à l'Inquisition ».)

Le féminin n'est donné par aucun dictionnaire.

JEANNOT, adj. | niais.

Num. 98 : Cet accent, ce teint bistré, cet air vainqueur et *jeannot*, Numa se souvenait bien d'avoir vu cela quelque part.

LARMOYEUR, adj. | rempli de larmes (au propre et au fig.).

P. P. 85 : Le vieux routier approche entre les barreaux de leur sous-sol son museau d'homme-chien et ses yeux *larmoyeurs*.

Frises, IV, p. 82 : Cet éternel article banal et *larmoyeur*.

(Lrs. o. Inusité.)

MARCHANDEUR, adj. | relatif au marchandage.

S. 54 : Fanny regardait pour deux, essayait les chaises... montrait une expérience *marchandeuse*.

(Bs., et Lrs. o.)

* Rich. de Rad.

MASTIC, adj. | ayant la couleur du *mastic*.

L. 263 : Le baron Huchenard, en parlant, déboutonnait à mesure son pardessus *mastic*.

1899, J. Lorrain. *Heures d'Afrique* : M^{me} Baringhel à Carthage : D'Héloé, casquette russe en velours gris côtelé, immense caoutchouc *mastic*.

MAUVAIS CHIEN, adj. | hargneux.

L. 128 : Eh bien ! mon cher Peppino, dit le gros Lavaux de son ton raillard et *mauvais chien*.

MAUVIETTE, adj. | chétif.

P. C. 41 : Le fait est que le Petit Chose était ridiculement petit, et puis l'air si jeune, si *mauviette*.

Miss, adj. | qui ressemble à une Anglaise.

S. 276 : Elle me disait tout cela librement, en camarade, bien *miss* d'allures, malgré sa grâce parisienne.

MODERNISTE, adj. | relatif aux temps modernes ; qui s'intéresse particulièrement aux temps modernes.

P. P. 212 : Un curieux motif de tableau *moderniste*, cette Parisienne, élégante, assise au milieu du pont sur un rouleau de cordages.

1908. Pierre de Coulevain. *Au cœur de la Vie*. Château de Mortin : J'avais sans m'en douter, bien entendu, une mentalité humaniste et *moderniste*, le mot n'était pas fait, mais la chose existait déjà.

PAPA, adj. | ayant le sérieux et la bonhomie d'un père de famille.

T. A. 189 : A son âge, avec son air *papa*, il ne pouvait songer à se faire aimer de cette enfant.

PETITE FILLE, adj. | ingénu.

R. 364 : Elle trouva, avec raison, qu'aucune toilette ne vaudrait ce déshabillé accentuant l'air simple, *petite fille*, que le roi aimait tant en elle.

PLONGEON, adj. | qui consiste à s'incliner et à se relever brusquement.

E. 34 : Les saluts *plongeurs* du petit bonhomme et de sa sœur.

PRÉDICANT, adj. | qui a rapport à la prédication ; qui prêche.

E. 196 : Cette folie *prédicante* et propageante qu'on rencontre souvent chez les femmes de la religion réformée.

E. 234 : Ces revivals, sortes d'assemblées religieuses et *prédicantes*.

1868. H. Taine. *La Vie et les Opinions de M. Thomas Graindorge*, IX : Naturellement, ces cordonniers *prédicants* ne plaisent guère à des gens du monde.

PROMENEUSE, adj. | qui va de côté et d'autre.

Num. 292 : L'ombre luxueuse des tentures ouatées, où les paravents de laque, les vieux cuivres, les ivoires, les faïences accrochaient les lueurs *promeneuses* et tièdes d'un feu de bois.

1905. M^{me} A. Daudet. *Miroirs et mirages*. Jours Saints : Un beau dimanche des Rameaux tout rempli, à travers ses foules *promeneuses*, de traînantes petites voitures de fleurs et de verdure.

PROVINCE, adj. | qui sent la *province*.

S. 250 : « Oui », fit Caondal à Gaussin, « oui, très chic, l'adoption. Pas *province* du tout ».

Frises. 58 : Après avoir refusé Nantes ou Nevers comme trop loin, trop *province*.

1881. J. Claretie. *Monsieur le Ministre*, 2^e partie, II : Sabine et M^{me} Gerson étaient... les plus assidues auprès d'Adrienne qu'elles trouvaient décidément *province*.

1883. E. Zola. *Au Bonheur des Dames*, XI : Le Bon Marché est bien *province*, murmura M^{me} Marty.

RACCROCHEUR, adj. | qui arrête l'attention, les yeux.

R. 480 : Les portes aux écriteaux *raccrocheurs* : Alice... Clémence.

R. 150 : La réclame *raccrocheuse* de ce somptueux rez-de-chaussée.

RACOLEUR, adj. | qui engage|quelqu'un à faire quelque chose.

I. 81 : Partout... vous trouvez l'académicien *racoleur* souriant aux jeunes talents qui bourgeonnent.

1895. F. Vandérem. *Charlie*, 1^{re} partie, VI : Les démarches tenaces des filles dont les « Sweet heart ! sweet heart ! » *racoleurs* montaient suppliants jusqu'à lui.

RAPIN, adj. | qui a l'aspect des jeunes peintres.

S. 12 : Les autres bien plus gamins, *rapins*, bruyants, débridés.

RATAPOIL, adj. | qui tient d'un vieux soldat de Napoléon.

G. 131 : Quelque chose dans la tournure de bonasse et de *ratapoil*.

RECÉLEUR, adj. | qui tient caché quelque chose. Part. qui cache frauduleusement.

P. P. 36 : La mère, .. se résignait à compter ses poires toute seule, à ramasser les fruits tombés, à guetter le passage des paniers *recéleurs*.

1890. J.-H. Rosny. *Le Termite*, IV : La barque parut morte sur le fleuve, mais recéleuse de secrets célestes.

1905. M^{me} A. Daudet. *Miroirs et mirages*. Inconnue : Elles [les Alpes] ne lui mettaient même pas sous les yeux le reflet, le mouvement d'une mer véritable, ces houles agitées et *recéleuses* de vie.

REÏTRE, adj. | qui sent le reître, l'homme de guerre.

I. 45 : Herbert avait toujours été pas mal *reître*, plus gentil-homme de nom que de façons.

RHUMATISME, adj. | humide, propre à un climat qui donne des rhumatismes.

P. T. 108 : Deux longues îles d'un vert gras, d'un vert *rhumatisme*.

P. T. 128 : Le vert noir, le vert *rhumatisme* de la côte.

L. Daudet. *Alphonse Daudet*, IV : Le nord homicide nous attaque, nous, les transplantés, avec ses brumes, son vert *rhumatisme*, ses pluies tristes et ses frimas. [L'interlocuteur est A. Daudet.]

SUIVEUR, adj. | qui suit facilement l'exemple d'autrui.

R. 180 : Pour le public, les passants, pour le Parisien *suiueur* et gobeur, il ouvrit en pleine rue de la Paix un superbe magasin d'antiquailles.

VIVEUR, adj. | qui tient du vif, du jouisseur.

F. J. 196 : Il lui avait procuré un semblant de société, ses amis garçons, quelques commerçants *viveurs*.

Num. 210 : On vit paraître Alice Bachellery, la diva des Bouffes, le joli mitron déluré et *viveur*.

S. 293 : Les balafres, les creux et meurtrissures de sa tête *viveuse* et surmenée.

DÉRIVÉS IMPROPRES

SUBSTANTIFS FORMÉS D'ADJECTIFS

AFFAIBLI, s. m. | personne débile, débilitée.

I. 231 : Elles adorent ça, soigner, panser, torcher, les draps chauds, les bassins... et puis la domination sur les souffrants, les *affaiblis*.

1894. L. Daudet : *Les Morticoles*, I : Ils maltraitaient ces pauvres *affaiblis*.

AGITÉ, s. m. | personne surexcitée ; aliéné qui s'agite continuellement.

Nab. 313 : A voir ces *agités* ou ces pensifs, vous eussiez dit les plus grands remueurs d'idées de la terre.

Nab. 345 : L'*agité*, le fiévreux, c'était Jenkins.

Num. 200 : J'imagine que la section des *agités* à Charenton doit avoir un peu de la physionomie de mon allée vers onze heures.

1867. E et J. de Goncourt. *Manette Salomon* (édit. 1896), XLII : Les *agités*, qui dessinent dans le vide toutes les lignes d'un paysage.

1879. A. Theuriet. *Le Fils Maugars*, 2^e partie, IX : Nous sommes des malades et des *agités*, eux ont une volonté droite dans un corps robuste.

1883. A. Gill. *Vingt ans de Paris*. Charenton : Pour mon début on me séquestre à la huitième, la division des *agités*.

ANÉMIQUE, s. m. | personne atteinte d'anémie.

Nab. 15 : C'étaient des épuisés, des exténués, des *anémiques*.

CAMARGUAIS, s. m. | cheval de la Camargue.

Num. 74 : Attelée de ses deux vieux *camarguais*, la berline allait toute seule, poussée par le mistral.

P. T. 1 : Du grand break attelé de deux *camarguais*... elle nous semblait divine cette fin de jour.

1880. J. Aicard. *Miette et Noré*. La Camargue.

Leur voiturin fouettant deux *camarguais* ardents.

1908. J. Aicard. *L'illustre Maurin*, XXIX : Un grand propriétaire de là-bas, qui voulait essayer de faire des croisements de nos chevaux de Grimaud avec les *camarguais*.

CENDRÉE, s. f. | chevelure ayant la couleur de la cendre.

P. P. 41 : Un joli petit chasseur tout en velours vert, guêtré,

botté, coiffé d'un chapeau tyrolien sur une *cendrée* de cheveux fins.

CIRCULAIRE, s. m. | voyage d'agrément où l'on suit un itinéraire qui ramène au point de départ.

T. A. 96 : Il suivait le long du lac les voyageurs du *circulaire* Cook.

CLOISONNÉ, s. m. | ouvrage d'émail où chaque dessin est séparé des autres par des lamelles de métal.

E. 39 : Une jardinière en *cloisonné*.

1881. J. Claretie. *Monsieur le Ministre*, 2^e partie, VI : Une petite coupe en vieux *cloisonné*.

1881. E. de Goncourt. *La Maison d'un Artiste*, t. II. *Cabinet de Travail* : Des bronzes du Japon et de la Chine aux deux côtés d'un ancien *cloisonné*.

COLLANT, s. m. | pantalon *collant*.

P. C. 286 : Des fils de coiffeurs ou de marchandes de frites, qui s'étaient faits comédiens... pour se montrer sur les planches en *collants* de couleur tendre et redingotes à la Souwaroff.

C. 76 : Toute cette vaillante jeunesse tarasconnaise en bottes molles et *collants* de couleur tendre.

I. 128 :

1860. E. et J. de Goncourt. *Charles Demailly* (édit. 1896), LXIII : Les derniers *collants* abricot aux jambes des barytons.

1905. M^{me} A. Daudet. *Miroirs et Mirages*. Course rapide à Venise : Les rameurs nombreux ont des *collants* de satin.

(*Bs.*, o.)

(*Lit.*, *Sup.*, ex. A. Daudet, *Journ. off.*, 21 déc. 1874.)

COMPLIQUÉ, s. m. | personne dont la nature est *compliquée*.

S. 27 : Ce sont, dit-elle, des détraqués, des *compliqués* qui racontent toujours plus de choses qu'il n'y en a.

(*Bs.*, et *Lrs.* donnent le mot au sens de « ce qui est *compliqué* ».)

CONCENTRÉ, s. m. CONCENTRÉE, s. f. | celui, celle qui renferme ses impressions, ses sentiments.

P. 29 : C'était, ainsi que lui, une *concentrée*, une silencieuse.

P. P. 76 : Un débord de tendresse assez rare chez ce *concentré*.

1869. E. et J. de Goncourt. *Madame Gervaisais*, LXVI : Le

petit *concentré*, obligé de s'amuser tout seul, sevré de ce plaisir même du jeune animal : le jeu.

CONTOURNÉ, s. m. | caractère de ce qui est forcé, éloigné du naturel.

I. 91 : Moi qui dois à cette vieille bête mon goût du *contourné*, de l'exaspéré, ma sculpture en sacs de noix, comme ils disent.

DÉTRAQUÉ, s. m. | celui qui a le cerveau dérangé.

S. 27 : Ce sont, dit-elle, des *détraqués*, des compliqués.

1894. L. Daudet. *Les Morticoles*, I : Le peuple est de malades, riches ou pauvres, de *détraqués*, de déments.

1901. E. Zola. *Travail*, livre III, III : Il le suivait des yeux, il emportait l'inquiétude de ce *détraqué*, fantôme errant de la société morte.

DIFFORME, s. m. | ce qui est d'une irrégularité choquante.

I. 236 : Fallait-il donc croire ce petit forban de Paul Astier raillant le goût de la femme vers le bas, le *difforme* moral ou physique.

ENFANTIN, s. m. | caractère de ce qui est naïf et timide comme un enfant.

Num. 156 : Éternel *enfantin* de l'Amour ! Ayez donc vingt ans de palais, quinze ans de tribune..., si une fois la passion s'en mêle, vous vous trouverez faible parmi les faibles.

1890. J.-H. Rosny. *Le Termite*, IV : Sur sa face transpira l'*enfantin* et le noble de sa nature.

1914. L. Daudet. *Fantômes et Vivants*, V : L'on devinait à première vue tout l'*enfantin* de sa nature.

ENNUYEUX, s. m. | caractère de ce qui cause de l'ennui.

Num. 277 : Oh ! les affaires sans l'*ennuyeux* de la boutique, les affaires traitées en dinant, sur la porte, en bras de chemise.

ÉPUISÉ, s. m. | personne très affaiblie.

Nab. 15 : C'étaient des *épuisés*, des exténués, des anémiques.

ÉTUDIÉ, s. m. | manière d'être apprêtée.

S. 26 : En elle, effectivement, rien de l'*étudié*, du convenu de la femme de théâtre.

EXASPÉRÉ, s. m. | caractère de ce qui est outré.

I. 91 : Moi qui dois à cette vieille bête mon goût du *contourné*, de l'*exaspéré*, ma sculpture en sacs de noix, comme ils disent.

EXTÉNUÉ, s. m. | personne amaigrie et affaiblie.

Nab. 15 : C'étaient des épuisés, des *exténués*, des anémiques.

1896. H. Taine. *Carnets de Voyage* (1863-1865). Arles : Un misérable Christ cadavérique avec ses grands yeux d'*exténué*.

FERVENT, s. m., FERVENTE, s. f. | celui, celle qui est zélé, qui se passionne pour quelque chose, quelqu'un.

P. T. 45 : On recevait aussi de partout les dons en nature que les *fervents* de l'œuvre envoyaient.

I. 185 : Toute la congrégation des dames de l'Académie, ses *ferventes*, ses dévotes.

1883. P. Bourget. *Études anglaises*. Sensations d'Oxford, 9^e partie : Quelles causeries durent entendre les murs de cette salle entre ces trois *fervents* de l'Idéal.

1895. L. Daudet. *Les Kamtchatka*, III : Apprenez, mon cher, qu'elle a été une *fervente* d'Ohnet, une fanatique de Rabusson.

FLOTTANT, s. m. | caractère de ce qui ondoie comme le flot. Figuré, caractère de ce qui est changeant, peu stable.

L. 279. Les bananiers, les abricotiers, les pêcheurs, les mandariniers se reconnaissaient seulement à l'allure de leurs branches dépouillées, sans le charme, le *flottant* de la feuille qui est la vie de l'arbre.

Notes 22 : Rien d'ennuyeux comme les relations de voyage, rien de charmant comme les impressions. Le précis, le *flottant*.

1879. M^{me} A. Daudet. *Impressions de Nature et d'Art*. Vente aux enchères : Les voitures... égayées alors d'ombrelles claires, de longs voiles de gaze, de tout ce *flottant* des toilettes d'été.

1898. M^{me} A. Daudet. *Journées de Femmes*. Fleurs : C'est l'éclosion du prisme en des corolles, un épanouissement de rayons qui gardent l'éclat et le *flottant* du rayon.

GOURMÉ, s. m. | raideur affectée.

I. 237 : Malgré le *gourmé*, la gravité des têtes, à les voir tous penchés vers le hasard des pièces... on eût dit de grands écoliers en cour.

INACHEVÉ, s. m. | état de ce qui n'est pas achevé.

J. 245 : Cet *inachevé* donnait à la maison entière la physionomie découragée.

1900. L. Daudet. *La Romance du temps présent*, II : N'est-elle pas absolument vierge... Elle n'est point encore, elle sera, son *inachevé* m'enivre.

1908. E. Pouillon. *Terre d'Oc*. Toulouse : Malgré l'*inachevé* de son plan... Saint-Étienne surtout m'attirait.

INEXPRIMÉ, s. m. | ce qui n'est pas exprimé, ne peut être exprimé.

P. P. 277 : Dans l'*inexprimé* de ses paroles et de ses gestes se devinait comme un besoin de se purifier par la retraite et le recueillement.

1891. H. Le Roux. *Portraits de cire*. A Daudet : Jamais je n'avais éprouvé pour un auteur cette reconnaissance que l'on garde toute la vie à ceux qui donnent une forme à tout l'*inexprimé* que nous portons en nous.

1897. M^{me} A. Daudet. *Souvenirs et impressions* (*Revue de Paris*, 15 septembre 1897) : La poésie, c'est... la limite rejointe entre l'expression et l'*inexprimé*.

MACHINAL, s. m. | ce qui se produit sans l'intervention de la réflexion.

S. 272 : Il y a dans certains mots que nous employons ordinairement, un ressort caché qui tout à coup les ouvre jusqu'au fond... puis le mot se replie, reprend sa forme banale, et roule insignifiant, usé par l'habitude et le *machinal*.

MAJESTUEUX, s. m. | caractère de ce qui a de la majesté.

I. 115 : Un dîner de poupées de cire, officiel, majestueux, de ce *majestueux* qui s'obtient surtout avec de l'espace dans le décor.

MELLIFLU, s. m. | celui qui ne dit que des paroles douces-reuses.

Nab. 299 : Ça ne m'étonne pas, grommela l'Irlandais d'un ton maussade et bref, peu ordinaire chez ce *melliflu*.

PREMIÈRE, s. f. | demoiselle de comptoir ou d'atelier qui dirige les autres.

F. J. 96 : Ces *premières* qui, dans les magasins de nouveautés... regardent d'un air imposant... les petites gens qui se permettent de marchander.

I. 323 : Après déjeuner, des caisses arrivaient de Paris avec la *première* de Spricht et deux essayeuses.

1883. E. Zola. *Au Bonheur des Dames*, passim.

1897. P. Arène. *Friquettes et Friquets*. Petit Rouget : Des ragots d'ateliers, de comiques imprécations contre cette grande shabraque de *première*.

PRÉPARATOIRE, s. m. | cours qui prépare à un examen.

P. P. 10 : Ma place près de vous restera vide, en *préparatoire*, sur les bancs de Stanislas.

RONFLANT, s. m. | caractère de ce qui est prétentieux et vain.
E. 23 : On ne s'entend plus guère à faire autre chose, fatigué, banalisé par le *ronflant* et le vide de l'existence officielle.
(Bs., et Lrs. o.)

STÉRÉOTYPÉ, s. m. | caractère de ce qui est fixe, immuable.
C. 283 : C'était bien la centième fois que je l'entendais raconter, cette terrible scène, toujours avec les mêmes intonations, les mêmes gestes et ce *stéréotypé* des traditions de famille.

VANILLÉ, s. m. | gâteau à la vanille.
P. P. 31 : Elle disait avec une intonation respectueuse : « Prenez garde, mademoiselle, ça c'est le petit *vanillé* de M. Richard. »

DÉRIVÉS IMPROPRES

SUBSTANTIFS ET ADJECTIFS FORMÉS D'ADVERBES

A MI-VOIX, s. m. | chant où l'on ne donne pas toute sa voix.
P. T. 255 : Penché vers Lady William, de quel vibrant et brülant à *mi-voix* il lui fredonnait le couplet.

COUDE-À-COUDE, s. m. | état de personnes très près l'une de l'autre.

I. 115 : Des sièges très écartés, supprimant l'intimité du *coude-à-coude*.

1887. J. K. Huysmans. *En Rade*, VI : Comme cet apaisement éprouvé dans le *coude-à-coude* d'une femme dont le verbiage était modéré... avait été de durée courte.

EN-L'AIR, s. m. | agitation, désordre.

C. 250 : Cet *en-l'air* qui précède et annonce une vente, un départ.

F. J. 98 : Elle avait été habituée par son père à ce perpétuel *en-l'air* de la vie de commerce.

Femmes, 135 : Ici, du moins, la pauvreté semblait un accident d'exil, l'*en-l'air* de l'installation avait une raison d'être.

HORS LA LOI, s. m. | personne mise hors la loi, proscrite. Cf. l'angl. *outlaw*, m. s.

P. P. 244 : Ces *hors la loi* inspirent à la femme des besoins frénétiques d'abandon, de dévouement.

LÀ-BAS, s. m. | Expression employée pour désigner un endroit connu, dont on parle.

P. C. 192 : Quel était donc ce là-bas si séduisant qui tenait tant à cœur à ma mère Jacques.

RECTA, adj. | exact, ponctuel. Terme familier.

E. 246 : Te rappelles-tu sa jolie figure, son air *recta*.

1861. E. et J. de Goncourt. *Sœur Philomène*, XXXII : Pourquoi donc qu'on n'entend pas aujourd'hui la sœur Philomène ? Elle est si *recta* pour l'heure ordinairement.

DÉRIVÉS IMPROPRES

Noms communs formés de noms communs

BEDELLE, s. f. Fém. de *bedeau*. | Femme préposée au service matériel d'une église.

La Double Conversion, 3^e partie.

Suisse, *bedelle* et curieux,
Chacun retourna furieux
Aux saints travaux de la journée.

P. P. 5 : On savait seulement que M. Mérvet... avait construit cette église en face de sa propriété, et qu'il en prenait soin avec sa cuisinière pour *bedelle* et son valet de chambre pour sacristain.

BOURSIKOTIÈRE, s. f. Fém. de *boursicotier*. | Celle qui se livre à de petites opérations de bourse.

S. 174 : Une autre femme élégante et grande, un mouchoir aux mains et un petit sac de *boursicotière*.

CLOSIÈRE, s. f. Fém. de *closier*. | Femme d'un closier.

E. 18 : Les gros doigts de la *closière*.

COLPORTEUSE, s. f. Fém. de *colporteur*. | Colporteuse de nouvelles, celle qui va les raconter à droite et à gauche.

F. J. 154 : Il lui en coûtait de passer pour une bavarde, une *colporteuse* de mauvaises nouvelles.

(Bs., et Lrs. o.) :

CONVOCATRICE, s. f. Fém. de *convocateur*. | Celle qui envoie des convocations.

T. A. 301 : Au salon, ils trouvèrent la famille du pasteur toujours penchée sur les lettres de convocation... Mais l'invasion des alpinistes tarasconnais... donna quelques distractions aux jeunes convocatrices.

(Bs., et Lrs. o.)

GRIMPEUSE, s. f. Fém. de *grimpeur*. | Femme qui fait des ascensions de montagne.

T. A. 303 : Ces Anglaises, déterminées *grimpeuses*, expertes à tous les sports.

(Bs., et Lrs. o.)

JOUISSEUSE, s. f. Fém. de *jouisseur*. Celle qui ne songe qu'à jouir de la vie.

S. 132 : Le profil régulier et sensuel de Fanny, ses larges yeux de *jouisseuse*.

1901. E. Zola. *Travail*, livre II, V : C'était, pendant douze années, tout ce que la *jouisseuse*, la pervertisseuse, avec son fond de cruauté innée, avait goûté là de rare et d'exquis.

(Bs., o.)

(H. D. T., Néolog., o.)

LIBRE PENSEUSE, s. f. Fém. de *libre penseur* | partisane de la liberté de penser en matière philosophique et religieuse.

Num. 44 : Ce n'était pas une *libre penseuse*, un esprit fort.

1883. Gonc., VI, 1^{er} mai 1883 : Cette politique à la fois papaline et *libre penseuse* de l'Empereur (Fuchs).

1896. A. Theuriet. *Années de Printemps*, I : Elle était demeurée, bien qu'ardente royaliste, très indépendante d'esprit et fort *libre penseuse*.

(Lrs., ex. Veuillot.)

PORCELAINIÈRE, s. f. Fém. de *porcelainier* | femme qui vend de la porcelaine.

P. G. 288 : Un beau matin, son frère va venir et me l'enlever pour le rendre à sa *porcelainière*.

(H. D. T., Néolog., o.)

RÉMOULEUSE, s. f. Fém. de *rémouleur* | femme d'un *rémouleur*; celle qui aiguisé les couteaux, ciseaux, etc.

L. 20 : Elle est crânement jolie, la petite *rémouleuse*.

1887. E. Zola. *La Terre*, 2^e partie, IV : Bon! cria Jean, il retourne affûter. La *rémouleuse* est là qui l'attend.

TAFETASSIÈRE, s. f. Fém. de *tafetassier* | ouvrière qui tisse du taffetas.

T. T. 71 : Du monde aux fenêtres, sur les toits, sur les arbres : des mariniers du Rhône, des portefaix, des décrotteurs, des bourgeois, des ourdisseuses, des *tafetassières*.

DÉRIVÉS IMPROPRES

SUBSTANTIFS ET ADJECTIFS FORMÉS DE NOMS PROPRES

BRUGES, s. m. *Éty.*, nom d'une ville de Flandre | dentelle qui se fabrique à Bruges.

R. 81 : La chambre de la reine, rappelant exactement par ses lampas bleus couverts de vieux *bruges* celle du château de Leybach.

E. 151 : C'est ça qui serait joli, ta robe de noces garnie de *bruges*.

CARCEL, s. f. *Éty.*, nom de l'inventeur (mort en 1812) | lampe mécanique à huile.

P. C. 297 : Les soupières rebondies, les *carcels* en porcelaine peinte, reluisaient toujours par places derrière les mêmes vitrines.

Les dictionnaires donnent le mot comme adjectif, par exemple :

L. 104 : Imaginez une lampe *Carcel* gigantesque à six rangs de mèches.

1879. A. Theuriet. *Le Fils Maugars*, XII : Une énorme lampe *Carcel*, placée au centre de la table, éclairait doucement les têtes.

CHÂTEAU-NEUF-DES-PAPES, s. m. | Cru d'un vignoble appelé *Château-Neuf* qui appartenait à la papauté avignonnaise.

P. C. 43 : A sa droite, Jean Peyroll lui verse un vieux *Château-Neuf-des-Papes*, qui semble une poignée de rubis jetée au fond de son verre.

L. 77 : Il faisait déboucher un flacon de vin du cru, ce beau vin, couleur de rubis, qui s'est appelé depuis le *Château-Neuf-des-Papes*.

1881. P. Arène. *Au bon soleil*. De Vancluse aux Baux, III : Avec cela trois doigts de vieux *Château-Neuf*, ce vin papal désormais introuvable.

CHOUBERSKI, s. m. *Étym.*, altération du nom de l'inventeur Schuberski (1837-1892) | sorte de poêle.

P. P. 165 : Je vous vois installant le père Georges avec son *Chouberski*.

DIRECTOIRE, s. m. *Étym.*, nom du gouvernement qui fonctionna en France de 1795 à 1799 | chapeau de femme tel qu'on en portait à l'époque du *Directoire*.

I. 361 : Deux ou trois jolies filles... étalant d'ébouriffants *directoires* en contraste avec le bonnet de linge et les mitaines en tricot de la concierge de la Cour des Comptes.

JABLOCHKOFF, s. m. *Étym.*, nom de l'inventeur Paul Jablochkoff, électricien russe, mort en 1894 | sorte de lampe électrique.

Num. 301 : Les feux lilas des *Jablochkoff* noyant le jaune cliniquement du gaz et les derniers reflets du jour pâle:

1881. J. Claretie. *Monsieur le Ministre*, 1^{re} partie, II : L'avenue de l'Opéra piquée de lumières vives, et la clarté bleuâtre de l'appareil *Jablochkoff* l'enveloppant de lueurs claires.

1884. G Ohnet. *Le Maître de Forges*, IV : Les clartés intermittentes du *Jablochkoff* qui jetait une lumière blafarde sur la façade du théâtre.

LOUIS-LE-GRAND, s. m. *Étym.*, nom d'un lycée de garçons à Paris | élève du lycée *Louis-le Grand*.

I. 87 : Les deux anciens *Louis-le-Grand* fumaient et causaient cœur à cœur.

MECKLEMBOURG, s. m. *Étym.*, nom d'un grand duché de l'Allemagne | cheval d'une race originaire du Mecklembourg.

R. 483 : Monseigneur suant, fumant comme un *mecklembourg* qui vient de monter une côte,

PALAIS-MAZARIN, s. m. *Étym.*, nom du Palais de l'Institut | membre de l'Académie française

P. C. 178 : Tu leur mettras un peu de jeune sang dans les veines, à tous ces vieux *Palais-Mazarin*.

PLEYEL, s. m. *Étym.*, nom d'un célèbre fabricant de pianos, Ignace Pleyel (1757-1831) ; son fils J.-E.-C. Pleyel (1792-1855) | piano de la maison Pleyel.

R. 172 : On demande le *Pleyel* de M^{me} Karitidès.

Num. 131 : Un *Pleyel*, quelques pupitres pour les répétitions tenaient à peine un coin de la vaste salle.

RÖEDERER, s. m. *Étym.*, nom d'un propriétaire de chai, en Champagne | nom d'une marque de champagne.

R. 120 : En haut, le roi prisonnier... lisait, buvait son *ræderer*.

1866 A Delvau. *Du Pont des Arts au Pont de Kehl*, VII : Messieurs, votre champagne est exquis. Est-ce du Saint-Marceaux, ou du *Ræderer*, ou du Bollinger.

SANGUINÈDE, adj. « Sanguinède » est un nom de famille méridional, et la réglisse sanguinède était probablement une préparation d'un pharmacien provençal.

T. A. 51 : Bézuquet, étiquetant la réglisse *sanguinède* et le sirupus gummi ressemble à un vieil écumeur des côtes barbaresques.

WATTEAU, adj., et s. m. *Étym.*, nom d'un célèbre peintre français (1684-1721), qui rappelle les costumes des femmes de *Watteau*.

R. 23 : Le même bariolage de monde et de toilettes : Christian en veston, la reine dans son amazone de voyage, Herbert et sa femme en *watteau* des boulevards.

1886. O. Uzanne. *La Française du siècle*, VIII : On fit des corsages à la vierge, des corsages Pompadour, des corsages *watteau* avec garnitures de dentelles, de velours, de fleurs, de rubans ruchés, papillonnés, qui étaient très gracieux.

1889. Marcelin. *Sous l'Empire. Souvenirs de la vie parisienne*. Deux jours à Biarritz : Passe un *watteau* piqué blanc et velours noir, à pèlerine coquettement relevée par une rose sur l'épaule.

1895. F. Vandérem. *Charlie*, 2^e partie, IV : Sa vaste houppe-lande *watteau* en soie claire.

DÉRIVÉS IMPROPRES

SUBSTANTIFS FORMÉS DE PARTICIPES PASSÉS

BÂILLÉE, s. f. Rad., *baïller* | action de bailler.

S. 28 : Il se fit dans la grange un remue-ménage pénible et lent, des *baillées*, des étirements.

T. A. 19 : De temps en temps une *baillée*, une toux.

I. 223.

BOTTELÉE, s. f. Rad., *botteler* | assemblage d'objets de même nature liés ensemble.

L. 81 : Toujours on le rencontrait par les cours dupalais avec une poignée d'avoine ou une *bottelée* de sainfoin.

1885. L. Allard. *Les Vies Muettes*. La Bancroche, II : Elle remplissait les mangeoires de *bottelées* de luzerne fraîche.

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique*. Fathma : Des voitures de place bondées de misses rousses et roses, la capote encombrée de *bottelées* d'iris et de glaïeuls.

(Mot cité par Jaubert.)

BRAILLÉE, s. f. Rad., *brailler* | cris bruyants et tumultueux.

Nab. 224 : Une clameur immense, une épouvantable *braillée* qui couvait depuis une heure dans toutes ces poitrines éclata, monta, roula, rebondit de côte en côte, se prolongea dans la vallée : « Vive le bey ! »

CLAIRONNÉE, s. f. Rad., *claironner* | réunion de sons clairs et perçants comme ceux du clairon. Figuré, appel à l'honneur.

P. P. 132 : A l'hôtel m'attendait une lettre de mon père, martial appel de clairon à l'honneur, à la patrie... Vous pensez si toute cette *claironnée* m'a laissé froid.

P. P. 261 : La *claironnée* des paons sur leurs perchoirs.

Soutien, 322 : Sa *claironnée* méridionale vibrait dans les hauts vestibules.

DÉPOSSÉDÉ, s. m. Rad., *déposséder* | celui qui est privé de la possession de quelque chose.

R. 286 : Ils sont tous là les exilés, les *dépossédés* du trône.

1901. E. Zola. *Travail*, livre I, V : Les possesseurs entassant les crimes pour ne rien rendre aux *dépossédés*.

DÉSARÇONNÉ, s. m. Rad., *désarçonner* | celui qui est renversé de cheval.

R. 360 : C'est fini, il n'y a plus de rois. Le principe est debout, mais les hommes manquent. Pas un de ces *désarçonnés* qui soit capable de se remettre en selle.

EMPALÉ, s. m. Rad., *empaler* | personne très raide.

T. A. 27 : Ce tas d'*empalés* qu'il a forcés à s'amuser, à se dégoûdir.

EMPLÉE, s. f. Rad., *empiler* | assemblage d'objets placés les uns sur les autres,

J. 223 : D'Argenton aperçut avec stupéfaction une formidable *emplée* de chapeaux de paille.

ENVOLÉE, s. f. Rad., *envoler* | action de s'envoler.

Num. 36 : Avec ce geste de Canéphore... avec son sourire hautain, la svelte *envolée* de son corps de vierge, elle était plus Diane que la déesse elle-même.

1869. E. et J. de Goncourt. *Madame Gervaisais*, IX : Ce soudain rayon d'intelligence et de passion, cette espèce *d'envolée* de tout le petit être dans le chant de la grande artiste.

1885. L. Allard. *Les Vies Muettes*. La Bancroche, IV : Elles reprennent leur *envolée* pour s'aller suspendre au bout d'un brin de jonc.

1897. E. Zola. *Paris*, livre IV, III : Cette sortie, cette *envolée* à deux.

(Bs., Néolog. ex. De Goncourt et Daudet.)

(H. D. T., o. Néolog.)

(Lit. Sup., ex. Daudet, *Journ. off.*, 14 juin 1875. Néolog.)

Mot très fréquent chez les Goncourt. Il est devenu courant.

ÉVEILLÉE, s. f. Rad., *éveiller* | action de s'éveiller.

Num. 287 : Quel joyeux ramage dans les feuilles, sur sa tête : en elle, quelle *éveillée* de sensations tendres et nouvelles.

Les dictionnaires ne donnent que le sens « femme éveillée ».

EXORCISÉ, s. m. Rad., *exorciser* | possédé qu'on délivre des démons.

L. 292 : Deux moines vigoureux sont obligés de l'entraîner par la petite porte du chœur, se débattant comme un *exorcisé*.

JETÉ, s. m. Rad., *jeter* | distance jusqu'à laquelle on peut jeter quelque chose.

T. A. 243 : Sous les yeux de l'Alpiniste, au *jeté* de son pic, des crevasses se fendaient.

PIAILLÉE, s. f. Rad., *piailler* | cris aigus.

P. P. 222 : Le bateau pirouetta avec des craquements, une mêlée de cordages, des *piaillées* de femmes, des jurons de matelots.

RETOQUÉ, s. m. Rad., *retoquer* | candidat refusé.

I. 198 : Il reconnut la figure fanée, dégue, du père Moser, l'éternel candidat ; l'honnête mine de Dalzon, l'homme au livre, le *retoqué* des dernières élections.

SECOUÉE, s. f. Rad., *secouer* | action de secouer, mouvement brusque. Figuré, commotion brusque.

T. A. 254 : Une brusque *secouée* de la corde par devant et par derrière l'arrêta net.

Souvenirs, 168 : Mais vous n'en aviez pas fini avec ses fantaisies, et jusqu'au jour de la représentation il fallait s'attendre à de terribles *secouées*.

Rose, 132 : La mer immense, s'étalant le long du rivage en lourdes *secouées* de bruit et d'écume.

SOUQUÉE, s. f. Rad., *souquer* | action de souquer, de ramer avec énergie.

P. P. 79 : Sous la forte *souquée* du garde-pêche, le miroir qui reflétait la vieille auberge se brisa en vingt morceaux.

VIDÉ, s. m. Rad., *vider* | celui qui est usé par les excès.

I. 236 : Qu'elle eût pu l'aimer, ce *vidé*, ce grotesque à l'âme dure, Védrine ne se l'expliquait guère.

DÉRIVÉS IMPROPRES

SUBSTANTIFS ET ADJECTIFS FORMÉS DE PARTICIPES PRÉSENTS

ABRITANT, adj. Rad., *abriter* | qui protège, préserve.

Nab. 115 : L'austérité de l'institution Belin, *abritante* et légère comme le voile d'une novice sans vœux.

(*Bs.*, et *Lrs.* 1^{er} *Sup.* Terme de botanique.)

* *Rich.* de *Rad.*

ADORANT, adj. Rad., *adorer* | qui est en adoration, qui exprime l'adoration.

I. 215 : Elle reprit sa place à gauche de M^{me} Ancelin, aussi exaltée, aussi *adorante* que tout à l'heure.

1898. J. K. Huysmans. *La Cathédrale*, VI : Elle répète la plus étrangement *adorante*, la plus follement éperdue des prières que jamais une sainte ait adressée à Dieu.

AFFICHANT, adj. Rad., *afficher* | compromettant.

J. 629 : Jack prenait exprès une allure un peu bonhomme, protégeait de toute sa gravité cette mère *affichante* comme une maîtresse.

(*Bs.*, et *Lrs.* 0.)

* *Rich.* de *Rad.*

AGGLOMÉRANT, adj. Rad., *agglomérer* | qui agglomère, réunit en masse.

J. 202 : Ce qu'il y avait de confus, de tumultueux dans ses

premières années d'étude, se compliquait encore du système *agglomérant* auquel son nouveau maître le soumettait.

AGRIPPANT, adj. Rad., *agripper* | qui sert à agripper, à saisir vivement.

E. 317 : L'araignée aux longues pattes *agrippantes*.

APAISANT, adj. Rad., *apaiser* | qui calme l'agitation, l'irritation.

R. 361 : Le silence *apaisant* de la nuit.

P. P. 153 : Ces effluves féminins le charmaient, détendaient ses nerfs d'une tiédeur *apaisante*.

1881. E. Pouvillon. *Césotte*, IX : Les digitales de la montagne qui sont *apaisantes*, comme on le sait, et salutaires aux maladies du sang.

1900. E. Le Roy. *Jacquou le Croquant*, VIII : Peu à peu je sentais descendre sur moi les impressions *apaisantes* de la chute du jour.

APITOYANT, adj. Rad., *apitoyer* | qui apitoie, inspire la pitié.

J. 160 : Cette petite figure de singe, *apitoyante* et sympathique.

(Bs., et Lrs. o.)

* Rich. de Rad.

ARRIVANT, adj. Rad., *arriver* | qui arrive [aux honneurs, au pouvoir.

Num. 109 : Comme tous les ministres *arrivants*, Roumestan avait amené son monde.

(Bs., donne le mot au sens de « qui arrive en quelque lieu », ex. Delille.)

ASSÉCHANT, adj. Rad., *assécher* | qui prive d'humidité. Daudet l'emploie en parlant de l'angoisse qui fait qu'on a la bouche, la gorge sèches.

E. 273 : Avec quel battement de cœur, quelle angoisse *asséchante* elle demandait chaque fois : « Il n'y a rien pour moi, mère Blot ? »

1885. M^{me} A. Daudet. *Fragments d'un livre inédit*, § 55. Nos yeux cherchent en vain le rafraîchissement promis, la compensation à tant d'images *asséchantes* et torréfiées.

ATROPHIANT, adj. Rad., *atrophier* | qui fait dépérir.

E. 197: Les sermons, la musique et la mort..., accablèrent bientôt d'une tristesse *atrophiante* cette nature de plein air.

AVANÇANT, adj. Rad., *avancer* | qui est en saillie, qui est proéminent.

Nab. 404: On trouve dans le Marais des rues étroites à vieilles portes brodées, vermiculées, à pignons *avançants*.

Nab. 447: Une figure en bois dur, favoris grisonnants, mâchoire *avançante*.

I. 254.

AVERTISSANT, adj. Rad., *avertir* | qui éveille l'attention.

I. 328: Il ne bougea pas, résista même à une tousserie *avertissante*.

1898. M^{me} A. Daudet. *Journées de Femmes*. Alinéas § 109: Ce besoin perpétuel de départ et de solitude..., c'était peut-être la mélancolie *avertissante*, cette première fatigue du cerveau affaibli.

* Rich. de Rad.

BARAGOUINANT, adj. Rad., *baragouiner* | qui parle d'une manière inintelligible.

Num. 258: Ce qui donnait le mieux l'impression d'un marché, c'était ce public cosmopolite et *baragouinant*.

BERÇANT, adj. Rad., *bercer* | qui apaise et endort.

R. 173: Ces tendresses murmurantes et *berçantes* dont on rassure les petits enfants.

1861. E. et J. de Goncourt. *Sœur Philomène*, XI: La voix *berçante* et sereine.

BREDOUILLANT, adj. Rad., *bredouiller* | qui parle vite et mal; qui est mal articulé et inintelligible.

Nab. 32: En écoutant ces accents divers, ces intonations étrangères brusquées ou *bredouillantes*.

Nab. 239: Les uns turbulents, *bredouillants* et bavards dans le genre de Paganetti.

R. 417.

1882. E. de Goncourt. *La Faustin*, XVII: Un journaliste... à la parole d'Alsacien rétive et *bredouillante*.

1904. Romain Rolland. *Jean Christophe*. L'Aube, 2^e partie, I: Apostrophant un de ses musiciens d'une voix furieuse et *bredouillante*.

BRISANT, adj., Rad., *briser* | qui accable de douleur ou de fatigue.

P. P. 292 : Ces heures *brisantes* qu'il passait aux genoux de sa femme, à la torturer de plaintes, de reproches.

1895. F. Vandérem. *Charlie*, 1^{re} partie, V : C'était une prostration *brisante* comme une chute.

(Bs., Lit. et Lrs. terme technique, se dit de certaines poudres.)

CARACOLANT, adj. Rad., *caracoler* | qui va capricieusement de côté et d'autre.

R. 164 : Bien des villas burlesques défilent dans le cadre d'une glace de wagon, comme des visions, des cauchemars fantastiques, l'effort d'un cerveau boutiquier échappé et *caracolant*.

CASCADANT, adj. Rad., *cascader* | qui tombe en cascade (au propre et au figuré).

R. 178 : Un art de la fanfreluche coûteuse, *cascadante*, bouffante et trainante.

1870. Gonc., IV, 22 novembre 1870 : Plus d'eau *cascadante* (Fuchs).

1886. O. Uzanne. *La Française du siècle*, VIII : Oh ! les horribles et *cascadantes* coiffures.

CIRCULANT, s.m. Rad., *circuler* | personne qui se promène dans les rues.

R. 375 : Il se leva, descendit au grand air des vivants, des actifs, des *circulants*.

1905. M^{me} A. Daudet. *Miroirs et mirages*. Jours saints : La mousseline du rideau relevée, selon l'habitude des sédentaires que distraît la vue des actifs, des *circulants*.

CLAQUANT, adj. Rad., *claquer* | qui fait entendre un bruit sec.

S. 167 : Divonne s'effrayait de le voir si pâle, les dents *claquantes*.

1867. E. et J. de Goncourt. *Manette Salomon* (édit. 1896), CIX : De larges harmonies solides et sévères, où ne restait plus rien des tons *claquants* de sa première manière.

1895. F. Vandérem. *Charlie*, 1^{re} partie, IV : Un bruit de savates *claquantes* dans l'escalier... lui fit brusquement relever la tête.

CLIGNANT, adj. Rad., *cligner* | qui est tantôt lumineux et tantôt obscur.

T. A. 328 : D'en bas la *clignante* lumière des guides semble un ver luisant en marche.

1885. M^{me} A. Daudet. *Fragments d'un livre inédit*, § 1 : Étoiles rapetissées et *clignantes* dans la triomphante lueur du Paris qui s'allume.

CONFUSIONNANT, adj. Rad., *confusionner* (verbe pop. qui s'emploie au sens de « rendre confus » quelqu'un) | qui mêle des éléments divers.

I. 87 : Un de ces *confusionnants* tutti, que forment parpoussées les bruits d'une grande ville.

CONGELANT, adj. Rad., *congeler* | qui a la propriété de congeler.

T. A. 22 : Les moines exposent les malheureux ramassés sous la neige dans les attitudes diverses que la mort *congelante* leur a laissées.

(Bs., et Lrs. o.)

CONGESTIONNANT, adj. Rad., *congestionner* | qui cause un afflux du sang.

R. 66 : Cette lumière du gaz *congestionnante* et grisante.

CONTROVERSANT, adj. Rad., *controverser* | qui aime à controverser.

J. 200 : Cette unité... était devenue le vrai supplice de d'Argenton, trop batailleur, discuteur, *controversant*, pour se contenter de cette approbation permanente.

CONVOITANT, adj. Rad., *convoiter* | qui exprime la convoitise.

Num. 158 : La mauvaise humeur et l'ennui se dissipent ici... font place à des attitudes *convoitantes* et voraces.

CRITIQUANT, adj. Rad., *critiquer* | qui examine les qualités ou les défauts de quelqu'un, de quelque chose.

Num. 271 : Le portrait de la chère créature... passait par ces souillures curieuses et *critiquantes*.

(Bs., o.)

(Lrs. ex. Lenient.)

* Rich. de Rad.

DÉBARQUANT, s. m., Rad., *débarquer* | celui qui quitte un navire, descend à terre.

T. T. 98 : Une bande de sauvages... se rua sur le *débarquant*.

DÉGRINGOLANT, adj., Rad., *dégringoler* | qui tombe en désordre.

Nab. 416 : Le linge s'amoncelait pêle-mêle en piles éventrées, irrégulières, *dégringolantes*.

(Bs. Sup. ex. Daudet.)

DÉPLIANT, s. m., Rad., *déplier* | album d'images qui se déploie.

T. A. 205 : Dans l'obscurité de sa chambre d'hôtel... se développaient devant lui, comme sur un de ces *dépliants* qu'on lui donnait aux jours de l'an de son enfance, les supplices variés et formidables auxquels il était exposé.

(Bs., et Lrs. 1^{er} Sup., o.)

(Lit. Sup., ex. Daudet, Journ. off., 10 janvier 1876.)

DÉRANGEANT, adj. Rad., *déranger* | qui cause du dérangement.

R. 62 : Gens pelotonnés dans leur fourrure... dont la moiteur alourdie ne craint rien tant que les vents coulis et les invasions *dérangeantes*.

S. 215 : Ces Hettéma... capables même de services pas trop *dérangeants*.

* Rich. de Rad.

DÉVALANT, adj. Rad., *dévaler* | qui descend en pente.

I. 234 : L'on y arrivait par des allées *dévalantes*, mangées d'herbes et de mousses.

DISSIMULANT, adj. Rad., *dissimuler* | qui cache la réalité.

P. P. 336 : Ainsi juge le monde, qui ne voit des êtres et des choses que les apparences *dissimulantes*.

ÉGAYANT, adj. Rad., *égayer* | qui rend gai.

F. J. 144 : Le brave Risler... n'était pas une compagnie bien *égayante*.

Soutien, 202 : L'étroit cabinet de toilette qu'il drapait du haut en bas d'une *égayante* toile de Gênes.

(Bs., et Lrs. o.)

* Rich. de Rad.

ENLAÇANT, adj. Rad., *enlacer* | qui engage comme dans un lacs.

Nab. 350 : Des paquets de lettres... couvertes d'écritures fines, pressées, griffantes, *enlaçantes*, persuasives.

1879. M^{me} A. Daudet. *Impressions de Nature et d'Art* : E. et J. de Goncourt : Des houblons aux vrilles *enlaçantes*.

* *Rich. de Rad.*

ENLAIDISSANT, adj. Rad., *enlaidir* | qui rend laid.

l. 166 : Elle raillait ces démonstrations prolongées, ridicules aux yeux du monde, et pour le moins *enlaidissantes*.

1886. O. Uzanne. *La Française du siècle*, VIII : Nous nous trouvons face à face avec ce que l'esprit humain a pu inventer de plus mal gracieux, de plus *enlaidissant*.

* *Rich. de Rad.*

ENLEVANT, adj. Rad., *enlever* | qui exalte, transporte.

R. 300 : C'est un coup d'aile *enlevant*, vivifiant.

Num. 160 : Les jolis airs à double sonnerie dont le mouvement, *enlevant* et vif, moire d'un frisson de réveil le satin des belles épaules.

1838. E. de Guérin. *Lettre à Maurice de Guérin*, 10 nov. 1838 : (Un) prédicateur qui prêche avec un enthousiasme *enlevant*.

1853. G. Sand. *Les Maîtres Sonneurs*, 7^e veillée : Les plus belles bourrées du monde... si *enlevantes* et d'un mouvement si dansable.

1885. M^{me} A. Daudet. *Fragments d'un livre inédit*, § 45 : Je regarde des femmes écoutant de la musique, et je remarque chez presque toutes, aux passages *enlevants* et vibrants, un lent mouvement de tête.

ÉTREIGNANT, adj. Rad., *êtreindre* | qui embrasse tout. Figuré, qui serre le cœur.

S. 300 : Jean regardait la petite maison... avec cet adieu de nos yeux, *étreignant* et doué de mémoire, aux endroits que nous allons quitter.

1898. J. K. Huysmans. *La Cathédrale*, XIII : L'entrée dans la cathédrale immense et ténébreuse était toujours *étreignante*.

(*Bs.*, et *Lrs. ex.* Guérin, en parlant de lianes.)

EXPLORANT, adj. Rad., *explorer* | qui essaye de découvrir ce qui est caché, inconnu.

S. 209 : L'amant se reprenait à ses tourments de jalousie stérile et *explorante*.

EXTÉNUANT, adj. Rad., *exténuer* | qui met à bout de forces.

I. 296 : Pour finir, encore une halte *exténuante* à des hauts fourneaux près d'Onzain.

* *Rich. de Rad.*

EXULTANT, adj. Rad., *exulter* | qui exprime l'exultation.

R. 244 : Le temps de demander avec une intonation extraordinairement *exultante*, « si l'on avait fait l'envoâ de Mgr. le Prince de Galles ».

1898. M^{me} A. Daudet. *Journées de Femmes*. Chez les Petites Sœurs des Pauvres : L'agitation remuante, doucement bavarde et *exultante* des réunions d'enfants.

FLAGEOLANT, adj. Rad., *flageoler* | tremblant, vacillant (en parlant des jambes).

I. 236 : Soit méfiance de ses jambes *flageolantes*, soit qu'il trouvât l'exercice incorrect pour un homme aussi important, il hésitait.

1868. F. Fabre. *Le Chevrier*, livre I, III : Me sentant les jambes *flageolantes* et les intérieurs du corps tout brouillés, je gagnai mon lit.

FLÉCHISSANT, adj. Rad., *fléchir* | qui plie, se courbe.

Num. 278 : Ici, remplis et *fléchissants*, les sacs de farinette en poudre d'or.

1897. F. Vandérem. *Les Deux Rives*, III : Une vieille aigrette mauve, aux poils épars et *fléchissants* comme un pinceau usé.

* Rich. de Rad.

FLOCONNANT, adj. Rad., *floconner* | qui est en flocons, qui forme comme des flocons.

Num. 221 : Une vapeur montait du torrent, en blancheurs errantes et *floconnantes*.

Num. 297 : Cette petite neige *floconnante* qui tourbillonnait aux vitres.

E. 7 : Son regard cherche là-haut, vers les nuées *floconnantes*.

* Rich. de Rad.

FRAÎCHISSANT, adj. Rad., *fratchir* | qui devient frais (en parlant de l'état de la température).

I. 276 : L'amarre d'un bateau grinçait dans la nuit *fratchissante*.

FRISANT, adj. Rad., *friser* | qui est naturellement frisé.

J. 483 : Une barbe noire et *frisante* comme du palissandre en copeaux.

(Bs., et Lrs. o.)

GESTICULANT, adj. Rad., *gesticuler* | qui fait beaucoup de gestes, qui est caractérisé par la gesticulation.

Nab. 29 : Celui qu'on appelait le gouverneur... était un petit homme expressif et *gesticulant*.

Num. 2 : Les tendresses, les effusions d'une mère, et d'une mère du Midi, à manifestations, à cris, à caresses *gesticulantes*.

P. T. 35.

1869. E. et J. de Goncourt. *Madame Gervaisais*, LVIII : C'était un talent de l'Ordre..., dont l'éloquence *gesticulante* et ambulatoire arpentait l'estrade.

1871. Th. Gautier. *Tableaux de Sièges*. Le Chemin de fer de ceinture : Les deux moulins, seuls survivants de cette bande ailée et *gesticulante* que Don Quichotte de la Manche eût attaquée.

* *Rich. de Rad.*

GRIFFANT, adj. Rad., *griffer* | qui frappe de la griffe ou de l'ongle.

Nab. 350 : Des paquets de lettres... couvertes d'écritures fines, pressées, *griffantes*, enlaçantes.

R. 113 : Elle empoigne la bestiole, ce paquet de soie vivante et *griffante*.

1895. F. Vandérem. *Charlie*, 1^{re} partie, III : Il agitait, tenail-
lait d'une pression *griffante* le maigre bras de M. Brodin.

GRINÇANT, adj. Rad., *grincer* | qui fait un bruit désagréable.

J. 149 : Toute cette musique infernale qu'on entend dans les postes remplis et qui leur a valu ce sobriquet *grinçant* et triste : le violon!

1871. Th. Gautier. *Tableaux de Sièges*, III : Les rumeurs de la tempête, girouettes *grinçantes*, portes fermées violemment.

1892. G. Rodenbach. *Bruges la Morte*, II : Un bruit *grinçant* de portes et de banquettes.

GRISANT, adj. Rad., *griser* | qui excite, étourdit.

Nab. 303 : Le grain du papier, trois mots d'adresse jetés d'une écriture simple et hardie, et puis le parfum, ce parfum *grisant*, évocateur.

R. 66 : Cette lumière du gaz congestionnante et *grisante*.

1881. J. Claretie. *Monsieur le Ministre*, 1^{re} partie, VII : Les promesses des songes étaient plus *grisantes* que les satisfactions les plus hautes.

1901. E. Zola. *Travail*, livre II, IV : Il la retrouvait au lit, d'un charme exquis et d'un parfum *grisant*.

HALLUCINANT, adj. Rad., *halluciner* | qui cause une hallucination.

T. A. 352 : D'abord elle crut à une apparition *hallucinante*.

1862. Gonc., I, 10 janvier 1862 : Le grain d'opium si montant, si *hallucinant* pour la cervelle d'un contemplateur (Fuchs).

1892. G. Rodenbach. *Bruges la Morte*, II : *Hallucinant* visage tour à tour montré et dérobé.

1907. L. Bertrand. *L'Invasion*, 3^e partie, II : Ce vaste paysage... vivait d'une vie monstrueuse par l'énormité de ses bruits, la continuité *hallucinante* de sa rumeur.

HYPNOTISANT, adj. Rad., *hypnotiser* | qui produit un état hypnotique.

Num. 235 : Tout tournait autour de lui, les murs blanchis à la chaux, ce rayon de lumière *hypnotisante*.

P. T. 308 : On ne pouvait rien voir que les grands cachets rouges, *hypnotisants*, de l'enveloppe.

1906. P. Margueritte. *Les Pas sur le Sable*, 3^e partie, III : Cette vie se précipite en moi, autour de moi, avec une si *hypnotisante* vélocité, une irréalité si singulière, que je crois rêver constamment cette existence.

INTERROMPANT, adj. Rad., *interrompre* | qui empêche quelqu'un de continuer ce qu'il fait.

E. 146 : Elle s'énervait des questions *interrompantes*.

IRRADIANT, adj. Rad., *irradier* | qui se propage dans tous les sens à partir d'un point central.

I. 97 : L'immense statue dégageait pour lui cette force *irradiante* et attractive qui est le beau dans l'art.

I. 222 : Les hautes lumières *irradiantes* des réverbères électriques.

(*Bs.*, et *Lrs.* terme de botanique.)

PAPILLONNANT, adj. Rad., *papillonnant* | qui est sans cesse en mouvement.

J. 288 : Des femmes dont les coiffes étoffées, *papillonnantes*, avaient la blancheur et le scintillement du sel.

Souvenirs, 171 : Avec elle, Marivaux est partie, et le charme de son art merveilleux, de cette phrase chatoyante et *papillonnante*.

1881. E. de Goncourt. *La Maison d'un Artiste*, t. I Préambule : L'homme dont l'existence... n'est plus *papillonnante* parmi la société depuis ses dix-sept ans jusqu'à sa mort.

(*Bs.*, et *Lrs.* ex. M^{me} Roland.)

PAPILLOTANT, adj. Rad., *papilloter* | éblouissant de lumière et de couleur.

Nab. 291 : Je voyais les lustres des salons tourner en rond avec des centaines de milliers de lumières *papillotantes*.

1885. L. Allard. *Les Vies Muettes. L'employé*, II : La conversation de l'entomologiste agissait, dans sa cervelle surexcitée, des souvenirs *papillotants* et multicolores.

1892. J. Lemaître. *Les Contemporains*, t. V. *Quelques billets du matin*, p. 230 : Il faudrait la phrase *papillotante* d'Alphonse Daudet pour vous dire les taches claires des toilettes dans les allées tournantes.

(Bs., ex. De Goncourt.)

(Lrs. o.)

PARDONNANT, adj. Rad., *pardonner* | qui pardonne facilement.

F. J. 236 : Il y a toujours de la maternité dans l'affection indulgente, *parlonnante* qu'inspirent ces grands enfants.

Num. 128 : Si vous saviez ce qu'elle a été bonne, *pardonnable*.

* *Rich. de Rad.*

PIAFFANT, adj. Rad., *piaffer* | qui frappe du pied.

I. 315 : Paul Astier aperçut dans la cour d'honneur le break avancé au bas du grand escalier, ses deux fortes bêtes *piaffantes*.

Souvenirs, 45 : Ses colères courtes et terribles, *piaffantes* et grimaçantes.

1889. Marcelin. *Sous l'Empire*. Deux jours à Biarritz : Hauteine et clignant des yeux, elle s'avance, à petits pas *piaffants*.

1895. L. Daudet : *Les Kamtchatka*, I : Gréveuille fut ironique ainsi que Paul Lermy, Tourniquel bruissant et *piaffant*.

PIÉTINANT, adj. Rad., *piétiner* | qui remue vivement les pieds sur place.

Nab. 418 : On entendait derrière la porte cette impatience *piétinante* des écoliers qui vont sortir.

Num. 239 : Une foule de solliciteurs, assis ou *piétinants*.

1860. E. et J. de Goncourt. *Charles Demailly* (édit. 1896), XXXIII : Tantôt vives, emportées, *piétinantes*, battant les murs de leurs jupes soulevées.

1899. P. Adam : *La Force*, I : Le pain disparut sous les sabots des bêtes pressées, *piétinantes*.

(Bs., ex. Daudet.)

PLANANT, adj., Rad., *planer* | qui est élevé, qui domine tout.

R. 498 : Les illusions de son arrivée à Paris, chantantes et

planantes comme la musique des cuivres qui sonnait ce jour-là.

1856. V. Hugo. *Les Contemplations*, I, 117 :

Nuit d'où l'on voit sortir leurs mémoires *planantes* (Huguet).

1895. L. Daudet. *Les Kamtchatka*, I : Johannès Hallyre était un dieu *planant*, la gloire universelle.

PONTIFIANT, adj. et s. m. Rad., *pontifier* | qui affecte de la majesté, de la grandeur dans tout ce qu'il fait.

J. 95 : Le beau d'Argenton, coiffé en archange, frisé, pommadé, ganté de clair, génial, austère, *pontifiant*.

J. 201 : Il entreprit l'éducation de Jack avec la ponctualité pompeuse, la solennité méthodique qu'apportait à ses moindres actions cet éternel *pontifiant*.

E. 306.

T. A. 99.

1885. A. Albalat. *L'Amour chez A. Daudet*, I : Il n'a pas l'étalage *pontifiant* de Balzac.

(Bs., et Lit. Sup. ex. Daudet.)

PROMENANT, adj. Rad., *promener* | qui se promène, va de côté et d'autre.

J. 16 : Elle avait là chevaux, voitures, de fort beaux meubles d'un goût douteux, trois ou quatre domestiques, et l'existence vide, oisive, *promenante* de ses pareilles.

1885. M^{me} A. Daudet. *Fragments d'un livre inédit*, § 63 : Des clameurs sur tout le concours, avant, après, pendant l'apparition *promenante* du carnaval.

PROPAGEANT, adj. Rad., *propager* | qui fait de la propagande.

E. 196 : Cette folie prédicante et *propageante* qu'on rencontre souvent chez les femmes de la religion réformée.

* Rich. de Rad.

PROTÉGEANT, adj. Rad., *protéger* | qui défend quelqu'un ; qui aide quelqu'un de son crédit.

J. 317. Elle avait eu jusqu'alors pour son mari une affection tranquille et *protégeante*.

R. 473 : Il se figurait cette vision d'un soir de Noël, la reine d'Illyrie les bras tendus, implorants et *protégeants* à la fois, refermés sur son fils.

1907. L. Bertrand. *L'Invasion*, 1^{re} partie, VI : Avec sa manie *protégeante*, cela lui était désagréable que la maestra eût trouvé une place, et qu'elle, M^{me} Cougourde, n'y fût pour rien.

* Rich. de Rad.

RAMAGEANT, adj. Rad., *ramager* | qui fait entendre du ramage.

P. P. 309: Il criait de loin des gaudrioles... aux laveuses du grand bateau amarré près du pont, plus *ramageant* à lui tout seul que les traquets et les bergeronnettes des deux rives.

1895. E. Pouvillon. *Pays et paysages*: La chambre: une rue de carnaval *ramageante*, gesticulante.

RAPPROCHANT, adj. Rad., *rapprocher* | propre à rapprocher des personnes, à les unir plus étroitement.

T. A. 114: Rien ne saurait rendre ce qu'il mettait d'effusion, de caresse *rapprochante* dans [ce prénom troubadoursque de Bompard.

* *Rich. de Rad.*

RAYANT, adj. Rad., *rayer* | qui tombe en raies. Se dit d'une grosse pluie qui semble tomber non pas en gouttes, mais en raies.

T. A. 278: Une pluie *rayante* et battante.

RÉCHAUFFANT, adj. Rad., *réchauffer* | qui communique de la chaleur.

Nab. 101: Quatre jeunes têtes se penchaient, blondes ou brunes... sous ce rayon intime et *réchauffant* qui les éclairait à la hauteur des yeux.

R. 46: Figurez-vous le déchirement d'un voile, le rideau noir d'un foyer qu'on relève sur la flambée joyeuse et *réchauffante*.

1879. A. Theuriot. *Le Fils Maugars*, 1^{re} partie, II: Il faut la tiède moiteur du nid, le contact *réchauffant* des plumes maternelles pour que cet instinct se conserve.

1892. J. Lemaître. *Les Contemporains*, vol. V, VII: Il sent autour de lui une affection fidèle et *réchauffante*.

* *Rich. de Rad.*

RÉGÉNÉRANT, adj. Rad., *régénérer* | qui régénère, renouvelle moralement.

E. 234: Ses larmes... lui semblaient le vrai baptême *régénérant*.

RESSORTANT, adj. Rad., *ressortir* | qui fait saillie.

J. 399: Cette silhouette grotesque et immobile qui avait des affaissements de bête, des angles irréguliers et *ressortants*.

SALUANT, adj. Rad., *saluer* | qui marque une salutation.

Nab. 227: La jolie comédienne s'élança à la portière dans une pose *saluante*, presque agenouillée.

SECOUANT, adj. Rad., *secouer* | qui donne une commotion morale.

P. P. 213 : Remis à peine de cette émotion, M. Alexandre en dut supporter une autre encore plus *secouante*.

SOLLICITANT, adj. Rad., *solliciter* | qui demande quelque chose avec instance.

I. 313 : L'unique préoccupation *sollicitante* et humiliée de ce fauteuil académique.

* Rich. de Rad.

TÂTONNANT, adj. Rad., *tâtonner*, | qui cherche dans l'obscurité en tâtant.

T. A. 249 : A son hésitation *tâtonnante* autour de la cuiller et du bol... Tartarin comprit que c'était le fameux alpiniste aveugle.

I. 193 : Ceux qu'on ne soutenait pas s'en allaient les mains *tâtonnantes*.

1879. E. de Goncourt. *Les frères Zemganno*, XVIII : Les mains de Gianni... étaient sans cesse occupées et perpétuellement *tâtonnantes* autour de lui.

1907. L. Bertrand. *L'Invasion*, III : De sa petite main *tâtonnante* il caressa l'image paternelle.

TERRIFIANT, adj. Rad., *terrifier*. | qui frappe de terreur.

J. 99 : Ce qui mettait le comble à la fatigue causée par cette audition, c'était la vue instructive et *terrifiante* de M^m Moronval-Decostère.

R. 443 : Cette nuit de la grande chambre se peuple pour lui d'ombres sinistres, d'apparitions *terrifiantes*.

1863. Th. Gautier. *Le Capitaine Fracasse*, I : Une file de fantômes *terrifiants* :

1901. E. Zola. *Travail*, livre III, I : Quelle *terrifiante* chose que ce crâne, où semblait dormir cette histoire, se réveillât lentement.

1903. Myriam Harry. *La Conquête de Jérusalem*, 1^{re} partie, I : Tout cela était *terrifiant* ; mais tout cela était éternel.

(H. D. T., néolog. o.)

TRÉPIDANT, adj. Rad., *trépider* | qui éprouve un mouvement de trépidation.

Num. 281 : D'autres, plus frappés, comme la petite Valmajour, arrivent tout de suite au délire bégayant, *trépidant* et aveugle.

S. 363 : Nerveux, *trépidant*, sous vapeur, déjà parti comme

tous ceux qui s'apprêtent au départ, Gaussin est depuis deux jours à Marseille.

(Bs., ex. V. Cherbuliez.)

TROTTINANT, adj. Rad., *trotter* | qui marche à petits pas.

R. 291 : Il faut voir de quel air d'ennui méprisant l'aristocratique assemblée assiste à ce défilé d'humbles dévouements, de fidélités à toute épreuve, existences cachées, *trottinantes*.

1895. J. K. Huysmans. *En Route*, 1^{re} partie, VI : L'on entendait, dans le silence, le cri d'une chaise, le pas *trottinant* d'une femme, la marche hâtée d'un homme.

VIRANT, adj. Rad., *virer*. | qui tourne.

R. 192 : Tom Lévis subitement très rouge et les yeux *virants*.

VOLETANT, adj. Rad., *voleter*. | qui vole çà et là.

R. 320 : Un gros phalène... allait se cognant partout. On n'entendait que cette détresse *voletante* et les sanglots étouffés de la reine.

1898. M^{me} A. Daudet. *Journées de Femmes*. Alinéas, § 13 : Des boucles se séparent *voletantes*.

ZIGZAGANT OU ZIGZAGUANT, adj. Rad., *zigzaguer*. | qui va en zigzag.

P. P. 203 : Une course folle à travers la France, un haletant et *zigzagant* voyage.

1865. Gonc., II, 15 août 1865 : Leurs lianes et leur verdure *zigzaguant*.

1881. E. de Goncourt. *La Maison d'un Artiste*, t. I. *Petit Salon* : Un badinage de pinceau dans les étoffes, léger, volant, *zigzagant*.

QUÉMANDE, s. f. *Étym.*, subst. verb. de *quémander* | sollicitation importune.

I. 20 : A force d'intrigues, de démarches, de *quémandes*, elle fut parvenue à l'installer académicien.

Ces changements de forme ou de fonction signalent pour ainsi dire les dérivés nouveaux à l'attention du lecteur. Il est, d'autre part, une sorte de néologismes qui s'insinuent

dans une langue, et qu'il importe de noter pour cette raison même. Ce sont les mots dont le sens a été modifié. Il est difficile parfois de les distinguer, et la sémantique n'est pas assez avancée pour en permettre une classification et une analyse scientifique, mais nous croyons avoir découvert des cas intéressants chez Daudet. Sur ce terrain délicat, une étrangère risque fort de tomber dans l'erreur, mais en tout cas les mots suivants ne sont pas employés dans le sens indiqué par les dictionnaires. Nous donnons notre interprétation des passages, mais sans vouloir rien affirmer d'une manière catégorique. Nous ajoutons aussi quelques mots employés par Daudet d'une manière un peu particulière. Ils démontrent, pour la plupart, avec quelle facilité les verbes français passent d'un emploi intransitif à un emploi transitif, et inversement.

NÉOLOGISMES DE SIGNIFICATION

AÉRER, v. tr. (Sens ordinaire, mettre en contact avec l'air, exposer à l'air.) Daudet l'emploie au fig. en parlant de tableaux qui produisent comme une impression de plein air.

S. 36 : Aux murs, trois ou quatre paysages égayaient et *aéraient* l'étoffe.

ANCRER, v. tr. | marquer d'une ou de plusieurs ancrés (Sens ordinaire, mettre à l'ancre, fixer solidement).

E. 146 : Éline s'ennuyait maintenant à la table de travail bordée de petites têtes blondes aux cheveux frisés sur de grands cols anglais et les jerseys *ancrés* de rouge.

ANNEXER, v. tr. | pourvoir d'une annexe (sens ordinaire joindre quelque chose comme annexe à un tout).

E. 118 : Tous ceux qui viendraient au temple, enverraient leurs enfants aux écoles évangéliques, écoles gratuites, *annexées* d'ouvrirs.

I. 297 : Sa chambre, la plus vaste, la plus commode, *annexée* d'un coquet fumoir.

ARMEMENT, s. m. | action de tendre le ressort d'un fusil. Les dictionnaires donnent l'expression « armer un fusil », mais ne signalent pas ce sens pour le substantif.

R. 240. Les coups d'arquebuse dont on voit l'*armement* et la fumée.

BATTANT, s. m. | Bruit produit par ce qui bat, frappe contre quelque chose (Si le mot est employé dans le sens ordinaire de vantail, la phrase est étrange, obscure).

Num 295 : Bompard, c'était sans doute ce marmiton improvisé... qui fit retourner le *battant* sonore de la porte.

BRACONNAGE, s. m. | l'ensemble des braconniers (sens ordinaire : action de braconner).

P. P. 82 : Sauteœur, dit l'Indien, vieux forestier géant, redouté du *braconnage*.

BRAMÉE, s. f. Ce mot n'est cité que par Bs., et Lit. Sup., au sens de « cri du cerf et de quelques autres animaux ». Daudet l'emploie aussi en parlant des cris d'une personne et des mugissements de la mer.

S. 312 : Il restait sans défense contre ce désespoir, cette *bramée* qui remplissait le bois.

P. T. 99 : Les appels des coqs et toute la *bramée* animale qui salue le lever du jour.

P. P. 226 : On entendait la *bramée* de la Mer-Sauvage.

BRÛLE-TOUT, s. m. | personne qui est tout feu, tout flamme (sens propre : petit support garni d'une pointe sur laquelle on pique la bougie pour qu'elle puisse brûler entièrement).

S. 128 : Un passionné au moins celui-là, un *brûle-tout* comme elle les aimait.

BRÛLURE, s. f. | teint hâlé (*Acad.* impression que le feu, ou toute autre substance échauffée à un très haut degré, fait sur la peau ou sur quelque autre matière, et qui va jusqu'à les altérer. Il se dit, en agriculture, de certaines altérations produites sur les végétaux, soit par l'effet de la gelée ou du vent).

S. 66 : Ah ! si vous l'aviez vue, il y a vingt ans... Des bras, des épaules encore un peu maigres, mais cela allait bien à la *brûlure* de Sapho.

CANTIQUE, s. m. | livre de cantiques. Les dict. ne donnent pas ce sens, aujourd'hui courant.

E. 135 : Une double rangée de pèlerines évangéliques... avec la tache blanche et voltigeante des petits *cantiques* sur tout ce noir.

E. 136 : Automatiquement tous les *cantiques* se fermèrent.

1889. M^{me} A. Daudet. *Enfants et Mères*. Pensionnaires : Un peu du couchant rosé tombe par la fenêtre en ogive, colore les *cantiques* ouverts.

CAOUTCHOUC, s. m. | manteau de caoutchouc. Sens aujourd'hui courant, signalé seulement par Bs., o.

T. A. 90 : Quelques passagers vêtus d'ulsters, de *caoutchoucs* informes.

1892. J. Lemaitre. *Les Contemporains*, vol. V, XVIII. Les toilettes roses et blanches disparaissent sous des *caoutchoucs* sombres.

1899. J. Lorrain. *Heures d'Afrique*. M^{me} Baringhel à Carthage : Tout ce monde est engoncé dans des *caoutchoucs*.

CARRELAGE, s. m. | qualité de ce qui est à carreaux (sens ordinaire : action de paver avec des carreaux, pavage fait avec des carreaux).

I. 282-283 : Il accentuait cette ressemblance de détails de toilette... depuis la manière d'épingler la cravate dans l'évasement du col jusqu'au carrelé fauve d'un pantalon de coupe anglaise. Trop de cheveux, malheureusement, et pas un poil de barbe, d'où ses efforts perdus et l'absence de tout revenez-y troublant chez l'ancienne maîtresse du prince, aussi indifférente à son *carrelage* anglais qu'aux mourantes oëillades de Brétigny le fils.

CHARABIAS, s. f. | femme qui parle d'une manière barbare, inintelligible (charabia, s. m. désigne le parler des Auvergnats et toute manière de parler barbare, inintelligible. Il se dit quelquefois des Auvergnats eux-mêmes).

Nab. 470 : Cette *charabias* d'Italienne lui a voué une admiration que rien ne peut entamer.

CHEVRONNÉE, s. f. | Chevronné, adj. est un terme militaire et se dit des soldats qui ont gagné des galons. Dans la langue populaire un chevronné est un récidiviste, et Daudet emploie le féminin en parlant de femmes expérimentées en fait d'amour.

S. 190. Elle avait l'air d'une recrue parmi ces épouvantables *chevronnées* de l'amour.

CHEVROTANT, adj. | tremblotant. Ne se dit d'ordinaire que de la voix.

P. T. 89 : Il s'agitait, tout éperdu, les mains *chevrotantes*.

CLUB, s. m. | membre d'un club, clubman.

Nab. 495 : A l'orchestre, les gilets à cœur, les *clubs*, crânes luisants, larges raies dans les cheveux rares.

R. 291 : Les *clubs* déclarent ça crevant.

R. 97 : Les *clubs* disent « Très chic ! ».

COMMUNAL, s. m. | troupeaux qui paissent sur les champs communaux (Sens ordinaire : pâturage où les habitants d'une commune ont droit d'envoyer leurs troupeaux).

S. 79 : Le pli de dégoût affaissant la lèvre inférieure, usée, fatiguée comme une margelle où tout le *communal* est venu boire.

CRÉMEUX, adj. | ayant la couleur de la crème. Les dict. ne signalent que le sens « qui contient beaucoup de crème ».

Num. 267 : Ils avaient un salon, gaufré, *crèmeux*, pareil à une pâtisserie d'œufs battus.

1881. E. de Goncourt. *La Maison d'un artiste*, vol. II. Cabinet de l'Extrême-Orient. Le blanc de Chine... cette matière *crèmeuse* et transparente.

1895. F. Vandérem. *Charlie*, 1^{re} partie, III. La *crèmeuse* couche de poudre de riz dont elle continuait à enduire son visage.

CROISERIE, s. f. | endroit où se croisent plusieurs chemins. Donné par les dict. comme terme de vannerie, ouvrage où les brins d'osier sont croisés les uns sur les autres.

S. 236 : L'attelage s'arrêtant en haut de la côte à une *croiserie* de chemins.

SE DÉBALLER, v. pron. | cesser d'être emballé, emporté. Les dict. ne donnent que déballer au sens propre.

T. A. 26 : Le bon Alpiniste, homme de précaution, et d'un pays où tout le monde s'emballé et se *déballe* encore plus vite.

DÉBARRAS, s. m. | objet encombrant, de rebut (sens ordinaire : le fait d'être débarrassé de quelqu'un, de quelque chose ; lieu où l'on se débarrasse des objets qui encombrement).

S. 56 : Ses vieux meubles provinciaux que Fanny traitait par

avance de *débarras* et qui s'étaient trouvés de fort jolies anciennes choses.

DÉPAYSEMENT, s. m. | état de ce qui est dépaycé (*Bs.*, ex. Daudet). (Sens ordinaire : action de dépayser, résultat de cette action.)

L. 275 : Il y avait des carpes, des truites, du sanglier, du hérisson, le beurre de Staouéli, les vins de Crescia, des goyaves, des bananes, tout un *dépaysement* de mets qui ressemblait bien à la nature si complexe dont nous étions entourés.

Nab. 33 : Sur la table, même *dépaysement* de mets exotiques.

1871. Gonc., IV, 7 févr. 1871 : Ces mobiles qui traînent leur oisiveté et leur *dépaysement*.

S'ÉCHARPER, v. pron. | se ceindre (le terme technique « écharper » signifie entourer (un fardeau) d'une écharpe, d'un cordage pour l'élever).

P. T. 232 : Le grand cordon de l'Ordre, rose avec la Tarasque brodée, dont le gouverneur *s'écharpait* comme d'un symbole maçonnique.

ÉLEVEUSE, s. f. Ce féminin n'est signalé que par *Bs.*, et *Lrs.* au sens de « celle qui élève des animaux domestiques, bestiaux, chevaux ». Dans les exemples suivants il s'agit de personnes qui élèvent des enfants.

E. 46 : Mais, ma bonne Henriette, pourquoi continuer ce métier d'*éleveuse* d'enfants, puisqu'il vous ennuie.

1906. Pierre de Coulevain. *L'île inconnue* (édit. Calmann-Lévy), p. 92 : Les *éleveuses*, c'est à dessein que j'emploie ce terme, sont pour la plupart des filles de fermiers, d'ouvriers aisés, d'employés subalternes.

FEUILLETAGE, s. m. | état de ce qui est feuilleté comme une pâte (sens ordinaire : action de feuilletter la pâte).

F. J. 165 : Les liasses de billets étalés devant lui, avec ce léger *feuilletage* qui en fait de si fugitives paperasses.

FEUILLETER, v. tr. | garnir d'objets ressemblant à des feuilles (sens ordinaire : diviser en feuillets ; parcourir un livre).

R. 39 : Une boutique de journaux *feuilletée* de brochures, de chansons à deux sous.

FLUIDIQUE, adj. | limpide comme un fluide. Mot signalé seulement par *Bs.*, et *Lrs.* au sens de « qui concerne le fluide magnétique. »

T. A. 119 : La lune s'est levée et fait un autre paysage de convention, bleuâtre, *fluidique*.

GAMIN, adj. | petit, menu (sens ordinaire : espiègle comme un *gamin*).

Num. 30 : De la poutargue des Martigues, des jujubes, des azeroles, des caroubes, fruits *gamins*, insignifiants.

HANTISE, s. f. | action de hanter, en parlant des esprits, des visions, des pensées obsédantes. Ce sens, venu de l'angl., est devenu très courant. Les dict. donnent le mot comme vieilli, au sens de « fréquentation, commerce familier avec quelqu'un ».

S. 158 : Ces retours de l'enfant prodigue... souffrent toujours des *hantises* de la vie nomade, du regret des glands amers et du paresseux troupeau à conduire.

P. P. 81 : Richard se jeta dans la forêt pour échapper aux *hantises* de l'eau.

Rose 254 :

Soutien 134 :

1882. E. de Goncourt. *La Faustin*, LVI : La *hantise* de leur cerveau par l'énigme de son trouble personnage.

1883. Maupassant. *Une Vie*, 222 : Sa voix nous poursuit ; on croit l'entendre, on voudrait fuir n'importe où, échapper à la *hantise* de cette maison (Bosson).

1890. J. H. Rosny. *Le Termite*, IV : Serin ! se dit Servaise, sans pouvoir bannir la *hantise*.

1897. E. Zola. *Paris*, liv. II, V ; liv. III, III ; liv. IV, II :

1898. J. K. Huysmans. *La Cathédrale*, VI.

HYDROTHÉRAPIE, s. f. | salle, établissement d'hydrothérapie.

Nab. 156 : L'*hydrothérapie* aux larges piscines de pierre, aux baignoires luisantes.

I. 200 : Paul Astier venait prendre sa douche à « l'*hydrothérapie* Keyser » en haut du faubourg Saint-Honoré.

1886. Gonc., VII, 26 mars 1885 : Il [Daudet] [parle de l'aspect curieusement méchant des gens qu'il rencontre à l'*hydrothérapie*

INVENTIF, adj. | qui a été inventé, imaginaire (sens ordinaire : qui a le talent d'inventer).

Nab. 87 : Ce cri désespéré l'atteignait si bien au cœur... qu'il le poussait lui-même dans la rue, au grand étonnement des passants, d'une voix rauque qui le réveillait de son cauchemar *inventif*.

LANCÉE, s. f. | état de ce qui est lancé, se lance avec force

(ce mot est d'ordinaire synonyme d'élanement. *Bs.*, et *Lrs.* donnent aussi le sens « action de jeter une chose avec force »).

Nab. 202 : La *lancée* à toute vapeur des wagons qui semblent vouloir, à chaque tournant, se précipiter rageusement dans le Rhône.

R. 326 : L'on sentait dans ses paroles, dans son beau corps tendu au vide une telle *lancée* que le roi, terrifié, s'élança pour la retenir.

LONG-COURS OU LONG-COURRIER, s. m. | capitaine au long cours. (*Bs.*, *Lit.*, et *Lrs.* donnent long-courrier ausens de « navire qui fait les traversées de long cours ».)

P. T. 63 : Un grand steamer en fer commandé par le capitaine Scrapouchinat, un *long-cours* toulonnais.

P. P. 204 : Un oncle, capitaine *long-courrier* toujours au loin.

1883. Dr.-A. Baudoin. *L'Aventure de Port-Breton*, III : Tout le monde se rappelle encore les péripéties stupéfiantes du commandement qu'exerça sur le Mongol cet intraitable *long-cours*.

1888. Maupassant. *Pierre et Jean*, 35 : Il aimait s'embarquer avant le jour avec le capitaine Beausire, un *long-courrier* retraité (Bosson).

MANCHON BLANC, s. m. | soldat d'un parti, dans les simulacres de guerre (sens propre : pièce de toile blanche dont on enveloppe la coiffure des soldats qui représentent un parti, dans les simulacres de guerre, pour les distinguer de ceux de l'autre parti).

P. P. 233 : Entre deux batailles, navré comme un vaincu qui commence à en prendre l'habitude, puisque c'est nous les *manchons blancs*, je vous écris d'un vieux moulin.

MONTANT, adj. | excitant, entraînant. Les dict. donnent l'expression « avoir du montant », avoir de l'entrain, mais ne signalent pas ce sens de l'adjectif.

R. 32 : L'air n'y est pas le même qu'ailleurs ; il y a quelque-chose de capiteux, de *montant*.

S. 13 : Il venait passer les grandes chaleurs dans cet hôtel... demandant à la civilisation de lui donner en quelques semaines l'essence de ce qu'elle a de *montant* et de savoureux.

1862. Gonc. I, 10 janv. 1862 : Le grain d'opium si *montant*, si hallucinant pour la cervelle d'un contemplateur.

1885. M^{me} A. Daudet, *Fragments d'un livre inédit* § 1^{er} : Il [l'air parisien] nous semble hors de toute comparaison, si *montant* et réconfortant à l'esprit.

NOURRICERIE, s. f. | établissement où l'on élève les enfants en bas âge ; chambre des enfants.

Le mot angl. *nursery*, m. s., est plus usité. « Nourricerie » est signalé par *Bs.*, *Lit.*, et *Lrs* au sens de lieu où l'on élève des vers à soie, établissement où l'on engraisse des bestiaux, état, dignité de nourrice (Molière, *Méd. malgré lui*, 2, II).

Nab. 145 : Les mères indignées montraient le poing à la *nourricerie* modèle.

Nab. 151 : La pièce est si haute dans ses parois obscures que les visiteurs, tout d'abord, ont cru la *nourricerie* déserte.

PHOTOGRAPHIE, s. f. | établissement d'un photographe (sens ordinaire : reproduction photographique).

J. 36 : Le gymnase était, paraît-il, une ancienne *photographie* hippique, aménagée par M. Moronval en maison d'éducation.

Nab. 165 : La prospérité de cette *photographie* suburbaine et commençante étant pour tous une affaire d'amour-propre.

PLEIN, s. m. | remplissage, action de remplir (sens ordinaire : état de ce qui est plein ; partie pleine ; ce qui est plein).

J. 455 : On venait de finir le *plein* des chaudières.

1914. *Messidor*, 15 déc. 1914. *A bord d'un avion* : Les deux mécaniciens attachés à l'appareil font le *plein* d'huile et d'essence.

PLEIN-VENT, s. m. | fruit d'un plein vent, d'un arbre qui n'est pas en espalier. Daudet emploie le mot aussi dans son sens ordinaire (*S. 159*) : ces vieux tordus comme des plein-vent.

E 176 : Cette terrible petite femme était la fille d'un percep-teur des environs, rose et dorée comme un *plein-vent*.

PUNCH, s. m. | banquet, festin où l'on boit du punch. Cf. un thé.

P. C. 56 : Ce jour-là, le départ de Serrières et son *punch* d'adieu avaient attiré le ban et l'arrière-ban des habitants.

C. 83 : Est-ce que... les Tarasconnais ne s'étaient pas avisés d'organiser un *punch* d'adieu.

1912. P. et V. Margueritte. *Les Frontières du Cœur*, IV : Un *punch* d'adieu à un camarade qui permutait.

RÂPE, s. f. | endroit usé (sens propre : crevasse au pli du genou d'un cheval).

S. 294 : Sa crinière de lion montrant des *râpes* de vieux tapis.

RAPTUS, s. m. | accès, transport (terme de médecine, transport violent des humeurs d'une partie à une autre du corps).

E. 234 : Le *raptus* extatique ne les embellissait pas toutes comme Éline.

1915. P. Bourget. *Le Sens de la Mort*, 2^e partie, XX : Je viens d'avoir un véritable *raptus* psychique.

RELEVÉ, s. m. | petit bandeau (*Bs.*, *Lit. Sup.*, et *Lrs. 1^{re} Sup.* signalent le sens « pli fait à une robe »).

T. A. 11 : Une jeune fille dont il ne voyait que la chevelure en blonds *relevés* sur des blancheurs de neige vierge.

RENVERSEMENT, s. m. | dossier (sens ordinaire : action de mettre à l'envers, sens dessus dessous, à bas).

Nab. 66 : Des personnages de marque, chargés d'années et de croix, qui causaient au bord d'un divan, appuyés au *renversement* d'un siège.

REPAUMER, v. tr. | relancer, lancer de nouveau (verbe technique : retondre le drap ; rebattre, laver un drap dans l'eau. Dans la langue populaire il signifie « reprendre », « rattraper »).

1. 130 : Lavaux lance l'ordure, Danjou la *repause*.

REPOUSSE, s. f. | ce qui pousse de nouveau (signalé par *Bs. Lit. Sup.*, et *Lrs.* au sens de « action de pousser de nouveau »). Cf. pousse.

Nab. 275 : Plantes venues aux terrains jeunes, fleuries, mais fortes en racines, pleines de vie et de *repousses*.

RÉSIDENTE, s. f. | femme qui réside, demeure quelque part (sens ordinaire : femme d'un résident).

E. 152 : Elle avait hâte de se mettre elle-même au nouveau travail de traduction dont l'avait chargée une *résidente*.

RESTANT, s. m. | celui qui reste (les dictionnaires ne donnent que le sens : ce qui reste).

P. T. 137 : De nouvelles discussions s'élevèrent pour le partage des vivres entre les partants et les *restants*.

1867. E. et J. de Goncourt. *Manette Salomon* (édit. 1896), XXI : Chaque année avait sa petite table. Les vieux prix, les *restants* à l'école... en avaient une un peu exhaussée.

ROSE, s. m. | maillot rose.

R. 234 : Une grande fille à tête hâlée, toute vêtue d'un *rose* de danseuse.

SARDINIER, s. m. | pêcheur de sardines (pour ce mot comme substantif, les dictionnaires ne donnent que le sens : « filet dont on se sert pour pêcher les sardines »).

P. P. 218 : La Lyonnaise contait à sa maîtresse les batailles livrées dans Port-Haliguen entre les *sardiniers* et les forbans de Concarneau venant pêcher en ces mêmes parages.

SÉQUESTRE, s. f. | lieu où une personne est séquestrée (séquestre, s. m., signifie : état de ce qui est séquestré : chose séquestrée).

J. 398 : Cette chambre haute qu'à Indret l'on appelait la *séquestre* et où l'on enfermait quelquefois les apprentis indisciplinés.

SOLENNISER, v. tr. | rendre solennel (ce sens est devenu courant. Les dictionnaires ne donnent que la signification « célébrer avec cérémonie »).

C. 295. Ce qui achève de *solenniser* ce spectacle, c'est que pendant cette récolte... le silence plane.

F. J. 60 : L'eau qui animait son silence, *solennisait* ses aspects.

Autres œuvres, *passim*.

1860. E. et J. de Goncourt. *Charles Demailly* (édit. 1896), LII. Les théories, les habitudes de l'amour renouvelées, assombries, *solennisées*.

1883. M^{me} A. Daudet. *L'Enfance d'une Parisienne*. Les fêtes. Tout cela... m'est resté dans la mémoire, *solennisé* par le silence de la rue froide.

1897. E. Pouvillon. *L'Image*, VIII : Le sentiment se *solennise* en l'ampleur d'un rite.

TOURNANT, s. m. | action de tourner (sens ordinaire : endroit où quelque chose tourne).

P. P. 249 : Ce que mon cœur battait au *tournant* des feuilles !

TREMBLÉ, s. m. | tremblement (terme d'imprimerie désignant un filet serpentant et alternativement gras et maigre).

S. 326 : L'agitation se sentait seulement au *tremblé* de la plume, à l'inégale conduite des lignes.

TUERIE, s. f. | ce qui a été tué (sens ordinaire : action de tuer, carnage, massacre).

C. 206 : Et les chasseurs étaient là, penchés sur cette *tuerie*, comptant et tirant vers leurs carniers les pattes sanglantes, les ailes déchirées.

TURQUERIE, s. f. | la nation turque (les dictionnaires ne donnent que les sens : manière d'agir à la turque ; tableau dont le sujet est tiré de la vie des Turcs).

Nab. 32 : Enfin, pour remplir les vides parmi ces figures esquissées, la *turquerie* !

1906. P. Loti. *Les Désenchantées*, XXXIII : Un parcours d'un kilomètre environ, au centre de Stamboul, en pleine *turquerie*.

VOCERO, s. m. | plainte pour une personne morte (ce mot ne se dit d'ordinaire que des chants funèbres qu'on improvise en Corse).

Num. 327 : La tante interrompit tout à coup son *vocero*.

E. 2 : Elle énumère à haute voix les vertus de celle qui est partie... si bien qu'un étranger admis à ce *vocero* bourgeois connaîtrait à fond l'histoire de ces trois femmes.

T. A. 320 : Ce *vocero* savoyard lui serrait le cœur, et il alla respirer un moment sur la porte.

ENVOLER, v. tr. | faire envoler.

S. 167 : Le grand air qui dérangeait les cheveux, les *envolait* au-dessus du front en délicats frisons.

P. T. 335 : Les soldats... retenaient d'une main les pans de leurs capotes que le vent *envolait*.

ESSAIMER, v. tr. | disperser en petits groupes.

I. 312 : La nouvelle de la mort du duc... avait *essaimé*, dispersé à des plages, des villégiatures imprévues tous les invités de la seconde série.

Soutien, 269 : Quand la guerre de 1870 eut *essaimé* ces jolis hussards à corset de guêpe.

(*Lrs.*, ex. H. Moreau. Inusité.)

FLAQUER, v. intr. | se jeter contre quelque chose (en parlant de l'eau) ; faire jaillir de l'eau.

P. P. 216 : Le chuchotis de l'eau *flaquant* contre les pierres de la jetée.

Féd. 87 : Une terre de labour fraîchement moissonnée et pleine où ses hottes *flaquaient*, s'embourbaient comme dans une mare.

Notes, 196 : L'eau captive *flaque* contre les vieilles pierres.

FLÛTER, v. tr. | donner un timbre doux et clair comme celui de la flûte.

I. 68 : Cette bonne grosse dame... qui *flûte* ses mots ou plutôt ceux qu'elle recueille et transporte.

Frises I, 27 : Ce qu'il y avait d'un peu maniéré dans la façon dont elle prenait sa voix, dont elle la *flûtait*.

GUEULER, v. tr. | crier, hurler.

S. 288 : La chanteuse debout... *gueulant la Marseillaise* en pleine fête impériale.

1850. Flaubert. *Correspondance*, t. II, à Louis Bouilhet, 19 déc.

1850 : Vois-tu la façon dont je *gueulerai* Meloenis d'un bout à l'autre.

1856. *Ibid.*, t. III, à Louis Bouilhet, 19 juillet 1856 : Je n'étais pas hors de mon lit que je savais le susdit sonnet par cœur et je l'ai tant *gueulé* que j'en suis harassé.

1895. L. Daudet. *Les Kamtchatka*, VI : Je *gueule* les vérités à la face de mon siècle sourd.

SE PÂLIR, v. pron. | devenir pâle.

S. 208 : La photographie de Castelet avait eu son cadre cassé pendant le déménagement et *se pâlisait* dans les combles.

PAVANER, v. intr. | se pavaner.

Nab. 319 : Peut-être avait-il besoin, pour émoustiller sa royale maîtresse, de *pavaner* ainsi sous ses fenêtres en compagnie de Suzanne Bloch.

PIALLER, v. tr. | crier d'une voix aiguë.

S. 12 : Le musicien de Potter en muezzin qui fait la fête... *piaillant* le « la Allah il Allah » d'une voix suraiguë.

La première partie de cette étude nous a révélé Daudet comme réaliste, soucieux de la couleur locale et de la fidélité de ses descriptions. Nous venons de voir qu'il est aussi tourmenté du désir d'exprimer d'une manière originale ses sentiments et ses sensations. Il se rapproche donc aussi des impressionnistes. Les plus grands représentants de cette école, Edmond et Jules de Goncourt, affectionnent les mêmes procédés de dérivation, en particulier les adjectifs substantivés, les noms abstraits en *ment*, les substantifs et adjectifs participiaux. On remarquera aussi que j'ai pu accompagner un grand nombre des néologismes d'exemples tirés des œuvres des Goncourt. Il serait risqué, dans la plupart des cas, de vouloir affirmer lequel des écrivains

était l'inventeur, mais c'est une preuve intéressante des rapports entre eux. En effet, Daudet est devenu l'ami intime d'Edmond de Goncourt, et il a pris au célèbre « Grenier » la place laissée vide par Jules de Goncourt. Il est évident que les deux auteurs sont unis non seulement par l'amitié, mais aussi par des tendances communes en matière de langue. Dans son *Journal* (vol. VI, 27 mai 1878), Edmond de Goncourt cite une boutade de son « petit » à ce propos. « Soudain, Daudet s'interrompt disant : « Voyez-vous, c'est très malheureux... au fond vous m'avez troublé — oui, vous [i. e. E. de Goncourt], Flaubert et ma femme Je n'ai pas de style, non, non, c'est positif. Les gens nés au delà de la Loire ne savent pas écrire la prose française. Moi, ce que j'étais, un imaginateur — Vous ne vous doutez pas ce que j'ai dans la tête. Eh bien, sans vous, je ne me serais jamais préoccupé de cette chienne de langue et j'aurais pondu, pondu dans la quiétude. »

Daudet n'a pas pourtant suivi son « grand » dans toutes ses extravagances. Nous n'avons relevé qu'environ sept cents néologismes dans son œuvre volumineuse, et beaucoup de ces termes ne lui sont pas du tout propres. Pour un grand nombre des mots composés et des dérivés propres nous avons pu citer des exemples d'autres auteurs. Restent les dérivés impropres et les néologismes de signification qui ne montent qu'à 271. Daudet ne souffre pas comme Edmond de Goncourt et comme Huysmans d'une « dyspepsie de cervelle exigeant des mots variés » (J. K. HUYSMANS. *En Rade*, VI). Il « ne se complait pas à des singularités de dictionnaire gratuites, n'affecte pas les néologismes baroques » (G. PELLISSIER. *Le Mouvement littéraire au XIX^e siècle*), et pourtant sa langue a un cachet qui la distingue de toute autre. La source de cette originalité se trouve déjà indiquée par la nature des créations relevées. La plupart sont nouvelles par l'emploi plutôt que par la forme, et il en est de même de tout le vocabulaire. Les mots du lexique que nous venons d'étudier ne constituent pas une langue, comme des pierres éparses ne forment pas une mosaïque. Le choix de ces matières premières est certainement très important, mais la beauté de

l'œuvre dépend avant tout de leur usage. Il importe donc d'étudier non seulement la composition mais aussi l'emploi du vocabulaire de Daudet.

MOTS QUI NE RENTRENT DANS AUCUNE DES CATÉGORIES PRÉCÉDENTES

CHÂTEAU, s. m. | Vin. Les noms de plusieurs crus célèbres commencent par château, par ex., Château-Lafite.

I. 129 : Les voilà, tes truffes farcies, les voilà tes gélinottes et tes *châteaux* à vingt francs le verre.

FRANÇAISE, s. f., semble être le nom d'une plante céréale.

P. P. 417 : Par un matin de lumière bleue immobile... on fauchait les *françaises* de Grosbourg.

HOUBIGANT, s. m. (?). Nom d'un parfum.

P. P. 138 : Un lent baiser de fièvre qui sentait l'*houbigant* et le phénol.

1895. L. Daudet. *Les Kamtchatka*, VI ; Cela sentait la sueur, l'ammoniaque et l'eau d'*houbigant*.

JETÉ, s. m. Terme d'ouvrages de dames | couverture de lit ou têtère de fauteuil.

E. 2 : Qu'est-ce qu'on serait devenu, sans grand'mère et son vaillant petit crochet, qu'elle accélérât jour et nuit, travaillant des nappes, des *jetés* de guipure à la main.

JOB, adj. et s. m. Nom d'une sorte de papier à cigarettes.

S. 152 : Cette façon de rouler les cigarettes qu'elle tenait d'Ezano comme sa préférence du *Job* et du Maryland.

1860. E. et J. de Goncourt. *Charles Demailly* (édit. 1896), I : Trois enveloppes de papier à cigarette *Job*.

LÉVITATION, s. f. *Étym.*, formé du latin *levis*, léger, sur l'analogie de gravitation | action de soulever un corps par des moyens spiritualistes.

I. 121 : On ne respira plus même, de peur d'interrompre la conférence, toute la table hypnotisée, soulevée, et par un curieux

phénomène de *lévitation*, littéralement pendue aux lèvres impériales.

NOYER LE POISSON, loc. verb. Terme de pêche | traîner dans l'eau un poisson amorcé.

I. 83 : Voyons, toi, pêcheur, quand tu as pris une belle perche, un brochet de poids et que tu le files derrière ton bateau, comment appelles-tu ça ? *Noyer le poisson* ? — Tout juste ! Regarde Moser, a-t-il bien une tête de *poisson noyé* ! dix ans qu'on le charrie à la remorque.

PLIURE, s. f. *Étym.*, dérivé de *plier* | action, manière de plier ; pli.

F. J. 348 : Ces enveloppes larges... dont le papier, la *pliure* sentaient le bureau.

S. 83 : Vieux billets jaunis cassés aux *pliures*.

(Bs., Techn. ex. Daudet.)

(Lit., et Lrs. Techn. ex. Lesné, La Reliure.)

ROSARIUM, s. m. *Étym.*, emprunté du latin *rosarium*, m. s. | terrain planté de rosiers.

P. P. 331 : Il admirait les belles manières de son curé, sa façon de saluer, de s'asseoir, de féliciter M^{me} Fénigan sur les splendeurs de son *rosarium*, ses Maréchal-Niel, ses Gloire-de-Dijon.

* Rich. de Rad. Sup.

ROTURE, s. f. *Étym.*, du latin *ruptura*, action de rompre | crevasse d'un glacier.

T. A. 42 : Il se farcit la tête d'une foule d'expressions alpêtres « cheminées, couloirs, moulins, névés, séracs, moraines, *rotures* ».

T. A. 327 : Une énorme crevasse, ce que les montagnards appellent une *roture*.

* Godefroy, routure... roture : rupture, fracture, crevasse.

SURFILER, v. tr. Terme de couture | coudre en surjet pour empêcher l'étoffe de s'effiler.

C. 115 : Sur sa pauvre capote... la cantinière *surfila* un liséré d'or de sous-lieutenant.

(Bs., et Lit. Sup., donnent surfiler comme terme de filature : donner au fil un degré supérieur de finesse).

UZELLE, s. f. *Étym.*, origine inconnue. Daudet emploie le mot

en parlant du bois de Sénart, en Seine-et-Oise | ancienne carrière abandonnée.

P. P. 170 : D'étroits chemins ombragés de chênes s'entrecroisent parmi d'anciennes carrières abandonnées, ce qu'on appelle des *uzelles*, envahies de liserons, de ronces, de fougères.

P. P. 426 : Nous l'avions d'abord déposé dans le fond d'une *uzelle*.

1885. L. Allard. *Les Vies Muettes*. La Bûcheronne, I : Il ne s'y rencontre d'eau qu'à l'enclave des *Uzelles*, où le sol, autrefois bouleversé par des travaux de carrières, a gardé en larges trous, en profondes excavations à ciel ouvert, la trace des anciennes fouilles.

VULTUÉ, adj. *Étym.*, formé du radical du latin *vultus*, visage | gonflé et rouge (en parlant du visage).

P. P. 405 : Seule, la tête émergeait, tranquille et superbe, non plus vineuse et *vultuée*, mais d'un blanc de cire.

Notes 290 : Il râlait, les traits immobiles, la face *vultuée*, agrandie.

Le terme habituel est *vultueux*, par exemple :

1915. P. Bourget. *Le Sens de la Mort*, 1^{re} partie, I : Si je passais cette porte, je verrais de chambre en chambre des faces exsangues ou *vultueuses* de blessés sur les oreillers.

DEUXIÈME PARTIE

Emploi du lexique

CHAPITRE III

Mots affectionnés

L'enfant et l'homme primitif expriment leurs pensées au moyen de mots tout à fait isolés ou mal rattachés les uns aux autres. A mesure que le cercle de leurs idées s'élargit, ils apprennent à différencier certaines formes de ces mots, et à les ordonnancer dans des phrases. Le choix de ces formes et la structure de ces phrases distingue le langage d'une personne de celui d'une autre, et révèle beaucoup de leur individualité. Les illettrés parlent et écrivent au petit bonheur, désireux seulement qu'on les comprenne. Les gens instruits se piquent de correction grammaticale, et les prosateurs tels que Daudet songent avant tout à produire certains effets artistiques. Les formes grammaticales et l'ordonnance des mots sont pour ceux-ci des moyens d'exprimer non seulement des pensées mais aussi des sentiments et des sensations.

Chez Daudet, les formes affectionnées sont l'imparfait et les participes des verbes, les substantifs abstraits, les adjectifs démonstratifs et les pronoms personnels. L'imparfait s'emploie d'ordinaire pour indiquer soit une action qui a eu lieu en même temps qu'une autre action passée, soit une action souvent répétée ou prolongée. Il renferme ainsi une idée de

durée dont les écrivains descriptifs du XIX^e siècle ont su tirer parti. Il s'en servent en parlant de faits isolés ou d'une série d'événements successifs afin de prolonger l'action, d'en présenter comme un tableau lentement déroulé. Remarquez, par exemple, l'effet de l'imparfait dans les phrases suivantes :

R. 388 : « La dépêche donnée, le garçon parti, elle *ouvrait* la fenêtre au soleil blond qui entraît à flots comme l'eau d'une écluse. »

R. 471 : « C'est vrai que je suis un peu vanné, fit Élysée en souriant, et il *montait* ses cinq étages, le dos rond, écrasé. »

R. 142 : « Le dessin *arrivait* à Élysée en passant par la bruyante flatterie de Boscovich. Il le *regardait* longuement, le *rendait* sans rien dire à son voisin. »

R. 418 : « Puis le baise-main *commençait*. Christian II *ouvrait* la marche. »

Le prétérît ne rendrait pas ainsi les mouvements tranquilles de Séphora, l'allure fatiguée d'Élysée, la lente circulation de la caricature, et la solennité de la longue cérémonie royale. Dans d'autres cas, l'effet de l'imparfait est moins évident, surtout quand le verbe est accompagné d'un circonstanciel de temps qui semble appeler le prétérît, par exemple :

Nab. 476 : « Le matin même du jour où cette somme devait lui être comptée, il *recevait* de Paris une dépêche annonçant l'invalidation. »

Num. 23 : « Au moment où l'ordre de rentrer au pays lui arrivait irrévocable, il *rencontrait* chez la duchesse de San-Donnino, à une de ces fêtes musicales où le portaient sa jolie voix et ses relations lyriques, Sagnier. »

Num. 31 : « Il y avait là une proposition sérieuse, si sérieuse que le lendemain Numa *recevait* une invitation à dîner des Le Quesnoy. »

P. P. 41 : « Tout à coup, vers les premiers jours de l'hiver, *arrivait* aux Uzelles une lettre du général-duc. »

Il ne s'agit point ici d'actions prolongées et l'on se demande si l'imparfait n'est pas simplement employé par habitude ou attiré par les verbes précédents. De même on ne voit guère de raison artistique pour le remplacement du plus-que-parfait par l'imparfait, par exemple : —

R. 14 : « Le vieux général s'était fixé à Paris, y *mariait* son fils. »

R. 81 : « La maison de Saint-Mandé, si simple au dehors, avait beau s'orner en petit palais à l'intérieur, la chambre de la reine rappelant exactement par ses lampas bleus couverts de vieux bruges celle du château de Leybach, le cabinet du prince identique à celui qu'il *quittait*. »

En effet, l'emploi de ce temps n'est guère motivé dans bien des phrases, et semble être devenu, à force de répétition, un simple maniérisme. Dans la plupart des cas, cependant, il sert à donner du relief et de la vivacité au récit, et révèle chez Daudet un désir de peindre avec des mots.

Les participes, d'autre part, contribuent à la concision de cette prose artistique. Daudet en fait une grande consommation, non seulement pour former des adjectifs et des substantifs (voyez le lexique), mais aussi pour remplacer toutes sortes d'expressions encombrantes. Il réussit ainsi à exprimer plusieurs idées dans une seule phrase homogène : par exemple :

Nab. 250 : « Depuis huit jours, son groupe fini, parti pour l'exposition, a laissé Félicia dans ce même état de prostration, d'écœurement. »

Nab. 364 : « Après un échange de dépêches, un emballage hâtif et la maison fermée, elle prit le chemin de la gare. »

T. A. 162 : « Le pharmacien... ne l'ouvrit que le facteur parti, lesté et rafraîchi d'un verre du délicieux sirop. »

Cet effet du participe passé est encore plus évident dans les cas fréquents où il prend la place d'un génitif ou d'une phrase relative. C'est un tour imité du latin qui était très usité au xvi^e siècle.

A

Nab. 115 : « Il suivait Félicia avec une consolation de *sa propre carrière terminée* [de la terminaison de sa propre carrière]. »

Num. 330 : « Ses autres chagrins, *son bonheur de femme*

détruit [la destruction de son bonheur de femme], tout disparaissait. »

Souvenirs 29 : « Le grand bruit de *l'Empire écroulé* [de l'écroulement de l'Empire] remplissait encore ses oreilles. »

I. 4 : « Après *deux ans écoulés* [l'écoulement de deux ans.] »

B

Num. 185-186 : « Un continuel murmure de conversations à voix basse, de *journaux déployés* [qu'on déployait]. »

Num. 211 : « Un train de rires, de chansons, de *flacons débouchés* [qu'on débouchait]. »

R. 174 : « Du fond, venait le bruit d'une partie de billard sans entrain avec des fracas d'ivoire aux parois sourdes, un froissement de *journaux lus* [qu'on lisait]. »

I. 121 : « Un frôlement de jupes, de *chaises reculées* [qu'on reculait]. »

Dans tous ces cas le sens ordinaire du participe passé est plus ou moins modifié, et le changement est parfois très frappant. Des verbes intransitifs ou pronominaux passent très facilement à la forme transitive, par exemple :

Nab. 170 : « Elle évaporait ce qui lui restait d'ennui dans une espèce de cri de fauve embêté, un *bâillement rugi*. »

Num. 190 : « Ces *plaintes pleurées* d'un enfant qui voit du chagrin à sa mère. »

E. 185 : « C'est pitié de voir le *plus admirable des livres* anonné, bégayé, *bâillé* par ces voix de petits paysans. »

S. 261 : « C'était un *bruit piétiné*, chuchoté. »

Nab. 227 : « La jolie comédienne s'élança à la portière dans une *pose* saluante, presque *agenouillée*. »

E. 299 : « Une maison ouvrière aux *pierres molles*, *infiltrées* d'une variété d'odeurs. »

S. 145 : « Elle garda cette *attitude repentie*. »

T. A. 108 : « Les *flaques d'eau mirées* d'un couchant couleur de cuivre. »

Notons enfin deux cas intéressants où le participe passé semble employé avec le sens actif d'un adjectif verbal :

Num. 276 : « Une quantité de mouches bourdonnaient même au milieu de l'hiver conservées dans cette *chaleur cuite*. »

R. 6 : « Les *galeries* immenses, *éblouies* de lumières et de pierreries. »

L'accord du participe passé n'est pas moins libre que son emploi. Dans plusieurs phrases, il n'y a qu'un adjectif possessif pour indiquer de qui l'on parle.

R. 85 : « *Assidu* aux fêtes parisiennes, *accueilli* des grands cercles, *recherché* dans les salons, *son* profil narquois et fin... avait pris place désormais dans les médaillons connus du « tout Paris. »

I. 165 : « *Son* désespoir était grand autant que son embarras devant cette inextricable situation, formellement *promise* au prince d'Athis et venant de s'engager avec ce charmeur. »

I. 238 : « Le fait est que, *venu* là pour le monde et sans l'ombre d'une préoccupation... toute *sa* figure changea brusquement. »

P. T. 6 : « *Notre* stupeur fut grande, à peine *engagés* dans cette longue rue caillouteuse de la trouver abandonnée. »

Ailleurs c'est à un pronom au cas régime que se rapporte le participe :

C. 19 : « Même *tombés*, la mitraille *les* déchire encore. »

R. 351 : « Frédérique *l'a* porté [le collier] tout le temps du siège de Raguse, deux fois *perdu* et miraculeusement *retrouvé* dans les sorties. »

Nab. 28 : « De grande famille, richement *apparenté*, mais *ruiné* par le jeu et les spéculations, l'amitié du duc de Mora *lui* avait valu une recette générale de première classe. »

Num. 35 : « *Grandie* dans un milieu d'intelligence et de goût, la vue d'un beau tableau, d'une sculpture rare *lui* causaient une émotion spéciale et frémissante. »

Le cas le plus fréquent est cependant celui où un participe présent ou passé est réuni à un substantif pour former comme un ablatif absolu. De pareilles constructions — chères aux écrivains du xvi^e siècle — abondent dans l'œuvre de Daudet et servent à remplacer des propositions de toute espèce.

PROPOSITION PRINCIPALE.

R. 137 : « Le roi près de sortir s'arrêta, *tout le monde groupé* en une minute autour de la reine. »

R. 491 : « Mais un frisson court dans la salle, du rouge monte aux pâleurs, *toutes les têtes tournées* vers une haute porte. »

PROPOSITION ADVERBIALE DE TEMPS.

R. 280 : « Les récipiendaires... ne consentiraient jamais à débiter, *le prix de Paris déjà couru, le Salon fermé, les malles faites pour le voyage.* »

T. A. 53 : « *Plusieurs armoires ouvertes et visitées*, il se souvint que la maman avait les clefs du Garus. »

Num. 250 : « La présence de Rosalie la retenait ; pourtant *la jeune femme s'informant de ses nouvelles*, elle fut bien forcée de lui répondre. »

PROPOSITION ADVERBIALE DE CAUSE.

R. 229 : « L'équipage aux armes d'Illyrie... ne passait pas sans exciter un certain étonnement, *Frédériquen'étant jamais venue là qu'en semaine.* »

R. 473 : « *Presque tout l'argent de sa place lui restant encore*, il ne cherchait pas même de leçons. »

PROPOSITION SUBSTANTIVE.

R. 341 : « Il leur raconte la scène, *le traité brûlé, l'affaire flambée avec.* »

R. 358 : « Quand il vit *ses efforts perdus* et que le prétendant lui-même donnait l'exemple et le signal de la fuite, le cabecilla... se jeta en pleines montagnes basques. »

R. 380 : « Elle avait cru tout perdu, *Christian retenu chez cette femme* »

PROPOSITION ADJECTIVE.

F. J. 2 : « Maintenant voici les voitures de gala, et dans la première là-bas... *la parure de la mariée s'apercevant comme un nuage.* »

S. 7 : « Ses yeux... grandis par les bizarres *ornements de fer lui tombant du front.* »

Dans plusieurs cas on ne saurait remplacer ces constructions participiales sans refondre complètement la phrase.

R. 305 : « Une lumière éclipstique... *faisant la maison blanche et morte, toutes ses persiennes closes.* »

R. 333 : « Une honte le retient, la peur du ridicule, et puis *tant de fonds engagés déjà dans l'affaire.* »

R. 479 : « Se voyant lui-même dans cette chambre sordide avec ses cheveux gris de vieil étudiant, *tant de passion perdue, de forces gaspillées*, il douta pour la première fois. »

I. 178 : « *Le paladin non vendu ou payé Dieu sait quand*, après procès, expertise, si tu crois que cela les a désarçonnés le moins du monde. »

Num. 92-93 : « Pendant que le jour tombait... et que *les domestiques apportant des lampes, allumant les candélabres*, le salon prenait sa physionomie des soirs de fête. »

Nous voyons ainsi que l'emploi des participes n'est aucunement un maniérisme, mais un moyen puissant de former des phrases pleines mais concises.

Parmi les substantifs, Daudet a de même des mots de prédilection. Le nombre des néologismes en « ment » nous les a déjà indiqués ; ce sont les substantifs abstraits. Ceci est caractéristique de tous les écrivains impressionnistes qui désirent, comme leurs confrères les peintres, rendre l'impression faite par une scène à première vue. Ni les uns ni les autres ne se soucient des contours ; ils ne voient et ne veulent reproduire que des teintes, des attitudes, des mouvements.

Pour l'artiste, le moyen de faire ceci est la tache de couleur, pour l'écrivain, c'est le mot abstrait. Quelques exemples de la prose de Daudet suffiront pour le démontrer.

F. J. 14 : « Partout des *blancheurs de marbre*, des reflets de glaces et de cuivres polis. »

E. 243 : « L'infortunée Déborah étendue dans l'*ébouriffement roux de ses cheveux*. »

Nab. 150 : « Tous ces petits paquets beuglants transportés à travers le parc humide, avec des *flottements de couvertures* entre les branches. »

R. 163 : « Dans le parc, des *hérissements de kiosques*, de belvédères, des *miroitements de serres*, de bassins. »

Dans tous ces cas, le nom concret est subordonné à un mot abstrait parce que l'esprit comme les yeux doit être frappé d'abord par un certain aspect des choses et ne remarquer que plus tard les objets eux-mêmes. Comme l'a dit M. Lanson, le substantif abstrait « dégage, illumine l'aspect des choses que l'écrivain veut considérer ; il tire au premier plan la qualité qui seule importe parmi le faisceau de qualités dont le total constitue l'être ou la chose. (*L'Art de la Prose*, XVII). »

Il en est de même quand il s'agit de qualités non pas physiques mais morales :

Num. 95 : « M^{me} Béchut... s'était dévouée tout entière à pousser aux premières places la *médiocrité banale de son savant*. »

Num. 174 : « L'*inquiétude de Rosalie* la pressant, voulant savoir, l'interrogeant de tout près. »

E. 271 : « Elle s'échappait, allait voir quelques amis, ses anciennes verdure du dimanche, dont la *placidité* ne se lassait pas d'entendre raconter l'enlèvement. »

Daudet va encore plus loin, supprime tout à fait les noms concrets et personnifie en quelque sorte les sentiments eux-mêmes. Il est vrai qu'en présence d'une personne courroucée, affligée ou exultante, nous ne sommes frappés d'abord que par cette colère, cette peine ou cette joie. C'est cette impression première que Daudet essaie de rendre au moyen de substantifs abstraits.

F. J. 366 : « *Toutes les tristesses, toutes les misères* d'une grande ville courbées et songeuses sur les bancs du jardin en reçoivent une impression de soulagement et de réconfort.

Nab. 4 : « Ce perron officiel que franchissaient chaque jour tant *d'ambitions* frémissantes, *d'inquiétudes* aux pieds débouchants. »

R. 141 : « La légende de son enfance revivait dans ces *enthousiasmes* venus de loin. »

R. 315 : « Puis se rapprochant, dominant de sa taille fière cet *abaissement craintif*. »

Les mots abstraits servent ainsi à décrire les êtres et les choses d'une manière saisissante. Ils ont aussi, aux yeux des écrivains impressionnistes, le mérite d'être neufs et de permettre des tournures de phrase originales. En premier lieu, leur réunion à des verbes concrets produit des effets imprévus et frappants.

C. 144 : « La *fraîcheur* d'un mince filet d'eau *s'égrenait*. »

R. 98 : « La pluie qui *bondissait sur la netteté* des perrons et d'un sable fin caillouté. »

Nab. 348 : « En *amortissant ses pas sur l'épaisseur* des tapis. »

J. 199 : « Il se sentit mal préparé pour une entrevue aussi grave... gêné de l'embarras de sa mère qui ne *tendait* même pas la main à sa *timidité* d'enfant. »

Nab. 354. « Toute la haute administration allait, venait autour de lui sans le voir, *accoudant son importance* inquiète et des conciliabules mystérieux aux deux cheminées de marbre. »

R. 99-100 : « Herbert obéit après avoir essayé d'obtenir un sourire de sa bien-aimée Colette, dont la *mauvaise humeur*, loin d'être calmée par sa venue, *alla bouder* sur le divan. »

Num. 171 : « Cet égoïsme dévot et lâche des *désespoirs accoudés* aux prie-Dieu. »

Le mot abstrait sert aussi à remplacer une épithète banale. Il en est ainsi dans tous les cas où un nom concret lui est subordonné :

F. J. 226 : « Ces *quinquets allumés*..., ces grandes baies

vitrées..., *la hauteur vide des murs...*, tout est bien fait pour serrer le cœur (| les murs hauts et nus). »

F. J. 47 : « Elle (la poussière) faisait comme un nuage sur *l'éreintement des figures* (| les figures éreintées). »

F. J. 164 : « Un jour d'atelier qui tombait d'aplomb sur la *méditation de l'inventeur* (| l'inventeur pensif). »

E. 15 : « Il fallait revenir en France, dans une *humidité d'atmosphère* qui pourrait prolonger longtemps, sauver même cette existence (| atmosphère humide). »

E. 204 : « Elle prit gaiement son parti, se mit à marcher dans la *longueur de la salle déserte* (| la longue salle déserte). »

Parfois, c'est un génitif du mot abstrait qui remplace un adjectif :

R. 325 : « Le petit prince suivait, avec le murmure fervent, les regards *d'imploration* d'une prière (| regards implorants). »

R. 171 : « Les yeux *d'impudeur* de la Férat (| yeux impudents). »

Num. 259 : « L'horrible vacarme ambiant que surmontait toujours avec un mouvement régulier *d'obsession* le patinage sur l'asphalte (| mouvement obsédant). »

Une autre source d'originalité est l'emploi de ces mots au pluriel. Ceci est régulier pour les substantifs abstraits dérivés de verbes, désignant ainsi des actions successives ou répétées :

Num. 29 : « Leur admiration même, leurs *frétilllements* de bons chiens naïfs autour de sa notoriété lui étaient insupportables. »

Num. 147 : « Cela ne l'empêchait pas... d'avoir des mines, des sourires, des *hennissements*, des *piaffements*, des *renversements* de corps. »

E. 16 : « La malade... livrée aux taquineries idiotes de ses hôtes, aux sourds *lancinements* de son mal. »

Les pluriels des mots abstraits exprimant un état ou une qualité sont au contraire une innovation, par exemple :

R. 348 : « Une précaution contre les *curiosités* de la police française. »

J. 90 : « Il ne voulait pas aller trop vite, de peur d'effaroucher les *défiances* de la dame. »

Nab. 352 : « La rapacité féroce de ce domestique venait d'avertir *ses fiertés* »

Nab. 218 : « Des chevaux un peu lourds pour *ces fragilités* d'aspect et de peinture. »

R. 261 : « Elle s'éloigna de son pas glissant que suivaient *les noires légèretés* de sa jupe. »

Nab. 458 : « Une longue marche inusitée à *ses nonchallances* de femme riche. »

R. 270-271 : « C'est là que le brocanteur retapait, copiait, rajeunissait les vieux modèles avec une habileté prodigieuse et *des patiences* de bénédictin. »

Nab. 318 : « La rue Royale où s'engouffraient avec *des rapidités* de retour et des éclairs d'essieux des visions de femmes voilées, de chevelures d'enfants blonds. »

R. 347 : « Quelques types étrangers de femmes à cheveux fauves, à *souplesses* molles de Slavonnes. »

Quelques-uns de ces pluriels [par exemple : fragilités, légèretés] s'expliquent par le désir de tirer une qualité importante au premier plan, mais la plupart n'ont d'autre mérite que leur nouveauté. Daudet semble être un peu de l'avis des Goncourt, que « le public n'estime et ne reconnaît à la longue que ceux qui l'ont scandalisé tout d'abord, les apporteurs de neuf, les révolutionnaires du livre (*Préface de Chérie*). »

Dans *les Notes sur la vie* (p. 2), en effet, il y a tout un passage sur la banalité de certaines expressions. Daudet parle en particulier de l'ennui profond que doivent éprouver les épithètes vivant depuis des siècles avec les mêmes substantifs. Nous venons de voir comment il les remplace bien souvent par des mots abstraits, et il les renouvelle en les réunissant à d'autres substantifs. Nous remarquons à cet égard l'emploi des adjectifs de couleur :

E. 258 : « Elle fit un pas, rapprocha ses jolis yeux *d'or vert*. »

L. 231 : « L'air *bleu doré*. »

G. 288 : « Une nuit de demi-deuil, d'un *noir violet*. »

Num. 14 : « Le sifflement éperdu des hirondelles tournoyant en tous sens, là-haut, dans *l'azur verdissant*. »

E. 98 : « Les maisons blanches espacées de verdure naissante, de *lilas bleuissants*. »

Il n'y a rien de plus ordinaire que ces adjectifs, mais l'emploi avec des mots contrastants leur donne comme une nouvelle empreinte. Il en est de même d'autres épithètes.

R. 309 : « *L'odeur fade et fanée d'un cimetière de plantes.* »

R. 474 : « La sensation singulière d'une chaleur qui lui monte à la poitrine et lui remplissait la bouche d'une *fadeur rouge.* »

Num. 9 : « La longue file somptueuse se déroulait tout autour de l'arène qu'elle remplissait d'un *cliquetis étincelant*, de *sonneries lamineuses.* »

L. 236 : « Le grand *silence radieux.* »

Dans ces cas, des adjectifs appropriés à un certain ordre de perceptions sont employés en parlant d'une autre catégorie. Parfois les sensations elles-mêmes sont pour ainsi dire confondues. Chez Daudet le mot *goût* signifie quelquefois *odeur* et les sensations de lumière et de son sont souvent mêlées.

J. 171 : « Un *goût frais de verger* se mêlait à l'odeur de la vase. »

R. 73 : « D'un abattoir voisin venaient des hurlements lamentables, des coups sourds, un *goût fade de sang* et de graisse. »

R. 37 : « Il releva la tête avec un sursaut d'orgueil en *humant le goût des truffes* répandu dans l'air étouffé.

L. 105 : « Tout ce miroitement, tout ce *cliquetis de lumières*, me donnait un moment le vertige. »

T. T. 154 : « Soudain, *comme un bouquet d'étoiles*, une *grande mélodie claire s'égrenait* doucement dans le ciel. »

L. 237 : « Le cri strident des cigales, musique folle, assourdissante, à temps pressés, qui *semble la sonorité même de cette vibration lumineuse.* »

L. 59 : « Une fois, un cri long, mélancolique... monta vers nous en ondulant. Au même instant, une belle étoile filante glissa par-dessus nos têtes dans la même direction *comme si cette plainte que nous venions d'entendre portait une lumière avec elle.* »

Ce que Daudet dit de Tourgueneff est ainsi vrai de lui-même : « Tous ses sens ont des portes ouvertes les uns sur

les autres. Il est plein d'odeurs de campagne, de bruits d'eau, de limpidités de ciel, et se laisse bercer, sans parti pris d'école, par l'orchestre de ses sensations » (*Trente Ans de Paris*, 325).

Daudet renouvelle aussi certains adjectifs en les séparant de leurs substantifs habituels pour les accoupler à d'autres mots, par exemple :

Num. 6 : « Le *sourire entr'ouvert d'une bouche étincelante.* »

G. 119 : « Une *voix* de vieux paysan *édentée* et cruelle. »

Num. 33 : « Le *froid bleu* du regard. »

Dans quelques cas, il y a comme un renversement des expressions pour éviter l'emploi d'épithètes banales :

Num. 13 : « Sa *taillole* d'un rouge vif, tranchant sur l'*empois blanc du linge* (| linge blanc et empesé). »

E. 38 : « Des façons de commère, un *patois de tournure et d'accent* (| une tournure et un accent de province). »

R. 147 : « Appuyant ses mains brûlantes sur le *marbre des mains* de la reine (| sur les mains glacées). »

La raison d'être de toutes ces expressions se trouve expliquée dans deux phrases des *Notes sur la Vie* : « Entre les mots il faut des liaisons passagères, mais pas de mariage éternel. C'est ce qui différencie l'écrivain original des autres » (p. 3).

D'autres mots qu'il emploie d'une manière particulière sont les démonstratifs et les pronoms. L'article, par exemple, est très souvent remplacé par un démonstratif :

R. 118 : « Tout près les mâts croisés de la frégate-école. dans les verdure en ombre sur *ces* margelles du quai que les opticiens étoient de morceaux de verre bleu. »

Nab. 64 : « Les longues traînes dont le poids soyeux semblait rejeter en arrière le buste décolleté des femmes dans *ce* joli mouvement ascensionnel qui les faisait paraître, peu à peu, jusqu'au complet épanouissement de leur gloire. »

Nab. 96 : « Il devenait *ce* flâneur qu'on rencontre au premier rang des attroupements de la rue, s'abritant des averses sous les porches, s'approchant pour se chauffer des poêles en plein air où fume le goudron des asphalteurs. »

Dans ces phrases, le démonstratif signifie « les margelles »,

« le mouvement », « le flâneur » que nous connaissons bien et que nous nous représentons en ce moment. Il est ainsi un moyen de rendre la narration plus personnelle et plus frappante. Il met en relief l'objet ou l'être dont il s'agit, et éveille les souvenirs ou l'imagination du lecteur. Ceci est très évident dans les phrases où Daudet rappelle des incidents de son temps ou des aspects de son cher Paris.

C. 163 : « C'est tout cela que mon képi me rappelle ; une foule d'émotions, d'aventures, de paysages, Nanterre, la Courneuve, le Moulin-Saquet et *ce* joli coin de Marne où l'intrépide 96^e a vu le feu pour la première et la dernière fois. »

R. 238 : « Son imagination toujours bouillante lui représente la scène, l'horrible étouffement corps à corps, *ces* écrasements de la place Louis XV, *ce* tassement sinistre de tout un peuple au milieu d'un Paris trop grand, à deux pas d'immenses avenues désertes mais inabordables. »

S. 26 : « Ils s'en allaient à la découverte de tous *ces* jolis coins des environs de Paris dont elle savait la carte précise et détaillée. »

S. 62 : « Paris s'épanouissait à *ce* tournant de boulevard qui par un beau couchant, vers l'heure du Bois, n'a pas son pareil au monde. »

Daudet a encore d'autres moyens pour associer ses lecteurs au récit. En premier lieu, il y a l'emploi explétif du pronom « vous ».

L. 93 : « Elle *vous* lui détacha un coup de sabot. »

L. 125 : « Tout ce monde-là *vous* avait des mines hâves, jaunes. »

F. J. 4 : « La couronne de cheveux *vous* avait des révoltes de vie. »

F.-J. 138 : « Les femmes du peuple... ont si vite fait de *vous* épilucher une toilette. »

Ce pronom n'ajoute rien au sens, mais introduit comme une note personnelle, le ton de la causerie. Il en est de même de l'adjectif possessif employé en parlant des personnes.

C. 208 : « *Notre* homme, lui, n'a pas l'air de trouver cela si triste. »

J. 471 : *Notre* ami Jack.

Nab. 88 : « Un matin que *notre* Imaginaire avait quitté sa maison à l'heure. »

Nab. 500 : « Voilà *notre* Méridional rebondissant du fond de sa chute, ivre de joie et plein d'espoir. »

R. 332 : « *Notre* ami Tom »

Dans tous ces cas le possessif sert à exprimer l'intérêt que l'auteur et ses lecteurs prennent aux personnages. C'est pourtant une intervention trop indirecte pour satisfaire Daudet. Il prend lui-même la parole pour faire des exclamations personnelles telles que « je crois bien », « je vous jure », « j'imagine », ou des remarques adressées au lecteur « vous pensez », « vous savez », « voyez-vous » :

Nab. 95 : « Le père en rentrant le soir se mettait toujours à table avec un grand appétit. *Je crois bien !* Depuis qu'il avait perdu sa place, le pauvre homme ne déjeunait plus. »

R. 303 : « En ce moment il n'y songe pas. Colette non plus, *je vous jure.* »

Nab. 299 : « La porte s'était refermée sur le jeune attaché remportant ses paperasses avec une raideur majestueuse, mais bien heureux, *j'imagine*, de se sentir détaché. »

Nab. 220 : « *Vous pensez* si l'on s'écrasait le nez dehors contre les vitres. »

Nab. 222 : « *Vous savez*, cette sorte de lumière qu'il y a dans le rêve. »

Nab. 206 : « Mais *voyez-vous*, ces fortunes de roi ont les charges, les tristesses des existences royales. »

Cette tendance personnelle a d'autres conséquences que nous pouvons noter en passant, quoique ce ne soient pas vraiment des questions de langue. Daudet interrompt bien souvent le récit pour parler au lecteur, lui poser des questions ou faire des recommandations :

Nab. 201 : « Si vous avez voyagé dans le Midi vous l'avez vu [le château de Saint-Romans] et vous allez le revoir tout de suite. »

Nab. 325-326 : « Mais si vous croyez qu'elles ne savent pas de quoi il s'agit... vous êtes plus ingénus encore que le père Joyeuse. »

Nab. 331 : « Vous est-il arrivé, promeneur solitaire et con-

templatif, de vous coucher à plat ventre dans le taillis herbeux d'une forêt ? »

J. 219 : « Avez-vous remarqué comme c'est triste un piéton sur une grande route ? »

Nab. 331 : « Si vous voulez de la passion sincère et sans détour, si vous voulez des effusions, des tendresses, du rire... il y a de tout cela ce dimanche matin dans une maison que vous connaissez, une maison neuve, là-bas, tout au bout du vieux faubourg. »

Daudet se permet aussi d'adresser des remarques aux personnages :

C. 16 : « Attention, jeune homme, tenons-nous bien. »

F. J. 237 : « Mais regarde donc ta fille, malheureuse femme... Fais-toi ouvrir cette petite âme fermée qui souffre. Interroge ton enfant. Fais-la parler, fais-la pleurer. »

F. J. 249 : « Ah ! pauvre fille, tu croyais que c'était facile de s'en aller de la vie, de disparaître tout à coup. Tu ne savais pas qu'au lieu de t'emporter vite au néant que tu cherchais, la rivière te rejetait à toutes les hontes, à toutes les souillures des suicides manqués. »

J. 160 : « Le discours que Moronval prononça... n'était pas fait pour te réchauffer, mon pauvre Mâdou. »

Nab. 282-283 : « Cette fin d'après-midi du premier mai, rayée de pluie et de soleil, il faut te la rappeler, pauvre homme, en fixer à jamais l'éclat changeant dans ta mémoire. »

L'élément personnel est donc très frappant dans la prose de Daudet. C'est même, d'après Émile Zola, ce qui en fait le charme particulier. Notre auteur « ne peut conter un fait, présenter un personnage sans se mettre tout entier dans ce fait ou dans ce personnage, avec la vivacité de son ironie et la douceur de sa tendresse. (*Le Roman Expérimental*) »

CHAPITRE IV

Structure et rythme des phrases

Le choix et l'emploi des vocables nous aident ainsi à comprendre les caractéristiques de cette prose, mais ils ne suffisent pas pour les expliquer. C'est que les mots d'une langue ne restent pas isolés, mais se combinent de mille manières pour former des phrases. Chez Daudet, deux sortes de périodes se font particulièrement remarquer. En premier lieu, il y a les phrases courtes et concises, sans verbe pour la plupart. Ce sont parfois des exclamations de l'auteur lui-même :

R. 496 : « Mais la mère, quelle angoisse, quel regard au médecin ! »

Nab. 347 : « Tout avoir et tout perdre. Quel effondrement ! »

Nab. 450-451 : « Quelle chute horrible ! Riche il y a cinq minutes, entouré de tout le respect et le confort d'une grande existence. Maintenant plus rien. Pas même un toit pour dormir, pas même de nom. La rue. Où aller ? Que devenir ? »

D'autres phrases sont pour ainsi dire sténographiques, donnant le plus de détails descriptifs dans le minimum de mots :

G. 13 : « La pluie, la boue, pas de feu, pas de soupe, un ciel bas et noir, l'ennemi qu'on sent tout autour. C'est lugubre. »

Nab. 362 : « D'autres que Jansoulet l'ont vue plus lugubre encore, cette pièce mortuaire. Les fenêtres grandes ouvertes. La nuit et le jardin entrant librement dans un grand courant d'air. Une forme sur un tréteau ; le corps qu'on venait d'embaumer. La tête creuse, remplie d'une éponge, la cervelle dans un baquet. »

Ces phrases courtes contribuent à rendre cette prose con-

cise, mais saccadée. Comme les souvenirs du siège de Paris, tout cela est « haché, heurté... déchiqueté comme un éclat d'obus » (C. 98).

D'autres phrases sont au contraire remarquables à cause de leur longueur. Dans *Numa Roumestan*, par exemple, il y a une vingtaine de périodes de dix à quinze lignes et plusieurs plus longues encore :

Num. 257 : « Seulement ici les murs étaient couverts d'affiches, d'annonces bariolées, les chapeaux lièges, les chemises sur mesure à 4 fr. 50, les réclames des magasins de confection, alternant avec les portraits du tambourinaire dont on entendait crier la biographie de cette voix de soupape des marchands de programmes, au milieu d'un tapage assourdissant où le murmure de la foule circulaire, le ronflement des toupies sur le drap des billards anglais, les appels de consommations, des bouffées d'harmonie coupées de fusillades patriotiques venues du fond de la salle, étaient dominés par un perpétuel bruit de patins à roulettes allant et venant sur un large espace asphalté, entouré de balustrades, dans une houle de gibus et de chapeaux Directoire. »

Num. 275 : « [Là tout était produit du Midi, depuis les patrons...] Jusqu'aux petits Mèfre, geignards et malpropres, menacés à chaque instant d'être éventrés, scalpés, mis en bouillie, trempant tout de même leurs doigts dans tous les barils ouverts ; jusqu'aux acheteurs gesticulant, bavardant pendant des heures, pour l'acquisition d'une barquette de deux sous, ou s'installant en rond sur des chaises à discuter les qualités du saucisson à l'ail et du saucisson au poivre, les *pas moins, au moins, différemment*, tout le vocabulaire de la tante Portal échangé bruyamment, tandis qu'un « cher frère » en robe noire reteinte, ami de la maison, marchandait du poisson salé, et que les mouches, une quantité de mouches attirées par tout le sucre de ces fruits, de ces bonbons, de ces pâtisseries presque orientales, bourdonnaient même au milieu de l'hiver conservées dans cette chaleur cuite. »

Num. 228 : « Les baigneurs effarés, les chaises à porteurs se rangent vivement, les filles de service, leurs grandes poches de tablier pleines de monnaie et de tickets de couleur, appa-

raissent à l'entrée des galeries ; les masseurs, tout nus comme des Bédouins sous leurs couvertures de laine, se montrent à mi-corps sur l'escalier des étuves, les salles d'inhalation soulèvent leurs rideaux bleus, on veut voir passer le ministre et la chanteuse ; mais ils sont déjà loin, lancés à fond de train dans le lacis descendant des petites rues noires d'Arvillard, sur les cailloux pointus, serrés, veinés de soufre et de feu, où la voiture rebondit avec des étincelles, secouant les maisons basses toutes lépreuses, faisant apparaître aux fenêtres garnies d'écriteaux, au seuil des boutiques de bâtons ferrés, de parasols, de passe-montagnes, de pierres calcaires, minerais, cristaux et autres attrape-baigneurs, des têtes qui s'inclinent, des fronts qui se découvrent à la vue du ministre. »

On s'aperçoit immédiatement de la différence entre ces phrases et les constructions classiques toutes régulières et étayées par des relatifs et des conjonctions. Daudet ne se soucie guère de raisonner. Il veut peindre, et ajoute une touche après une autre pour rendre ses descriptions aussi complètes et vivantes que possible. Ses procédés favoris sont donc l'énumération et l'amplification. L'œil peut embrasser dans un instant l'ensemble d'une scène, mais l'écrivain ne peut rendre cette impression qu'en notant successivement les divers détails. Beaucoup des phrases de Daudet sont ainsi des suites de notes descriptives, accrochées à un seul verbe *être* ou *voir*.

Num. 258 : « Et ce qui donnait le mieux l'impression d'un marché, *c'était* ce public cosmopolite et baragouinant, public d'hôtel, débarqué de la veille, venu là dans un négligé de voyage, les bonnets écossais, les jaquettes rayées, les twines encore imprégnés des brumes de la Manche, et les fourrures moscovites pressées de se dégeler, et les longues barbes noires, les airs rogues des bords de la Sprée masquant des rictus de fauve et des fringales de Tartares, et des fez ottomans sur des redingotes sans collet, des nègres en tenue, luisants comme la soie de leurs chapeaux, des petits Japonais à l'Européenne, ratatinés et corrects, en gravures de tailleurs tombées dans le feu. »

Num. 321 : « Roumestan monta en wagon, transi jusqu'aux

os par cette apparition et le froid de sa nuit blanche, grelot- tant à *voir* aux portières les tristes perspectives du faubourg, ces ponts de fer en travers des rues ruisselantes, ces hautes maisons, casernes de la misère, aux fenêtres innombrables garnies de loques, ces figures du matin, hâves, mornes, sor- dides, ces dos courbés, ces bras serrant les poitrines pour cacher ou pour réchauffer, ces auberges à toutes enseignes, cette forêt de cheminées d'usines crachant leurs fumées rabat- tues ; puis les premiers vergers de la banlieue noirs de terreau, le torchis des maisons basses, les villas fermées au milieu de leurs jardinets rétrécis par l'hiver, aux arbustes secs comme le bois dégarni des kiosques et des treillages, plus loin des routes défoncées de flaques où défilaient des bâches inondées, un horizon couleur de rouille, des vols de corbeaux sur les champs déserts. »

Ces verbes « être » et « voir » se sousentendent facilement, et il en résulte de simples énumérations :

Num. 19 : « Un véritable étudiant d'Aix, très fort au bil- lard et au misti, sans pareil pour boire une bouteille de champagne à la régälade, pour chasser le chat aux flambeaux jusqu'à trois heures du matin dans les larges rues de la vieille ville aristocratique et parlementaire, mais ne s'inté- ressant à rien, n'ouvrant jamais un journal ni un livre, encrassé de cette sottise provinciale qui hausse les épaules à toute chose et pare son ignorance d'un renom de gros bon sens. »

Num. 278 : « Puis les primeurs, un déballage de verger méridional sans ombre, où les fruits dans des verdure grêles ont des facticités de pierreries, les fermes jujubes d'un beau vernis d'acajou neuf à côté des pâles azeroles, des figues de toutes variétés, des limons doux, des poivrons verts ou écar- lates, des melons ballonnés, des gros oignons à pulpes de fleurs, les raisins muscats aux grains allongés et transpa- rents où tremble la chair comme le vin dans une outre, les régimes de bananes zébrées de noir et de jaune, des écrou- lements d'oranges, de grenades aux tons mordorés, boulets de cuivre rouge à la mèche d'étoupe serrée dans une petite couronne en cimier. »

L'absence d'un verbe principal se remarque dans la plupart des phrases descriptives, longues ou courtes. Pour noter les détails d'une scène, on n'a besoin que de locutions comme « c'était », « il y avait », « on voyait », « on entendait » — de simples clichés dont Daudet se passe le plus souvent possible. Voici par exemple une suite de phrases descriptives sans verbe principal :

Nab. 65-66 : « Une vaste pièce richement meublée avec le goût artistique qui caractérisait le maître et la maîtresse de la maison. Quelques tableaux anciens sur le fond clair des draperies. Une cheminée monumentale, décorée d'un beau groupe de marbre, *les Saisons* de Sébastien Ruys, autour duquel de longues tiges vertes découpées en dentelle ou d'une raideur gaufrée de bronze se recourbaient vers la glace comme vers la limpidité d'une eau pure. Sur les sièges bas, les femmes groupées, pressées, confondant presque les couleurs vaporeuses de leurs toilettes, formant une immense corbeille de fleurs vivantes, au-dessus de laquelle flottaient le rayonnement des épaules nues, des chevelures semées de diamants, gouttes d'eau sur les brunes, reflets scintillants sur les blondes ; et le même parfum capiteux, le même bourdonnement confus et doux, fait de chaleur vibrante et d'ailes insaisissables qui caresse en été toute la floraison d'un parterre. Parfois un petit rire, montant dans cette atmosphère lumineuse, un souffle plus vif qui faisait trembler des aigrettes et des frisures, se détacher tout à coup un beau profil. »

De telles phrases sont une preuve de l'intensité de la vision chez Daudet, et de son souci des détails pittoresques ou caractéristiques. En effet, notre auteur ne peut penser à une scène quelconque sans en imaginer tout un tableau. Il lui vient par exemple cette idée simple : « La journée n'était complète que lorsque toute la cavalcade se trempait en route d'un orage de montagne ». Il se représente tout de suite les détails de cet incident, et, en essayant de nous les faire voir, il allonge et alourdit sa phrase :

Num. 211 : « Et la journée n'était complète que lorsque toute la cavalcade se trempait en route d'un de ces orages de mon-

tagne, criblé d'éclairs et de grêle, qui effrayait les chevaux, dramatisait le paysage, préparait un retour à sensation, la petite Bachellery, sur le siège, en paletot d'homme, sa toque ornée d'une plume de gelinotte, tenant les guides, fouettant ferme pour se réchauffer et racontant, une fois descendue, le danger de l'excursion avec l'entrain, la voix mordante, les yeux brillants, la vive réaction de sa jeunesse contre la froide averse et un petit frisson de peur. »

Voici un exemple encore plus frappant de cette amplification d'une idée simple. La femme de Roumestan écoute les confidences de la tante Portal. Daudet se figure immédiatement l'endroit où se trouvent les deux femmes, l'attitude et l'occupation de chacune, la nature des confidences, et le résultat en est une phrase de dix-sept lignes :

Num 60-61 : « Assise dans le vestibule frais comme une cour mauresque, où se concentrait une odeur de moisi, de renfermé, Rosalie, une broderie aux doigts, en Parisienne qui ne sait pas rester inactive, écoutait, des heures durant, les confidences surprenantes de la grosse dame plongée dans un fauteuil en face d'elle, les bras ballants, les mains vides pour mieux gesticuler, ressassant à en perdre haleine la chronique de la ville entière, ses histoires avec ses bonnes, son cocher, dont elle faisait selon l'heure et son caprice des perfections ou des monstres, se passionnant toujours pour ou contre quelqu'un et, à court de griefs, accablant son antipathie du jour des accusations les plus effroyables, les plus romanesques, d'inventions noires ou sanglantes, dont sa tête était l'arcie comme *les Annales de la propagation de la Foi*. »

En parlant de l'intrigue de *Numa Roumestan* (*Souvenirs*, p. 55), Daudet dit que lorsqu'un écrivain roule dans son esprit l'idée d'une œuvre « mille choses s'y mêlent, draguées et ramassées en route au hasard de l'existence comme des herbes aux mailles d'un filet. » Il en est de même des phrases où l'imagination de Daudet entasse les incidentes, les détails descriptifs.

Cette ampleur des périodes soulève la question de leur construction. Comment Daudet s'y prend-il pour exprimer

tant d'idées, pour noter tant d'impressions ? Les phrases énumératives ne sont pas certes difficiles à former, car il ne s'agit que de réunir des mots à la queue leu leu. Dans les autres cas, Daudet doit naturellement avoir recours aux relatifs et aux conjonctions, mais il s'en sert avec modération. Il évite tout entassement de « qui » et de « que », de « quand », « car » « parce que ». Examinez par exemple les phrases longues déjà citées (*Num.* 257 ; 275-6 ; 228-9 ; 211 ; 60-61). Dans aucune de ces phrases, il n'y a plus de quatre relatifs ou conjonctions et plusieurs (*Num.* 257 ; 275 ; 211) ne renferment que deux propositions subordonnées. Quelle différence avec les phrases du grand siècle, « cimentées de tous les termes de coordination, subordination et comparaison que le magasin de la langue contenait » (LANSON, *Art de la Prose*, IV. 61).

Daudet préfère se servir d'autres moyens de construction, et un examen de ces mêmes exemples nous révélera en premier lieu le grand rôle des participes. Il y en a parfois toute une série se rapportant à un seul mot.

Num. 60 : « La grosse dame *plongée* dans un fauteuil., *ressassant* à en perdre haleine la chronique de la ville entière... *se passionnant* toujours pour ou contre quelqu'un et, à court de griefs, *accablant* son antipathie du jour des accusations les plus effroyables. »

En voici un exemple encore plus frappant :

Nab. 249 : « La boue, rien que de la boue, en flagues lourdes, en traînées luisantes au bord des trottoirs, *chassée* en vain par les balayeuses mécaniques, par les balayeuses en marmottes, *enlevée* sur d'énormes tombereaux... toujours *remuée* et toujours *renaissante*, *poussant* entre les pavés, *éclaboussant* les panneaux des voitures... *mouchetant* les vitres, les seuils et les devantures. »

C'est de nouveau la méthode de l'énumération, de l'addition d'un détail descriptif à un autre. Dans d'autres cas, les participes servent à ménager le passage d'une idée à une autre.

Num. 326 : « Lui-même en était bien le prototype, déjà *guéri* de son grand désespoir du [matin, de ses dégoûts, de

son amour, *balayés* au premier souffle du mistral qui grondait fort dans la vallée du Rhône, *soulevant* le train, *l'empêchant* d'avancer, *chassant* tout, les arbres *courbés* dans une attitude de fuite, les Alpilles *reculées*, le soleil *secoué* de brusques éclipses. »

Dans cette phrase le participe « guéri » introduit les mots auxquels se rapporte « balayés » ; celui-ci amène à son tour le mistral auxquels s'accroche toute une série de participes présents dont le dernier a pour régime des mots accompagnés de participes passés. Nous avons déjà remarqué le remplacement de phrases relatives et adverbiales par des participes (Voyez p. 257-260), et nous voyons ainsi que ces mots sont pour Daudet des moyens favoris de construction et de transition.

Des participes passés ou présents avec quelques relatifs et conjonctions forment pour ainsi dire la charpente de la phrase. Autour d'eux se groupent les épithètes et les constructions absolues de toute espèce. Presque chaque substantif est accompagné d'un ou de deux adjectifs, et beaucoup de mots ont toute une série d'attributs :

Nab. 27 : « Le maître du logis, espèce de géant, — *tanné, hâlé, safrané*, la tête dans les épaules — à qui son nez *court et perdu* dans la bouffissure du visage, ses cheveux *crépus massés* comme un bonnet d'astrakan sur un front *bas et têtu*... donnait l'aspect féroce d'un Kalmouck. »

Num. 20 : « Quelles barbes *gigantesques, trop drues, trop noires, à reflets bleus*. »

Nab. 65 : « Longues tiges *vertes découpées en dentelle ou d'une raideur gaufrée de bronze*. »

Nab. 32 : « Ces physionomies si différentes, les unes *violentes, barbares, vulgaires*, d'autres *extra-civilisées, fanées, boulevardières, comme blettes*. »

Quand les adjectifs lui font défaut, Daudet forme toutes sortes de constructions absolues :

Nab. 28 : « Un homme superbe et sans âge, *grand nez majestueux, prestance seigneuriale*. »

Ibid. « Deux mains élargies et courtes, *phalanges velues, doigts carrés et sans ongles*. »

Nab. 361 : « Jansoulet arrivait au salon d'attente si peuplé d'ordinaire, aujourd'hui *tous ses fauteuils vides.* »

Nab. 457 : « La maison est au bout, basse, *des volets certs, une porte vitrée, ce faux air de villa* qu'elles ont toutes. »

R. 227 : « Ce bois de Vincennes, *toutes avenues libres,* semblait bien préparé pour les ébats d'un peuple en fête. »

R. 336 : « Il monte, tout de même un peu ému par le bon aspect de l'escalier, *une statue à l'entrée, des fauteuils à chaque étage, un luxe de maison moderne.* »

L'emploi de telles constructions et l'abondance des épithètes nous fait comprendre comment Daudet peut donner une description très détaillée dans une seule phrase. Le portrait de la tante Portal en est un exemple frappant :

Num. 58 : « *Énorme, apoplectique,* tout le sang afflué aux joues *tombantes, lie de vin* [abl. abs.], en contraste avec une peau d'ancienne blonde, ce qu'on voit du cou très blanc [constr. abs.], du front où de *belles coques soignées d'un argent mat* sortent d'un bonnet à rubans mauves, le corsage agrafé de travers, mais imposant tout de même [abl. abs.], l'air majestueux [constr. abs.], le sourire agréable [constr. abs.], ainsi vous apparaît d'abord M^{me} Portal dans le demi-jour de son salon, *toujours hermétiquement clos selon la mode du Midi.* »

Dans son désir de noter tous les détails d'une scène, Daudet n'hésite pas à répéter des mots. C'est même un de ses procédés favoris pour faciliter l'expression d'idées supplémentaires :

R. 1 : « Un *sommeil* de fièvre et de fatigue où le rêve était fait de toutes ses détresses de reine exilée et déchue, un *sommeil* que le fracas, les angoisses d'un siège de deux mois secouaient encore. »

R. 100 : « Ce siège de Raguse dont il venait d'écrire le *mémorial, mémorial* déjà fameux avant de paraître. »

R. 116 : « Dès lors, les scrupules lui vinrent et les *remords, les remords* compliqués d'un Slave et d'un catholique. »

Num. 6 : « Son visage aux belles lignes d'une froideur un peu hautaine, quand l'éclair spirituel de deux *yeux* gris, de

deux *yeux* de perle, ces vrais *yeux* de Parisienne... ne l'animait pas. »

R. 13 : « Le général duc de Rosen... avait quitté l'Illyrie depuis trois ans, depuis que le roi lui avait retiré son poste de confiance. »

R. 39 : « Toute cette jeunesse, retournée et *riant* sur leur passage, mais *riant* en dessous. »

La répétition de mots n'est pas la seule conséquence fâcheuse de cet entassement de notes descriptives. Afin de caser toutes ces incidentes, il faut bien souvent les placer entre les parties essentielles de la phrase :

SÉPARATION D'UNE CONJONCTION DU SUJET DE LA PHRASE SUBORDONNÉE

R. 61 : « Lorsque l'enfant devint homme et que, *ses études finies, l'enclos de Rey se trouvant trop étroit pour ses lauriers, ses diplômes et les ambitions paternelles*, il fut question de l'envoyer à Paris. »

R. 84 : « Son avarice était telle que, *même en ne payant pas pour son compte, chaque fois qu'il devait donner de l'argent*, il y avait sur sa figure une contraction de tous les traits. »

SÉPARATION DU SUJET DU VERBE

R. 380 : « Le petit Zara qu'elle avait gardé levé et qui, *comprenant l'angoisse, le dramatique de ce silence, sans hasarder une de ces questions si cruelles, si fatidiques que l'enfant prononce de sa voix claire*, s'était abrité dans les feuillets d'un gros album. »

Nab. 31 : « Un peu plus loin, Cabassu, *un autre pays, petit homme court et trapu, au cou de taureau, aux biceps michelangesques qui tenait à la fois du coiffeur marseillais et de l'hercule de foire, masseur, pédicure, manucure, et quelque peu dentiste*, mettait ses deux coudes sur la table. »

SÉPARATION DU VERBE DU RÉGIME

Num. 47 : « Elle en riait toute seule en montant — *ses courses faites* — l'escalier sans tapis de la maison parisienne en été. »

Nab. 479 : « Le soleil, montant dans le ciel, éparpillait *sur la mer sortie de ses brumes, lourde, stupéfaite, immobile avec des transparences de quartz*, des milliers de rayons tombant dans l'eau. »

R. 288 : « L'épaisse reine de Galice qui ressemble, *les joues massives, le teint soulevé*, à une orange rouge à grosse peau. »

De tels cas sont très fréquents, et l'on trouve çà et là d'autres « dislocations » de la phrase :

Nab. 112 : « C'est encore la danseuse — *fallait-il qu'elle fût abandonnée, cette petite Ruys* — qui... exigea du sculpteur une séparation nécessaire quand Félicia eut douze à treize ans. »

R. 89 : « Pour essayer de franchir la frontière qui *chaque fois et durement* le rejetait à l'oisiveté misérable de sa vie. »

E. 126 : « Elle douce, affectueuse, exacte — *quand il partait ou revenait* — à tendre aux caresses son front uni et blanc. »

Nab. 459 : « Dix ans où elle avait chanté avec *chaque fois* la peur d'être trahie. »

Nab. 64 : « Il assistait au défilé *curieux et non encore terminé à minuit* des invités de Jenkins. »

R. 162 : « La moitié de la pièce était prise par le haut gril-lage — *drapé de rideaux bleus aussi* — d'un bureau. »

Des mots qui se rapportent l'un à l'autre sont parfois si éloignés qu'il faut en répéter un ou le rappeler par une autre expression. Ceci est surtout nécessaire quand le sujet d'une phrase se trouve séparé du verbe :

R. 45-46 : « La *tête*, au repos énorme et laide, bossuée d'un grand front au-dessus duquel se tordait dans un désordre invincible une chevelure noire aigrettée d'un large épi blanc, au nez épais et cassé, à la bouche violente sans un poil de barbe pour la cacher, car son teint avait les ardeurs, les

crevasses, les stérilités d'un sol volcanique, la tête s'animait merveilleusement dans la passion. »

R. 65-66 : « La *perce singulière* de ce grand Gascon, toujours monté, qui ne fumait pas, se grisait sans boire, *cette parole imagée* et brutale s'exerçant sur des convictions aussi démodées que les paniers et la poudre, aussi discordantes dans le cadre où elles s'exprimaient que le goût d'un anti-quaire au milieu d'articles de Paris, *tout cela conquît* très vite à Élysée la renommée. »

Dans un cas, il y a un tel entassement d'incidentes et d'épithètes que Daudet se voit obligé de terminer la période sans être arrivé au verbe principal. Celui-ci ne se trouve que dans la phrase suivante :

Nab. 215-217 : « Oh ! vers trois heures de l'après-midi, après un déjeuner somptueux présidé cette fois par la vieille mère avec une cambrésine neuve à sa coiffe, et où s'étaient assis, à côté de célébrités parisiennes, des préfets, des députés, tous en tenue, l'épée au flanc, des maires en écharpe, de bons curés rasés de frais, lorsque Jansoulet, en habit noir et cravate blanche, entouré de ses convives, sortit sur le peron et qu'il vit dans ce cadre splendide de nature pompeuse, au milieu des drapeaux, des arcs, des trophées, ce fourmillement de têtes, ce flamboiement de costumes s'étageant sur les pentes, au tournant des allées ; ici, groupées en corbeille sur une pelouse, les plus jolies filles d'Arles, dont les petites têtes mates sortaient délicatement des fichus de dentelle, au-dessous, la farandole de Barbantane, ses huit tambourins en queue, prête à partir, les mains enlacées, rubans au vent, chapeau sur l'oreille, la taillole rouge autour des reins ; plus bas, dans la succession des terrasses, les orphéons alignés tout noirs sous leurs casquettes éclatantes, le porte-ban-nière en avant, grave, convaincu, les dents serrées, tenant haut sa hampe ouvragée ; plus bas encore, sur un vaste rond-point transformé en cirque de combat, des taureaux noirs entravés et les gauchos camarguais sur leurs petits chevaux à longue crinière blanche, les houzeaux par-dessus les genoux, au poing le trident levé ; après, encore des drapeaux, des casques, des baïonnettes, comme cela jusqu'à l'arc triomphal

de l'entrée ; puis, à perte de vue, de l'autre côté du Rhône, sur lequel deux compagnies du train venaient de jeter un pont de bateaux pour arriver de la gare en droite ligne à Saint-Romans, une foule immense, des villages entiers dévalant par toutes les côtes, s'entassant sur la route de Giffas dans une montée de cris et de poussière, assis au bord des fossés, grimpés sur les ormes, empilés sur les charrettes, formidable haie vivante du cortège ; par là-dessus un large soleil blanc épandu dont un vent capricieux envoyait les flèches dans toutes les directions, au cuivre d'un tambourin, à la pointe d'un trident, à la frange d'une bannière, et le grand Rhône fougueux et libre emportant à la mer le tableau mouvant de cette fête royale. En face de ces merveilles, où tout l'or de ses coffres resplendissait, le Nabab eut un mouvement d'admiration et d'orgueil. »

Cette phrase est bien caractéristique de la prose de Daudet. Elle nous fait toucher du doigt cette manie de la description, l'emploi des participes et des tournures absolues, l'entassement des épithètes. C'est une construction bien irrégulière et peu solide, mais riche en détails pittoresques.

Cette prose est donc artistique en ce qu'elle donne des descriptions saisissantes et détaillées, mais il nous reste à savoir si elle a de la beauté intrinsèque. Est-ce que Daudet se laisse influencer dans le choix et l'ordonnance des mots par d'autres considérations que celles du sens, est-ce qu'il se soucie du rythme et de l'harmonie de ses phrases ? Nous remarquons en premier lieu qu'il n'est point insensible au son des mots. Une preuve en est l'emploi fréquent d'onomatopées. Dans son *Journal* (5 juin 1874) Edmond de Goncourt nous dit que « Daudet s'avoue beaucoup plus frappé du bruit, du son des êtres que de leur vue, et tenté parfois de jeter dans sa littérature des « pif », des « paf » et des « boum ». La longue liste d'interjections citée plus haut (voyez p. 128 et suiv.) montre qu'il a cédé à cette tentation, et qu'il avait de l'oreille pour les sons des mots. Ce souci de l'harmonie imitative se révèle d'une manière encore plus frappante dans la juxtaposition de certains vocables. Daudet accumule par exemple

des sibilants pour nous faire entendre des bruissements ou des sifflements :

F. J. 245 : « Un coup de vent subit... s'éteint avec un sifflement sous un seuil mal joint. »

J. 178 : « Ce silence glissant dans l'espace. »

Trente Ans 288 : « Je poussais ma yole entre les roseaux, et lorsque avait cessé le bruissement soyeux des longues cannes. »

Les « r » abondent quand il s'agit de décrire un fracas quelconque :

L. 325 : « Ce matin, aux premières clartés de l'aube, un formidable roulement de tambour me réveille en sursaut. »

I. 87 : « De lourds fardiers, chargés de ferraille, ébranlent le sol. »

Num. 20 : « Quel fracas de gros rires pareils à l'écrasement d'un tombereau de pierres. »

C. 264 : « Des roues d'une voiture de roulage entrant à grand bruit par le portail ouvert. »

Un mélange de ces deux consonnes sert à représenter un bruit sec et craquant :

J. 8 : « On entendait les pas de l'enfant et de son compagnon s'éloigner en criant sur le sable durci par le froid. »

L'addition des fricatives « f » et « v » adoucit les sons d'une manière bien perceptible :

J. 134 : « Cette petite voix d'Afrique, gazouillante, caressante, qui lui faisait fermer les yeux de plaisir. »

T. T. 204 : « Joignez à cela le fourmillement vague des nuits africaines, branches frôlées, pas de velours, d'animaux rôdeurs. »

Les voyelles aussi bien que les consonnes jouent un rôle dans ces cas d'harmonie imitative. Les « i » et « ü » ne sont pas, certes, étrangers à l'effet produit par la phrase :

J. 8 : « On entendait les pas de l'enfant et de son compagnon s'éloigner en criant sur le sable durci par le froid. »

Ces voyelles servent en effet à rendre des sons aigus, perçants :

J. 207 : « Le rire strident des pies. »

C. 237 : « Des sifflements aigus de la bise. »

Les voyelles nasalées représentent au contraire des sons prolongés et solennels :

J. 183 : « Tous les souffles de la plaine... *confondus dans un immense* roulis de soupirs et de sons, *enveloppent l'enfant*, le bercent, l'apaisent et *l'endorment profondément.* »

Souvenirs, 246 : « Le même *refrain lent et mélancolique retentit partout lourdement.* »

Ces voyelles ont un effet semblable quand il s'agit d'imiter non pas des sons mais des mouvements :

L. 316 : « La lune... qui se lève *doucement*, avec un *mouvement d'ascension* d'abord très *sensible*, et se *ralentissant* à mesure qu'elle s'éloigne de l'horizon. »

J. 157 : « Elle [la mort] *descend lentement*, comme un oiseau qui plane, sur le *front assombri* des *agonisants.* »

T. A. 325 : « Sur la *blancheur tremblotante* d'une *immense pente* de neige, *lentement* se déroule une *longue* corde où des *ombres craintives* sont attachées à la file. »

E. 82 : « Une foule de petits ruisselets de vif *argent dégringolant* des hauteurs, se *perdant entre* les *verdures* et les *pierres*, en *formant* des chutes avec un *lent mouvement* d'eau ».

Le rôle des voyelles longues et courtes est tout à fait frappant dans le dernier exemple. Le mouvement sautillant du commencement de la phrase se ralentit peu à peu pour devenir l'allure solennelle de la fin : « *formant des chutes avec un lent mouvement d'eau.* »

Ce souci du rythme se remarque très souvent dans la prose de Daudet. Le flamboiement d'un feu, le passage à toute vitesse d'un train express se rendent par des phrases saccadées :

J. 158 : « La flamme du foyer brille, se reflète, s'allonge dans tous les coins comme si elle cherchait quelqu'un qu'elle ne retrouve plus. Elle allume d'un éclair les vitres entassées, plonge jusqu'au fond des vases à fleurs, grimpe le long des vieux treillages appuyés au mur, s'agite, court sans cesse, ne trouvant rien, toujours rien. »

J. 184 : « Jack voit passer quelque chose de monstrueux, de terrible, une bête hurlante, sifflante, avec deux énormes

yeux bombés et sanglants et de longs anneaux noirs qui se déroulent en faisant jaillir des étincelles... Aux endroits où il passe, la nuit s'ouvre, se déchire, on aperçoit un poteau, un bouquet d'arbres. »

Une période ample et soutenue est employée au contraire pour représenter le mouvement d'un vaisseau entrant au port :

J. 288 : « Quelque trois-mâts nantais arrivant du bout du monde, rentrant au pays après deux ans d'absence et remontant le fleuve d'un mouvement lent, presque solennel, comme s'il portait avec lui le recueillement silencieux de la patrie retrouvée et la poésie mystérieuse des choses venues de loin. »

Dans la description du mistral les membres de phrase sont tantôt longs et tantôt courts comme les souffles du vent.

Num. 74 : « Libre, sans obstacle, chassant devant lui l'immense plaine ondulée où quelques mas perdus, une ferme isolée, toute grise dans un bouquet vert, semblaient l'éparpillement d'un village par la tempête, il passait en fumée sur le ciel, en embruns rapides sur les blés hauts, sur les champs d'oliviers dont il faisait papilloter les feuilles d'argent, et avec de grands retours qui soulevaient en flots blonds la poussière craquant sous les roues, il abaissait les files de cyprès serrés, les roseaux d'Espagne aux longues feuilles bruissantes donnant l'illusion d'un ruisseau frais au bord de la route. »

Tout ceci nous démontre que Daudet soigne l'harmonie et le rythme de ses phrases quand il s'agit de rendre certaines sensations, de produire certains effets. Il nous reste à découvrir s'il y fait attention dans les autres cas où il n'y a pas de son ni de mouvement à imiter. Nous avons déjà vu que l'entassement des épithètes et des incidentes nécessite souvent des répétitions de mots et des dislocations de la phrase qui ne concourent pas, certes, à l'harmonie de cette prose. Certaines phrases se font remarquer par leur allure cahotante.

R. 52 : « Toute la bourgade, *on appelle aussi ce coin de faubourg l'enclos de Rey (a)*, était, *elle est encore (a)* ardemment royaliste, et dans chaque atelier on trouvait *pendu à la*

muraille, bouffi, rose et blond, les cheveux longs bouclés (c) et pommadés avec de jolies lumières sur les boucles (b) (c), le portrait à la mode de 1840 (a) de celui que les bourgadiens nommaient familièrement entre eux lou Goï » (le boiteux).

Il faut pourtant remarquer que, même dans ce cas et dans les phrases longues déjà citées, la cadence de la fin est satisfaisante et parfois poétique. La description saccadée et quelque peu embrouillée de la tante de Numa se termine heureusement par ces mots simples :

« Ainsi nous apparaît d'abord M^{me} Portal dans le demi-jour de son salon toujours hermétiquement clos selon la mode du Midi. (*Num* 58). »

La longue énumération des merveilles de Saint-Romans finit par une cadence qui exprime un peu la grandeur de la scène :

Nab. 217 : « Le grand Rhône fougueux et libre emportant à la mer le tableau mouvant de cette fête royale. »

Dans un bon nombre de cas, Daudet a changé l'ordre habituel des mots afin de rendre le rythme plus sensible et plus musical :

C. 56 : « Sous l'arc de l'Étoile, *rythmée par le pas lourd des sections, par le heurt des sabres, éclata* la Marche triomphale de Schubert. »

R. 25 : « Sa taille souple où palpitait le rire en ondes sonores et visibles. »

R. 96 : « Élysée..., voyait sur ce beau front au ton d'agate se tordre et s'enrouler en diadème royal les reflets croisés des nattes lourdes. »

Num. 76 : « Le sentier..., par où les moines, *vers l'étang luisant comme une coupe de métal, s'en venaient pêcher des carpes.* »

Num. 28 : « Ces professions dites libérales... ont de durs

(a) Parenthèse séparant des parties essentielles de la phrase ;

(b) Suite d'épithètes séparant le verbe du régime et se rapportant à celui-ci ;

(c) Répétition de mots de la même racine.

commencements avant que, dans le petit salon d'attente acheté à crédit, aux meubles mal rembourrés, à la pendule symbolique, flanquée de candélabres dégingandés, *viennne s'asseoir le défilé des clients sérieux* ».

Dans ce dernier exemple, le sujet et le verbe sont rejetés à la fin pour mieux équilibrer la phrase. D'après l'ordre normal, il y aurait une queue d'épithètes lourde et embarrassante. Nous remarquons bien souvent ce souci du balancement des phrases, car Daudet, tout en semblant entasser les mots selon son bon plaisir, est loin d'écrire au hasard. Il ne s'agit pas, certes, d'une symétrie classique, mais il y a une distribution assez égale des épithètes et des incidentes, et les phrases longues sont bien plus équilibrées qu'elles ne paraissent au premier abord. En voici quelques exemples frappants :

Num. 151-152 : « C'était une houle... de coiffures piquées d'étoiles, les diamants mêlés à l'éclair bleu (a) des cheveux noirs (b), à l'or filé (a) des crépélures blondes (b); et des profils perdus, de santé pleine, (c) en lignes arrondies (d) de la taille au chignon, ou de fine maigreur, (c) élancés (d) de la ceinture serrée d'une petite boucle brillante au cou long, noué d'un velours.

Dans cette phrase l'opposition et le balancement des épithètes (a, b, c, d) sont tout à fait frappants. Nous remarquons aussi qu'en reprenant l'idée « de la taille au chignon » Daudet en développe les deux parties d'une manière semblable :

« De la ceinture serrée d'une petite boucle brillante
au cou long, noué d'un velours. »

Il en est de même dans le cas suivant :

Nab. 252 : « Dans le demi-jour de l'atelier (a), parmi l'éclat brouillé des objets d'art, bronzes, tapisseries (a), sa pâleur fait une lumière douce (b), ses yeux ont des reflets de pierre précieuse (b). »

Cette phrase consiste en deux idées principales dont chacune est énoncée de deux manières, la première générale, la deuxième concrète.

Même les énumérations de Daudet ne sont pas faites au

hasard, mais renferment des expressions balancées qui se correspondent ou s'opposent.

Num. 10 : « Le flot succédait sans interruption. Il y en avait des vieux, des jeunes (a), des gentilshommes de campagne (b) en complet gris de la guêtre au petit chapeau (c), des chefs d'ateliers (b) endimanchés dans leurs redingotes marquées de plis (c), des ménagers, des fermiers (d) de la banlieue d'Als (e) en vestes rondes (f), un pilote (d) du port Saint-Louis (e), tortillant son gros bonnet de forçat (f).

De pareils effets d'antithèse et de symétrie se remarquent dans les phrases suivantes :

J. 49-50 : « Alors commença pour lui cette terrible vie de vache enragée qui vous brise tout de suite ou vous bronze à jamais (1). Il fut un de ces dix mille pauvres hères, faméliques et fiers (2), qui se lèvent chaque matin à Paris, tout étourdis de faim et de rêves ambitieux (3), dévorent dans la rue par petites bouchées (4), un pain d'un sou caché dans leur poche (4), noircissent les habits d'une plumée d'encre (5) et blanchissent leurs cols de chemise avec de la craie de billard (5), n'ayant pour se réchauffer que les calorifères des églises et des bibliothèques. »

C. 22-23 : « Derrière se presse une foule silencieuse, de tout rang, de tout âge (l), depuis les grands vieux à tricorne (m) qui s'appuient en tremblant sur des bâtons (n) jusqu'aux petits blondins frisés (m) vêtus d'une bretelle et d'un pantalon de futaine (n), depuis l'aïeule paralytique (o) que de fiers garçons portent sur leurs épaules (p), jusqu'aux enfants de lait (o) que les mères serrent contre leur poitrine (p) : tous, les vaillants comme les infirmes (q), ceux qui seront

(a) (b), (d), (e) Antithèses.

(c), (f) Expressions correspondantes.

(1), (2), (3) Antithèses.

(4) Balancement des circonstanciels et des épithètes.

(5) Antithèse et symétrie.

(l) Expressions correspondantes.

(m), (o), (q), (r), antithèses.

(n), (p), balancement.

les soldats de l'année prochaine et ceux qui ont fait la terrible campagne (r), des cuirassiers amputés qui se traînent sur des béquilles, des artilleurs hâves, exténués, ayant encore dans leurs uniformes en loque la moisissure des casemates de Spandau ; tout cela défile fièrement sur la route. »

Tout ceci nous démontre que Daudet se souciait réellement de l'harmonie des mots, du rythme et de l'équilibre des phrases. Ce n'est point étonnant chez un homme qui avait, au dire de ses amis (par ex. Léon Daudet, Hugues Le Roux), une oreille très fine, et qui a décrit d'une façon si merveilleuse la musique des cloches (*P. C.* 186-7 ; *F. J.* 87), la symphonie des bois (*J.* 186, 207), le silence de la nuit (*J.* 178), le brouhaha de Marseille (*S.* 365, *T. T.* 81-82). La manie de la description l'entraîne parfois à employer des tournures bizarres ou compliquées, mais malgré tout, il n'est pas un désarticulateur de la phrase. Il sait concilier « le souci de l'expression vivante avec le goût de la mesure et le sens d'une juste discipline » (G. Pellissier, *la Langue littéraire contemporaine. Revue des Revues*, 15 septembre 1904).

TROISIÈME PARTIE

Exploitation du Lexique

CHAPITRE V

Prosopopées et Personnifications

Notre tableau de cette langue serait pourtant incomplet si nous n'ajoutions pas à l'examen du choix, de l'emploi et de l'ordonnance des vocables une étude des figures de rhétorique. Comme l'a dit M Albalat, « le talent ne consiste pas à se servir sèchement des mots, mais à découvrir les nuances, les images, les sensations qui résultent de leurs combinaisons (*L'Art d'Écrire*, IV). » Nous venons de voir comment Daudet emploie des mots pour exprimer certaines pensées, produire certaines impressions, mais nous n'avons fait qu'entre-apercevoir ce qui donne à son style sa couleur et son éclat particuliers. Le caractère imagé de cette prose est évident même à une première lecture, et une étude plus approfondie nous aidera à mieux comprendre et l'œuvre et l'écrivain.

Nous remarquons en premier lieu le grand nombre de prosopopées et de personnifications. En décrivant des objets inanimés, Daudet emploie souvent des verbes appropriés à des êtres vivants :

L. 239-240 : « Quelques tables boiteuses... un billard crevé... un divan jaune, un vieux comptoir *dormaient* là dans une chaleur malsaine et lourde. »

L. 265 : « Un grand lit très haut sur lequel *flânent* de petits coussins rouges. »

L. 159 : « Toute la colline *grelottait*. »

L. 287-288 : « Dans la fine dentelle du clocher, toute une compagnie de cloches et de clochettes *vint s'abattre* un beau matin de Pâques. »

C. 14 : « Les mitrailleuses embusquées *regardent fixement* l'horizon. »

C. 96 : « Le petit village abandonné *serrait* ses maisons l'une contre l'autre, comme *frissonnant* d'une attente terrible. »

T. T. 57 : « La chasse à la casquette ne battait plus que d'une aile, les romances *chômaient*. Dans la pharmacie Bézuet, le piano *languissait* sous une housse verte. »

F. J. 275 : « Une girouette *taquinée* par le vent. »

F. J. 277 : « Tous les clochers dressés dans la nuit *se passaient l'heure* l'un à l'autre. »

Dans d'autres cas, les prosopopées sont plus développées. La pendule de Bougival « sans un grain de bon sens, pleine de lubies, de caprices » (C. 64), a une « petite mine chiffonnée » (C. 68). Quand la guerre éclata elle « était en villégiature » (C. 64), mais on l'emmena bientôt en Allemagne où elle « prit à tâche d'ensorceler toute la Bavière » (C. 72). La marmite de l'acteur « bout tranquillement avec un murmure de satisfaction » (C. 239). « C'est un peu tard veiller pour une marmite ; aussi quoique celle-là semble faite au métier, à en juger par ses flancs roussis, passés à la flamme, de temps en temps elle s'impatiente (C. 240). »

Beaucoup d'objets reçoivent aussi le don de la parole. Les clefs de M. Viot parlent (P. C. 51), menacent (P. C. 51-52 ; 59) et sanglotent même (P. C. 51). Tartarin de Tarascon a une longue conversation avec la diligence qui l'appelle d'une voix « de vieille fée, enrouée, cassée, fêlée » (T. T. 167). Pour les employés de la maison Fromont Jeune et Risler Aîné, les pieds de Sidonie sont éloquentes. Finement chaussés dans leurs bottines dorées, ils « racontaient en marchant toutes sortes de courses clandestines, les escaliers tendus de tapis

qu'ils franchissaient la nuit pour aller souper, et les fourrures chaudes dont ils s'enveloppaient quand le coupé faisait le tour du lac (*F. J.* 138-139). » Le canon parlait aussi. Il disait « les blessés mourant de froid dans la neige, l'agonie aux revers des routes dans des mares de sang gelé, l'obus aveugle, la mort noire arrivant de tous côtés à travers la nuit (*C.* 175-176). »

Dans quelques cas il y a comme un mélange de la prosopopée et de la synecdoche Daudet aime à représenter les gens par ce qu'il y a de plus frappant dans leur apparence. Un académicien n'est pour lui qu'un habit vert, comme le Petit Chose ne voit dans sa bien-aimée que des yeux noirs :

R. 290 : « En fait de pittoresque, deux ou trois fracs palmés de vert s'installent tout en haut devant la table et le verre d'eau sucrée ; et c'est un de ceux-là qui prononce la phrase consacrée : La séance est ouverte.

P. C. 329 : « Le plus navrant c'est une petite robe noire assise dans un coin de la maison, et tricotant du matin au soir, sans rien dire, avec de grosses larmes qui coulent. »

C. 170 : « Un peu plus loin, on lui prit son cheval ; c'était pour un képi à huit galons très pressé d'aller voir ce qui se passait à l'Hôtel de Ville. »

R. 396 : « Christian II... fut très étonné de voir une casquette plate à galons d'argent s'approcher de lui et le prier fort poliment d'entrer un instant dans son bureau... La casquette plate se nomma. »

P. C. 53 : « La vieille tenait à la main une petite lampe de cuivre ; les yeux noirs, eux, ne portaient rien. »

P. C. 88 : « Les yeux noirs volaient du sucre. »

J. 180 : « La voiture s'est arrêtée, et de la capote sort une bonne grosse casquette à oreillons qui se penche pour chercher à qui peut appartenir ce cri timide... « Où allez-vous ? » demande la casquette. »

Ce procédé est comme l'emploi des substantifs abstraits, un moyen de dégager, d'illuminer l'aspect des choses que l'on veut considérer, et sent décidément l'école impressionniste.

Dans les descriptions de la nature, les personnifications sont aussi très fréquentes. Un des *Contes du Lundi* (Les

Émotions d'un Perdreau Rouge) est mis dans la bouche d'un oiseau, et Daudet semble avoir reçu ce don féerique qui permet de comprendre le langage des animaux et des plantes.

L. 168 : « C'est un artiste ! » dit la fauvette. « Non, dit le bouvreuil, ce n'est pas un artiste puisqu'il a une culotte en argent ; c'est plutôt un prince. »

« Ni un artiste, ni un prince », interrompt un vieux rossignol qui a chanté toute une saison dans les jardins de la sous-préfecture. « Je sais ce que c'est : c'est un sous-préfet ! » Et tout le petit bois va chuchotant : « C'est un sous-préfet ! c'est un sous-préfet ! Comme il est chauve ! » remarque une alouette à grande huppe. Les violettes demandent : « Est-ce que c'est méchant ? »

L. 170 : « Voilà les petites violettes qui se haussent vers lui sur le bout de leurs tiges et qui lui disent doucement : « Monsieur le sous-préfet, sentez-vous comme nous sentons bon ? »

P. P. 9 : « Dans le petit monde du poil et de la plume, Tarascon est très mal noté. Les oiseaux de passage eux-mêmes l'ont marqué d'une grande croix sur leurs feuilles de route, et quand les canards sauvages, descendant vers la Camargue en longs triangles, aperçoivent de loin les clochers de la ville, celui qui est en tête se met à crier bien fort : « Voilà Tarascon ! Voilà Tarascon ! » et toute la bande fait un crochet. »

Le vent et la lumière se représentent presque toujours comme des êtres animés et sentants :

P. P. 227 : « Dans l'angle sombre de la place, le vent chantait, tournait seul. »

L. 95 : « Le mistral était en colère, et les éclats de sa grande voix m'ont tenu éveillé jusqu'au matin. »

L. 105 : « Le vent court comme un fou, en hurlant. »

J. 478-479 : « Il (le vent) lui dit ce qu'il dit aux mères et aux femmes de marins, des paroles qui la font pâlir. C'est qu'il vient de loin, ce vent de tempête, et il vient vite, et il en a vu, des aventures... Tour à tour farceur ou terrible, dans la même minute il a déchiré la voile d'un bateau, éteint une bougie, soulevé une mantille, préparé les orages, activé l'incendie ; c'est tout cela qu'il raconte et qui donne à sa voix tant d'intonations différentes, joyeuses ou lamentables.

Cette nuit, il est sinistre à entendre. Il passe en courant

sur le balcon, ébranle les croisées, siffle sous les portes. Il veut entrer. Il a quelque chose de pressé à dire à cette mère, et tous les bruits qu'il apporte, qu'il jette contre la vitre en secouant ses ailes mouillées, résonnent comme un appel ou un avertissement. »

P. C. 202 : « Un bec de gaz ouvert à demi veillait encore, laissant sortir d'un air ennuyé un tout petit bout de langue. »

C. 240 : « Une petite flamme court sur le parquet, éclairant le logis par le bas, comme pour faire son inspection, s'assurer que tout est en ordre. »

L. 310 : « Le soleil d'hiver, fouetté par l'énorme courant, s'éparpille, joint ses rayons, les disperse. »

J. 157-158 : « La flamme du foyer brille, se reflète, s'allonge dans tous les coins comme si elle cherchait quelqu'un qu'elle ne retrouve plus... Il paraît que là encore il n'y a plus rien, car la flamme continue à courir au plafond, sur la porte, à rôder, à frémir, jusqu'au moment où lasse, épuisée, découragée, comprenant que le feu est inutile, qu'elle n'a plus personne à réchauffer ici, elle rentre dans les cendres et s'éteint elle aussi comme le petit roi frileux qui l'avait tant aimée. »

Dans tous ces cas, la personnification sert à donner de la vivacité au récit. Combien c'est plus expressif de parler des lubies et des caprices de la pendule que de son « désheurement », et de décrire l'impatience de la marmite plutôt que la soupe qui bout. Cette figure est aussi un moyen d'introduire d'une manière concrète les pensées de l'auteur ou de ses personnages. En entendant siffler les obus, Daudet songe à ce qui se passe sur le champ de bataille, et, pour nous le dire, il fait parler le canon. De même Ida de Barancy se livre à des idées noires en écoutant les rafales, mais c'est bien plus frappant de représenter le vent lui-même comme un messager de malheur. Quoique Daudet affectionne pour certaines raisons les substantifs abstraits, il n'aime point du tout les idées abstraites. Il ne se contente pas de douer de vie les objets inanimés et de faire parler les animaux et les éléments, mais il personnifie ce qui n'existe pas sous une forme matérielle — le silence et le jour, les sentiments de l'âme, la misère et la mort :

J. 196 : « Autour de la maison, le silence, le bon silence de la campagne rôdait comme un gardien mystérieux. »

J. 185 : « Voici que bientôt un autre voyageur va se mettre en route avec lui par la campagne, un voyageur dont le départ sonne dans le chant des coqs et les grelots légers des grenouilles au bord du fleuve. C'est le jour, le jour qui rôde dans les nuées, indécis encore du chemin qu'il prendra.

E. 264 : « Le remords, ce gêneur sinistre, s'installait à sa table, le suivait partout, remontant avec lui le sordide faubourg Saint-Jacques, l'attendant au coin du boulevard Arago à la sortie de ses cours. »

F. J. 120 : Une belle visiteuse, appelée l'Espérance, était venue ce soir-là. Elle avait fait ce grand effort de monter cinq étages dans un escalier noir et d'entre-bâiller la porte du petit logis pour y jeter un regard lumineux. »

F. J. 131 : Les nuits bleues étaient à l'adultère, à cette faute librement installée qui parlait bas, marchait sans bruit sous les persiennes fermées, et devant laquelle la maison assoupie se faisait muette, aveugle. »

Nab. 378 : « Comment peut-on arriver à se brouiller quand on se connaît si bien, quand on a vécu comme deux jumeaux pendus à une maigre et forte nourrice, la misère, partagé son lait aigre et ses rudes caresses. »

Nab. 348 : « Sans casser une branche aux marronniers du jardin, sans faner une fleur dans le grand escalier du palais, en amortissant ses pas sur l'épaisseur des tapis, la Mort venait d'entr'ouvrir la porte de ce puissant et de lui faire signe : « Arrive ». »

CHAPITRE VI

Métaphores et Comparaisons

Tout est donc animé chez Daudet, et nous comprenons en partie d'où viennent le charme et le mouvement de sa prose. Pour compléter ces connaissances, il nous reste à examiner les métaphores et les comparaisons.

Commençons cette étude d'une manière un peu paradoxale en notant les images que Daudet n'emploie pas, c'est-à-dire les expressions usées ou banales. Il évite tous les verbes où traîne une métaphore trop employée et leur préfère des mots tout à fait incolores. Ses personnages ne « lancent » ni ne « jettent » des regards ; ils ne poussent pas les soupirs et les cris ; il les « ont » tout simplement :

Num. 45 : « Elle eut un cri. »

Num. 99 : « Le prometteur eut un geste de gêne et de dépit. »

Num. 125 : « Elle eut un beau sourire de dédain. »

Num. 147 : « Il eut son coup d'épaule. »

Num. 220 : « Elle eut un regard d'indignation. »

S. 9 : « Elle eut un sourire de pitié pour sa candeur, un joli resserrement d'épaules. »

S. 14 : « Le jeune homme eut un « oh » désappointé. »

S. 39 : « Elle eut le même froncement de sourcil qu'au bal. »

I. 203 : « Paul Astier eut l'instinct d'un désastre. »

I. 276 : « Elle en eut comme la chaleur joyeuse d'une étreinte. »

I. 290 : « L'autre eut un petit tournement de bouche. »

I. 290 : « Toutes les femmes en cercle... eurent ce joli pelo-

tonnement frileux, ce frisson que leur donne l'attente du plaisir. »

I. 300 : « Elle eut un rire de mépris. »

I. 345 : « L'ancêtre eut son mouvement de tête certificatif. »

I. 375 : « Il eut une plainte basse et profonde. »

R. 193 : « Rosen...eut une surprise en la voyant, un soubresaut qui le mit debout. »

R. 325 : « La reine... eut un véritable rugissement. »

R. 410 : « Boscovich eut un bond de lièvre effaré. »

De telles expressions ne sont pas particulières à Daudet, mais se remarquent chez beaucoup d'écrivains modernes. En voici, par exemple, que nous avons relevées dans *le Rêve* de Zola.

Chapitre I : « Il se tourna, il eut un geste. »

Ibid : « Il passa deux dévotes qui eurent un coup d'œil étonné sur cette petite mendiante. »

Ibid : « Elle eut un long frisson. »

Chapitre III : « Hubertine eut un sourire placide. »

Chapitre VI : « Angélique eut une exclamation légère. »

Ibid : « Il eut un cri d'admiration. »

Chapitre VII : « Il eut une longue plainte. »

Chapitre IX : « Elle eut un rire triste. »

Chez Balzac, au contraire, nous trouvons encore les vieux clichés :

Les Chouans

Chapitre I : « Il secoua la tête par un geste négatif. »

Ibid : « Il lança un coup d'œil significatif à son adjudant. »

Ibid : « L'inconnu... fit un mouvement rétrograde. »

Ibid : « Elle laissa brusquement échapper un geste de dédain. »

Chapitre II : « Francine jeta un cri promptement étouffé. »

Ibid : « Le marquis poussa un soupir. »

Ibid : « Pille-Miche poussa une espèce de cri rauque. »

Chapitre III : « M^{lle} de Verneuil laissa échapper une exclamation. »

Ces locutions avec « avoir » sont pourtant bien ternes

et quelque peu monotones. Il est plus intéressant d'étudier les cas où Daudet remplace un mot effacé par un terme coloré. Les paysans provençaux n'*ornent* pas leurs discours de proverbes et de dictons, ils les *passementent* (L., 73), et les cheminées ne *percent* pas le brouillard, elles le *trouent* (C., 30). Il est assez ordinaire de *verser* du mépris sur quelqu'un, mais le colon espagnol *verse* sur la tête de son juif un *plein panier d'imprécations* (L., 254). L'ombre de gens affairés n'est pas seulement *agitée* mais *épileptique* (Num., 3) et le regard de Delobelle ne *menaçait* pas le ciel, il le *poignardait* (F. J., 260). Dans d'autres cas, le renouvellement se fait au moyen d'une amplification. Remarquez par exemple ce que deviennent chez Daudet les expressions ordinaires : des yeux de braise, des sourcils en broussaille, une voix métallique, une voix de tonnerre.

« De terribles yeux qu'on voyait luire sous d'énormes sourcils retombants, comme un feu de brigands au fond d'une caverne voilée de broussaille » (*Souvenirs*, 21).

« Une voix de cuivre qui vous crachait du métal dans les oreilles » (*P. T.*, 288).

« La grande voix d'Aussandon... roule comme un orage de montagne répercuté par l'écho » (*E.*, 285).

Ces quelques exemples suffisent pour nous démontrer que Daudet ne se contente pas des images banales, mais nous ne pouvons pas songer à discuter l'originalité de toutes ses métaphores et comparaisons. C'est que les dictionnaires d'images sont encore plus rares que les dictionnaires du français moderne. Il était difficile de distinguer ce qui est propre à Daudet dans le vocabulaire, mais cela est presque impossible en ce qui concerne les métaphores et comparaisons. Nous devons donc nous restreindre aux questions plus générales de leur provenance, de leur nature, de leur emploi, et essayer ainsi de découvrir ce qui fait l'originalité et le charme de cette prose.

Quant à la provenance des métaphores et comparaisons nous remarquons en premier lieu l'habileté de Daudet à se servir des circonstances du récit lui-même. Il a soin, par exemple, d'appropriier les images aux personnes qui parlent.

Bélisaire, le menuisier, nous raconte que la barbe de son Prussien « frisait comme des copeaux de frêne » (*C.* 88). Pour le relieur Fage, les femmes sont des in-octavo, des in-douze (*I.* 101). L'artiste Védrine dit que Paul Astier fait sa palette d'une façon merveilleuse (*I.* 248) et le père de Sapho, cocher de son état, donne ainsi des nouvelles de sa santé : « Moi, heureusement, le coffre est solide. Toujours bon fouet, bonne mèche » (*S.* 133).

Dans tous ces cas, il ne s'agit que de rendre les dialogues aussi vraisemblables que possible, mais c'est autre chose quand Daudet approprie aux circonstances, non seulement les expressions des personnages, mais ses propres images. En parlant de Méridionaux, il emprunte des comparaisons à la Provence. Audiberte Valmajour a « la figure fine, régulière, allongée et verte comme une olive à l'arbre » (*Num.* 78), et son père est « un petit vieux à face rase, calciné, contourné et noir comme un pied de vigne malade » (*Num.* 81). Le Merquier, député de Lyon, parle d'une voix « morne et pénétrante comme une pluie lyonnaise » (*Nab.* 429), et Gambetta est « débordant et fumeux comme une cuve de vin de Cahors » (*Souvenirs*, 16). Divonne Abrieu, née dans l'oseraie au bord du Rhône est « une vraie plante fluviale, à la tige ondulante et longue » (*S.* 109).

D'autres fois c'est l'occupation du personnage qui fournit l'image. Teyssèdre, le frotteur, a la face « jaune, fermée et dure comme son pain de cire » (*I.* 5). Le préfet Chemineau est « aussi sec, aussi craquant et inexorable que le papier timbré sur lequel il grossoyait autrefois ses procédures » (*E.* 15). La journée du caissier Planus est « réglée bien droit comme ses livres de caisse » (*F. J.* 147). De même que les petits oiseaux morts retrouvaient un semblant de vie sous les doigts de Désirée « ses illusions, ses espérances mortes elles aussi et pleines d'un poison bien plus subtil, bien plus pénétrant que celui qui volait en poudre autour de sa table de travail, battaient encore des ailes de temps en temps avec un effort mêlé d'angoisse et l'élan d'une résurrection » (*F. J.* 239). Les oiseaux et mouches pour modes nous révèlent en effet toutes les pensées, tous les sentiments de

la petite boiteuse. Quand Frantz annonce son mariage avec Sidonie, le petit oiseau entre ses mains a un tremblement convulsif « la tête renversée, comme un oiseau blessé à mort » (*F. J.* 54). Après le départ du bien-aimé, elle ouvre toutes grandes les ailes de ses oiseaux « comme s'ils partaient tous l'un après l'autre pour Ismaïlia d'Égypte » (*F. J.* 77), et le dernier a un coup d'aile éperdu dans l'espace. « Comme on sent que cette fois c'est le grand voyage, le voyage éternel et sans retour » (*F. J.* 244).

Dans quelques cas, des passages du récit lui-même deviennent métaphoriques. Daudet décrit par exemple l'étagère de Sidonie « chargée de bibelots enfantins, de chinoïseries insignifiantes » (*F. J.* 344) et il ajoute : « C'était l'âme de Sidonie cette étagère, et ses pensées toujours banales, petites, vaniteuses et vides ressemblaient à ces niaiseries » (*Ibid.*). Jean Gaussin porte Sapho jusqu'à sa chambre au quatrième étage. « Il monta le premier étage d'une haleine, heureux de ce poids que deux beaux bras frais et nus lui nouaient au cou. Le second étage fut plus long, sans agrément. Au troisième, il râlait comme un déménageur de piano. Toute leur histoire, cette montée d'escalier dans la grise tristesse du matin » (*S.* 19-20). Numa Roumestan montre sa maison natale à Rosalie Le Quesnoy et « l'on aurait pu faire plus d'un rapprochement de son talent étriqué, classique, de sa tradition catholique et légitimiste à cette maison de petit bourgeois besogneux flanquée d'un couvent, d'un hôtel seigneurial et regardant une académie de province » (*Num.* 69).

Nous trouvons aussi le procédé inverse par lequel les comparaisons sont un moyen d'introduire des descriptions.

Dans, l'*Évangéliste* Jeanne Châtelus et l'étudiant en théologie échangèrent des protestations et des promesses « froides comme la bise d'hiver qui soufflait par ces premiers jours de septembre avec un goût de neige, âpre à respirer » (*E.* 86), et la joue de la jeune fille était de « ce même rose ardent que le soleil couché jetait encore sur les cimes solides et givrées de la Jungfrau » (87). Quand Lorie parle de son amoureux et de l'avenir à Élie Ebsen, celle-ci, rêveuse et le regard

au loin « croyait voir sa vie à elle se dérouler unie et tranquille comme ce paysage de Seine, aux sillons tout tracés, rayés et droits, où le blé pointait à peine, traversés de soleil et d'ombre selon les caprices du soleil » (*E.* 111). M^{me} Ebsen allant à la recherche de sa fille était « brisée, détrempée par les larmes, aussi molle que le chemin peu fréquenté, herbeux et limoneux où elle glissait à chaque pas » (*E.* 221). C'est certainement un grand art que de trouver une telle abondance d'images sans sortir du sujet, sans évoquer une idée étrangère aux événements du récit. Néanmoins les autres métaphores et comparaisons, librement choisies par l'auteur, sont plus intéressantes en ce qu'elles nous révèlent quelque chose de l'âme de Daudet, de ses goûts et de ses sentiments.

Nous remarquons d'abord le grand nombre d'images empruntées à la nature. Ceci n'est rien de nouveau depuis l'école romantique, mais les auteurs se distinguent par leur préférence pour telle ou telle partie de la nature. Chez Bernardin de Saint-Pierre, par exemple, c'est la nature tropicale, chez Chateaubriand, les paysages de l'Amérique. D'après ceci on serait tenté de conclure que Daudet emprunte la plupart de ses images à la Provence, mais l'étude de ses livres ne confirme pas ce jugement *a priori*. Les métaphores et comparaisons fournies par la Provence sont relativement peu nombreuses, et appartiennent presque toutes aux images appropriées au récit. Daudet sentait peut-être qu'il y avait déjà assez de la Provence dans les descriptions de ses livres, car « on ne peut pas toujours parler des oliviers et des cigales » (*L'Agonie de la Sémillante, l'Événement*, 7 oct. 1866). En revanche, il nous parle beaucoup de toutes sortes d'animaux et de la mer. Les chevaux (*J.* 256), les bœufs (*Num.* 326), les chèvres (*Num.* 80), les souris (*Nab.* 64), les chats (*J.* 473), les serpents (*J.* 621), les singes (*S.* 50), les crabes (*S.* 147), les mollusques (*Nab.* 92) et surtout les chiens (1), lui fournissent des images. Les pièces de marine, la gueule en l'air, leurs anses des deux côtés

1. On affirme pourtant que Daudet avait une très grande aversion pour les chiens. Voyez R. H. Shcrard, *My Friends the French*.

comme des oreilles, ressemblent à de « grands chiens de chasse aboyant à la lune, hurlant à la mort » (*C.* 106). Bonne Aussandon a « une bouche en avant aux lèvres relevées, aux dents saillantes et pointues d'un doguin bon enfant mais ne lâchant pas le morceau » (*E.* 176). Le Nabab adresse au duc de Mora « le regard quôteur et soumis d'un bon gros dogue » (*Nab.* 74), mais quand il lui a parlé, un mouvement d'allégresse physique agite tout son être « comme il arrive à ces grands chiens de montagne qu'une goutte d'essence respirée jette dans des folies épileptiques » (*Nab.* 78) M. Chèbe et Delobelle, attendant tous les deux l'arrivée de Risler aîné, se regardent « en dessous, d'un œil mauvais, comme deux chiens qui se rencontrent au bord de la même écuelle » (*F. J.* 112). D'Argenton garde la lettre d'Indret à côté de lui sans l'ouvrir « comme un chien qui défend un os auquel il ne veut pas qu'on touche encore » (*J.* 418). Les admirateurs de Numa ont autour de sa notoriété « des frémissements de bons chiens naïfs » (*Num.* 29), et Wattelet entre au Cercle « frétilant et bruyant comme un jeune chien » (*R.* 176).

Puis il y a les insectes : araignées (*J.* 680), sauterelles (*T. T.* 210-211), cancrelats (*Souvenirs*, 67), faucheurs (*Nab.* 318), hannetons (*Nab.* 158), papillons (*R.* 76), abeilles (*Nab.* 171), libellules (*Nab.* 262). Daudet aimait et connaissait toutes ces petites bêtes comme le témoigne par exemple sa comparaison du Bois de Boulogne des pauvres au sous-bois d'une grande forêt. « Sous ces ombres légères vivent des plantes minuscules et des milliers d'insectes dont l'existence, vue de si près, vous révèle tous ses mystères. Une fourmi, embarrassée comme un bûcheron sous le faix, traîne un brin d'écorce plus gros qu'elle ; un scarabée chemine sur une herbe jetée comme un pont d'un tronc à un autre, pendant que, sous une haute fougère isolée dans un rond-point tout velouté de mousse, une petite bête bleue ou rouge attend, les antennes droites, qu'une autre bestiole, en route là-bas par quelque allée déserte, arrive au rendez-vous sous l'arbre géant. C'est une petite forêt sous la grande » (*Nab.* 332).

Les oiseaux fournissent aussi à Daudet un grand nombre d'images. Félicia Ruys est née « d'un de ces amours de passage qui entraînent tout à coup dans la vie de garçon du sculpteur comme des hirondelles dans un logis dont la porte est toujours ouverte et en ressortaient aussitôt parce qu'on n'y pouvait faire un nid » (*Nab.* 110). Le génie de son père survit en elle « comme ces beaux oiseaux familiers qui, dès la veille d'une mort, désertent le toit menacé pour voler sur un logis moins triste (*Nab.* 115). La petite main de Cécile causait à Jack « l'impression attendrissante d'un oiseau qu'il aurait déniché dans la forêt, tiède de la plume du nid et doux comme elle » (*J.* 243). Le premier balbutiement d'amour de ces deux êtres tomba dans la grande nature comme « le cri timide d'un oiseau qui prend son vol pour la première fois » (*J.* 666), et le mot « aimer » chuchoté dans l'alcôve banale à la Charité prenait une douceur extraordinaire « comme si quelque colombe égarée se fût réfugiée, battant des ailes, aux plis de ces rideaux d'hospice » (*J.* 711). Ailleurs, il y a des comparaisons avec des pigeons (*F. J.* 220), des passe-reaux (*Nab.* 166), des alouettes (*Nab.* 171), des perdreaux (*F. J.* 246), des émouchets (*J.* 439-440), des hirondelles (*J.* 499, *R.* 95), des oiseaux de nuit (*J.* 154), des oiseaux de proie (*J.* 153).

Quant au reste de la nature, Daudet affectionne également ce qui est animé, mouvementé. Il emprunte quelques images à la végétation (*Nab.* 434 et 496; *R.* 23; *J.* 353) et aux astres (*F. J.* 305; *J.* 104, 325; *Souvenirs*, 171), mais elles sont peu nombreuses à côté de celles qui lui sont fournies par la mer et la vie maritime. Voici d'abord l'eau en mouvement, les vagues et la marée.

C. 107 : « Grandes terres de labour ondulant au loin comme la mer. »

C. 145 : « Une immense plaine qu'horizonnaient un fond de petites collines pressées et bleues comme des vagues. »

E. 7 : « Ce ciel profond, houleux et par place écumeux comme une mer. »

Num. 8 : « C'était sur les gradins un mouvement pareil à l'assaut d'une falaise par la mer en furie. »

Nab. 384 : « L'on voyait, au-dessus d'un millier de toits serrés, Montmartre, les Buttes-Chaumont moutonner dans le lointain en hautes vagues. Avec la colline du Père-Lachaise, cela figurait bien ces trois ondulations se suivant à égale distance dont se compose chaque élan de la mer à l'heure du flux. »

Viennent ensuite les navires auxquels Daudet compare toutes sortes de choses et de personnes. L'extrémité de l'île Saint-Louis, avancée sur le flottement de l'eau « semble la poupe arrondie et relevée d'un gigantesque navire à l'ancre » (*R.* 345). Bordeaux est « ancré aux bords de l'Atlantique, son beaupré tourné vers les Indes » (*Souvenirs*, 181). De sa mansarde « perdue dans le bleu comme une petite barque en pleine mer » (*J.* 304) Jack aperçoit le toit en zinc d'une grande fabrique de métallurgie : « En ce moment, la lumière naissante s'y reflète en teintes vagues et douces, si bien que la haute cheminée établie au milieu du bâtiment, consolidé de longs cordages qui vont rejoindre les toits voisins, semble le mât de quelque navire voguant sur une eau luisante et lourde » (*J.* 578). Irma Borel ressemble à un brick qui a beaucoup voyagé (*P. C.* 262). Le Nabab remue de la haine « comme un gros bateau de la vase lorsque sa quille touche le fond » (*Nab.* 436). Il est puissant sur la hausse et la baisse « comme ces bateaux de fort tonnage qui déplacent les eaux d'un port » (*Nab.* 310).

Les différentes parties d'un vaisseau et son équipage servent aussi de termes de comparaison. La cabane sur les Alpes (*T. A.* 248), le dortoir du gymnase Moronval (*J.* 64), et la salle de prières à Port-Sauveur (*E.* 194), ressemblent à un entrepont de navire. Les caves de Tom Lévis sont des « profondeurs pleines à donner le vertige, comme lorsque sur le pont d'un packet des messageries en partance, le regard plonge dans la cale béante du navire qu'on est en train d'arrimer » (*R.* 151). Aux funérailles de Mora, la colonne de Juillet domine l'océan humain « comme le mât gigantesque d'un navire sombré » (*Nab.* 367). Dans la cabane du garde-chasse cinq ou six berceaux sont rangés autour d'un vrai mât planté au sol. « La nuit, quand le mistral souffle,

et que la maison craque de partout, avec la mer lointaine et le vent qui la rapproche, porte son bruit, le continue en l'enflant, on se croirait dans la chambre d'un bateau » (*L.* 309). Les sergents de ville rentrent au poste « éreintés comme des matelots de quart qui viennent de passer la nuit sur le pont » (*F. J.* 250), et le duc de Rosen, à l'hôtel de Saint-Mandé, semble « l'officier de quart chargé de la marche et de la responsabilité du bord » (*R.* 98). La sérénité en amour lasse Fromont jeune « comme les marins une traversée sans tempêtes » (*F. J.* 358), et le Nabab se plaît dans le récit de ses souffrances passées « comme le marin à l'abri se rappelant ses courses sur les mers lointaines et les dangers, et les grands naufrages » (*Nab.* 38).

Les deux derniers exemples nous amènent au sujet des naufrages qui fournissent à Daudet un nombre frappant d'images. Après la fuite de Sidonie, son salon bouleversé donne « l'impression d'un salon de paquebot naufragé, d'une de ces affreuses nuits d'alertes où l'on apprend tout à coup, au milieu d'une fête à bord, qu'un choc a ouvert les flancs du navire et qu'il fait eau de toutes parts » (*F. J.*, 343). Quand Mâdou ne revient pas du marché, l'institution Moronval est « perdue comme un radeau en détresse au milieu d'une océan de déjeûneurs » (*J.*, 146). Les touristes attendant le lever du soleil sur le Rigi-Kulm ont « des faces effarées, bouffies, des têtes de naufragés perdus sur un flot en pleine mer et guettant une voile au large, de tous leurs yeux écarquillés » (*T. A.*, 74). Risler aîné pense mourir en découvrant la trahison de Sidonie, mais il se dit « il faut vivre », d'une voix inintelligible, cette voix des naufragés qui parlent avec de l'eau plein la bouche dans le grand vent d'une tempête » (*F. J.*, 322). Jack en se voyant ouvrier et séparé de Cécile a « ce cri de colère désespéré que jette le naufragé qui se débat en vain contre la lame et voit luire à quelques brassées la berge inondée de soleil où sèchent les filets étendus » (*J.*, 504). M^{me} Ebsen se cramponne au cou d'Éline « avec l'aspiration sanglotante du noyé qui boit l'air et la vie » (*E.*, 322).

Nous ne pouvons que mentionner en passant les images

se rapportant à d'autres côtés de la vie maritime, les phares (*J.* 14 ; *Nab.*, 32), les ports (*F. J.*, 178), les oiseaux de mer (*I.* 17, *Num.*, 156), les coquillages (*S.*, 224), les méduses (*Nab.*, 169 ; *P. P.*, 43, *C.*, 246), les plantes aquatiques (*J.*, 523, *J.*, 93), les fleuves (*Nab.*, 79 ; *E.* 272), la pêche (*J.*, 119 ; *Num.*, 207).

Les preuves sont donc abondantes que Daudet a dans un coin de son moulin « deux ou trois brins de corail, une demi-douzaine de coquillages ramassés un peu partout sur les rivages des mers latines » (*L'Agonie de la Sémillante, l'Événement*, 7 oct. 1866).

Ces derniers mots nous rappellent que Daudet parle de la mer en connaissance de cause, et que les images maritimes sont probablement des souvenirs personnels. Il en est de même de beaucoup d'autres métaphores et comparaisons. Nous savons par exemple que le petit Alphonse Daudet fut pendant quelque temps élève d'une manécanterie où « au lieu de nous bourrer la tête de grec et de latin comme dans les autres institutions, on nous apprenait à servir la messe du grand et du petit côté, à chanter les antiennes, à faire les génuflexions, à encenser élégamment » (*P. C.*, 20). Plus tard, un bois d'orangers sous la neige donne à Daudet « l'impression d'une fête d'église, de soutanes rouges sous des robes de dentelles, de dorures d'autel enveloppées de guipure » (*L.*, 232). Le déblayage rapide des procès au Palais de Justice lui rappelle « une messe de mort expédiée en bousculade par un prêtre étranger à un enterrement de pauvre » (*I.*, 360). Le retour à Saint-Romans du Nabab et de son cortège est « quelque chose comme une rentrée de procession sous l'orage, les soutanes retroussées, les surplis sur la tête, le bon Dieu remis à la hâte sous un porche » (*Nab.*, 226). Bompain presse le livre de souches contre sa poitrine gravement « comme un enfant de chœur changeant l'évangile de côté » (*Nab.*, 43) et Jack en débauche ressemble à « un enfant de chœur qui aurait bu le vin des burettes » (*J.* 388).

Toutes ces comparaisons empruntées à la vie religieuse sont peut-être des souvenirs d'enfance de même que les images militaires proviennent probablement de la guerre franco-allemande. Les ouvriers qui font une grande machine

travaillent chacun de son côté, presque à tâtons, « comme le soldat combat pendant la bataille, perdu dans la foule et le bruit, tirant droit devant lui sans juger de l'effet ou de l'utilité de ses coups, enveloppé d'une aveuglante fumée rouge qui l'empêche de rien apercevoir au delà du coin où il se trouve » (*J.*, 339). Un fermier malade « c'est le blessé tombé pendant le combat. On ne s'occupe pas de lui. On se contente de le mettre à l'abri dans un coin, de l'accoter à un arbre ou au revers d'un fossé, pendant que la bataille qui réclame tous les bras continue » (*J.*, 252). De même Jack, accompagné au parvis Notre-Dame par Bélisaire, ressemble à « un blessé tombé pendant l'action et qu'un camarade emmène sous la mitraille à l'ambulance avant de revenir prendre sa part du danger » (*J.*, 691). Le marquis de Monpavon s'engloutit dans le vague et l'anonymat d'un suicide « comme ces soldats qu'au lendemain des grandes batailles, ni blessés, ni vivants, ni morts, on porte seulement disparus » (*Nab.* 455).

D'autres images sont personnelles à Daudet en ce qu'elles proviennent de ses lectures qui ont dû être très étendues et variées. Nous remarquons en premier lieu des références à des auteurs latins et grecs. Les strophes de Mistral sont autant de petits poèmes d'un travail naïf et savant « achevés comme un tableautin de Théocrite ». (*L.* 207). Les gardes de la Camargue ressemblent à des « bouviers de Théocrite » (*L.* 320), et les petits cafés d'Arles ornés de dorures et de glaces leur donnent « l'éblouissement du palais des Ptolémées » (*Ibid.*). Cette même comparaison est employée dans *Numa Roumestan* en parlant des paysans provençaux (*Num.* 335). « *Vasta silentio*, dit Tacite décrivant Rome aux funérailles de Germanicus, et la citation de sa Rome en deuil s'appliquait d'autant mieux à Tarascon qu'un service funèbre pour l'âme de Tartarin se disait en ce moment à la métropole » (*T. A.* 350). En regardant l'ancienne arène peuplée et animée, on avait « la sensation que donne une strophe de Pindare récitée par un athénien de maintenant, c'est-à-dire la langue morte redevenue vivante, n'ayant plus son aspect scolastique et froid » (*Num.* 8). Jean Gaussin, ayant appris de

Sapho les dépravations du plaisir, les passe à son tour à d'autres. « Ainsi le poison va, se propage, brûlure de corps et d'âme, semblable à ces flambeaux dont parle le poète latin et qui couraient de main en main par le stade » (S. 103-104).

Il y a également des comparaisons empruntées à des auteurs étrangers. Le garde camarguais est « un vrai type à la Fenimore » (L. 307), et le père George sur son lit de mort fait penser à « un vieux roi Lear de grande route, foudroyé en attendant sa Cordélia » (P. P., 405). Pour décrire l'influence de Félicia sur Paul de Géry, Daudet cite un passage de Heine : « Des femmes m'ont haï, d'autres femmes m'ont aimé. Celle qui m'a fait le plus de mal n'a jamais eu pour moi ni amour, ni haine » (Nab. 168.) Dans ce même roman, la lecture de la Révolte au Bois de Boulogne, « les jolies figures attentives, les jupes gonflées sur l'herbe faisaient penser à quelque Décaméron plus naïf et plus chaste » (Nab. 333). C'est pourtant Don Quichotte que Daudet aime à citer. Tartarin portait l'âme du célèbre hidalgo dans le « corps ventru et court sur pattes de l'immortel Sancho Pança » (T. T. 35) et voilà pourquoi Daudet, en décrivant l'arrivée du Tarasconnais à Alger, apostrophe Cervantes : « O Michel Cervantes Saavedra, si ce qu'on dit est vrai, qu'aux lieux où les grands hommes ont habité quelque chose d'eux-mêmes erre et flotte dans l'air jusqu'à la fin des âges, ce qui restait de toi sur la plage barbaresque dut ressaillir de joie en voyant débarquer Tartarin de Tarascon, ce type merveilleux du Français du Midi en qui s'étaient incarnés les deux héros de ton livre, Don Quichotte et Sancho Pança » (T. T., 96-97). Le poète d'Argenton croit déjà formulé, réalisé tout ce qu'il rêve, tout ce qui est dans son cerveau à l'état d'embryon, et ressemble ainsi à Don Quichotte « se croyant dans l'Empyrée, prenant pour le vent d'en haut l'haleine des marmitons et les soufflets de cuisine qu'on agite autour de lui, et ressentant sur le cheval de bois où il est assis toute la secousse d'une chute imaginaire » (J. 475). Cette comparaison est répétée dans *Numa Roumestan* où le grand député compare le parti de Frohsdorf « au Pégase en bois de Don Quichotte immobile et cloué sur

place, pendant que son cavalier, les yeux bandés, s'imaginait faire une longue route en plein azur » (*Num.* 52).

Les références à des auteurs français sont pourtant plus fréquentes. Il y en a plusieurs à l'immortel Molière. L'agent d'affaires est le maître Jacques de l'Algérie. « Seulement Harpagon n'en avait qu'un de maître Jacques, et la colonie en a plus qu'il ne lui en faut » (*L.* 259). Tartarin parle le latin de Pourceaugnac (*T. T.* 99), et la dispute entre M. Rivals et le Dr Hirsch est « une vraie scène de Molière, le latin et le charabia compris, avec cette différence qu'au temps de Molière, ce type de déclassé comme le Dr Hirsch n'existait pas encore » (*J.* 236). Les enfants portant dans leurs bras une miche plus grosse qu'eux ont « ce mouvement d'Harpagon serrant sa cassette que vous verrez à tous les pauvres gens sortant de chez le boulanger » (*J.* 579).

Des auteurs plus modernes sont aussi cités. L'histoire du premier coup de Tom Lévis ressemble à une scène du Neveu de Rameau, « mais un neveu de Rameau du XIX^e siècle, sans poudre, sans grâce, sans violon, avec quelque chose de dur, de féroce » (*R.* 338). Pour Rosalie le Quesnoy, le tambourinaire est transformé par l'absence et « le doux éclat » que le malheur donnait à l'Abencérage (*Num.* 252). Munich rappelle à Daudet « ces villes imaginaires, Italie mêlée d'Allemagne, où Musset promène l'incurable ennui de son Fantasio et la perruque solennelle et niaise du Prince de Mantoue » (*G.* 323). On attendait qu'une phrase, qu'un mot tombât des lèvres de Gambetta pour les recueillir, les enfermer dans le cristal « pieusement, dévotement, comme fit l'ange pour la larme d'Eloa » (*Souvenirs*, 25). La mère de Jansoulet est la paysanne de la vallée du Rhône, indépendante et fière, « sans aucune des humilités sournoises des ruraux peints par Balzac » (*Nab.* 208), et les propositions stupéfiantes de certains députés font croire « que ce n'est pas seulement un type, mais toute une race qu'Henri Monnier a stigmatisée dans son immortel croquis » (*Nab.* 314). Le noble Fitz-Roy, de l'Académie française, pourrait figurer un personnage de Lucrèce Borgia, « ce Montefeltro qui a bu le poison du pape Alexandre et qu'on voit passer au fond de la scène plumé,

cassé, grelottant, honteux de vivre » (*R.* 293). L'Écriture sainte est aussi citée à plusieurs reprises (*C.* 283; *T. T.* 198, 208; *F. J.* 378; *J.* 507; *S.* 158), de même que les contes de fée (*P. C.* 283; *J.* 91, 207; *E.* 52; *R.* 282). L'histoire de France, surtout celle du *xviii*^e siècle, fournit un nombre considérable de comparaisons. M. Moronval, avec le prince de Dahomey, est « grave comme Fénelon conduisant le duc de Bourgogne » (*J.* 73), et le pasteur Aussandon, comme Bossuet à la profession de M^{lle} de la Vallière, fait tonner « après un silence de tant d'années, cette voix que les chaires ne connaissaient plus » (*E.* 280). En parlant de Bon Ami, Ida de Barancy disait « Monsieur » avec un tel air de majesté « qu'on se serait cru à la cour de France du temps où l'on appelait ainsi le frère du roi » (*J.* 16). Elle surveillait l'heure des poudres et des tisanes de son poète, et les apportait « avec la religion de M. Fagon médicamentant le grand roi » (*J.* 646). En devenant la maîtresse de Christian, Colette de Rosen « ne consentait pas à être la Dubarry, mais la Châteauroux de ce Louis XV à la côte » (*R.* 115), et Mèraut possédait en lui « la verve d'un Suleau, l'audace d'un Cadoudal » (*R.* 62).

L'étude des métaphores et comparaisons nous révèle ainsi combien les connaissances de Daudet étaient vastes et pour ainsi dire cosmopolites. D'autres images témoignent de ses goûts artistiques. Il compare très souvent les têtes des personnages à des médailles. En voyant le colonel Jouve à côté de sa petite fille « on eût dit deux belles médailles grecques frappées à la même empreinte, seulement l'une antique, terreuse, un peu effacée sur les contours, l'autre resplendissante et nette, dans tout l'éclat et le velouté de l'empreinte nouvelle » (*C.* 47). L'armurier Costecalde a « une large face rasée et régulière, aux méplats fripés, meurtris comme à coups de marteau, pareille à une ancienne médaille de Tibère ou de Caracalla » (*T. A.* 37). Entre les deux frères Rognona s'il y a une telle ressemblance que « leurs deux vieilles têtes frustes et irrégulières regardant à l'opposé par antipathie, auraient pu figurer dans un médaillier avec Janus Bifrons pour exergue » (*T. A.* 176). D'autres personnes et certains paysages rappel-

lent des tableaux à Daudet. Le petit Papel ressemble à « un nain des tableaux de Velasquez, moins les tuniques éclatantes et le sévère bronzage du temps (*R.* 60). La comtesse de Spalato descend un lourd escalier de bois sculpté qui donne à sa beauté grave « un fond sombre de tableau hollandais » [*R.* 367] Jenkins tend le bras comme dans le Serment de David [*Nab.* 161], et Anne de Beuil a de longues mains plates, dures « comme on en voit jointes et tendues dans les tableaux primitifs » (*E.* 46). Le visage amaigri de M^{me} Eyssette rappelle les naïves enluminures des vieux missels « où la Dame des sept douleurs est représentée ayant sur chacune de ses joues une grande ride profonde, cicatrice divine que l'artiste a mise là pour nous dire : « Regardez comme elle a pleuré. » (*P. C.* 32). Un paysage au bord de la Seine donne l'impression « d'une de ces villes de Judée qui horizonnent des Sainte-Famille en route le soir par des chemins montants » (*J.* 253), et la ville d'Arles a des remparts bas et crénelés « comme on en voit sur les anciennes estampes où des guerriers armés de lances apparaissent en haut de talus moins grands qu'eux. » (*L.* 304). Les arbres noirs semblent « tracés à l'encre de Chine sur le fond flottant du brouillard » (*Nab.* 7), et les branches grêles hachent l'horizon gris « comme une plaque d'eau-forte. » (*R* 91). Quelques images sont aussi empruntées à la musique. Le clavier du commerçant, saluant ses clients, est « cent fois plus subtil et nuancé que la gamme chinoise » (*P. P.* 319). Les mots prononcés par Cécile « prennent tout à coup une fraîcheur d'empreinte étonnante, comme il leur arrive quelquefois en musique, lorsqu'ils sont enveloppés dans un accord de Hændel ou de Palaestrina » (*J.* 518). La femme est comparable à un instrument de musique et la passion est « la pédale qui met le clavier féminin en mouvement » (*I.* 143). Charlexis sait bien jouer sur Lydie (*P. P.* 63-64) parce qu'il a la cavata « l'archet séducteur qui communique le frisson des notes profondes, agite également les cordes et les fibres » (*P. P.* 55).

Ces exemples suffisent pour justifier notre affirmation du caractère personnel des images de Daudet. Ils démontrent aussi leur grande abondance et variété. Il serait facile de les multiplier et de citer des comparaisons empruntées à la vie

industrielle (*Nab.*, 241, 316; *R.*, 67), au théâtre (*C.*, 161, ; *F.J.* 191; *J.*, 590; *Nab.*, 62; *Num.*, 27), aux mœurs des sauvages (*J.*, 340, 569, 661) aussi bien qu'aux objets et aux événements les plus ordinaires. Nous croyons pourtant plus intéressant d'étudier maintenant les rapports sur lesquels ces images sont basées, ce qui nous révélera encore davantage de l'âme de Daudet.

Une métaphore ou comparaison a toujours sa raison d'être dans une ressemblance entre les deux termes, mais les auteurs se distinguent par leur perception de ces rapports. M. Huguet nous a démontré par exemple que « Victor Hugo, quand il voit ou imagine un objet, en distingue nettement la forme et la définit géométriquement, en rapproche d'autres objets semblables » (*Le Sens de la forme dans les Métaphores de V. Hugo* p. 2) Ceci n'est pas vrai de Daudet. Parmi toutes les images empruntées au règne animal, nous n'en remarquons que deux ou trois basées sur un rapport de forme, par exemple :

Nab 318 : « Un phaéton très haut sur ses roues légères, ressemblant assez à un grand faucheur dont le petit groom cramponné au caisson-ét les deux personnes occupant le siège du devant auraient formé le corps. »

R 52 : « Quelques vieux moulins à vent... dressant là-haut le squelette de leurs ailes comme de gigantesques antennes brisées. »

D'autre part, il y en a beaucoup de basées sur une ressemblance d'attitude ou de mouvement. Ida de Barancy trempe sa plume dans l'encrier « délicatement, le petit doigt en l'air, comme une chatte qui a peur de se salir les pattes » (*J.*, 473) La princesse de Rosen, saluant à droite et à gauche, caracole « comme une petite pouliche de manège » (*R.*, 302). Constance Cremnitz, balancée par le sommeil au bord d'un fauteuil, ressemble à « une libellule sur une branche de saule trempant dans l'eau et remuée par le courant » (*Nab.*, 262). Les enfants gourmeux à la nourricerie de Bethléem sont « éperdus et remuants comme des hannetons renversés » (*Nab.*, 158). Cécile penche la tête pour parler à Jack « avec un mouvement d'hirondelle qui gazouille au bord d'un toit »

J., 499), et les damés à la soirée ministérielle ont « de jolies poses languissantes d'oiseaux branchés ou buvant goutte à goutte » (*Num.*, 154). Il y a aussi un nombre considérable de comparaisons basées sur un rapport de son. Remarquez par exemple comment Daudet distingue les voix des personnages. Celle de M^{me} Astier est « aigüe et sifflante comme un cri d'oiseau de mer en haut d'un mât » (*I.*, 17-18), mais les paroles de Cécile font aux oreilles de Jack « un murmure délicieux comme celui des premières abeilles, l'été, dans la saison du miel » (*J.*, 484). Le patois dalmate est « sonore et dur comme un flot roulant des galets » (*R.*, 2). Dans la voix de maître Méraut il y a « des éclats et des roulements d'orage » (*R.*, 52), et le gouverneur Tartarin clamait « du sang-froid » « d'une voix de goéland en détresse » (*P. T.*, 118-9).

La grande majorité des images de Daudet appartiennent pourtant à la catégorie des comparaisons immatérielles. En parlant des métaphores appropriées, nous avons déjà noté le caractère symbolique de certains passages du récit (Voyez p. 301). Dans d'autres cas, les métaphores sont développées jusqu'à devenir des allégories. Ainsi Sidonie, ancienne apprentie dans un magasin de perles fausses « était bien elle-même une perle fausse, ronde, brillante, bien sertie, où le vulgaire pouvait se prendre ; mais Claire Fromont était une perle véritable, d'un feu riche et discret à la fois, et quand on les voyait ensemble la différence se sentait. On devinait que l'une avait été perle toujours, une toute petite perle dès l'enfance, accrue des éléments d'élégance, de distinction qui en avaient fait une nature rare et précieuse. L'autre, au contraire, était bien l'œuvre de Paris, ce bijoutier en faux qui dispose de mille futilités charmantes, brillantes, mais peu solides, mal assorties, mal rattachées : un vrai produit du petit commerce dont elle avait fait partie » (*F. J.* 100.).

Un procédé semblable est celui par lequel Daudet identifie un personnage avec un certain animal. Ida de Barancy, par exemple, n'est qu'un oiseau. Elle a une « vanité de per-ruche verte et bavarde » (*J.*, 15). Les larmes qu'elle verse ne font que lui donner plus d'éclat encore et de jeunesse « comme

une ondée glissant sur le plumage des tourterelles le lustre et l'éclaircit sans seulement le pénétrer » (*J.*, 19). Quand elle chante dans la petite chambre de Jack sa voix monte en roulades éclatantes « filant des sons comme un chardonneret captif dans une cage nouvelle » (*J.*, 586). M. Moronval essaie de lui insinuer qu'entre M^{me} de Sévigné et George Sand il y a une belle place à prendre. « Mais allez donc insinuer n'importe quoi et parler par allusions à un oiseau qui, tout le temps, fait de l'air autour de lui à force de secouer les ailes » (*J.*, 90).

La plupart des images empruntées à la vie maritime sont aussi symboliques. Nous avons déjà cité la comparaison matérielle entre Paris et la mer, mais la ressemblance entre la vie parisienne et l'océan est encore plus trappante pour Daudet. « Les aventures s'y précipitent sur une lame courte et brusque comme celle de la Méditerranée, recouvrant la lame suivante de débris aussitôt submergés » (*E.*, 265). Dans ce maëlstrom Sidonie tourbillonnait éperdûment avant d'y sombrer (*FJ.*, 194). Une autre victime est Bernard Jansoulet « un naufragé de la vie, meurtri, et jeté à la côte avec les débris lamentables de son luxe artificiel dispersé et broyé par le tourbillon parisien » (*Nab.*, 507). Sur la longue ligne des fortifications, on relève tous les jours des cadavres « comme sur le rivage d'une mer dangereuse » (*F. J.*, 382). Les magasins essayent de pêcher des clients dans cet océan et l'agence de Tom Lévis « agrippe à la volée une foule de gros et de petits poissons, même du fretin de la Seine, le plus subtil de tous » (*R.*, 151). Les faillites sont des naufrages et les liquidations « des débris... que Paris amène continuellement dans l'écume de ses bords » (*S.*, 54). D'autres fois, les bateaux ne sont qu'enlisés, comme cette Caisse Territoriale que l'argent du Nabab doit renflouer (*Nab.* 41). L'Académie elle-même est une barque glorieuse remorquant les candidats rejetés comme des poissons noyés (*I.*, 198). D'autres pêcheurs sont les sergents de ville, et dans leur grand coup de filet nocturne se débattent beaucoup de misères et d'infamies. « Ah ! il en ramène de la vase, l'horrible fiet, en plongeant jusqu'aux fonds grouillants de la grande ville ; quelquefois cette

vase est rouge et quand on la remue, il en monte une odeur fade de crime et de sang » (J., 148).

Le grand nombre de ces métaphores et comparaisons symboliques nous indique déjà quelle est la fonction des images chez Daudet. Elles sont avant tout des moyens d'expression concis et concrets. L'image de la montée de l'escalier (Voyez p. 301) nous révèle en quelques mots toute la morale du livre de Sapho. La comparaison d'Ida de Barancy avec un oiseau nous fait comprendre mieux qu'une analyse psychologique cette nature étourdie et frivole. D'autre part, les images enrichissent l'idée exprimée par ce qu'elles sousentendent. Les sanglots de Risler Aîné font éprouver à M^{lle} Planus une terreur superstitieuse pareille à celle qu'inspire le cri du Christ en croix « Eli, Eli, lamma sabachthani » (F. J., 378). Cette comparaison nous révèle le profond désespoir de Risler, abandonné comme le Christ, de tous les siens. De même, quand Daudet compare la démarche hésitante de Désirée au vol d'un perdreau blessé (F. J., 246) nous comprenons bien que la petite boiteuse est elle-même un pauvre oiseau blessé cherchant un abri pour y mourir. Ce n'est pas seulement à cause de sa forme que l'initiale de Sidonie semble dans sa rivière de diamants un serpent endormi, prisonnier dans un cercle d'or. (F. J. 325). Le vrai serpent est cette femme infidèle au milieu de son luxe. De même, la description des vieux remparts de Tarascon « dorés par le soleil d'un superbe ton de croustade et donnant l'idée exacte d'un pâté de bécasses dont il ne resterait plus que la croûte » (P. T., 9), sous-entend malicieusement que les habitants n'étaient guère que des bécasses.

En effet, Daudet emploie souvent des images pour évoquer une idée humoristique. Dans quelques cas le terme de comparaison est lui-même drôle. Bamban se dandine « avec la grâce d'un jeune canard » (P. G., 67). La comtesse de Foder « rousse et vive, toute menue, engoncée de dentelles jusqu'au bout de son petit nez pointu, a l'air d'un écureuil enrhumé » (I., 111-112). Zénaïde montait et descendait l'escalier « avec des bondissements de jeune hippopotame » (J., 356) et

Bélisaire avait à côté de M^{me} Weber « des soupirs sourds et rauques comme les naturalistes ont remarqué que les grandes tortues d'Afrique en poussent sous leur lourde carapace pendant la saison des amours » (*J.*, 569-570). Dans d'autres cas, l'humour vient du caractère disproportionné ou inattendu des comparaisons. Le marquis de Monpavon s'enveloppe dans son peignoir « comme un bonbon dans sa papillote » (*Nab.*, 13) et son plastron monte « comme un soufflé d'œufs à la neige » (*Nab.*, 220). Un divan d'hôtel est « moelleux comme la planche d'un poste de police » (*S.*, 47) et le frère Gaucher a « l'esprit fin comme une dague de plomb » (*L.*, 284).

Il ne faut pas oublier non plus que toute image est dans une certaine mesure un ornement du style. Elle évoque une idée nouvelle qui distrait soit l'œil, soit l'imagination du lecteur, et ceci est particulièrement vrai des images de Daudet empruntées en grande partie à la nature, à la littérature et à l'art. Les comparaisons sont quelquefois beaucoup plus développées qu'il n'est nécessaire, et deviennent des tableaux poétiques. Voici, par exemple, toute une longue description pour nous dire que la physionomie d'Élysée Méraut se transfigure à mesure qu'il parle, comme un paysage au coucher du soleil. « Les paysages du Languedoc... pelés, stériles, d'un gris d'oliviers poussiéreux, ont, sous les couchers irisés de leur soleil implacable, de ces splendides flamboiements traversés d'ombres féeriques qui semblent la décomposition d'un rayon, la mort lente et graduée d'un arc-en-ciel » (*R.*, 46). De même Daudet ne peut s'empêcher de comparer Émile Ollivier à « un de ces pins harmonieux qui couronnent les collines blanches et se reflètent dans les flots bleus des côtes provençales, pins stériles mais gardant en eux comme un écho de la lyre antique, et frémissant toujours, résonnant toujours de leurs innombrables petites aiguilles entre-choquées au plus léger souffle de tempête, au moindre vent qui vient d'Italie » (*Souvenirs*, 3).

Les images servent ainsi à poétiser la prose de Daudet, mais elles sont avant tout des moyens d'expression. Comme l'a bien dit M. Lanson. « La métaphore ou comparaison... est

pour les grands artistes non un ornement, mais une partie nécessaire de l'expression. Elle rend ce que le mot propre ne peut rendre, une nuance, un accent ; elle entoure l'idée principale de ses harmoniques ; elle l'élargit et la complique. Elle est le puissant instrument d'évocation et de suggestion. » (*L'Art de la Prose*, XVIII).

CONCLUSION

Après avoir ainsi analysé la langue de Daudet, nous devons tâcher d'en avoir une vue générale, car il ne faut pas que la multiplicité des détails nous cache l'ensemble de l'œuvre. Il s'agit donc de tirer des conclusions de nos constatations, de démêler les caractéristiques de cette prose, de montrer ce qui la distingue ou la rapproche d'autres œuvres contemporaines. Nous avons affirmé que cette étude nous aiderait à comprendre le talent de Daudet et les tendances littéraires de toute une époque. Démontrons la vérité de cette remarque en exposant ce que nous avons appris sur notre auteur et sur sa place dans la littérature moderne.

Le trait le plus caractéristique de cette langue, sa dominante, est le souci de la description. Nous l'avons vu paraître dans le choix des mots, la structure des phrases, l'emploi des images. Afin de reproduire avec fidélité des scènes très diverses, Daudet fait des emprunts aux patois, aux parlers des différentes classes sociales et à des langues étrangères. Son vocabulaire est ainsi très riche et varié, renfermant des mots de toute provenance. Il l'augmente encore de créations nouvelles, en particulier de substantifs et d'adjectifs qui sont par excellence les termes descriptifs d'une langue. Dans son désir de donner tous les détails d'une scène, il forme des phrases longues, encombrées d'épithètes et d'incidentes. Il essaye même d'imiter les sons et les mouvements au moyen de l'harmonie des mots et du rythme des périodes. Enfin, pour achever ces tableaux, les rendre nets et saisissants, il emploie de nombreuses métaphores et comparaisons.

Cette langue est donc essentiellement descriptive, mais il faut remarquer que nous avons affaire à un genre particulier de description. Daudet ne prétend aucunement peindre tout le réel, rien que le réel. Il veut surtout nous faire voir ce qu'il a vu, sentir ce qu'il a senti. Il s'agit donc non pas de décrire des objets par le menu, mais de rendre l'impression ou la sensation qu'ils produisent. Ceci explique le grand emploi de mots abstraits et d'adjectifs substantivés exprimant la manière d'être d'une personne ou d'une chose, la fréquence de l'imparfait qui rend les mouvements, les rapprochements de termes inattendus et frappants. D'autre part, les impressions sont essentiellement personnelles et mobiles. Ceci est particulièrement vrai d'un sensitif comme Daudet, et nous comprenons pourquoi il a éprouvé le besoin de créer des mots nouveaux ou de modifier la fonction et le sens des vocables ordinaires. Quand on essaye de serrer de près la signification des passages descriptifs, on se trouve souvent fort embarrassé. Que veulent dire précisément les expressions suivantes ?

J. 35 : « Il y eût des *tours de clef précipités* dans toutes les rouilles de la serrure. »

Num. 34 : « En pleine fête le déluge, l'hallali noyé, tout le mardi gras monarchique finissant dans un *pataugeage de sang et de boue*. »

Num. 286 : « Elle avait, cette vaillante femme, toutes les nervosités de la femme, tous ses tremblements, ses *resserments frileux de mimosa*. »

R. 227 : « Des enfants... unissant tout le bois dans un immense gazouillis d'hirondelles, dont leurs allées et venues sans fin avaient aussi la rapidité, le caprice, le *noir envolement dans le clair des branches*. »

P. T. 108 : « Deux longues îles d'un *vert gras*, d'un *vert rhumatisme*. »

Rose 132 : « La mer immense s'étalant le long du rivage en *lourdes secouées de bruit et d'écume*. »

On sent plutôt qu'on ne comprend la signification de pareilles expressions. Cette langue est, en effet, singulièrement floue, et ceci est caractéristique non seulement de

Daudet, mais de tous les impressionnistes. Dans leurs mains, le français a perdu un peu de sa clarté et de son caractère logique pour devenir l'instrument de la description, pittoresque, riche et souple.

Daudet s'occupe pourtant de sa langue non seulement comme un moyen de peindre mais aussi comme une fin en elle-même. Il vise surtout à l'originalité et à la concision dans l'expression. Dans *les Notes sur la Vie* (p. 11), il compare la langue française à un vieux salon dont tous les meubles sont délabrés et fanés, où l'on est fort embarrassé pour recevoir. Lui-même a fait de son mieux pour lui donner un nouvel éclat. Il a créé des vocables, réuni des mots contrastants, employé des tournures hardies, prodigué les images. D'autre part, il a banni les termes insignifiants ou incolores, toutes les queues d'aronde, tous les vieux clichés. C'est que pour lui « le style est une intensité. Le plus de choses dans le moins de mots. » (L. DAUDET, *A. Daudet*, IV). Il supprime donc les verbes inutiles et les particules encombrantes, affectionne les participes et les constructions absolues, n'est guère scrupuleux en matière de syntaxe et emploie parfois une sorte de notation télégraphique. Il semble, en effet, avoir suivi les conseils donnés dans *la Préface de Chérie* : « Le romancier qui a le désir de se survivre continuera à s'efforcer de mettre dans sa prose de la poésie, continuera à vouloir un rythme et une cadence pour ses périodes, continuera à rechercher l'image peinte, continuera à courir après l'épithète rare, continuera à ne pas se refuser un tour pouvant faire de la peine aux ombres de MM. Noël et Chapsal, mais lui paraissant apporter de la vie à sa phrase, continuera à ne pas rejeter un vocable comblant un trou parmi les rares mots admis à monter dans les carrosses de l'Académie, mettra enfin, mon Dieu oui ! un néologisme. »

Daudet se distingue pourtant des Goncourt et des autres impressionnistes par sa modération. Il emploie bien des termes nouveaux, mais il essaie de diminuer l'étrangeté des mots empruntés en les expliquant, en les traduisant, et tous ses néologismes sont formés d'après les règles de la dérivation et de la composition. Il sait aussi se servir des vocables

existants en changeant leur fonction ou leur signification et les expressions toutes neuves sont peu nombreuses. Il garde aussi la mesure dans la structure des phrases. Elles sont souvent longues mais non pas embrouillées, surchargées, mais non pas déséquilibrées. Le désir de tout décrire ne lui a pas fait négliger l'harmonie des mots et le rythme des périodes. M. Pellissier a raison de dire. « Jusque dans ses hardiesses, jusque dans ses irrévérences, il concilie la « modernité » et la « nervosité » avec le sens de la mesure, de la convenance et de l'harmonie. Chez cet impressionniste il y a bien quelque chose d'un classique » (*Le Mouvement littéraire au XIX^e siècle*).

Ce qui est encore propre à Daudet, c'est le caractère personnel et la vivacité de cette prose. Nous avons vu percer partout l'individualité de l'auteur. Le lexique, l'emploi des mots, le choix des images nous l'ont révélé comme Provençal et Parisien, un homme qui a beaucoup voyagé et beaucoup lu, amateur de tous les arts et passionné pour la nature, doué d'une imagination très vive et d'une sensibilité profonde. Tous les critiques ont répété qu'il avait les yeux faibles et l'oreille fine. Nous avons déjà noté comment sa langue s'est ressentie de cette myopie, et nous en trouvons une nouvelle preuve dans la rareté des images basées sur un rapport de forme ou de couleur. Ce que lui-même appelle sa « passion des notes » (*Trente Ans de Paris*, 330), se montre dans les nombreux cas d'onomatopée et d'harmonie imitative, dans le rythme des périodes, dans les images basées sur un rapport de son et les comparaisons empruntées à la musique. Une autre caractéristique de Daudet était son énergie fougueuse qui se reflète dans la vivacité de sa prose. Nous avons remarqué sa manière de tout animer (voyez p. 291-296), et beaucoup de ses images amènent aussi des idées de mouvement et de vie. La nature morte ou en tout cas « immobile » lui fournit peu de métaphores et de comparaisons, mais le règne animal est un trésor inépuisable. La mer calme ne l'attire guère, mais il se plaît à parler de tempêtes et de naufrages. Cette langue est donc artistique, originale et concise à cause des aspirations littéraires de Daudet,

elle est animée, harmonieuse et colorée par suite de son caractère.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ces qualités se manifestent d'une manière uniforme dans tous les livres de notre auteur. Quant au lexique, nous avons déjà signalé le développement graduel de la tendance néologique ayant son apogée pour ainsi dire dans *le Nabab*, *les Rois en Exil* et *Numa Roumestan* (voyez, p. 127). On remarquera aussi que presque tous nos exemples des procédés impressionnistes sont tirés de ces mêmes livres, et ceci ne s'est point fait au hasard. Comme l'a dit M. Jules Lemaître, « Le Nabab inaugure presque une nouvelle manière de l'écrivain. » (*La Revue Bleue*, 1883). Il en est de même des images. Dans ses premières œuvres, Daudet s'essaie pour ainsi dire au style imagé et nous y voyons poindre ses tendances particulières en matière de prosopopées, de métaphores et de comparaisons. Dans *l'Évangéliste*, *l'Immortel* et *la Petite Paroisse*, les images sont toujours frappantes mais beaucoup moins nombreuses que dans *le Nabab*, *les Rois en Exil* et *Numa Roumestan*. C'est que la trame du récit est devenue plus serrée. Il y a plus de dialogue et moins de description, partant, moins de place pour l'intervention personnelle de l'auteur. Les trois parties de notre étude démontrent également que la langue de Daudet devient de plus en plus riche et impressionniste jusqu'aux trois romans déjà cités, qu'il y a ensuite un changement de manière comme si l'auteur s'était mis à imiter Astier Réhu en arrachant les mauvaises herbes de l'imagination.

Nous avons du reste un moyen très simple de démontrer cette évolution. Dans *Robert Helmont* se trouve une première version de la mort de Mora, remaniée ensuite dans *le Nabab*, et une comparaison de ces deux passages est fort instructive.

Robert Helmont

Le Nabab

156: « Un jour, en s'éveillant, il vit un mince filet de sang qui coulait de sa bouche sur sa barbe et l'oreiller *légèrement* rougi. Ce délicat, cet élégant qui avait horreur de toutes les misères humaines, surtout de la maladie, la voyait arriver maintenant avec ses laideurs, ses faiblesses et cet abandon de soi-même *qui est comme* la première concession faite à la mort. »

341-342: « Le troisième jour seulement, en s'éveillant le matin, la vue d'un simple filet de sang, qui de sa bouche avait coulé sur sa barbe et l'oreiller rougi, *fit tressaillir* ce délicat, cet élégant qui avait horreur de toutes les misères humaines, surtout de la maladie, et la voyait arriver sournoisement avec ses souillures, ses faiblesses et l'abandon de soi-même, première concession faite à la mort.

155: « Ce fut une vraie sortie d'homme du monde, imprévue, rapide, discrète. Sans faner une fleur dans les grands escalier du palais, sans casser une branche aux marronniers du jardin *déjà verts de leurs nouvelles pousses*, la maladie vint le trouver doucement, poliment et en quelques jours tout fut dit. »

348: « Sans casser une branche aux marronniers du jardin, sans faner une fleur dans le grand escalier du palais, *en amortissant ses pas sur l'épaisseur des tapis*, la Mort venait d'entr'ouvrir la porte de ce puissant et de lui faire signe « Arrive ». Et lui répondait simplement: « Je suis prêt ». Une vraie sortie d'homme du monde, imprévue, rapide et discrète.

157: « Les yeux fixés sur ce temps limité et si court qui lui restait à vivre, il s'appliqua à le bien remplir et ne songea plus qu'à toutes les obligations d'une mort comme la sienne. »

348-349: « Les yeux fixés sur le temps limité et si court qui lui restait encore, car la noire visiteuse était pressée, et il sentait sur la figure le souffle de la porte qu'elle n'avait pas refermée, il ne songea plus qu'à le bien remplir et à satisfaire toutes les obligations d'une fin comme la sienne. »

Robert Helmont

Le Nabab

158: « Les valets par groupes erraient dans les couloirs, dans les salons, désœuvrés et bavards, *accoudés au marbre des cheminées*... Tout un monde d'*ambitieux, de désappointés s'agitait* devant un véritable écroulement d'espérances détruites et de projets à refaire.

354: « Toute la haute administration allait, venait autour de lui sans le voir, *accoudant son importance inquiète et des conciliabules mystérieux aux deux cheminées de marbre blanc qui se jaisaient face. Tant d'ambitions désappointées, trompées, précipitées* se croisèrent dans cette visite *in extremis* que les inquiétudes dominaient toute autre préoccupation.

Nous remarquons d'abord les modifications et suppressions faites en vue de rendre la prose plus concise. Le remplacement du verbe *il vit* par le substantif *la vue* permet de fondre deux phrases en une seule et d'y ajouter l'idée du tressaillement. Le mot *légèrement* est pléonastique en parlant d'un mince filet de sang. Daudet le supprime aussi bien que le relatif encombrant *qui est comme* et le verbe inutile *ce fut*. Puisqu'on sait que c'est le printemps, l'expression *déjà verts de leurs nouvelles pousses* ne fait que surcharger la phrase. Elle tombe, de même que le verbe *s'appliquer*, dont l'idée se trouve répétée par *songer*.

A côté de ces suppressions, il y a des changements et des additions qui témoignent de l'évolution de la tendance artistique. Nous remarquons deux exemples de l'emploi des substantifs abstraits. L'épithète assez ordinaire *accoudés au marbre des cheminées* se transforme en une expression évocatrice et originale : *accoudant son importance inquiète et des conciliabules mystérieux aux deux cheminées de marbre blanc*. De même les ambitieux, les désappointés du premier passage deviennent *des ambitions désappointées, trompées, précipitées*. Le développement des images est encore plus frappant. La figure pâle de la maladie fait place à l'apparition effrayante de la Mort. Dans la première version, la personnification n'est qu'ébauchée: « La maladie

vint le trouver doucement, poliment, et en quelques jours tout fut dit ». Le contraste est frappant entre ces termes incolores et la description concrète et imagée du second passage : « En amortissant ses pas sur l'épaisseur des tapis, la Mort venait d'entr'ouvrir la porte de ce puissant et de lui faire signe « Arrive ». Et lui répondait simplement : « Je suis prêt ». Dans la suite du récit, trop longue pour être citée ici, se trouvent d'autres exemples semblables. Les phrases toutes simples de *Robert Helmont* : « Enfin, voici les honneurs du dernier moment. L'archevêque de Paris que ce mondain sceptique a consenti à recevoir par égard pour le monde ; puis deux grands personnages devant qui tous les assistants s'inclinent et se retirent » (159), sont développées par Daudet en une longue page descriptive dont voici deux extraits :

Nab. 358 : « Une marche rapide et glissante, un chuchotement de mélopée lui firent lever les yeux sur un vieillard blanc et courbé, paré de guipures comme un autel, et qui priait en s'en allant à grands pas de prêtre, sa longue soutane rouge déployée en traîne sur le tapis. »

Nab. 359 : « De partout les laquais se hâtaient, ouvraient les portes à deux battants, formaient la haie, tandis que le suisse, le chapeau en bataille, annonçait du retentissement de sa pique sur les dalles le passage de deux ombres augustes... La femme montait droite et fière, enveloppée de ses noires mantilles d'espagnole ; l'homme se tenait à la rampe, plus lent et fatigué, le collet de son pardessus clair remontant sur un dos un peu voûté qu'agitait un sanglot convulsif. »

Cette étude de comparaison révèle ainsi l'évolution du talent de Daudet et justifie ce que nous avons dit des caractéristiques de sa prose. Nous y voyons clairement les efforts faits par notre auteur pour peindre des tableaux d'une manière originale et vivante, avec le moins de mots possible, et l'absence de néologismes et de tournures baroques nous témoigne de sa modération.

On pourrait tirer encore bien des renseignements intéressants de la langue de Daudet, surtout de son lexique. Nous ne l'avons envisagée que du point de vue linguistique

et littéraire, mais il y aurait tout un autre ordre d'études à faire. C'est que chaque mot nouveau « n'est que le signe et le produit d'un fait nouveau. C'est le retentissement de l'histoire dans la langue » (*Darm.* p. 37). Le vocabulaire de Daudet a subi l'influence des grands mouvements et événements de son temps, le félibrige, l'anglomanie, la conquête de l'Algérie, la guerre de 1870. Nous y trouvons des traces de la politique (par ex. état de choses, seize mai), des modes (jersey, toilette-princesse, twine, wateau), des mœurs (clubman, cocodette, gandin, gomme), des inventions nouvelles (dynamiter, Jablochkoff, téléphoner, torpiller). Le lexique nous fournit également des indications sur les rapports qu'avaient Daudet et d'autres écrivains. Vu la collaboration de M^{me} Daudet avec son mari, il est intéressant de relever les néologismes communs aux deux (par ex. arc-en-cieler, les circulants, étalement, le flottant, incontenté, l'inexprimé, promenant). Il y a aussi des analogies frappantes entre la langue de Daudet et celle de ses amis ou imitateurs, par exemple : J. Claretie, J. Lorrain, F. Vandérem. L'état actuel de la science ne permet pas pourtant d'approfondir ces questions entr'aperçues. Ceci suffit pour indiquer quels peuvent être l'utilité et l'intérêt de notre étude en dehors du domaine purement philologique.

Ajoutons en terminant que nous sommes maintenant à même non seulement de comprendre mais aussi de mieux goûter toute l'œuvre de notre auteur. Nous avons du plaisir à noter comment le langage est approprié aux scènes et aux personnages, comment Daudet modifie le vocabulaire ordinaire pour exprimer les nuances de sa pensée. Beaucoup de locutions qui paraissent simplement bizarres à une première lecture, nous révèlent maintenant comme un nouvel aspect des êtres et des choses. Notre oreille a appris à distinguer tous les effets d'assonance et de rythme dans cette prose musicale, et les images sont doublement intéressantes quand on peut les rattacher au caractère et à la vie de l'auteur. Comme l'a dit M. Lanson « Toutes les méthodes exactes, érudites et patientes dont médisent volontiers les gens qu'ine les comprennent point ou ne sont pas capables de

les manier, ne vont pas à supprimer le sentiment littéraire, mais à lui donner une nouvelle activité, un jeu plus sûr et plus large, et des possibilités inépuisables de jouissance. »
(*Avertissement à l'Art de la Prose*).

INDEX LEXICOLOGIQUE

- Abasourdissement, 177.
Abatis, 60.
Abbaye-forteresse, 142.
Abritant, 224.
Absorbeur, absorbeuse, 168.
Accalmi, 48.
S'accouper, 60.
Accrocheuse, 168.
Acoquinement, 177.
Acteur, 203.
Adessias, 17.
Adieu, 40.
Adiousias, 17.
Adorant, 224.
Aérer, 239.
S'aérer, 52.
Affaibli, 211.
Affaires, 203.
Affamement, 177.
Affichant, 224.
Affiche-réclame, 142.
Agglomérant, 224.
Agité, 211.
Agourmandir, 17.
Agrippant, 225.
Ai, 128.
Aïet, 18.
Aigre-bon, 134.
Alcazar, 95.
Alertement, 191.
Algueux, 171.
Aller aux portes, 54.
Alpenstock, 109.
A mi-voix, 216.
Ancrer, 239.
Anémique, 211.
Annexer, 239.
Apaisant, 225.
A-part, 55.
Apititement, 177.
Apitoyant, 225.
A-plat, 51.
Apoplectiser, 201.
Approbativement, 191.
Arc-en-cieler, 196.
Architecturer, 197.
Architègue, 60.
Architéquerie, 60.
Aristo, 60.
Armement, 240.
Arrière-été, 149.
Arrivant, 225.
Article de Paris, 203.
Asphalteur, 168.
Asséchant, 225.
Assommoir, 60.
Astiqueur, 168.
Atelier-salon, 142.
Atrophiant, 226.
Attardement, 178.
Attrape-baigneurs, 147.
Aulnette, 167.
Auréoler, 127.
Autographile, 155.
Avançant, 226.
Avertissant, 226.
Aveulir, 149.
Aveulissement, 178.
Avocassier, 173.
L'aze me fiche, 18.
Aztec, 70.
Babarotte, 18.
Babelisme, 175.
Baby, 100.
Bachaga, 96.
Bafouiller, 71.
Bâillée, 221.
Balin-balan, 18.
Baluchon, 71.

- Banaliser, 202.
Baragouinant, 226.
Barboter, 71.
Barine, 114.
Barquette, 41.
Barricadier, 173.
Bateau-lavoir, 142.
Bateau-mission, 142.
Baltant, 71, 240.
Bécane, 71.
Bécotter, 60.
Bedelle, 217.
Bédigas, 18.
Bedonnant, 61.
Bedonner, 61.
Bêê, 128.
Béguin, 60.
Bénef, 60.
Belliqueusement, 191.
Bénisseur, 203.
Berçant, 226.
Berce, 55.
Berceur, 204.
Bergerot, 18.
Berretto, 112.
Bestialiser, 127.
Bétasse, 61.
Beuglant, 72.
Beuh, 128.
Bezef, 96.
Bicherie, 61.
Bienheureusement, 191.
Bimbelotier, 204.
Blaguer, 60.
Blanche, 72.
Bleu-vert, 134.
Bonasson, 19.
Bon de l'air (au), 41.
Bonne femme, 204.
Bonne fille, 204.
Bono, 96.
Bookmaker, 100.
Bottelée, 221.
Bouche-en-cœur, 134.
Boudenfle, 19.
Bouffie, 72.
Boufre, 19.
Bougonnement, 178.
Bougri, 55.
Boui-boui, 60.
Boulevardier, 204.
Bourgadier, 19.
Bourriquot, 96.
Boursicotière, 217.
Bourtouillade, 19.
Boustifaille, 60.
Box, 100.
Braconnage, 240.
Braillée, 222.
Bramée, 240.
Brame-la-faim, 48.
A brasse corps, 62.
Bravette, 20.
Bredouillant, 226.
Bredouillon, 52.
Breton, 72.
Briganderie, 119.
Brisant, 227.
Brisque, 72.
Brouillardoux, 171.
Brucio, 95.
Bruges, 219.
Brûle-tout, 240.
Brûlure, 240.
Brum ! brum !, 128.
Brr, 128.
Bull-dog, 100.
Burnous, 95.
Cabecilla, 111.
Cabre, 55.
Cache-feu, 20.
Cadine, 95.
Cagnard, 41.
Caissonné, 161.
Caleil, 20.
Câlinement, 191.
Camarguais, 211.
Cambrésine, 42.
Camériste-factotum, 142.
Camp-meeting, 101.
Cancrerie, 164.
Canisson, 20.
Cantique, 241.
Cantiqué, 161.
Canulant, 73.
Caoutchouc, 241.
Captain, 101.
Caracolade, 156.
Caracolant, 227.
Caracolement, 178.
Caramantran, 20.
Se carapater, 73.
Carbonade, 42.
Carcan, 73.
Carcel, 219.
Cardinal-fondateur, 143.
Carotte, 60.
Carotteur, 60.
Carrelage, 241.
Casbah, 95.
Cascadant, 227.
Casse-assiettes, 147.
Casser du sucre, 62.

- Catafalqueux, 171.
Catalane, 21.
Cataplasmer, 197.
Cavata, 112.
Cendrée, 211.
Centrale, 73.
Chabrol, 21.
Champise, 55.
Champoreau, 97.
Chaouch, 95.
Charabias, 241.
Charabier, 197.
Charlottine, 21.
Charreté, 162.
Charriement, 178.
Château, 252.
Château-Neuf-des-Papes, 219.
Chato, 22.
Chechia, 95.
Chenillé, 162.
Chéti, 56.
Cheulard, 73.
Chevaux-de-bois, 134.
Chevronnée, 241.
Chevrotant, 242.
Chien, 62.
Cbien du commissaire, 74.
Chiffraille, 159.
Chiquement, 62.
Chopper, 120.
Chouberski, 220.
Chouette, 60.
Chouffique, 74.
Chouffiqueur, 74.
Choumacre, 74.
Chuchotis, 174.
Cinq, 64.
Circulaire, 212.
Circulant, 227.
Citre, 22.
Clair, 22.
Claironnade, 157.
Claironnée, 222.
Claironner, 120.
Claquant, 227.
Claquer, 60.
Clergyman, 101.
Clic-clac, 128.
Clignant, 227.
Cloisonné, 212.
Closier, 56.
Closière, 217.
Clown, 100.
Club, 242.
Clubman, 101.
Cocasserie, 164.
Coco, 74.
Cocodette, 63.
Cocotterie, 63.
Coléreusement, 191.
Collage, 75.
Collant, 212.
Collinette, 167.
Colo, 75.
Colporteuse, 217.
Combineur, 168.
Comediant, 112.
Commandanture, 109.
Communal, 242.
Complicé, 212.
Concentré, 212.
Confusionnant, 228.
Congelant, 228.
Congestionnant, 228.
Conquistador, 112.
Consolation, 75.
Contourné, 213.
Contre-coup, 75.
Contre-veine, 149.
Controversant, 228.
Convocatrice, 217.
Convoitant, 228.
Cook-house, 102.
Coque, 22.
Coquillageux, 171.
Corailerie, 164.
Cosmétiqué, 162.
Couche-tout-nu, 147.
Coude-à-coude, 216.
Couffin, 23.
Cougourdier, 23.
Counin, 128.
Coureli, 128.
Cousscouss, 95.
Couteau-poignard, 143.
Couteau-revolver, 143.
Crac, 128.
Cra-cra, 128.
Crampon, 75.
Cramponnement, 178.
Craqure, 189.
Crémeux, 242.
Crépitement, 179.
Crevage, 157.
Crevant, 76.
Critiquant, 228.
Croisier, 242.
Croisiller, 197.
Croûte-levé, 135.
Cuite, 76.
Culbutement, 179.
Cul-nu, 135.
Dabbieh, 97.

- Dan dan, 129.
 Dear, 102.
 Se déballer, 242.
 Débarbouiller à la potasse, 76.
 Débarquant, 228.
 Débarras, 242.
 Déblayage, 157.
 Débord, 120.
 Débouler, 60.
 Déboulonnage, 158.
 Décarcasser, 76.
 Décataloguer, 149.
 Décesser, 56.
 Déchi quètement, 179.
 Décrochage, 158.
 Décrocheter, 56.
 Dedicacer, 197.
 Dégoulinement, 179.
 Dégouliner, 60.
 Dégringolant, 229.
 Démementiel, 172.
 Demi-artiste, 135.
 Demi-audacieux, 135.
 Demi-bonheur, 135.
 Demi-bruit, 135.
 Demi-confortable, 135.
 Demi-enfantin, 136.
 A demi-gaz, 136.
 Demi-grandeur, 136.
 Demi-homme, 42.
 Demi-installation, 136.
 Demi-ivresse, 136.
 Demi-misère, 136.
 Demi-nuit, 136.
 Demi-ombre, 136.
 Demi-orphelin, 137.
 Demi-ouvert, 137.
 Demi-ouvrier, 137.
 En demi-peau, 137.
 Demi-pouvoir, 137.
 Demi-public, 137.
 Demi-railleur, 137.
 Demi-religieux, 138.
 Demi-rupture, 138.
 Demi-rustique, 138.
 Demi-sanglot, 138.
 Demi-sérieux, 138.
 Demi-siège, 138.
 Demi-silence, 138.
 Demi-souriant, 139.
 Demi-sourire, 139.
 Démolissage, 158.
 Denrée, 57.
 Déparler, 42.
 Dépatrié, 48.
 Dépaysement, 243.
 Dépeigné, 63.
 Dépliant, 229.
 Dépoitraillé, 52.
 Dépossédé, 222.
 Déprisonner, 120.
 Dérangeant, 229.
 Derbouka, 97.
 Désarçonné, 222.
 Désengourdir, 121.
 Déséquilibre, 150.
 Déshabillage, 158.
 Déshabillement, 179.
 Déshabitude, 150.
 Désheurement, 180.
 Désirément, 192.
 Désorientement, 180.
 Desserte, 43.
 Dessinandier, 76.
 Détirement, 180.
 Détraqué, 213.
 Deux, 64.
 Dévalant, 229.
 Déveinard, 64.
 Diagnostiqueur, 169.
 Dia-hue, 128.
 Diffa, 98.
 Difforme, 213.
 Ding ! dong ! 128.
 Directoire, 220.
 Discuteur, 205.
 Dispensateur, 205.
 Dispersément, 180.
 Dissimulant, 229.
 Djebba, 98.
 Docteur-professeur, 143.
 Dodelinage, 158.
 Domestiquaille, 159.
 Done, 23.
 Dorlotement, 180.
 Douar, 95.
 Drak, 23.
 Drelindindin, 128.
 Droschken, 110.
 Dynamité, 162.
 Ebervigé, 57.
 Ebouriffement, 181.
 S'écharper, 243.
 Echeler, 23.
 Edelweiss, 110.
 Efféminement, 181.
 Effilochure, 190.
 Effrangement, 181.
 Egayant, 229.
 Eleveuse, 243.
 Emballement, 181.
 Embalustré, 49.
 Embêter, 60.

Embobelinage, 158.
Embroussaillement, 182.
Embroussailler, 150.
Embuer, 151.
Eméché, 64.
Empalé, 222.
Empilée, 222.
Empoignade, 157.
Empoussiérer, 151.
En-avant, 43.
Encanché, 24.
Encolérer, 151.
Endormement, 127.
Enfantin, 213.
Enfantinement, 192.
Enfant-roi, 143.
Enfermement, 182.
Engueulade 77.
Enguirlandement, 182.
Enjôleur, 205.
Enlaçant, 229.
Enlaidissant, 230.
En-l'air, 216.
Enlevant, 230.
Enlourdir, 24.
Ennuyeux, 213.
Enramer, 24.
Ensommeiller, 151.
Enterre-morts, 49.
Entre-lueur, 49.
Entr' apercevoir, 152.
Envoiler, 152.
Envolée, 222.
Envolement, 182.
Envoler, 249.
Envoûteur, 169.
Épatant, 77.
Epeuré, 49.
Épieur, 205.
Épuisé, 213.
Ereintement, 64.
Esbrouffeur, 77.
S'escamper, 121.
Escampette, 65.
S'esclaffer, 121.
Esclavager, 197.
Esclot 24.
Espère, 24.
Esquinter, 60.
Essaimer, 249.
Essuyeur de plâtre, 65.
Estevenon, 25.
Estradier, 173.
Étalement, 183.
Etat de choses, 139.
Étiqueteur, 169.
Étirement, 183.

Etrangle-chat, 25.
Etreignant, 230.
Étudié, 213.
S'évaporer, 53.
Eveillée, 223.
Exaspéré, 213.
Exorcisé, 223.
Explorant, 230.
Exploser, 198.
Exténuant, 230.
Exténué, 214.
Exultant, 231.

Facticité, 176.
La faire, 78.
La faire à, 78.
Faire bonhomme, 78.
Faire la fête, 78.
Faire loucher, 79.
Faire la retape, 79.
Faire sa panthère, 79.
Faire voir le tour, 79.
Family hotel, 102.
Famulus, 110.
Fanfrelucheux, 171.
Fantasia, 95.
Fanure, 190.
Farandoler, 25.
Farandoleur, 25.
Farinette, 26.
Farinière, 43.
Faunesque, 166.
Fébrilement, 192.
Fébrilité, 176.
Féeriquement, 192.
Félinement, 193.
Félinerie, 164.
Fellah, 205.
Femelan, 26.
Femme-enfant, 143.
Fénat, 26.
Fenestron, 26.
Férigoule, 27.
Ferlampilles, 57.
Ferrade, 27.
Fervemment, 122.
Fervent, 214.
Feuillage, 162.
Feuilletage, 243.
Feuilleter, 243.
Fichant, 79.
Fichu, 80.
Fiérot, 50.
Fille, 205.
Fine, 80.
Fla-fla, 60.
Flageolant, 231.

Flagorneur, 206.
Flâne, 65.
Flaquer, 249.
Fléchissant, 231.
Flirt, 102.
Flirtage, 159.
Floconnant, 231.
Floconnement, 184.
Flottant, 214.
Floué, 60.
Fluidique, 243.
Flûter, 249.
Folichonnerie, 164.
Forcir, 27.
Fouchtra, 80.
Fougueusement, 193.
Four in hand, 102.
Fouta, 98.
Foutaise, 27.
Foutant, 28.
Foutreau, 80.
Fraîche, 43.
Fraîchissant, 231.
Française, 252.
Franciot, 28.
Frégate-école, 144.
Frénétisme, 175.
Frichti, 60.
Frileusement, 193.
Frinc ! frinc ! 129.
Fripe, 81.
Fripouille, 81.
Frisant, 231.
Frisement, 184.
Fritto-misto, 113.
Frôleux, 169.
Frôlure, 190.
Frou, 129.
Frousse, 81.
Frêt, 129.

Gaffeuse, 81.
Gaga, 38.
Gaillardet, 28.
Galantin, 206.
Galéjade, 28.
Galéjon, 29.
Galoche, 57.
Gamin, 244.
Gaminaille, 160.
Gandin, 206.
Gandinerie, 165.
Gandoura, 95.
Garçon, 206.
Garde-noble, 139.
Gardien-chef, 144.
Garso, 58.

Gas, 58.
Gate-bourse, 147.
Geignard, 160.
Geignement, 184.
Geigneur, 169.
Général-duc, 144.
Gesticulant, 231.
Gicler, 60.
Gigotement, 184.
Gilet à cœur, 65.
Gin, 100.
Ginglard, 81.
Gironde, 82.
Gironner, 198.
Givrer, 198.
Gna-gna, 128.
Gnouf ! gnouf ! 129.
Gobeur, 206.
Goi, 29.
Gomme, 66.
Gone, 39.
Gosselin, 82.
Gouaille, 66, 95.
Gouaillerie, 66.
Gouailleusement, 193.
Gourgandinage, 82.
Gourmé, 214.
Gourmeux, 172.
Grand, 43.
Grand-boire, 29.
Grandiosement, 194.
Griffant, 232.
Grignotement, 185.
Grignoteuse, 67.
Gri-gri, 98.
Grimpeuse, 218.
Grinçant, 232.
Grisant, 232.
Guerlauder, 58.
Guetteur, 207.
Gueuler, 250.
Guide-ballon, 147.
Guide-chef, 144.

Hadji, 95.
Haïck, 95.
Haillonneux, 122.
Hall, 103.
Hallucinant, 232.
Han, 128.
Hantise, 244.
Hargnerie, 165.
Hargneusement, 194.
Hatschisché, 162.
Haute-forme, 140.
Hem ! hem ! 128.
Hep, 130.

Heu heu, 128.
 High life, 100.
 Hispano-prussien, 155.
 Hissa ! ho ! 130.
 Home, 100.
 Homme-chien, 144.
 Homme-chiffre, 145.
 Homme-enfant, 145.
 Homme-flûte, 145.
 Hop, 128.
 Horizonner, 198.
 Hors la loi, 216.
 Houbigant, 252.
 Hou-hou, 128.
 Houler, 198.
 Hououou, 130.
 Hu-hu-hu, 130.
 Hum, hum, 128.
 Hydrothérapie, 244.
 Hyménéen, 122.
 Hypnotisant, 233.

Imaginairement, 194.
 Impondéré, 152.
 Inachevé, 214.
 Inaffectueux, 152.
 Inappris, 127.
 Inarrangeable, 153.
 Incompréhension, 153.
 Incontenté, 153.
 Indéconcertable, 153.
 Indécousable, 127.
 Indémêlable, 154.
 Indisable, 154.
 Indiscontinu, 154.
 Inentendable, 154.
 Inexprimé, 154, 215.
 Inglicheman, 103.
 Inquisiteur, 207.
 Inracontable, 154.
 Insinueux, 172.
 Interrompant, 233.
 Inventif, 244.
 Ioutre, 82.
 Irisement, 185.
 Irradiant, 233.

Jablochkoff, 220.
 Jaillissure, 190.
 Jaunet, 60.
 Jeanneton, 82.
 Jeannot, 207.
 Jersey, 103.
 Jeté, 223, 252.
 Jeteur de sorts, 140.
 Job, 252.
 Jobardise, 175.

Jouisseuse, 218.
 Jouxter, 122.
 Juguler, 67.
 Juleaften, 115.
 Justiciard, 161.
 Kif, 99.
 Kiss-Kiss, 130.
 Knickerboker, 103.
 Kuchlen, 110.
 Kümmel, 110.
 Kursaal, 110.

Là-bas, 217.
 Labicherie, 165.
 Lâchez-tout, 148.
 Lahut, 29.
 Laidement, 123.
 Lala-ïou, 130.
 Laminage, 50.
 Lancée, 244.
 Lanceuse, 83.
 Lancinement, 185.
 Se languir, 44.
 Languison, 29.
 Larbin, 83.
 Larmoyeur, 207.
 Leader, 100.
 Lécherie, 165.
 Lever, 83.
 Leveur, 83.
 Lévitiation, 252.
 Libre-penseuse, 218.
 Lieutenant-juge, 145.
 Long-cours, 245.
 Louis-le-Grand, 220.
 Luxueusement, 194.

Maboulisme, 83.
 Macache, 99.
 Machabée, 83.
 Machinal, 215.
 Magazine, 104.
 Magnanarelle, 29.
 Maigriot, 50.
 Maître-éclusier, 145.
 Majestueux, 215.
 Majoral, 30.
 Mal blanchi, 84.
 Manado, 30.
 Manchon blanc, 245.
 Manécanterie, 39.
 Manique, 84.
 Maraudeur, 84.
 Marchand de sommeil, 84.
 Marchandeur, 207.
 Mar-chef, 84.

Marmonner, 123.
Marmottement, 186.
Master, 104.
Mastic, 207.
Matité, 127.
Mauresquement, 195.
Mauvais chien, 208.
Mauviette, 208.
Mazette, 67.
Mê, 130.
Mehari, 95.
Mécanicien-chef, 145.
Mecklembourg, 220.
Médecin-pharmacien, 145.
Melancoliser, 127.
Mêle-tout, 148.
Melliflu, 215.
Mélo, 67.
Mélodramatiquement, 195.
Ménager, 44.
Mendigot, 85.
Ménine, 58.
Mercanti, 95.
Meuh, 131.
Miarro, 30.
Michelangesque, 127.
Midship, 104.
Mignote, 30.
Milliardaire, 160.
Mince, 85.
Mincette, 50.
Mine à poivre, 85.
Minusculement, 195.
Minzingo, 85.
Miss, 208.
Miteux, 172.
Mitronnet, 167.
Moco, 31.
Moderniste, 208.
Moinette, 123.
Moleskine, 105.
Mômière, 85.
Montant, 245.
Moque, 31.
Morphinomane, 156.
Mouchir, 99.
Moussaillon, 189.
Moutard, 60.
Muettement, 123.
Mufe, 85.
Murtin, 31.
Musico, 113.
Musiquette, 167.

Napper, 199.
Narghilé, 95.
Nauf, 31.

Navrement, 186.
Naye-chien, 32.
Nervi, 32.
Nervosité, 127.
Nettoyage, 86.
Nettoyer, 86.
Névrosé, 163.
Nieur, 170.
Notaresse, 167.
Nourricerie, 246.
Novio, 32.
Noyer le poisson, 253.
Nuager, 199.
Nursery, 105.

Obsessionnant, 160.
Oiseau de prime, 32.
Olivades, 33.
Ondulement, 186.
Opaliser, 202.
Ouf, 128.
Outre, 33.

Packet, 105.
Paf, 128.
Pain-poire, 145.
Palais-Mazarin, 220.
Pale-ale, 105.
Se pâler, 250.
Pâlisement, 124.
Palpitement, 186.
Panière, 33.
Panne, 86.
Pan-pan, 128.
Papa, 208.
Papier-velours, 146.
Papillonnant, 233.
Papillonnement, 186.
Papillotant, 233.
Papotier, 173.
Pardonnant, 234.
Pare-étincelles, 148.
Se parisianiser, 202.
Parlotage, 159.
Passe je t'ai vu, 44.
Passerille, 33.
Passionnette, 168.
Patati patata, 128.
Pataugeage, 159.
Patio, 95.
Patrouillard, 161.
Pavanement, 187.
Pavaner, 250.
Pavé, 86.
Pavillon-chalet, 146.
Pays-chaud, 140.
Pencil, 105.

- Pendule-joujou, 146.
 Pépiage, 159.
 Perluté, 58.
 Persil, 86.
 Persuadant, 124.
 Pétrarader, 199.
 Petdeloup, 140.
 Petite fille, 208.
 Petitette, 33.
 Petonner, 199.
 Pft ! 131.
 Philosophico-humoristique, 156.
 Photographie, 246.
 Piaffant, 234.
 Piaillée, 223.
 Piaillement, 187.
 Piailler, 250.
 Pichote, 34.
 Pick-pocket, 100.
 Picotis, 174.
 Pierreuse, 86.
 Piétinant, 234.
 Pilouit, 131.
 Pintadon, 34.
 Pioncer, 60.
 Piquer un chien, 87.
 Placette, 34.
 Planant, 234.
 Plein, 246.
 Plein-vent, 246.
 Pleyel, 220.
 Pliure, 253.
 Plongeon, 208.
 Poindre, 124.
 Pointillement, 187.
 Pointillure, 190.
 Poissure, 190.
 Pompe-bijou, 146.
 Pont (sur le), 87.
 Pontifiant, 235.
 Pontifier, 68.
 Popotte, 60.
 Porcelainière, 218.
 Porte-lumière, 148.
 Porte-sequins, 148.
 Portraiturer, 199.
 Poser un lapin, 87.
 Pouah, 128.
 Pouf, 128.
 Pountoura, 95.
 Poutringuer, 39.
 Poverino, 113.
 Prachtel, 59.
 Prédicant, 209.
 Première, 215.
 Préparatoire, 215.
 Président-fondateur, 146.
 Prétentieusement, 195.
 Prince-enfant, 146.
 Princièrément, 195.
 Promenant, 235.
 Promeneuse, 209.
 Propageant, 235.
 Prostrer, 199.
 Protégeant, 235.
 Province, 209.
 Provincialement, 196.
 Prrt ! 131.
 Psst ! 131.
 Puffiste, 175.
 Punch, 246.
 Quadrette, 34.
 Quand est-ce, 87.
 Quatre, 64.
 Que le crique me croque, 39.
 Quémande, 238.
 Querrier, 59.
 Querver, 59.
 Raccrocheur, 209.
 Racoleur, 209.
 Radée, 39.
 Radis, 88.
 Rafataille, 40.
 Raglan, 100.
 Raillard, 125.
 Ramageant, 236.
 Ramassement, 187.
 Ran, 131.
 Ran plan plan, 128.
 Râpe, 246.
 Rapin, 209.
 Raplatir, 154.
 Rapprochant, 236.
 Raptus, 247.
 Rasant, 88.
 Rastel, 34.
 Rat, 68.
 Rata, 88.
 Ratapoil, 210.
 Ratiboiser, 88.
 Ratissé, 88.
 Rayant, 236.
 Réaffubler, 155.
 Recéleur, 210.
 Réchauffant, 236.
 Réclame-écriteau, 146.
 Réclamier, 173.
 Reconstructeur, 170.
 Recta, 217.
 Réflexionner, 52.
 Refréjon, 35.
 Regardelle, 35.

- Régénérant, 236.
 Reître, 210.
 Relevé, 247.
 Rémouleuse, 218.
 Renversement, 247.
 Repaumer, 247.
 Repousse, 247.
 Résidente, 247.
 Ressassement, 188.
 Ressortant, 236.
 Restant, 247.
 Rester, 53.
 Retiro, 68.
 Retoqué, 223.
 Retoquer, 68.
 Révassier, 174.
 Réveillonneur, 170.
 Revenir, 44.
 Revival, 106.
 Revoyure (à la), 89.
 Révoulun, 35.
 Rhumatisme, 210.
 Rigolo, 60.
 Rincer, 60.
 Ripailler, 68.
 Risengrœd, 115.
 Risotto, 113.
 Rôdailler, 69.
 Rôderie, 165.
 Røderer, 221.
 Roi-chevalier, 146.
 Roi-enfant, 147.
 Rondement, 125.
 Rondouillard, 89.
 Rondouillement, 188.
 Ronflant, 216.
 Rosarium, 253.
 Rose, 247.
 Ro-serie, 89.
 Roture, 253.
 Roucouleuse, 170.
 Roudeïrou, 35.
 Roulader, 200.
 Roulottier, 174.
 Roulure, 89.
 Roumi, 95.
 Rousse, 90.
 Roustir, 90.
 Roustissure, 90.
 Rrouou, 132.
 Rue-caserne, 147.
 Ruement, 188.
 Ruminement, 188.
 Rythmer, 200.
 Sainte-Touche, 90.
 Saladelle, 35.
 Salopette, 90.
 Saluant, 236.
 Sanguinède, 221.
 Saquette, 35.
 Sarapé, 112.
 Sardinier, 248.
 Saucissot, 36.
 Saut-du-lit, 140.
 Saut sur l'outre, 45.
 Schlitte, 111.
 Schumaker, 74.
 Sciant, 69.
 Scopa, 95.
 Scrutement, 188.
 Secouant, 237.
 Secouée, 223.
 Seize-mai, 141.
 Semi-uniforme, 141.
 Sénilement, 196.
 Séquestre, 248.
 Sergo, 91.
 Serre-bois, 148.
 Serre-tout, 149.
 Shake hands, 106.
 Sherry-gobbler, 106.
 Siffler, 60.
 Siffler au disque, 91.
 Sifflotement, 188.
 Sifflotis, 175.
 Singe, 91.
 Singesse, 125.
 Skating, 106.
 Sleeping, 106.
 Slougui, 99.
 Soda, 100.
 Soleillade, 50.
 Solenniser, 248.
 Soliloquer, 200.
 Sollicitant, 237.
 Sombrement, 125.
 Sombreur, 51.
 Somnambulant, 160.
 Somnoler, 200.
 Souk, 100.
 Soulaud, 92.
 Souquée, 224.
 Sourieur, 170.
 Sous-providence, 155.
 Speech, 100.
 Sportsman, 100.
 Squatter, 107.
 Squaw, 107.
 Steamboat, 100.
 Stéréotypé, 216.
 Steward, 107.

Stick, 100.
Stoffato, 113.
Stop, 107.
Stridence, 163.
Struggle-for-lifeur, 107.
Stuqué, 163.
Submersionniste, 176.
Subrexquis, 155.
Suiveur, 210.
Surah, 108.
Surfiler, 253.
Surouá, 59.

Tabac, 92.
Taffetassier, 36.
Taffetassière, 219.
Tailliole, 36.
Talonnade, 157.
Tambourinade, 51.
Tambourinaire, 36.
Tambourinement, 188.
Tarasconnade, 157.
Tarasconner, 200.
Tara ta-ta, 128.
Tâte, 37.
Tâtonnant, 237.
Télégraphique, 174.
Téléphoner, 201.
Ténorino, 113.
Terrifiant, 237.
Tin-tin, 128.
Tintinnabuler, 127.
Tire-l'œil, 149.
Tisanier, 51.
Toilette-princesse, 141.
Tolocototignan, 132.
Tombant, 51.
Tonitruement, 189.
Toquer, 126.
Se toquer, 60.
Torpiller, 201.
Torre, 114.
Torsadé, 163.
Tour de ville, 141.
Tourillon, 189.
Tournant, 248.
Tourne-bouler, 126.
Tournillement, 189.
Toussoter, 69.
Tout à trac, 141.
Tout Paris, 69.
Trac, 60.
Tragediante, 114.
Transplantement, 126.
Trattoria, 114.
Tremblé, 248.

Tremper le nez dans le vinai-
gre, 92.
Trépidant, 237.
Trépignée, 92.
Tréviré, 37.
Trimballée, 92.
Trimballement, 70.
Tringlo, 93.
Trinkgeld, 111.
Tripang, 115.
Trois, 64.
Tron de l'air, 37.
Tron de Dieu, 37.
Trotinant, 238.
Troubadouresque, 166.
Truquer, 201.
Trrr, 132.
Tuerie, 248.
Turco-marseillais, 156.
Turquerie, 249.
Tutoyeur, 170.
Tutu, 93.
Twine, 108.
Tzaricide, 161.

Uit, 132.
Ulster, 100.
Uzelle, 253.

Vagué, 163.
Vaile, 37.
Vanillé, 216.
Vanné, 70.
Vélo, 70.
Vert-serpent, 147.
Veulerie, 166.
Vibrement, 189.
Vidé, 224.
Vinaille, 51.
Virant, 238.
Vitrier, 93.
Vitriol, 93.
Viveur, 210.
Vli vian, 128.
Vocero, 249.
Voiture-berceau, 147.
Voletant, 238.
Voracement, 196.
Vote, 38.
Vultué, 254.

Wagnérien, 172.
Waterproof, 100.
Watteau, 221.

White rose, 108.

Winchester, 109.

Yataganerie, 166.

Yaudler, 111.

You, you, you, 132

Zèbre, 93.

Zig, 94.

Zigzaguant, 238.

Zim ! boum ! boum ! 133.

Zou, 38.

Zucchetto, 114.

BIBLIOGRAPHIE

ABRÉVIATIONS PRINCIPALES :

- B. M.* British Museum. Londres.
B. N. Bibliothèque Nationale. Paris.
Lanson. G. Lanson, *Manuel bibliographique de la littérature française moderne*, t. IV.
Sorb. Bibliothèque de la Sorbonne.
Thieme. H. P. Thieme, *Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906*.

Je marque d'un astérisque les livres que je n'ai pas pu voir. Dans tous les cas possibles, je donne la cote de l'ouvrage à la Bibliothèque Nationale ; dans les autres cas, j'indique la cote de la bibliothèque où j'ai trouvé le livre.

- * *Daudet's Nabab* (The Penn Monthly, 1878, IX, p. 557-564). (Cité dans Thieme).
- *The Novels of Alphonse Daudet* (Blackwood's Magazine, janvier 1879. Edinburgh, 8°, Z 33764.)
 P. 93-111. *Fromont jeune et Risler aîné, le Nabab, Jack*.
- *Ein Brief von Herrn Alphonse Daudet* (Magazin für die Literatur des In-und Auslandes, 17 janvier 1880. Leipzig, 8°, 4° Z 5) :
 P. 42. Réponse de Daudet à une lettre demandant la source de l'épisode du ouïstiti dans *les Rois en Exil*. Article signé : « Die Redaktion. »
- *A few French novels. Numa Roumestan, le Petit Chose*. (Blackwood's Magazine, décembre 1881, p. 703-718. Edinburgh, 8°, Z 33764.)

- *A propos du roman de A. Daudet « l'Évangéliste »*
Correspondance publiée par l'église évangélique de
Cette. Nîmes, 1883, 8°, 8° Y^s 6138.
Recueil de lettres au sujet de la prétendue attaque
contre l'Église de M^{me} Armengaud dans *l'Évan-
gélisme*, 64 pages.
- *A propos du Sapho de MM. Alphonse Daudet et Adolphe
Belot* (Supplément du *Gaulois*, 19 décembre 1885).
Les décors et les toilettes. Musique de la vraie
chanson de Magali.
- *Autour de l'Immortel* (la Vie parisienne, 14 juillet 1888).
P. 386-387. Critiques du livre sous forme de lettres
signées par divers écrivains et autres.
- *Parisian Society. Daudet's L'Immortel* (Westminster
Review, septembre 1888, p. 273-277. London, 8°,
Z 33684).
- *The old saloon* (Blackwood's Magazine, septembre 1888.
Edinburgh, 8°, Z 33764).
P. 421-427. *Trente Ans de Paris*.
P. 427-430. *L'Immortel*
- *Daudet's L'Immortel* (The Atlantic Monthly, novembre
1888. Boston et New-York, 8°, B. M. P.P. 6256).
- *La Lutte pour la vie* de M. Alphonse Daudet (Revue des
Deux-Mondes, 15 novembre 1889, p. 461-466).
- *Les Théories dramatiques d'Alphonse Daudet* (Revue
d'art dramatique, 15 novembre 1889, p. 224-228).
- *Decadence and realism in French fiction* (Quarterly
Review, juillet 1890. London, 8°, Z 33766). —
P. 81-83. Le talent de Daudet. *Sapho*.
- *Dickens and Daudet* (Cornhill Magazine, octobre 1891.
London, 8°, Z 33909).
P. 400-415. Comparaison entre la vie, le caractère
et l'œuvre des deux auteurs.
- *Alphonse Daudet* (Allgemeine Zeitung, Beilage 18 dé-
cembre 1897. München, 4°, G. 4890-5202).
P. 6. Courte notice sur l'œuvre de Daudet.

- *Alphonse Daudet* (Revue du Midi, 1^{er} janvier 1898) :
 - P. 5-7. Daudet comme Nîmois. Le Bas-Languedoc dans son œuvre. Article signé : « la Revue ».
- *Le Dîner de la Brandade* (Revue du Midi, 1^{er} avril 1898) :
 - P. 369-371. Discours de M. Gaston Boissier. A. Daudet comme président de la Brandade ; son talent méridional.
- *Chronique* (Revue du Midi, 1^{er} février 1898) :
 - P. 175. Annonce du projet d'élever un monument à Nîmes à la mémoire de Daudet.
 - P. 175-176. Lettre inédite de Daudet à M. Belz de Villas au sujet de son livre *Montferrat*.
- *Les Arméniens pour le monument d'Alphonse Daudet* (la Revue des Revues, 1^{er} avril 1898) :
 - P. 107-108. Annonce de la somme envoyée par les Arméniens.
- Inauguration du monument Alphonse Daudet à Nîmes* (Journal du Midi, 9 avril 1900) :
 - 7 Col. Compte rendu de l'inauguration et des fêtes. Discours du directeur des Beaux-Arts : la vie et l'œuvre de Daudet. Conférence d'Ernest Daudet : le caractère de Daudet, sa vie et sa mort.
- L'Inauguration de la statue d'Alphonse Daudet* (Revue du Midi, 1^{er} mai 1900) :
 - P. 341-342. Compte rendu de l'inauguration.
 - P. 343-346. Allocution du président de l'Académie de Nîmes : ce qu'il y a de Nîmois dans le caractère et l'œuvre de Daudet.
 - P. 347-357. Conférence d'Ernest Daudet (Voy. ci-dessus *Journal du Midi*, 9 avril 1900).
 - P. 358-360. Discours de M. Paul Clauzel : les débuts de Daudet ; Daudet membre de l'Académie de Nîmes.
- L'Inauguration de la statue d'Alphonse Daudet* (Revue du Midi, 1^{er} juin 1900) :
 - P. 421-424. Discours du maire de Nîmes : le monument et les fêtes ; le Midi dans l'œuvre de Daudet.
 - P. 425-430. Discours du directeur des Beaux-Arts (Voy. ci-dessus *Journal du Midi*, 9 avril 1900).

- Poésies*. P. 431-432. Gustave Fabre. Pour Alphonse Daudet.
P. 433-434. Alexandre Ducros. Vers composés pour être lus devant le monument d'Alphonse Daudet.
P. 435-437. Ant. Chausroux. Élu de l'Art.
P. 438-439. A. Roque Ferrier. A. Daudet per l'inauguracioun de soun monument.
- Adam (M^{me} Edmond) [Juliette Lamber]. — *Mes sentiments et nos idées avant 1870*. Paris, 1905, in-18, Ln²⁷ 51775.
P. 117. Gaston Marie, auteur des *Lettres de mon Moulin. l'Œillet Blanc*.
P. 191. *Le Frère aîné*.
P. 310. Daudet décrit Gambetta.
- Id. *Mes angoisses et nos luttes*. Paris, 1907, in-18, 8° Ln²⁷ 53110.
P. 357-358. *Le Siège de Paris raconté par une petite fille de huit ans*.
- Id. *Nos amitiés politiques avant l'abandon de la Revanche*. Paris, 1908, in-18, 8° Lb⁵⁷ 14518.
P. 62. *Lettres de mon Moulin*.
P. 378. *Jack*.
- Id. *Après l'Abandon de la Revanche*. Paris, 1910, in-18, 8° Lb⁵⁷ 14671.
P. 262. Opinion de Flaubert sur Daudet.
P. 271. *Le Nabab*.
P. 342-343. Le caractère de Daudet.
- Albalat (Antoine). — *L'Amour chez Alphonse Daudet*. Paris, 1884, in-18, 8° R 6539.
358 pages. Étude de différents personnages démontrant que les romans, les ouvrages de fantaisie et le théâtre de Daudet concluent à la négation et au pessimisme en amour.
- Id. *Le Mal d'écrire et le roman contemporain*. Paris, 1895, in-12, 8° Z 14014.
Daudet, *passim*, p. 31, 46, 70, 84, 92-94 (son talent, ses meilleures œuvres), 103, 162, 165, 282, 306 et 312 (sa méthode de travail), 315, 337 (*l'Immortel*).

Albalat (Antoine). — *Alphonse Daudet* (La Nouvelle Revue, janvier 1898) :

P. 5-15. Le réalisme de Daudet différent de celui de Zola. Les deux manières de Daudet. L'homme.

Alméras (Henri d'). — *Avant la gloire, leurs débuts*, 1^{re} série. Paris, 1902, in-18, 8° Z 15681.

P. 49-65. Biographie de Daudet jusqu'à la publication de *Fromont jeune et Risler aîné*.

Antony (F.). — *Alphonse Daudet* (Revue internationale, 10 et 25 septembre 1887. Florence, 8°, 8° Z 10180).

P. 638-653. L'homme.

P. 757-775. L'artiste.

Arène (Paul). — *Pour un fait personnel* (Gil Blas, 16 décembre 1883).

Article au sujet du prétendu plagiat des *Lettres de mon Moulin*.

Ashlemann (Lorley Ada). — *La Société française d'après l'œuvre d'Alphonse Daudet*. Paris, 1910, 8°. *Sorb.* H. F. u. f. 136 (88).

272 pages. Les personnages des romans sont classés d'après leur milieu social et décrits à coups de citations.

Bangor. — *A propos d'une statue* (la Quinzaine, 16 août 1902) :

P. 524-549. La vie d'Alphonse Daudet. Son talent dans les peintures de mœurs, les romans passionnels, les contes et nouvelles.

Banville (Théodore de). — *Camees parisiens*. Paris, 1866, in-12. Rés. Ln² 148.

P. 15-16. Portrait de Daudet.

Baragnon (Louis-N). — *Une Statue* (Journal du Midi, 18 mars 1900) :

La statue de Daudet à Nîmes. Daudet et le Midi. Son talent.

Barbey d'Aurevilly (Jules). — *Théâtre contemporain*. Paris, 1888, in-16, 8° Yf. 367.

T. I, p. 148-150. *Le Frère aîné*.

T. II, p. 232-237. *Le Sacrifice*.

Barbey d'Aurevilly (Jules). — *Théâtre contemporain*. Nouvelle série. Paris, 1892, in-18, 8° Yf. 367 bis.

P. 205-213. *Jack*. Infériorité de la pièce de théâtre comparée au roman.

Id. *Le Roman contemporain* (Faux titre : XIX^e siècle, 2^e série. Les Œuvres et les Hommes. Paris, 1902, in-18, 8° Z 581.)

P. 137-182. *Lettres de mon Moulin*. *Jack*. *Le Nabab*. *Les Rois en Exil*.

Bard (L.). — *Anfos Daudet* (Journal du Midi, 8 avril 1900). Poésie provençale sur Daudet.

Barker (E. Harrison). — *The early years of Alphonse Daudet* (Temple Bar, janvier 1899. London, 8°, B. M P. P. 6004 gm.)

P. 82-95. L'enfance et la jeunesse de Daudet d'après *le Petit Chose* et *Mon Frère et Moi* d'Ernest Daudet.

Bascoul (Louis). — *Une lettre inédite d'Alphonse Daudet* (Revue du Midi, 1^{er} janvier 1898):

P. 69-71. Lettre d'Alphonse Daudet, lycéen à Lyon, à ses nourriciers de Fons.

Bassac (Paule). — *Autour de Paul Arène* (la Revue Bleue, 10 août 1912):

P. 174. La collaboration de Paul Arène aux *Lettres de mon Moulin*. Ceci se trouve également (p. 53) dans le livre : *Autour de Paul Arène*. Paris, 1914, 8°, 8° Ln²⁷ 58918.

Bazin (René). — *Récits de la Plaine et de la Montagne*. Paris, 1903, in-16, 8° Y² 54261.

P. 62-63. La statue de Daudet à Nîmes.

Bellaigue (Camille). — *La Menteuse de MM. Alphonse Daudet et Léon Hennique* (Revue des Deux-Mondes, 15 février 1892, p. 935-938).

Belz de Villas. — *Alphonse Daudet intime* (Revue du Midi, 1^{er} avril 1898):

P. 363-368. Le Méridional dans l'œuvre de Daudet. Duel entre Delpit et Daudet.

Belz de Villas. — *Le Monument Daudet à Nîmes* (Revue du Midi, 1^{er} mai 1898) :

P. 449-451. Projets pour le monument et pour les fêtes. Première souscription parisienne.

Id. *Le Monument Alphonse Daudet à Nîmes* (Revue du Midi, 1^{er} juin 1898) :

P. 572-576. Daudet comme Méridional. Liste de souscription pour son monument.

Bérenger (Henry). — *La France intellectuelle*. Paris, 1899, in-16, 8° Z 15043.

P. 47-54. Panégyrique de Daudet comme homme.

P. 99-102. *Soutien de Famille*.

Berr (Henri). — *L'Histoire des romans d'Alphonse Daudet* (la Revue Bleue, 25 février 1888) :

P. 242-247. Étude des chapitres intitulés « Histoire de mes livres » dans *Trente Ans de Paris*.

Blanc (M^{lle} Camille). — *Incident Daudet-Tourgueneff*.

Tous documents réunis ou le Juif Pawlowski exploitant un mort. Paris, 1888, 8°, 2 ex. 8° M. Pièce 1025 ; Z Renan 7804.

Recueil des articles de journal au sujet des *Mémoires sur Tourgueneff* de Pawlowski, contenant un « éreintement » de Daudet, 16 pages.

Bonnet (Batisto). — *Le Baile Alphonse Daudet. Souvenirs*, traduits par Joseph Loubet. Paris, 1912, in-18, Ln 27 58225.

Souvenirs personnels des relations entre l'auteur et Daudet, 460 pages.

Bonnières (Robert de). — *Mémoires d'aujourd'hui*, 2^e série. Paris, 1885, in-18, Lb⁵⁷ 8448.

P. 223-235. Causerie sur Daudet et ses œuvres jusqu'à Numa Roumestan.

Bordeaux (Henry). — *Les Écrivains et les mœurs*. Paris, 1900, in-16, 8° Z 5103.

P. 68-92. Une visite à Alphonse Daudet. Les dons de l'écrivain. Les qualités de l'œuvre. Le marchand de bonheur.

Bordéaux (Henry). — *Pèlerinages littéraires*. Paris, 1907, in-16, 8° Z 16982.

P. 92-112. Le même article que celui qui se trouve dans *les Écrivains et les Mœurs*.

Boyer d'Agen. — *Des Hommes*, 1^{re} série. Paris, 1891, 8°, 8° G 6747.

P. 83-91. Daudet comme styliste et chroniqueur parisien. Différences entre Zola et Daudet.

Brandès (Georg). — *Alphonse Daudet* (la Revue des Revues, 15 janvier 1898) :

P. 160-164. L'homme : ses souffrances, sa bonté, sa vivacité. L'œuvre : les livres sur le Midi, *l'Évangéliste*, *Sapho*.

Id. *Gesammelte Schriften*, vol. IV (Deutsche Original Ausgabe. München, 1903, 8°, 8° Z 16352).

P. 381-394. L'homme, l'œuvre. *Le Nabab*, *Sapho*, *les Rois en Exil*, *l'Évangéliste*.

C'est en partie le même article que celui de *la Revue des Revues*.

Brisson (Adolphe). — *Une heure chez Alphonse Daudet* (la Revue illustrée, 1^{er} décembre 1892) :

P. 357-365. Souvenirs d'une visite de l'auteur chez Daudet, à Champrosay, illustrés par des photographies de Daudet, de sa famille et de sa maison.

Id. *Portraits intimes*, vol. I. Paris, 1894, in-18, 8° Z 13795.

P. 47-55. Alphonse Daudet aux champs. Même article que dans *la Revue illustrée*.

Brivois (Jules). — *Essai de bibliographie des œuvres d'Alphonse Daudet*. Paris, 1895, 8°, VIII-143 pages ; 8° Q 2054.

Brun (Charles). — *Les Littératures provinciales*. Paris, 1907, in-16, 8° L⁴⁶ 175.

Daudet, *passim*. Voyez l'index des noms propres.

Id. *Le Roman social en France au XIX^e siècle*. Paris, 1910, 8°, 8° R 20611 (10).

Daudet, *passim*. Voyez l'index des noms propres.

P. 232-234. Numa Roumestan.

Brunetière (Ferdinand). — *Le Roman naturaliste*. Paris, 1883, in-12, 8° Y² 18363.

P. 9-12. *Fromont jeune et Risler aîné*.

P. 75-102. L'impressionnisme dans le roman. *Les Rois en exil*. Même article dans *la Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1879, p. 446-459.

P. 345-370. *L'Évangéliste*. Même article dans *la Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1883, p. 916-929.

Id. *L'Immortel* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} août 1888, p. 695-706).

Brunot (Ferdinand). — *La Langue française au XIX^e siècle*. Petit de Julleville. Histoire de la langue et de la littérature française des origines à 1900, vol. VIII. Paris, 1899, gr. in-8°, casier B. C.

P. 772. Expressions provençales chez Daudet.

P. 780-782. Mots populaires et néologismes dans les œuvres de Daudet. Procédés favoris. La syntaxe.

Büchner (Alexander). — *Alphonse Daudet* (*Magazin für die Literatur des In-und Auslandes*, 19 novembre 1887. Leipzig, 1^o, 4^o Z 5).

P. 693-695. Daudet considéré comme le successeur de Balzac. *Tartarin de Tarascon* et *Numa Roumestan*.

Buet (Charles). — *Médaillons et Camées*. Paris, 1885, in-18, 8° Z 2951.

P. 241-249. *Alphonse Daudet. Corruptio Optimi*. Reproches au sujet de *Tartarin*, de *Fromont jeune et Risler aîné*, du *Nabab*.

P. 250-256. *Les Mardis d'Alphonse Daudet*. Description des « soirs » de Daudet, avenue de l'Observatoire.

Burger (Emil). — *Émile Zola, Alphonse Daudet und andere Naturalisten Frankreichs*. Dresden et Leipzig, 1889, in-16, 8° Z 11604.

P. 45-80. Alphonse Daudet comme humoriste.

P. 83-96. *Trente Ans de Paris*.

Carel (Alfred). — *Biographies contemporaines*. Paris, 1881, f°, Ln² 241.

N° 10. Courte biographie jusqu'en 1881. Caricature signée « Hope », 4 pages.

* Castel (R.). — *Une Visite au moulin de Daudet* (Revue de France, 1899). (Cité dans Lanson. A la B. N. et à la Bibliothèque de l'Arsenal on ne trouve que les quatre premiers mois de la *Revue de France* pour cette année).

Céard (Henry). — *Alphonse Daudet* (la Revue Bleue, 25 décembre 1897) :

P. 808-811. *L'Arlésienne*. Daudet comme critique dramatique.

Champsaur (Félicien). — *Les Hommes d'aujourd'hui*, n° 23, 15 février 1879. Ln² 231.

Biographie jusqu'à cette année. Caricature par André Gill, 4 pages.

Id. *Les Contemporains*. Paris, 1880-1881, 4°, Lc¹⁶ 30.

N° 9. Courte notice biographique. Caricature par Alfred le Petit.

Champvans (Victor de). — *La Petite Paroisse*. Paris, 1895, 8°, 8° Y² Pièce 1392.

Conférence faite à la première audition publique du Cercle de la Critique parlée. Portrait, 17 pages.

Chantavoine (Henri). — *Alphonse Daudet* (le Correspondant, 25 décembre 1897).

P. 1090-1098. Les débuts de Daudet. Son talent. *Le Nabab*, *Numa Roumestan*, *les Rois en exil*.

Chevalier (Adrien). — *Humbles Essais*. Paris, 1903, in-16, 8° Z 16173.

P. 95-109. La poésie, le rire, l'observation et la justice dans les œuvres de Daudet. Le style.

Même article dans la *Revue de France*, février 1898, p. 1108-1116.

Claretie (Jules). — *Alphonse Daudet*. Paris, 1883, in-16. Ln² 247.

La vie et les œuvres de Daudet jusqu'à *Numa Roumestan*. Souvenirs personnels. Portrait et facsimilé, 32 pages.

Claretie (Léo). — *Maîtres et Jeunes. Pages inédites d'Alexandre Dumas et d'Alphonse Daudet* (la Vie contemporaine, 15 avril 1896) :

P. 128-134. Causerie avec Daudet sur le naturalisme dans la littérature et sur l'avenir du théâtre.

Clauzel (Paul). — *Gloires nîmoises*. Nîmes, 1901, 8°, Ln²⁷ 48585.

Conférence faite à l'occasion des fêtes en l'honneur de Daudet, 17 pages. Voyez ci-dessus *la Revue du Midi*, 1^{er} mai 1900.

Cohn (Adolphe). — *Alphonse Daudet* (The Bookman, février 1898. New-York, 8°, B. M. P. P.6365 b).

P. 502-506. Daudet comme Provençal. La poésie, le réalisme et l'humour dans son œuvre.

Conrard (M. G.). — *Französische Charakterkæpfe*, 1^{re} série. Leipzig, 1881, in-16. Ln² 235.

P. 91-143. Zola et Daudet comme écrivains naturalistes. Comparaison entre *Nana* et *les Rois en exil*. La vie de Daudet.

Crawford (Virginia). — *Alphonse Daudet* (The Contemporary Review, février 1898. London, 8°, 8°Z 909).

P. 182-192. Les livres d'autobiographie et les livres sur la Provence. Les romans parisiens.

Même article dans *Studies in Foreign Literature*, p. 49-77. London, 1899, 8°. B. M. 11852, bb, 35.

Daudet (Alphonse). — *Histoire de mes livres* (la Nouvelle Revue, 15 janvier et 15 avril 1882, 1^{er} juillet 1883, 1^{er} février 1885) :

1882, p. 361-383. *Fromont jeune et Risler aîné*. Jack.

P. 721-735. *Robert Helmont*. *Le Petit Chose*.

1883, p. 5-11. *Lettres de mon Moulin*. *Tartarin de Tarascon*.

1885, p. 485-495. *Les Rois en exil*.

Tous ces articles, sauf ceux sur *Robert Helmont* et *les Rois en exil*, se trouvent dans *Trente Ans de Paris*. Paris, 1888, in-12, Ln²⁷ 37529.

Id. *Souvenirs d'un Homme de Lettres*. Paris, 1888, in-18, 8° Ln²⁷ 38057.

P. 41-57. *Numa Roumestan*.

P. 111-136. *Les Rois en Exil*.

Id. *Les Confidences de Salon* (la Revue illustrée, 15 novembre 1892) :

Réponses de Daudet à un questionnaire sur ses qualités, ses goûts et ses opinions.

Daudet (Ernest). — *Mon Frère et Moi*. Paris, 1882, in-16, 8° Ln²⁷ 33209.

Souvenirs d'enfance et de jeunesse, VIII-286 p.

Ils se trouvent aussi dans *la Nouvelle Revue*, 1881, 1^{er} septembre, p. 115-146; 15 septembre, p. 358-393; 1^{er} octobre, p. 570-605.

Daudet (M^{me} Alphonse) [Julia Allard]. — *Miroirs et Mirages*. Paris, 1905, in-12, 8° Z 16607.

P. 115-116. Livres préférés d'Alphonse Daudet.

Id. *Souvenirs autour d'un groupe littéraire*. Paris, 1910, in-12, Ln²⁷ 54263.

Les contemporains et amis d'Alphonse Daudet, 257 pages.

P. 223-257. Souvenirs de la vie en commun.

Daudet (Léon). — *Alphonse Daudet*. Paris, 1898, in-18. Ln²⁷ 45772.

La vie, le caractère et l'œuvre d'Alphonse Daudet, X-302 pages. Ceci a paru d'abord dans *la Revue de Paris*, 1898; 15 mars, p. 225-256; 1^{er} avril, p. 524-562; 15 avril, p. 829-865.

Daudet (Léon). — *Fantômes et Vivants*. Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux de 1880 à 1905, 1^{re} série. Paris, 1914, 8°. B. M. W. P. 2224.

A. Daudet, *passim*, p. 3, 32, 34, 37, 45, 47, 48, 59, 61, 64, 66, 71, 74, 89, 90, 93, 94, 95, 96, 98, 116, 119, 120, 155, 219, 222, 233, 234, 244, 248, 249, 251, 252, 255, 261, 276, 290.

Chap. IV, p. 159-218. Le dimanche matin et le jeudi soir chez Daudet. Le duel Delpit. Champrosay.

Dauzat (Albert). — *Le Sentiment de la Nature et son expression artistique*. Paris, 1914, 8°. Sorb. S. P. n. 2113. Citations des *Lettres de mon Moulin* :

P. 68. Exemple de personnification.

P. 82. Deux croquis de Provence.

P. 128. Paysage de Camargue.

P. 223. Description naturaliste.

Davidson (Arthur F.) — *Alphonse Daudet*. (Macmillan's Magazine, juillet 1898. London et New-York, 8°. B. M. R. P. P. 6119 c e).

P. 175-184. Daudet comme romancier et impressionniste.

* Déjarnac (M.). — *Réponse à « l'Évangéliste » d'Alphonse Daudet*. Paris, 1883, in-12 (Cité dans Thieme).

Delaporte (P. V.) S. J. — *Études et Causeries littéraires*, 1^{re} série. Paris, 1900, 8°, 8° Z 15172.

P. 203-236. La vie et l'œuvre de Daudet. L'auteur lui reproche d'avoir été païen et d'avoir tué l'idéal, la vertu, le vrai courage, la foi aux nobles causes.

Delay (C.). — *Le Roman contemporain en France. Alphonse Daudet* (Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Literatur, 1880. Band II. Oppeln, 8°, 8° X 1874). P. 491-506. *Le Nabab*. Rapports entre Dickens et Daudet.

Delfour (l'abbé L.-Cl.). — *La Religion des Contemporains*, 1^{re} série. Paris, 1895, in-18, 8° R 13378.

P. 416-439. Le prêtre dans la littérature contemporaine. A propos de *la Petite Paroisse*.

Delvau (Alfred). — *Du Pont des Arts au Pont de Kehl*. Paris, 1866, in-18, 8° L³⁰ 66.

Récit d'un voyage à pied fait par l'auteur et Daudet dans les Vosges, en Alsace et en Suisse, 344 pages.

Deschamps (Gaston). — *Les Débuts d'Alphonse Daudet* (le Temps, 6 janvier 1901) :

Les événements et les personnages remarquables à Paris au moment de l'arrivée d'Alphonse Daudet.

Desprez (Louis). — *L'Évolution naturaliste*. Paris, 1884, in-18, 8° Z 2457.

P. 120-176. Les débuts de Daudet. Le sensitif, le méridional.

Diederich (Dr. Benno). — *Alphonse Daudet. Sein Leben und seine Werke*. Berlin, 1900, in-16. Ln²⁷ 48348.

La vie et les œuvres de Daudet. Fig. et portr. 427 p.

Id. *Alphonse Daudet*. Hamburg, 1901, 8° (Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge herausgegeben von Rud. Virchow. Neue Folge. Heft, 355) B. M. 12249 m.

Caractéristiques de Daudet comme homme et comme écrivain. Sa faculté d'observation, sa pitié, son humour, sa grâce, 36 pages.

* Dobritz. — *Die Heimatkunst Alphonse Daudets*. (Progr. Cœthen, 1907, 8°, 29 p.) (Mentionné par Fock : Bibliographischer Monatschrift über die neu erschienenene Schul.-und Universitäts-Schriften. Année 1906-1907, p. 138).

Doumic (René). — *Portraits d'Écrivains*. Paris, 1892, in-18, 8° Z 12954.

P. 257-304. La Provence et Paris dans l'œuvre de Daudet. La pitié et les humbles. La méthode du document humain. Même article dans *le Correspondant*, 10 janvier 1892, p. 37-60.

Id. *Études sur la littérature française*, III. Paris, 1899, in-16, 8° Z 14326.

P. 121-143. La gaieté, l'ironie, la variété dans l'œuvre de Daudet. Sa sensibilité. Même article dans *la Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1898, p. 443-454.

Draugelattes (Dr. Wilhelm). — *Bemerkungen über den Stil in Alphonse Daudets Lettres de mon Moulin*. Eberswalde, 1909, 4°.

Étude des répétitions de mots dans les *Lettres de mon Moulin*, 37 pages.

Dreyfous (Maurice). — *Ce qu'il me reste à dire*. Paris, 1913, in-18, 8° La 40 18.

Daudet, *passim*, voyez la table alphabétique.

P. 255. Daudet et le duc de Morny.

P. 276-278. Caractère de Daudet, ses rapports avec Flaubert, Goncourt, Tourgueneff, Zola.

Drumont (Édouard). — *La Dernière bataille*. Nouvelle étude psychologique et sociale. Paris, 1890, in-18, 8° Lb 57 10140).

P. 310-316. Souvenirs de l'amitié entre l'auteur et Daudet.

Id. *Sur le chemin de la Vie*. Paris, 1914, in-16, 8° Ln 27 59006.

Daudet, p. 9, 63, 230, 245, 291.

P. 157-158. Daudet à Champrosay.

E. R. — *M. Alphonse Daudet* (la Revue Bleue, 11 septembre 1875):

P. 241-245. Les débuts de Daudet : *les Amoureuses*, *les Lettres de mon Moulin*, *Lettres à un Absent*, *le Petit Chose*, *Fromont Jeune et Risler aîné*.
Le pessimisme de Daudet.

Faguet (Émile). — *Notes sur le théâtre contemporain*, II. Paris, 1889, in-18, 8° Yf 411.

P. 239-252. *La Lutte pour la Vie*, au Gymnase.

Id. *Les Carnets d'Alphonse Daudet* (la Revue Bleue, 22 juillet 1899):

P. 105-108. Compte rendu de *Notes sur la Vie*.

Finot (Jean). — *La Mort d'Alphonse Daudet*. [L'Homme (La Revue des Revues, 1^{er} janvier 1898):

P. 16-22. Portraits.

Flers (Robert de). — *Alphonse Daudet* (Revue d'art dramatique, janvier 1893) :

P. 8-11. Le caractère réconfortant de l'œuvre de Daudet. Son réalisme et sa poésie.

France (Anatole). — *La Vie littéraire*, vol. III et IV. Paris, 1891-1892, in-18, 8° Z 11923.

Vol. III, p. 283 et 285. Guadet dans *le Termite* de J.-H. Rosny représente Daudet.

Vol. IV, p. 156-165. Apologie pour le plagiat. *Le Fou* (de Maurice Montégut) et *l'Obstacle* (de Daudet).

Id. *Alphonse Daudet* (la Revue de Paris, janvier 1898) :

P. 5-13. La mort de Daudet. Courte biographie.

Franche (Paul). — *Le Prêtre dans le roman français*. Paris, 1902, in-16, 8° Z 15664.

P. 288-295. Les curés dans *les Lettres de mon Moulin* ; l'abbé Germane dans *le Petit Chose* ; l'abbé Cérès dans *la Petite Paroisse*.

Frédéric (Gustave). — *Trente ans de critique*, vol. I. Paris-Bruxelles, 1900, 8°, B. M. 11853. a. 18.

P. 173-178. Alphonse Daudet. *Sapho*.

Ganderax (Louis). — *La Reprise de l'Arlésienne à l'Odéon* (Revue des Deux-Mondes, 1^{er} juin 1885, p. 694-704).

Id. *Numa Roumestan à l'Odéon* (Revue des Deux-Mondes, 15 mars 1887, p. 461-464).

Garnier (Jacques). — *Le Nabab. Un roman de mœurs* (Revue des Deux-Mondes, 15 janvier 1878, p. 456-465).

Gaucher (Emil). — *Causeries littéraires*. Paris, 1890, in-18, 8° Z 11688.

P. 103-123. *Les Rois en exil, Numa Roumestan*.

Gautier (Théophile). — *Revue des théâtres* (le Moniteur Universel, 10 avril 1865).

L'Œillet Blanc.

Geffroy (Gustave). — *Notes d'un Journaliste*. Paris, 1887, in-12, 8° Z 14571.

P. 167-184. *L'Évangéliste. Sapho*.

P. 379-384. *Les Rois en exil* au théâtre.

Geffroy (Gustave). — *Alphonse Daudet à propos des trois Tartarin* (la Lecture, 10 janvier 1891, p. 17-24).

Gélis (F. de). — *Étude sur l'œuvre d'A. Daudet* (Recueil de l'Académie des Jeux Floraux. Toulouse, 1902) :
P. 187-202. *Le Petit Chose, les Lettres de mon Moulin, Contes du Lundi*.

P. 203-214. Le théâtre : *l'Arlésienne*.

P. 214-251. Le roman : *Tartarin de Tarascon, le Nabab, Numa Roumestan, Sapho*.

Gerstmann (Adolf). — *Alphonse Daudet : sein Leben und seine Werke bis zum Jahre 1883*. Berlin, 1883, 2 vol. in-16, 8° Z 2378.

La vie et les œuvres de Daudet jusqu'en 1883, IV-218 et 236 pages.

Gilbert (Eugène). — *Le Roman en France pendant le XIX^e siècle*. Paris, 1896, in-16, 8° Y² 49500.

Daudet, *passim*, voyez l'index des noms cités.

P. 278-288. La pitié et l'humour de Daudet. Ses personnages et ses descriptions.

Ginisty (Paul). — *L'Année littéraire*. Paris, 1886-1894, in-18, 8° Z 11026.

Première année 1885, p. 331-333. *Tartarin dans les Alpes*.

Deuxième année 1886, p. 348-349. *La Belle Nivernaise*.

Quatrième année 1888, p. 1-4. *Trente Ans de Paris*.
P. 254-260. *L'Immortel*.

Cinquième année 1889, p. 1-4. *Souvenirs d'un Homme de Lettres*.

Sixième année 1890, p. 282-289. *Port Tarascon*.

Huitième année 1892, p. 56-58. *Rose et Ninette*.

Goncourt (Edmond de). — *Alphonse Daudet* (Supplément du *Gaulois*, 19 décembre 1885).

La formation de l'écrivain. *Sapho* (pièce).

Le don de l'observation de Daudet.

- Goncourt (Edmond et Jules de). — *Journal des Goncourt*. Paris, 1887-1896, in-12, Ln ¹⁷ 37392.
T. V, VI, VII, VIII et IX. Opinions de Daudet sur divers sujets. Causeries sur sa vie et son œuvre. Ces remarques abondent surtout dans les tomes VI et VII. Voyez la table alphabétique à la fin de chaque volume ou la table complète à la fin du vol. IX.
- Gosse (Edmond). — *Alphonse Daudet*. (Cosmopolis, février 1898. London, 8°, B. M. P. P. 5939 bd.)
P. 382-394. La maladie et la mort de Daudet. Son caractère et son œuvre.
- Grolier (Maurice de). — *Alphonse Daudet et Nîmes* (Revue du Midi, 1^{er} septembre 1900) :
P. 710-720. L'influence de Nîmes sur l'esprit et l'œuvre de Daudet. *Le Petit Chose*, *Numa Roumestan*, *les Rois en exil*.
- Gross (Ferdinand). — *Alphonse Daudet* (Nord und Süd, février 1888. Breslau, 8°, 8°Z 10344).
P. 167-186. Étude des œuvres de Daudet jusqu'à *Tartarin sur les Alpes*.
- Guillemot (Maurice). — *Les Dessous d'un roman* (Supplément littéraire du *Figaro*, 10 février 1883).
L'intérieur des Daudet, avenue de l'Observatoire. Quelle secte est-ce que Daudet a voulu peindre dans *l'Évangéliste*? La méthode du document humain.
- Hachette (Alfred). — *Le Marais et Alphonse Daudet*. Cayeux-sur-Mer, 1909, in-16, 8°Z 16537.
Histoire du Marais. Descriptions de ce quartier dans *le Nabab*, *les Rois en exil*, *Numa Roumestan*, *l'Évangéliste*, *les Contes du Lundi* et surtout *Fromont jeune et Risler aîné*, 40 pages.
- Hamburger (L). — *Les Rois en exil* (Magazin für die Literatur des In-und Auslandes, 15 novembre 1879, p. 706. Leipzig, 8°, 4°Z 5).
- Haynie (Henry). — *The Captains and the Kings. Intimate reminiscences of notabilities*. London, 1906, 8°, N x 3140.
P. 81-84, 86. Daudet chez lui. *L'Immortel*.
P. 87. *Sapho en Amérique*.

- Heller (O.). — *Numa Roumestan*. (Magazin für die Literatur des In-und Auslandes, 12 novembre 1881. Leipzig, 1^{re}, 4° Z 5.)
P. 669-672. Analyse du livre. Critique d'une traduction allemande par le Dr Eduard Lœwenthal.
- Helwigk. — *Der Nabab von Alphonse Daudet* (Magazin für die Literatur des In-und Auslandes, 20 mars 1880. Leipzig, 1^{re}, 4° Z 5).
P. 163-164. *Le Nabab*, pièce de théâtre.
- Hermant (Abel). — *Alphonse Daudet, Alexandre Dumas, Émile Zola, Honoré de Balzac, Arsène Houssaye*. Paris, 1903, 8°, 8° Z 16072.
P. 3-17. Discours prononcé à la cérémonie d'inauguration de la statue de Daudet, le 31 mai 1900. L'homme : sa sensibilité et son intelligence. L'écrivain : Daudet comme naturaliste. Se trouve aussi dans *les Essais de Critique* (p. 37-53). Paris, 1912, 8°, 8° Z 19013.
- H. L. — *Alphonse Daudet* (The Academy, 25 décembre 1897. London, 4°, 4° Z 4).
P. 574-576. La mort de Daudet. Le charme de ses livres. L'homme.
- Houssaye (Henry). — *Les Hommes et les Idées*. Paris, 1886, in-18, 8° Z 10161.
P. 225-238. *Les Rois en exil*.
- Huret (Jules). — *Enquête sur l'évolution littéraire*. Paris, 1891, in-12, 8° Z 13181.
Conversations avec Renan, E. de Goncourt, Zola, Maupassant et autres. Daudet, *passim*. Voyez l'index des noms cités.
- Jakob (Gustav). — *Die Pseudogenies bei Alphonse Daudet*. Leipzig, 1906, 8°, 8° @ Lpz. ph. 3150.
Les illusionnés et les pseudogénies parmi les personnages. La tendance sociale de l'œuvre de Daudet, XI-91 pages.

Jakob (Gustav). — *L'Illusion et la désillusion dans le roman réaliste français*. Paris, 1911, 8°, 8° Z 18947.

P. 19-22. Opinion de Daudet sur les types à illusions.

P. 34-36 ; 39-41. *L'Évangéliste*.

P. 52-56. *Contes du Lundi*.

P. 58-60. *Les Rois en exil*.

P. 63-71. La trilogie des *Tartarin*, *Numa Roumestan*.

P. 75-79. *Sapho*.

P. 106-109. Les pseudogénies dans l'œuvre de Daudet.

P. 111-112. *L'Évangéliste*.

P. 115-116. *Les Contes du Lundi*, *Fromont jeune et Risler aîné*, *le Petit Chose*.

P. 128-130. *L'Immortel*.

James (Henry). — *Alphonse Daudet* (The Century Magazine, août 1883. New-York, 8°, B. M. P. P. 6383. c.).

P. 498-509. L'œuvre de Daudet jusqu'à *l'Évangéliste*.

Son charme. L'expression personnelle dans ses livres.

Jenkins (T. Atkinson). — *Three Notes to A. Daudet's Stories* (Modern Language Notes, mai 1907. Baltimore, 8°, B. M. R. P. P. 4070 i and 746).

P. 152. Note sur le mot cagnard.

Saint Irénée ou Saint Ignace dans *les Vieux*.

Hugues Le Roux, l'auteur de *la Belle Nivernaise*.

Jourdain (Frantz). — *A la côte*. Paris, 1889, in-16, 8° Y² 42474.

P. 278-290. Daudet chez lui, à Paris et à Champrosay.

J. R. — *Chronique*. (Revue du Midi, 1^{er} août 1898) :

P. 197-200. Succès de la souscription publique pour le monument Daudet à Nîmes. Le Méridional dans l'œuvre de Daudet.

Klincksieck (Friedrich). — *Beiträge zu einer Entwicklungsgeschichte des Realismus im französischen Roman des XIX^{ten} Jahrhunderts*. Marburg, 1890, 8° ☉ Marb. ph. 374.

P. 31-38. Le réalisme et la fantaisie dans l'œuvre de Daudet. Comparaison entre Daudet et Flaubert

Koschwitz (Eduard). — *Die französische Novellistik und Romanliteratur über den Krieg von 1870-1871*. Berlin, 1893, 8°, 8° Y¹ 49502.

P. 10, 11, 36, 38, 52, 54, 56-58, 75, 114, 115. La guerre franco-allemande dans *les Contes du Lundi*.

Id. *Les Parlers parisiens d'après les témoignages de MM. de Bornier, Coppée, Alphonse Daudet et autres*. Paris, 1896, in-16, 8°, 8° X 11928.

P. 1-9. Transcription phonétique de la chasse à Tarascon, lue par Daudet.

La Grasserie (Raoul de). — *Les parlers des différentes classes sociales*. Paris, 1909, in-12, 8° X 13747.

P. 64. Daudet comme écrivain impressionniste.

La Jeunesse (Ernest). — *Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*. Paris, 1896, in-16, 8° Z 14377.

P. 83-98. Conversation imaginaire entre Alphonse Daudet et son fils Léon au sujet de leur vie et de leur œuvre.

Larroumet (Gustave). — *Études de littérature et d'art*, IV. Paris, 1896, in-16, 8° Z 13422.

P. 25-46. Alphonse Daudet. Sa vie reflétée dans son œuvre. Son originalité et ses rapports avec les Goncourt, Zola, Dickens. *L'Immortel*.

Laubert (Karl). — *Daudets Romane* (Deutsche Rundschau, février 1877. Berlin, 8°, 8° M. 67).

P. 317-323. *Fromont jeune et Risler aîné, Jack*.

Lavondès (Arthur). — *Alphonse Daudet*. Nîmes, 1883, 8°, Pièce. Ln²⁷ 34415.

La Provence et Paris dans l'œuvre de Daudet. Les qualités et les imperfections du romancier, 24 pages.

Lazare (Bernard). — *Figures contemporaines*. Paris, 1895, in-16, 8° Z 13960.

P. 21-25. Critique dénigrante de Daudet et de son œuvre.

Le Goffic (Charles). — *Les Romanciers d'aujourd'hui*. Paris, 1890, in-16, 8° Y¹ 44006.

P. 71-75. La pitié de Daudet. Comparaison avec Dickens.

Le Gros (Eugène). — *Les Timbres for ever! suivi de « Une Erreur de Daudet »*. Paris, 1897, in-16, 8° G 7390.

P. 161-237. Nouvelle version de *Tartarin de Tarascon* pour démontrer que « Tartarin ne dut ses extraordinaires aventures qu'à la passion violente et immodérée qu'il avait pour les timbres-poste ».

Lemaître (Jules). — *M. Alphonse Daudet* (La Revue Bleue, 7 avril 1883).

P. 424-432. La méthode de Daudet. Son naturalisme. Les œuvres de *Fromont jeune et Risler aîné* à Numa Roumestan.

Id. *Les Contemporains*, t. I, II, IV, V, VII. Paris, 1886 (vol. I et II), 1889, 1892, 1899, in-18, 8° Z 10085.

T. I, p. 177-180. Le rôle de M^{me} Alphonse Daudet auprès de son mari.

T. II, p. 273-296. Les œuvres écrites avant *Fromont jeune et Risler aîné*. Même article dans *la Revue Bleue*, 31 mars 1883, p. 385-391.

T. IV, p. 217-243. *L'Immortel*.

T. V, p. 328-332. *La Lutte pour la vie*.

T. VII, p. 138-143. Le charme de Daudet comme homme et comme écrivain.

Id. *Impressions de théâtre*, II. Paris, 1888, in-18, 8° Yf 444.

P. 187-191. *Sapho* au Gymnase.

Le Roux (Hugues). — *Notre patron, Alphonse Daudet*. Paris, 1888, in-12, Ln²⁷ 37870.

Souvenirs personnels de Daudet. Ses causeries. Son amour pour la musique. Sa popularité à l'étranger, 57 pages.

Id. *Portraits de cire*. Paris, 1891, in-18, 8° G 6620.

P. 39-78. Le même que *Notre patron, Alphonse Daudet*. Les pages sur la popularité de Daudet à l'étranger se trouvent dans *la Revue Bleue*, 1^{er} avril 1885.

Levallois (Henri). — *Bibliothèque Nationale. Catalogue des ouvrages des Daudet (Alphonse Daudet, Ernest Daudet, Julia Daudet et Léon Daudet) conservés au département des imprimés.* Paris, 1908, 8°, 8 Q Pièce 1886.

42 Col. Extrait du tome XXXV du Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale.

Lindau (P.). — *Die neuesten Romane von Daudet und Zola* (Nord und Süd, août 1884. Breslau, 8°, 8° Z 10344).

P. 253-266. *Sapho*. Comparaison entre Daudet et Zola.

Lindemann (Hermann). — *Daudet als Humorist*. Meiningen, 1896, 8° © Lpz. ph. 1880.

Daudet comme humoriste, 94 pages.

Loliée (F.). — *Bei Alphonse Daudet* (Deutsche Revue, juin 1887. Berlin, 8°, 4° M 234).

P. 310-317. Une soirée chez Daudet. Daudet comme causeur.

Lothar (Rudolph). — *Kritische Studien zur Psychologie der Literatur*. Breslau, 1895, in-16, 8° Z 14203.

P. 84-92. *Rose et Ninette*.

Lynch (Hannah). — *Alphonse Daudet* (The Fortnightly Review, juin 1898. London, 8°, 8° Z 42).

P. 943-956. Comparaison entre Thackeray et Daudet. La vie, le caractère et l'œuvre de Daudet.

Magallon (comtesse de). — *La femme dans l'œuvre d'Alphonse Daudet* (la Revue des Revues, 1^{er} juillet 1899, p. 52-59).

Magué (André). — *Réponse aux détracteurs de l'Académie*. Paris, 1889, 8°, 8° Z Pièce 609.

L'Immortel, passim.

Mahrenholtz (R.). — *Ein satirischer Roman von Alphonse Daudet* (Zeitschrift für neufranzoesische Sprache und Literatur, 1887. Band IX erste Hælfte. Oppeln, 8°, 8° X 1874).

P. 260-263. *Tartarin sur les Alpes*.

Margueritte (Paul et Victor), Geffroy (Gustave), Marin (Auguste), Gauthier-Ferrières. — *Alphonse Daudet*. Paris, 1908, 8°, 8^e Ln²⁷ 53751.

Portraits, fig. et fac-similés, 96 pages.

P. 5-8. « La vie d'Alphonse Daudet ». G. F.

P. 9-21. « Alphonse Daudet intime ». Paul et Victor Margueritte.

P. 21-26. « La jeunesse de Daudet ». Auguste Marin.

P. 27-68. « Alphonse Daudet romancier ». Gauthier-Ferrières.

P. 68-82. « Le théâtre d'Alphonse Daudet ». Gustave Geffroy.

P. 82-92. Opinions sur Daudet.

Tout ceci, sauf les articles de Gauthier-Ferrières, a paru dans *la Revue encyclopédique*, 15 janvier 1892, p. 61-80.

Mariéton (Paul). — *La Terre provençale*. Paris, 1890, in-16, LK 2. 3792.

Daudet, *passim*. Voyez index des noms propres.

P. 130, 134-135. Daudet et ses amis, les félibres.

P. 173. *Tartarin de Tarascon*.

P. 444-445. *L'Élixir du père Gaucher*.

P. 480-485. Le caractère provençal d'après Daudet.

Maurice (Arthur Bartlett). — *Daudet and the making of the novel* (The Bookman, mars 1901. New-York, 8°, B. M. P. P. 6365 b).

P. 42-47. Comment Daudet a composé ses romans. Article écrit d'après les chapitres « Histoire de mes livres » dans *Trente Ans de Paris* et *Souvenirs d'un Homme de Lettres*.

Mirbeau (Octave). — *Le Théâtre* (les Grimaces, n° 5, 18 août 1883).

P. 237-238. Le jugement de Daudet sur *Manon Lescaut*.

Id. *Coquelin, Daudet et C^{ie}* (les Grimaces, n° 21, 8 décembre 1883),

P. 963-969. *Les Rois en exil*, au théâtre.

Paul Arène l'auteur des *Lettres de mon Moulin*.

Mirbeau (Octave). — *Les Lettres de leur Moulin* (les Grimaces, n° 23, 22 décembre 1883).

P. 1040-1041. A propos de la lettre de Paul Arène au Gil Blas (voy. ci-dessus).

Mistral (Frédéric). — *Moun Espelido. Memòri e Raconté. Mes Origines. Mémoires et Récits*. Paris, 1906, 8°, Ln²⁷ 52497.

P. 684-725. La Ribote de Trinquetaille, une équipée joyeuse faite par Daudet et Mistral dans leur jeunesse. Texte provençal et traduction française.

Montégut (Émile). — *Dramaturges et Romanciers*. Paris, 1890, in-16, 8° Z 11826.

P. 256-273. *Fromont jeune et Risler aîné, Jack*. Rapports entre Daudet et Flaubert, Daudet et Dickens.

Même article dans *la Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} décembre 1876, p. 623-632.

Morillot (Paul). — *L'Arlésienne d'Alphonse Daudet* (Revue des Cours et Conférences, 8 mars 1906, p. 800-811).

Munro (William Augus). — *Charles Dickens et Alphonse Daudet, romanciers de l'enfant et des humbles*. Toulouse, 1908, 8°, 133 p., 8° Y² 56897.

Paté (Lucien). — *Alphonse Daudet*. Paris, 1902, in-12, 8° Y th. 30106.

Poésie dite à l'occasion de l'inauguration du monument d'Alphonse Daudet à Paris, 8 pages.

Pawlovsky (Isaac). — *Souvenirs sur Tourgueneff*. Paris, 1887, in-18, 8° M 5374.

P. 73. Critique de Daudet comme homme et comme auteur.

Pellissier (Georges). — *Le Mouvement littéraire au xix^e siècle*. Paris, 1889, in-18, 8° Z 11446.

P. 347-353. Alphonse Daudet, Comparaison avec Zola. Sa méthode de travail, sa pitié et son optimisme, l'originalité de son œuvre.

- Pellissier (Georges). — *Alphonse Daudet*. Petit de Julleville. Histoire de la langue et de la littérature française des origines à 1900, vol. VIII. Paris, 1899, gr.-in-8°. Casier B. C.
- P. 190-197. Son art : méthode des carnets, la composition et le style. Sa sensibilité : l'expression personnelle, la pitié et l'ironie dans son œuvre. Même article dans *la Revue Encyclopédique*, 15 janvier 1898, p. 65-68.
- Id. *La Langue littéraire contemporaine* (la Revue des Revues, 15 septembre 1904).
- P. 142. Daudet comme écrivain impressionniste.
- Peterssen (Friedrich Karl). — *Alphonse Daudet* (Unsere Zeit, 1877. Dreizehnter Jahrgang. Erste Hälfte. Leipzig, 8°, 8° Z 46).
- P. 81-112. La vie et les œuvres de Daudet jusqu'en 1877.
- Petry (Lorenz). — *Paul Arène*. Ein Dichter der Provence. Halle, 1911, 8°, 8° Z 18369.
- P. 169-183. Le prétendu plagiat des *Lettres de mon Moulin*. La collaboration de Daudet et de Paul Arène.
- Pitollet (Camille). — *Le véritable Curé de Cucugnan. Histoire d'un Plagiat* (Mercure de France, 1^{re} février 1914).
- P. 492-520. Blanchot de Brenas, l'auteur du *Curé de Cucugnan*. Sa vie. Texte du conte dans *le Voyage dans les Corbières*.
- Pontmartin (Armande de). — *Nouveaux Samedis*, t. XVI et XX. Paris, 1878 et 1881, in-18, 8° Z 225.
- T. XVI, p. 273-289. *Le Nabab*.
- T. XX, p. 17-31. *Les Rois en exil*.
- Id. *Souvenirs d'un Vieux Critique*, t. III, VI, VII, X. Paris, 1883, 1885, 1886, 1889, 8°, 8° Z 1717.
- T. III, p. 106-122. *Numa Roumestan*.
- T. VI, p. 301-315. *Sapho*.
- T. VII, p. 157-173. *Tartarin sur les Alpes*.
- T. X, p. 17-31. *L'Immortel*.

- R. — *Les Auteurs concentrés : Daudet. L'immortel Tartarin* (la Vie parisienne, 7 juillet 1888).
- P. 374. Article humoristique où sont mélangés différents personnages et événements de l'œuvre de Daudet.
- Raoul-Aubry (F.). — *Daudet et Mistral* (la Nouvelle Revue, 1^{er} avril 1900, p. 417-424).
- Ratti (G. A.). — *Les Idées morales et littéraires d'Alphonse Daudet d'après ses œuvres*. Grenoble, 1911, 8°, 180 pages, 8° Z 18286.
- Reboux (Paul) et Müller (Charles). — *A la manière de...* Paris, 1910, in-16, 8° Z 17944.
- P. 175-180. La dernière partie du conte *la Parure*, de Maupassant, écrite à la manière de Daudet.
- Renard (Georges). — *Critique de combat*, t. II et III. Paris, 1895 et 1897, in-18, 8° Z 13993.
- T. II, p. 259-267. Compte rendu de *Vie d'Enfant* par Batisto Bonnet, traduit en français par Daudet.
- T. III, p. 53-60. *La Petite Paroisse*.
- * Rennert (K.). — *Alphonse Daudet*, 1881 (Cité dans Thieme).
- Robertson (William John). — *A Century of French Verse*. London, 1895, 4°, B. M. 11483, dd. 12.
- P. 253. Courte notice biographique.
- P. 255-258. Traductions anglaises des *Trois jours de Vendange*, et de *Nature impassible* (les Amoureuses).
- Rod (Édouard). — *Nouvelles Études sur le XIX^e siècle*. Paris, 1899, in-16, 8° Z 14932.
- P. 1-39. L'expression personnelle, le Midi et Paris, la place des grands et des petits dans l'œuvre de Daudet. Sa méthode.
- Cette étude a paru dans *la Revue du Palais*, 1^{er} février 1898, p. 340-365.

- Rodenbach (Georges). — *L'Élite*. Paris, 1899, in-12, 8° Z 16380.
P. 99-108. Le don d'imagination et l'esprit d'observation de Daudet. Le Midi et Paris. Le style. Cette étude a paru dans *la Revue du Palais*, 1^{er} janvier 1898, p. 37-43.
- Rosny (J.-H.). — *Le Termite*. Paris, 1890, in-18, 8° Y² 43555.
P. 96-100. Discussion de la pièce *Numa Roumestan* par Fombreuse (E. de Goncourt), Rolla (Zola) et Myron (J.-H. Rosny).
P. 100-101. Portrait de Guadet (Daudet).
P. 102-110. Causerie littéraire et philosophique entre Guadet (Daudet) et les autres.
P. 258-263. Causerie sur *l'Immortel*.
- Sarolea (Charles). — *Les Lettres de mon Moulin*, d'Alphonse Daudet. Introduction. Paris, s. d., in-16, 8° Z 17991 (4).
Les Lettres de mon Moulin, chef-d'œuvre littéraire et œuvre félibriste. Le Midi dans l'œuvre et dans la vie d'Alphonse Daudet, 7 pages.
- Savine (Albert). — *Les Étapes d'un Naturaliste*. Paris, 1885, in-18, 8° Z 12792.
P. 124-131. *Numa Roumestan*.
P. 157-164. Les Protestants dans le roman naturaliste. A propos de *l'Évangéliste*.
- Schmidt (M^{lle} Bertha). — *Le Groupe des romanciers naturalistes*. Karlsruhe, 1903. *B. M.* 011852, a. 34.
P. 73-127. Biographie de Daudet, tirée en grande partie de ses propres œuvres et de *Mon Frère et Moi*, d'Ernest Daudet.
- Schwend (F.). — *Alphonse Daudet* (Preussische Jahrbücher, mars 1898. Berlin, 8°, 8° M 76).
P. 415-425. Daudet comme naturaliste et poète. Les caractères et l'intrigue de ses romans.
- Sherard (Robert Harborough). — *Alphonse Daudet*. A biographical and critical study. London, 1894, 8°, Ln²⁷ 43735.
Portraits, fig. et fac-similé, XIV-432 pages.
La vie et les œuvres de Daudet.

- Scherard (Robert Harborough). — *Twenty Years in Paris*. London, 1905, 8°, LK¹ 35966. Daudet, *passim*. Voy. index à la fin du livre.
P. 216-217. *L'Immortel*.
P. 473. Opinion de Daudet sur Zola et l'affaire Dreyfus.
P. 484-492. *Premier voyage, premier mensonge*. Amitié entre Sherard et Daudet. *Soutien de Famille*.
- Id. *My friends the French*. London, 1910, 8°, 8° Li³ 1034.
P. 4-8. La générosité de Daudet. Son aversion pour les animaux. *Sapho*.
P. 40. Opinion de Daudet sur l'alcoolisme.
- Id. *Modern Paris*. London, 1911 8°, B. M. 010170 g. 12.
P. 10-14. Le ménage Daudet.
P. 78-79. Daudet essaye de la dactylographie. Collaboration de Daudet et Sherard pour *Premier voyage, premier mensonge*.
- Spielhagen (Friedrich). — *Was mir Alphonse Daudet ist*. (Cosmopolis, février 1898. London, 8°, B. M. P.P. 5939 bd.)
P. 576-580. Daudet comme poète et imaginateur.
- Stern (Adolf). — *Studien zur Literatur der Gegenwart*. Dresden, 1895, gr. in-8°, 8° Z 14139 (2° édit., 1898, 4° Z 1187).
P. 361-386 (2° édit., p. 461-478). Daudet comme Provençal et Parisien. Ses romans depuis *Tartarin de Tarascon* jusqu'à *l'Immortel* (à part *l'Évangéliste*).
- Symons (A.). — *Alphonse Daudet* (Athenaeum, n° 3661, 1897. London, 4°, Z 6272).
P. 887. La gaieté, l'humour de Daudet.
- Thierry (Édouard). — *Revue littéraire*.
(Le Moniteur Universel, 28 septembre 1858):
P. 1199. *Les Amoureuses*.
- Topin (Marius). — *Romanciers contemporains*. Paris, 1876, 8°, 8° Y² 12565.
P. 207-240. *Fromont jeune et Risler aîné*. Jack. Daudet comme romancier-poète dans ses premières œuvres.

- Toudouze (Gustave). — *Les Mères*, d'Alphonse Daudet.
Préface. Paris, 1897, 8°, 8° Y³ 50324.
Les mères dans l'œuvre de Daudet. 7 pages.
- Id. *Pages choisies des grands écrivains. Alphonse Daudet*. Introduction. Paris, 1900, in-16. 8° Z 15302.
Les trois périodes de la vie et de l'œuvre de Daudet :
la jeunesse, l'homme fait mûri par la guerre de
1870, l'apogée de l'âge mûr. 33 pages.
- Trent (W. P.) — *The Nabab*. Introduction (A Century of
French Romance series. London, 1903, 8°, B. M.
012551 cc).
P. V-XX. La vie et l'œuvre de Daudet, surtout le
Nabab.
- * Unruh (F. von). — *Daudet al Lyriker nach seinen Pro-
sawerken geschildert*. 1899. Progr. Königsberg, 62 p.
(Cité dans Thieme).
- Uzanne (Octave). — *The portraits of Alphonse Daudet*
(article à la fin d'une traduction anglaise du *Nabab*.
London, 1903, 8°, B. M. 012551 cc).
P. 423-429. Les portraits de Daudet.
- Van de Velde (M^{me} M. S.). — *French Fiction of Today*.
London, 1891, 2 vol. in-8° B. M. 011840 h. 63.
Chap. VII. Étude générale de l'œuvre de Daudet.
- Vanel (G.). — *Une restitution littéraire. Le Curé de Cucu-
gnan et son véritable auteur*. Caen, 1910, 8°, 8° Z
Pièce 1706.
Blanchot de Brenas, auteur du *Curé de Cucugnan*.
22 pages.
- Warnery (Henri). — *Alphonse Daudet* (Bibliothèque uni-
verselle et Revue suisse, octobre 1886. Genève, 8°,
Z 22543).
P. 76-108. Les caractéristiques du talent de Daudet.
- Weiss (Jean-Jacques). — *La Semaine dramatique* (Journal
des Débats politiques et littéraires, 11 mai 1885).
L'Arlésienne, à l'Odéon.
- Id. *Trois Années de théâtre. A propos de théâtre*.
Paris, 1893, in-18, 8° Yf. 587.
P. 42-43. M. Alphonse Daudet et Gustave Claudin.

- Weiss (Jean-Jacques). — *Trois Années de théâtre. Le drame historique et passionnel*. Paris, 1894, in-18, 8°, Yf. 587.
P. 349-361. *Les Rois en exil*, au théâtre.
- Weizmann (Louis). — *Dickens und Daudet in deutscher Uebersetzung*. Berlin, 1880, 8°, B. M. 11840 f. 14.
P. 5-19. Fautes dans les traductions allemandes de *Fromont jeune et Risler aîné* et du premier volume de *Jack* par M. Eugen Grosser.
- Wells (Benjamin Willis). — *Modern French literature*. London, 1910, 8°. B. M. 11851 w. 7.
P. 467-490. Alphonse Daudet. Sa vie, son œuvre et son style. Comparaison entre Zola et Daudet.
- * Whibley (Ch.) — *Alphonse Daudet* (The Modern Language Quarterly, 1897, 1, p. 16-21) (Citée dans Thieme).
- Y. — *La Légende de Tartarin* (Journal des débats politiques et littéraires, 14 juin 1913) :
Article railleur au sujet des Tarasconnais qui exploitent le héros local.
- Zola (Émile). — *Le Roman expérimental*. Paris, 1880, in-18, 8° Y² 4306.
P. 214-216. L'expression personnelle dans l'œuvre de Daudet.
- Id. *Documents littéraires*. Paris, 1881, in-18, 8° Z 1811.
P. 190-192. Daudet comme poète. *Les Amoureuses*.
- Id. *Les Romanciers naturalistes*. Paris, 1881, in-18, 8° Y² 4948.
P. 255-331. La formation de Daudet. Son talent. Étude générale des œuvres jusqu'au *Nabab*.
- Id. *Nos auteurs dramatiques*. Paris, 1881, in-12, Yf. 12318.
P. 396-401. *La dernière Idole, les Absents, l'Œillet Blanc, le Frère aîné, le Sacrifice, l'Arlésienne*.
- Id. *Une Campagne*. Paris, 1882, in-12, 8°, Z. 1957.
P. 384-394. Étude de *Numa Roumestan*, précédée de quelques remarques générales sur le style et la méthode de travail de Daudet.

Zola (Émile). — *Correspondance. Les Lettres et les Arts.*
Paris, 1908, in-12, 8° Ln²⁷ 53575.

Lettres à Daudet, p. 218, 268, 278, 289, 290, 296, 298,
311, 312, 323, 329.

Zolling (Theophil). — *Erinnerungen an A. Daudet* (Die Gegenwart, n^{os} 1-3, 1898. Berlin, 4°, B. M. PP. 4736 ga.).
1^{er} janvier, p. 11-13. Une visite à Champrosay. Les soirées à la place des Vosges.

8 janvier, p. 24-29. *L'Arlésienne*. Collaboration avec Zolling pour en faire la pièce *Neue Liebe*, jouée à Vienne.

15 janvier, p. 39-44. Daudet comme auteur et critique dramatique. Sa méthode de travail. *Le Nabab* et *Numa Roumestan*.

Vu et Admis à Soutenance,
le 14 Mars 1916

Le doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris

A. CROISSET

Vu et permis d'imprimer
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris

L. LIARD

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION. — Explication du sujet et de la méthode de travail.....	V
<i>Liste des abréviations et des signes adoptés dans le lexique.</i>	X

PREMIÈRE PARTIE

CHOIX DU LEXIQUE

CHAPITRE PREMIER. — <i>Mots d'emprunt</i>	15
L'élément provençal.....	16
Mots dialectaux.....	54
Termes familiers et populaires.....	59
Exotismes.....	94
Archaïsmes.....	119
CHAPITRE II. — <i>Créations nouvelles</i>	127
Onomatopées.....	127
Mots composés.....	133
Dérivés propres.....	156
Dérivés impropres.....	203
Néologismes de signification.....	239

DEUXIÈME PARTIE

EMPLOI DU LEXIQUE

CHAPITRE III. — <i>Mots affectionnés</i>	255
L'imparfait	255
Les participes.....	257
Substantifs abstraits.....	261
Démonstratifs emphatiques.....	267
L'élément personnel.....	268
CHAPITRE IV. — <i>Structure et rythme des phrases</i>	271
Périodes courtes et longues.....	271
Suppression des verbes et des conjonctions.....	274
Emploi des participes et des constructions absolues.....	277
Ordre des mots.....	280
Harmonie des mots et des phrases.....	283

TROISIÈME PARTIE

EXPLOITATION DU LEXIQUE

CHAPITRE V. — <i>Prosopopées et personnifications</i>	291
Objets inanimés.....	291
La nature.....	293
Personnifications diverses.....	295
CHAPITRE VI. — <i>Métaphores et comparaisons</i>	297
Sources des images.....	299
Rapports sur lesquels sont basées les comparaisons.	313
Fonction des images.....	316
CONCLUSION. — Caractéristiques de la langue de Daudet.....	319
Son évolution.....	323
Résultats de cette étude.....	326
INDEX LEXICOLOGIQUE	339
BIBLIOGRAPHIE.....	351

Imp. de la Faculté de Médecine, 15, rue Racine, Paris. — 3033-16

